NAZIONALE
B. Prov.
I
849
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXV

Palchetto I

Num.° d' ordine 11 28

B. Prov.
III
849

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.
TOME TROISIEME.

Chez DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

612h16

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François ; avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

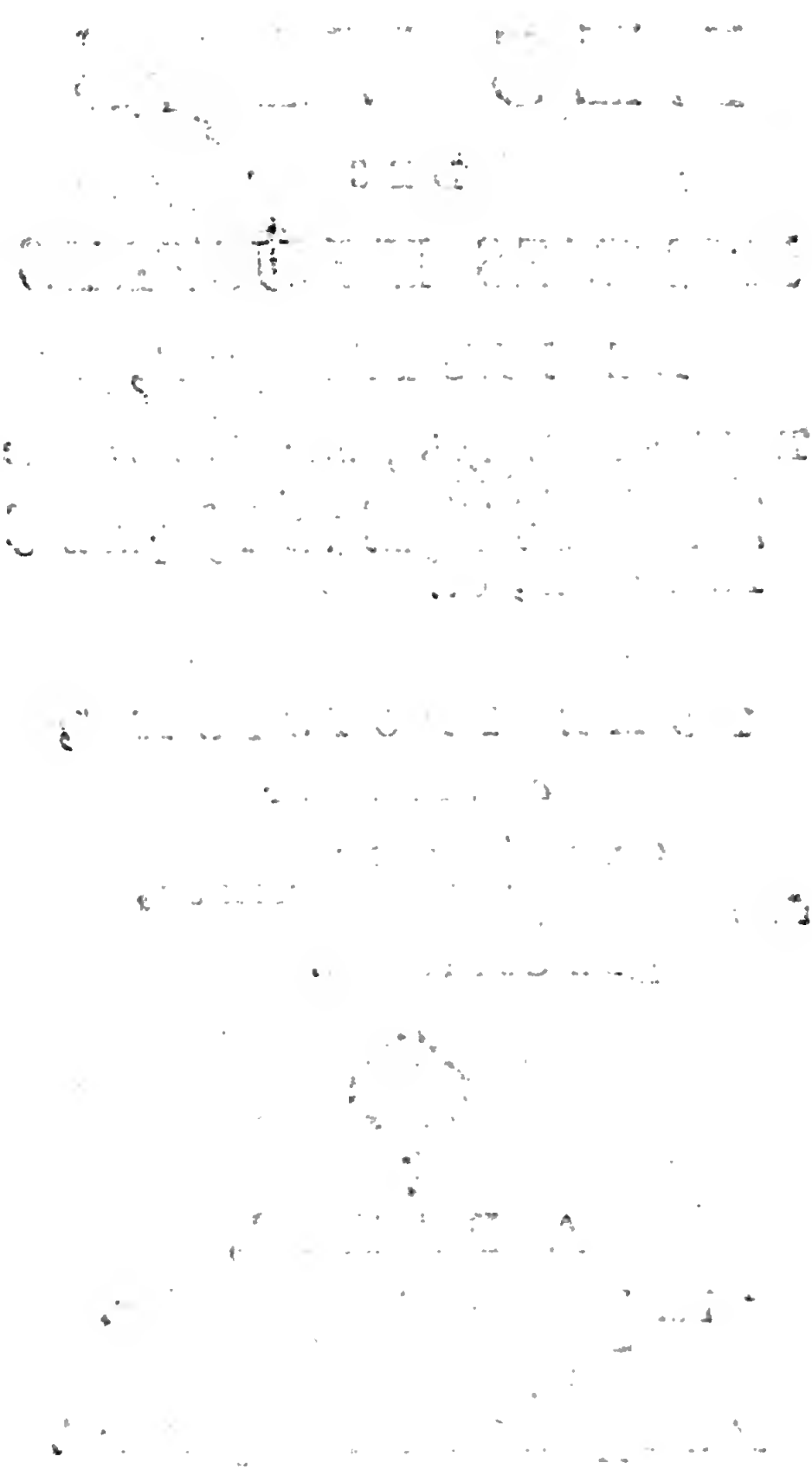
TOME TROISIEME,

CONTENANT

Les Vies { DE PÉRICLES,
DE FABIUS MAXIMUS,
D'ALCIBIADE,
DE CORIOLAN.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



PÉRICLÈS.

CESAR voyant un jour à Rome quelques étrangers fort riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits ſinges, & qui les careſſoient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raiſon, *ſi les femmes de leur pays n'avoient point d'enfans*, [a] reprenant par ce mot digne d'un prince ceux qui employent, & qui,

[a] *Reprenant par ce mot digne d'un prince.*) Il ſemble que Plutarque prend trop ſérieuſement le mot de Céſar, qui ſans doute n'a voulu blâmer que la paſſion outrée que ces étrangers témoignoient pour leurs chiens & pour leurs ſinges, en les portant entre leurs bras dans le public, & en les careſſant devant tout le monde. On peut aimer ſon chien ſans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité qu'on doit à ſes enfans, & à tous ceux avec qui la nature nous a liés. Ce ſont deux ſortes d'affection très-différentes. En vérité, Xantippe, pere de Périclès, auroit eu grand tort de ne pas aimer ſon chien, qui le voyant embarqué pour Salamine, le ſuivit à la nage, & expira en arrivant. Et Ulyſſe n'en auroit pas eu moins de ne pas aimer le ſien, qui le reconnut après vingt ans d'abſence, & qui mourut de joie de le revoir. Plutarque lui-même nous dit, dans la vie de Caton le Cenſeur, que quand ce ne ſeroit que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une eſpece d'apprentiſſage, en nous accoûtumant à aimer les animaux, & à être doux & humains. Et dans le même endroit il loue Xantippe d'avoir magnifiquement enterré ſon chien qui étoit comme ſon ami familier.

qui, s'il eſt permis de parler ainſi, dépenſent auprès des bêtes l'affection & la charité que la nature a miſes dans nos cœurs, & qui ne ſont dues qu'aux hommes. Tout de même la nature ayant imprimé dans notre ame un deſir de voir & d'apprendre ; il eſt juſte de blâmer ceux qui abuſent de ce deſir, & qui négligeant les choſes honnêtes & utiles, employent leur tems à voir & à entendre ce qui n'eſt nullement digne de leur ſoin & de leur curioſité. Car pour ce qui eſt de la vûe, par exemple, quand elle eſt frappée par les objets, elle ne ſauroit s'empêcher de voir tout ce qui ſe préſente devant elle, utile ou inutile, bon ou mauvais ; mais il n'en eſt pas de même de l'eſprit, chacun peut s'en ſervir comme il lui plaît, & il eſt toûjours en notre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous eſt agréable. [b] L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce qui eſt le meilleur, non-ſeulement pour le contempler, mais auſſi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agréables à l'œil ſont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourriſſent la vue, on doit par la même raiſon appliquer toûjours ſon ame aux contemplations, qui par le plaiſir la conduiſent à ſon véritable bien, au bien qui lui eſt propre ; & ces objets ne conſiſtent que dans les effets de la vertu, dont le ſeul récit fait naître une émulation très-forte, & un très-violent deſir de les imiter. Auſſi voit-on que dans toutes

[b] *L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce qui eſt le meilleur.*) Voilà un grand précepte. Socrate veut qu'on lui obéiſſe, non-ſeulement dans les occupations ſérieuſes, mais encore dans les plaiſirs & dans les divertiſſemens.

[c] *C'eſt*

tes les autres choſes, l'admiration n'eſt pas toûjours ſuivie du deſir d'imiter ce que l'on admire ; le plus ſouvent même c'eſt tout le contraire, en admirant l'ouvrage nous mépriſons l'ouvrier.

Par exemple, nous aimons & nous eſtimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre ; mais les teinturiers & les parfumeurs nous paroiſſent des artiſans vils & méchaniques ; [c] c'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un qui diſoit qu'Iſmenias étoit un excellent joueur de flûte : *Oui*, dit il, *mais d'ailleurs, c'eſt un homme qui ne vaut rien ;* [d] *car s'il valoit quelque choſe, il ne ſeroit pas ſi bon flûteur.* Et le roi Philippe dit de même à ſon fils, qui avoit chanté

[c] *C'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un.*) Antiſthene, diſciple de Socrate & fondateur de la ſecte Cynique : c'eſt lui qui dit, *que la vertu eſt la plus forte de toutes les armes, & la ſeule qu'on ne peut jamais nous arracher.* Il n'eſt pas étonnant qu'un homme de ce caractere blâmât Iſménias d'avoir employé tout ſon tems & toute ſon application à bien jouer de la flûte.

[d] *Car s'il valoit quelque choſe, il ne ſeroit pas ſi bon flûteur.*) Les Athéniens avoient fort eſtimé la flûte, ſur-tout avant & après la guerre des Medes ; car l'état floriſſant de leurs affaires & les richeſſes dont ils jouiſſoient, les portant à ne chercher que la joie & le plaiſir, ils embraſſoient toutes ſortes d'arts, ſans en juger & ſans mettre entr'eux aucune différence. Ainſi toute la nobleſſe apprenoit à jouer de la flûte ; mais ils ne commencerent pas plûtôt à diſcerner ce qui pouvoit porter à la vertu, d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice, qu'ils remarquerent par expérience que le jeu de la flûte ne ſervoit point aux mœurs, & qu'il portoit plûtôt à la colere, en empêchant l'auditeur de ſe ſervir de ſa raiſon. C'eſt pourquoi la flûte fut entiérement décriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne, ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui, qui n'eſt pas plus blâmable que le violon & autres inſtrumens de cette nature.

chanté à un feſtin fort agréablement, & en homme qui ſavoit toutes les regles de la muſique, *n'as-tu pas de honte de chanter ſi bien?* [e] Car c'eſt aſſez pour un roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de ſon loiſir à entendre les muſiciens; & il fait beaucoup d'honneur aux muſes quand il aſſiſte à leurs ſpectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque art bas & indigne, produit contre lui-même un témoin irréprochable de ſa pareſſe & de ſa lâcheté à apprendre des choſes honnêtes; & ce témoin, c'eſt le travail qu'il a employé à en acquérir d'inutiles, ou qui ne méritent que du mépris. [f] Et je mets en fait qu'il n'y

[e] *Car c'eſt aſſez pour un roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de ſon loiſir à entendre.*) Cette bienſéance que les rois doivent garder, ſelon Plutarque, ſemble avoir été connue des poëtes, qui par cette raiſon n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou jouant de la lyre, mais toûjours prenant plaiſir à entendre chanter ou jouer.

[f] *Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vu à Piſe la belle ſtatue de Jupiter, voulût être Phidias.*) Voilà un jugement bien ſévere; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être ni un Phidias ni un Polyclete, & qui voulût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux ſtatues d'or & d'yvoire, qui ont paſſé pour des chefs-d'œuvre incomparables, & qui ont fait regarder ces ſculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des dieux. La premiere a eu l'honneur d'être reſpectée comme un ouvrage conſacré par l'approbation de Jupiter même; car on dit que Phidias, après l'avoir achevée, pria ce dieu de déclarer par quelque ſigne viſible, s'il étoit content de ſon travail, & que ſur le moment la foudre tomba à ſes pieds devant la ſtatue. Cela devoit être de quelque poids pour un païen. Polyclete étoit ſi eſtimé, qu'une ſeule petite figure de ſa façon étoit vendue cent mille écus. *Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum*, dit Pline. Comment Plu-

n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vu à Piſe la belle ſtatue de Jupiter, voulût être Phidias; ni Polyclete, pour avoir vu celle de Junon à Argos; ni Anacreon, Philemon, ou Archiloque, pour avoir pris plaiſir à lire leurs vers. Car, de ce qu'on trouve un ouvrage agréable, il ne s'enſuit pas de-là néceſſairement qu'on en eſtime l'auteur. C'eſt pourquoi toutes ces ſortes de choſes, qui ne font pas naître dans l'ame des ſpectateurs cette forte émulation, & d'où il ne ſort pas, pour ainſi dire, des

Plutarque mépriſe-t-il donc ſi fort des ouvriers ſi merveilleux & ſi eſtimés de tout le monde? Il va encore plus loin: *Perſonne*, continue-t-il, *ne voudroit être ni Anacréon*, qui avoit été le favori de deux princes très-vertueux; *ni Philemon*, qui avoit été préféré à Ménandre même; *ni Archiloque* dont le ſtyle avoit tant de vigueur & de force. Cela eſt bien mortifiant pour des arts ſi célebres. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que Plutarque ne les mépriſe pas abſolument; il leur donne l'approbation qu'ils méritent, & les ſubordonne ſeulement à ce qui eſt plus parfait, & cette ſubordination eſt juſte. Toutes les ſtatues & toutes les poéſies du monde ne valent pas le moindre effet de la vertu. Ce ne ſont que des ouvrages morts, & il n'y a point d'homme ſage qui place ſi mal ſon ambition. Socrate en eſt une preuve; il réuſſiſſoit admirablement en ſculpture, & il avoit fait les ſtatues des trois graces, qui étoient fort eſtimées des Athéniens. Cependant il abandonna ſon art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la ſageſſe. Dans la vie de Theſée, Plutarque avoit déjà fait connoître la différence infinie qu'il mettoit entre un gouverneur qui forme un prince, & des peintres & des ſculpteurs qui en font des ſtatues ou des portraits. Plutarque a ſuivi ici les vues de Platon ſon maître, qui, dans le premier livre de la république, appelle l'art des ſculpteurs, celui des peintres, celui des poëtes, &c. non τεχνὰς, *des arts*, mais par un diminutif aſſez mépriſant, τεχνάδρια, *de petits arts*, en les oppoſant à la vertu & à l'art des ſages, qui ſont ſeuls capables de conduire les hommes & de gouverner les états.

des esprits qui excitent la volonté, & qui enflamment le desir de s'y conformer, sont entierement inutiles. Au lieu que la vertu a cela de propre, qu'elle frappe tout-d'un-coup, de maniere qu'en admirant ses actions, on brûle en même tems d'envie de les imiter; car des biens de la fortune nous en aimons la possession & la jouïssance; mais de ceux de la vertu, nous en aimons les effets; c'est pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui est beau attire réellement à soi, & inspire d'abord un desir actuel & efficace, en formant les mœurs du spectateur, non pas par l'imitation, mais par le seul recit de l'action même, qui, sur le champ excite la volonté.

Voilà pourquoi j'ai estimé que je ferois une chose utile pour moi & pour les autres, si je continuois d'écrire des vies. Et j'ai composé ce dixieme volume, qui contient la vie de Périclès & celle de Fabius Maximus, qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands hommes ont été semblables en toutes sortes de vertus, sur-tout en douceur & en justice, & par la patience & par la force qu'ils ont eu de supporter les folies & les injustices de leurs collegues & de leurs citoyens, ils ont été tous deux très-utiles à leur patrie. Ce que nous allons écrire va faire voir que le jugement que nous en faisons est bien fondé.

Périclès étoit de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, & il descendoit des premieres maisons & des plus illustres familles d'Athenes des deux côtés; car son pere Xantippe, qui [e] battit à Mycale les lieutenans du roi de

[e] Après la bataille de Platées.

[k] *Epousa*

Perſe, [h] épouſa Agariſte, [i] niece de Cliſthene, qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate, abolit courageuſement la tyrannie, fit de bonnes loix, & établit une forme de gouvernement très-bien compoſé pour conſerver & pour faire vivre ſes citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Agariſte ſongea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion, & quelques jours après elle accoucha de Périclès, qui étoit très-bien formé de tout le reſte du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée; de-là vient que preſque toutes ſes ſtatues ont le caſque en tête, les ſculpteurs ayant voulu, à mon avis, cacher ce défaut. Et c'eſt pourquoi les poëtes d'Athenes l'appelloient *Schinocephalon*, c'eſt à-dire, *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les poëtes comiques, [k] Cratinus dit de lui dans ſa piece, intitulée LES CHIRONS, *du fatal hymenée de la Sédition avec le vieux Saturne, eſt né le plus grand des tyrans,* [l] *que les dieux appellent*

[h] *Epouſa Agariſte, niece de Cliſthene.*) Voici ſa généalogie qui eſt rapportée par Hérodote, l. vj. Cliſthene, roi de Sicyone, avoit une fille unique, qu'il maria à Megaclès, fils d'Alcméon. De ce mariage naquirent deux fils; le premier porta le nom de ſon grand-pere, & fut appellé Cliſthene, & le ſecond fut nommé Hippocrate. Ce dernier s'étant marié, eut un fils nommé Mégaclès, & une fille nommée Agariſte, du nom de ſa grand-mere: cette Agariſte fut mere de Periclès.

[i] *Niece de Cliſthene, qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate.*) Il chaſſa les Piſiſtratides, réunit le peuple qui étoit diviſé, en fit dix tribus au lieu de quatre, & établit la démocratie ou gouvernement du peuple. Hérodote, liv. v. & vj.

[k] Poëte de la veille comédie.

[l] *Que les dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretès.*) C'eſt une plaiſanterie

pellent du nom magnifique de Cephalegeretès. Et dans ſa piece appellée *Nemeſis*, il dit : *viens à notre ſecours, Jupiter, dieu de l'hoſpitalité,* [m] *qui tires ton bonheur de ta groſſe tête.* Et [n] Teleclidès dit de lui, *que tantôt on le voit aſſis au milieu de la ville, fatigué de la peſanteur de ſa tête, & ne ſachant quel parti prendre dans le deſordre où il a mis l'état,* [o] *& que tantôt on voit ſortir de ſa tête monſtrueuſe des tonnerres & des éclairs avec un bruit épouvantable.* Et Eupolis dans ſa piece, intitulée DEMI, *les bourgs*, en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des orateurs, qu'il feint revenus des enfers, comme on lui nomme Périclès le dernier, répond : *Tu nous as amené* [p] *la premiere*

terie fondée ſur l'alluſion à une épithete qu'Homere donne à Jupiter qu'il appelle *Néphelegeretès*, c'eſt-à-dire *qui aſſemble les nuées ;* au lieu de dire donc *Néphelegeretès*, *aſſembleur de nuées*, le poëte dit *Céphalegeretès*, *aſſembleur de têtes*, pour dire que ſa tête étoit ſi groſſe, qu'elle paroiſſoit faite de l'aſſemblage de pluſieurs.

[m] *Qui tires ton bonheur de ta groſſe tête.*) Il eſt impoſſible de conſerver la plaiſanterie qui eſt dans le grec, où le poëte ne s'explique que par un ſeul mot μακάρια, qui ſignifie proprement *heureux*, mais par ce mot Cratinus fait alluſion au mot κάρη, qui ſignifie *la tête*, & à la particule μὰ, qui eſt épitatique, c'eſt-à-dire qui ſert à augmenter & à groſſir les objets.

[n] Autre poëte de la vieille comédie.

[o] *Et que tantôt on voit ſortir de ſa tête monſtrueuſe.*) L'épithete que Téléclides donne à cette tête pour en marquer la groſſeur, eſt plaiſante ; car il l'appelle ἐνδεκάκλινον, comme la comparant à une chambre où l'on pourroit manger à une table à onze lits.

[p] *La premiere tête du royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*) Le poëte grec dit tout cela en un ſeul mot, Κεφάλαιον, qui ſignifie le *total d'une choſe*. Et par ce mot, Eupolis fait alluſion au mot Κεφαλὴ, qui ſignifie *tête*. Notre langue ne ſauroit conſerver la grace de ce paſſage par un ſeul mot ; il ſuffit de la faire entendre.

[q] Poëte

mière tête du royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.

La plûpart des écrivains assurent qu'il apprit la musique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere syllabe breve. Mais Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleidès. Et pour ce Damon, il paroît que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement, & qui, sous le voile spécieux de la musique, cachoit au peuple sa grande capacité & sa véritable profession. Il s'attacha à Périclès pour le former aux affaires, comme un maître de Palestre s'attache à un bon athlete pour le bien dresser. Cependant il ne put si bien se cacher, que le peuple ne s'apperçût que sa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte ; il fut banni du ban de l'ostracisme, comme un homme inquiet qui se mêloit de trop d'affaires, & qui favorisoit les tyrans, & par-là il devint l'objet des railleries des poëtes comiques. [q] Platon dans une de ses pieces, introduit quelque personnage qui parle ainsi à Damon : *Premierement di-moi, je te prie au nom des dieux,* [r] *est-il vrai que tu as été le Chiron de Périclès, comme on nous l'assure ?*

[s] Périclès fut aussi disciple de Zenon d'Elée, qui

[q] Poëte comique. Il avoit fait trente-deux comédies.

[r] *Est-il vrai que tu as été le Chiron de Périclès ?*) Le poëte joue sur le mot *Chiron*, qui en grec est un nom propre, & un comparatif qui signifie *plus méchant*. D'ailleurs il veut faire entendre à Périclès qu'il aura le sort d'Actæon, nourrisson de ce centaure, & qu'il sera déchiré par son peuple, comme Actæon fut mis en pieces par ses chiens.

[s] *Périclès fut aussi disciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la physique à la maniere de Parmenide*) Ce Zenon d'Elée, ville d'Italie, & colonie des Phocéens, suivoit les sentimens de Parmenide

qui traitoit de la phyſique à la maniere de Parmenide, & qui s'étoit fait une telle habitude de refuter tout ce qu'on oppoſoit à ſes raiſons, que [z] par ſes argumens invincibles il deſarmoit ceux qui diſputoient contre lui, & les réduiſoit à ne pouvoir ſe défendre, comme Timon le Phliaſien le fait entendre dans ces vers : *Zenon eſt invincible, ſoit qu'il diſpute pour ou contre, & il ne trompe jamais. Il connoît l'univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même.*

Mais celui qui fut le plus aſſidu auprès de Périclès, qui lui donna cette grandeur d'âme, & cette fierté trop grande & trop roide pour un état démocratique ; en un mot, celui qui lui éleva le cœur & l'eſprit, & qui lui inſpira cette gravité & cette majeſté, qui éclatoient dans ſes mœurs & dans ſes manieres ; ce fut Anaxagore le [a] Clazomenien, que l'on appelloit de ſon tems *l'Intelligence*, ſoit pour marquer l'admiration, qu'excitoient la profondeur & la ſubtilité de ſon eſprit

menide dont il avoit été diſciple, & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de réputation par ſon ſavoir ; mais il ſe rendit encore plus illuſtre par ſon courage, car il conſpira contre le tyran de ſa patrie, qui le fit piler dans un mortier, & ſa mort acheva ce qu'il avoit commencé ; car ſes citoyens ſe jetterent ſur le tyran & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citiée, fondateur de la ſecte des Stoïciens, qui ne vêcut que long-tems après.

[z] *Par ſes argumens invincibles, il deſarmoit ceux qui diſputoient contre lui.*) Il diſputoit d'ordinaire ſur le mouvement ; car il ſoûtenoit, comme Parménide, qu'il n'y en avoit point, & qu'il paroiſſoit ſeulement y en avoir : mais ſes raiſons n'ont pas été ſi invincibles, qu'Ariſtote ne les ait ſolidement refutées dans le ſixieme livre de ſa phyſique ; auſſi étoient-elles moins des raiſons que des ſubtilités & des ſophiſmes.

[a] Il étoit de Clazomene, ville de l'Aſie mineure.

[a] *Soit*

eſprit dans les découvertes de la nature, & qui effectivement paroiſſoit prodigieux, * ſoit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit, ni la néceſſité, ni la fortune, mais une intelligence pure & ſimple, qui avoit démêlé & ſéparé les parties homogenes & ſemblables de l'ancien chaos.

Périclès, rempli d'une extrême admiration pour ce grand philoſophe, & enrichi par ce commerce de la connoiſſance de la nature & de toutes les choſes céleſtes, eut non-ſeulement, comme l'on peut penſer, l'ame élevée & une éloquence ſublime, éloignée de toute affectation, & qui n'avoit rien de bas ni de populaire, † mais encore une conſtance & une fermeté de viſage, dont le rire n'adouciſſoit jamais la ſéverité; une dé-

* *Soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit ni la néceſſité ni la fortune, mais une intelligence.*) Avant Anaxagore, les philoſophes s'étoient fort tourmentés pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde, & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établiſſoient pour principe la *néceſſité*, c'eſt-à-dire qu'ils concevoient que la nature des corps avoit ſeule opéré cet arrangement, les peſans étant allés en bas par néceſſité, & les legers ayant pris le deſſus par la même néceſſité. Les autres, peu touchés de ce raiſonnement dont l'erreur étoit ſenſible, avoient recours à la *fortune*, ce qui étoit encore plus inſenſé. Anaxagore fut le premier qui établit que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence ſupérieure & très-différente de la matiere.

† *Mais encore une conſtance & une fermeté de viſage.*) Plutarque reconnoît ici qu'un viſage aſſûré, une démarche douce & tranquille, & la modeſtie dans ſon port & dans ſes habits, ſont les effets d'une connoiſſance fort étendue & d'un eſprit fort inſtruit, & cela eſt certain; le contraire eſt la marque sûre d'un petit eſprit qui ne ſe connoît pas lui-même, comme Plutarque l'a remarqué ailleurs.

 a Ian,

démarche douce & tranquille ; tant de modeſtie dans ſon geſte, dans ſon port & dans ſes habits, que lorſqu'il parloit en public, la paſſion la plus violente ne les dérangeoit jamais ; une voix ferme & exempte de toute ſorte de trouble, & pluſieurs autres choſes qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il ſouffrit très-patiemment, ſans répondre une ſeule parole, ſe tenant toûjours dans la place, & continuant de dépêcher les affaires preſſées. Sur le ſoir il ſe retira tout doucement, & ſans faire aucun bruit, cet inſolent le ſuivant toûjours & l'accablant de toutes ſortes d'outrages. Quand il fut ſur le ſeuil de ſa porte, la nuit étant déja toute noire, il ordonna à un de ſes eſclaves de prendre un flambeau, & de reconduire & remener cet homme juſques dans ſa maiſon. Cependant le poëte [z] Ion écrit que dans toutes les manieres de Périclès, il y avoit beaucoup d'orgueil & d'arrogance, & que ſa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres ; & il loue extrêmement la civilité, la ſoupleſſe & l'honnêteté de Cimon.

Mais laiſſons ce poëte, [a] qui fait tant d'efforts

[z] *Ion*, poëte tragique.

[a] *Qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux repréſentations des tragédies.*) On avoit entiérement perdu la grace & la beauté de ce paſſage en le traduiſant mal. Plutarque dit que le poëte Ion, en écrivant que la magnanimité & la grandeur d'ame de Périclès étoient accompagnées d'une bonne opinion

forts pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux anciennes repréſentations des tragédies. Zenon répondoit fort bien à ceux qui appelloient la gravité de Périclès, un faſte & un orgueil exceſſif; car il les exhortoit à être orgueilleux comme lui, prétendant que cette imitation produiroit inſenſiblement dans leur cœur l'amour des belles choſes, & qu'elle les y accoûtumeroit. Mais ce ne fut pas-là le ſeul fruit que Périclès tira du commerce d'Anaxagore; on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la ſuperſtition, qui, par le moyen des ſignes qui arrivent dans le ciel, jette la frayeur dans l'eſprit de ceux qui n'en connoiſſent pas les cauſes, & qui ſont toûjours tremblans & éperdus ſur tout ce qui regarde la divinité, à cauſe de leur profonde ignorance, que la philoſophie naturelle peut ſeule diſſiper, en faiſant naître, au lieu de cette ſuperſtition toûjours allarmée & inquiete, une véritable & ferme dévotion toute remplie d'eſpérance & de confiance.

On dit qu'on apporta un jour à Périclès, de ſa maiſon de campagne, un belier qui n'avoit qu'une corne; & que le devin Lampon, voyant cette corne très-forte & très-ſolide au milieu du front, dit: *Que toute la puiſſance, qui étoit alors*

pinion de lui-même, & de beaucoup de mépris pour les autres, imite les anciens poëtes tragiques, qui, dans les diſputes publiques, faiſoient jouer des trois & quatre tragédies chacun, dont la derniere étoit toûjours une tragédie appellée *Satyrique*, parce que parmi les rois & les héros ils y introduiſoient des ſatyres pour railler & pour plaiſanter, comme nous le voyons encore par le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piece ſatyrique qui nous reſte des anciens: cette comparaiſon eſt très-juſte & très-belle.

alors partagée en deux factions, l'une de [b] *Thucydide, & l'autre de Périclès, se réuniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé.* Mais Anaxagore, ayant fait la dissection de la tête du belier, fit voir que le cerveau ne rempliſſoit pas toute la capacité du teſt, & qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux côtés des parois du crâne, il aboutiſſoit par la pointe juſtement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les aſſiſtans admirerent ſur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bientôt après on exalta merveilleuſement celle de Lampon, lorſque par la chûte & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la république paſſerent entre les mains de Périclès ſeul.

Rien n'empêche pourtant, à mon avis, que le philoſophe & le prophete n'aient également bien rencontré; l'un ayant fort bien découvert la cauſe du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profeſſion du philoſophe, c'eſt d'examiner & de voir d'où proviennent les choſes, & comment elles ſe font; au lieu que le ſeul objet du devin eſt de prédire ce qu'elles préſagent. Et ceux qui prétendent que la découverte de la cauſe naturelle détruit le ſigne, ne s'apperçoivent pas qu'en aboliſſant la ſignification des prodiges céleſtes, ils détruiſent en même tems toute la vertu des ſymboles & des ſignes artificiels, comme [c] le ſon des

[b] De Thucydide, fils de Méléſias.

[c] *Le ſon des baſſins.*) C'eſt comme nous dirions aujourd'hui le ſon des trompettes ou des tambours; car les Grecs ſe ſont ſervis quelquefois de baſſins d'airain dans les troupes, & les Romains s'en ſervoient pour appeller les

des baſſins, la lumiere des fanaux & l'ombre des aiguilles des cadrans ſolaires ; car toutes ces choſes ont leur cauſe marquée & leur préparation ; & cependant elles ne laiſſent pas d'être des ſignes. Mais peut-être eſt-ce une matiere qui demande un autre traité.

Périclès, étant encore fort jeune, redoutoit extrémement le peuple ; car il reſſembloit fort de viſage à Piſiſtrate, & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappés de cette reſſemblance, en conſidérant la douceur de ſa voix, ſa grande facilité à parler, & la volubilité de ſa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche & d'une naiſſance illuſtre, & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puiſſans, il craignoit d'être [d] banni du ban de l'oſtraciſme ; c'eſt pourquoi il ne ſe mêloit point du tout des affaires publiques, ſeulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Ariſtide mort, Thémiſtocle chaſſé, & Cimon retenu la plûpart du tems hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il s'attacha entiérement au menu peuple, préférant la multitude des pauvres au petit nombre des nobles & des riches. Véritablement ce choix répugnoit à ſon naturel qui n'étoit nullement populaire ; mais il le fit, à mon avis, par deux raiſons :

les athletes aux exercices, comme cela paroît par ce paſſage de Cicéron, dans le ſecond livre de l'Orateur, ſect. 5. *Et hoc ipſo tempore, cum omnia gymnaſia philoſophi teneant, tamen eorum auditores diſcum audire quam philoſophum malunt, qui ſimul ut increpuit in media oratione, de maximis rebus & graviſſimis diſputantem philoſophum omnes actionis cauſa relinquunt.*

[d] Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le crédit.

sons : car craignant qu'on ne le soupçonnât d'affecter la tyrannie, & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des nobles, & extrémement bien voulu des plus gens de bien de la ville & des principaux citoyens, il chercha dans le peuple de la sûreté pour lui-même, & du crédit & de l'autorité contre Cimon.

En même tems il changea toutes ses façons de faire & sa maniere de vivre. Jamais il ne paroissoit dans les rues que pour aller à la place ou au conseil ; il renonça tout-d'un-coup à tous les festins, aux assemblées & aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il étoit accoûtumé ; & pendant tout le tems qu'il gouverna la république, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'Euryptoleme son propre parent ; encore n'y demeura-t-il que jusqu'aux * libations, après quoi il se retira. Car ces sortes de réjouissances qu'on fait ensemble démontent la gravité la plus ferme & la plus composée ; & il est bien difficile de conserver dans une familiarité si grande toute sa gloire & toute sa dignité. Il est pourtant certain que, d'une véritable vertu, ce qui paroît toujours le plus beau, c'est ce qui est le plus exposé en vue ; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître si grands ni si admirables aux yeux des étrangers, qu'ils le paroissent à ceux qui sont journellement les témoins de leur vie privée. Cependant Périclès, pour éviter le dégoût du peuple, suite ordinaire du trop grand commerce qu'on a avec lui, ne l'approchoit que par intervalles ; il ne cherchoit point

* Le repas finissoit par les libations, & après les libations on recommençoit à boire.

point à parler devant lui sur toutes les affaires qui se présentoient, & ne paroissoit point en public légérement ; mais il se réservoit pour les grandes occasions, [f] comme Critolaüs dit du vaisseau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance, il les faisoit par l'entremise de ses amis, & par quelques orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels on dit qu'étoit Ephialte, celui qui ruina la puissance de l'aréopage, en versant à pleine coupe, pour me servir des termes [g] de Platon, & sans aucun ménagement, la liberté à ses citoyens ; ce qui rendit, comme disent les poëtes comiques, le peuple si fier & si effréné, que comme un jeune cheval qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéir, & commença à mordre l'Eubée & à sauter & bondir sur toutes les isles.

Périclès donc, cherchant à accommoder son langage & son style à sa maniere de vivre & à la grandeur de ses sentimens, comme un instrument digne de lui, se servoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, [k] & mettoit, pour

f Comme Critolaüs dit du vaisseau de Salamine.) Ce vaisseau de Salamine étoit un vaisseau sacré dont les Athéniens ne se servoient qu'en des occasions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher leurs généraux à qui ils vouloient faire le procès. Ainsi la comparaison que Plutarque fait de ce vaisseau avec Périclès, qui ne paroissoit que dans les grandes occasions, est fort juste.

g Dans le huitieme livre de la république.

k Et mettoit, pour ainsi dire, la physique à la teinture de la rhétorique.) J'ai cru devoir conserver en notre langue l'expression figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juste. Mettre la physique à la teinture de la rhétorique, ce n'est autre chose qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la rhétorique, les raisons qu'on tire de la connoissance de la physique.

pour ainſi dire, la phyſique à la teinture de la rhétorique. [i] Ainſi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet eſprit ſublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoiſſances ſi relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il ſavoit & qui pouvoit y convenir, il ſurpaſſa infiniment tous les autres orateurs; c'eſt pourquoi on écrit qu'on lui donna le ſurnom d'*Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cauſe des édifices publics dont il orna la ville d'Athenes, ou même qu'à cauſe de la puiſſance & de l'autorité qu'il eut dans la république pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'eſt pas impoſſible & rien n'empêche que toutes les grandes qualités de ce perſonnage n'aient concouru à faire relever ſa gloire par ce magnifique ſurnom.

Il eſt vrai que les comédies des poëtes de ce tems-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort piquans, tantôt par pure plaiſanterie, & tantôt ſérieuſement, marquent que ſon éloquence ſeule lui valut ce glorieux titre: car ils diſent tous que, lorſqu'il parloit devant le peuple, il ſortoit de ſa bouche des tonnerres & des éclairs, & que ſa langue lançoit la foudre; & ſur la force de ſon éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Méléſias, dit en plai-

[i] *Ainſi joignant, comme dit le divin Platon, à cet eſprit ſublime.*) C'eſt à la fin du *Phedre* de Platon, où ce philoſophe établit, que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à un heureux naturel une connoiſſance générale de la nature, de même que pour être excellent medecin; ce qu'il prouve par un paſſage d'Hippocrate, dans ſon traité de la nature humaine.

[k] Cette

plaiſantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort long-tems à la tête du parti oppoſé à Périclès dans le gouvernement de la république ; le roi Archidamus, lui ayant demandé un jour lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Périclès, il lui répondit : *Quand je l'ai jetté par terre, il ſoutient qu'il n'eſt pas ſous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

Il eſt pourtant certain que Périclès étoit ſi circonſpect & ſi [k] timide, quand il s'agiſſoit de parler, [l] qu'il n'alloit jamais à ſon tribunal, qu'il ne priât les dieux *de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fût néceſſaire & qui ne convint à ſon ſujet.* [m] Il n'a laiſſé de lui que quelques decrets ; & l'on rapporte ſeulement quelques-uns de ſes bons mots en fort petit nombre, comme celui qu'il dit ſur l'iſle d'Egine, *qu'il falloit l'ôter comme la chaſſie de l'œil du Pirée.* Une autre fois il dit, *qu'il lui ſembloit voir la*

[k] Cette timidité eſt très-compatible avec l'éloquence.

[l] *Qu'il n'alloit jamais à ſon tribunal, qu'il ne priât les dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.*) Ce paſſage ſemble combattre ce que Suidas avance, que Periclès fut le premier qui ait écrit ſes diſcours publics avant que de les prononcer ; au lieu que tous les autres orateurs parloient ſur le champ. Cette priere de Périclès ne convient qu'à un orateur qui parle ſans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribue à Périclès une priere plus politique ; car il aſſûre que Périclès prioit les dieux qu'ils lui fiſſent la grace de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

[m] *Il n'a laiſſé de lui que quelques decrets.*) Le témoignage de Plutarque prouve que les harangues qu'on avoit en ce tems-là ſous le nom de Périclès, paſſoient pour des ouvrages ſuppoſés, auſſi Quintilien n'y trouvoit-il rien qui répondît à cette haute réputation d'éloquence, Liv. 3. chap. 1.

la guerre qui venoit du côté du Péloponeſe, & qui s'avançoit à grands pas. Un jour, comme il s'embarquoit avec Sophocle qui partageoit avec lui le commandement de l'armée, celui-ci ſe mit à louer extrémement la beauté d'un jeune garçon; & Périclès lui dit: *Sophocle, un général doit avoir, non-ſeulement les mains pures, mais les yeux auſſi.* Stéſimbrotus écrit que, dans l'oraiſon funebre qu'il fit de ceux qui avoient été tués à la guerre de [a] Samos, il dit: *Qu'ils étoient devenus immortels comme les dieux mêmes; car*, ajoûta-t-il, *nous ne voyons pas les dieux; mais, par les [b] honneurs qu'on leur rend, & par les biens infinis dont ils jouiſſent, nous jugeons qu'ils ſont immortels. Ceux qui ſont morts pour leur pays, ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages?*

Thucydide décrit le gouvernement de Périclès comme une eſpece d'ariſtocratie à qui on donnoit le nom de démocratie, ou gouvernement populaire; mais qui étoit en effet un état monarchique gouverné par le premier de la république, qui ſeul avoit toute l'autorité. Et pluſieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquiſes, qui leur fit diſtribuer pour leurs jeux & pour leurs ſpectacles les deniers publics, & qui leur attribua des ſalaires pour toutes les fonctions publiques; ce qui fut une très-mauvaiſe coûtume: car ces nouveaux établiſſemens rendirent le peuple ſomptueux & diſſolu; au lieu qu'auparavant il étoit ſobre & modeſte, & ſe contentoit de gagner ſa vie à la ſueur de ſon front; voyons

[a] Lorſque Périclès prit cette iſle.

[b] Ceux qui mouroient pour leur patrie, étoient honorés comme des dieux.

voyons donc la cauſe de ce changement par les choſes mêmes.

Au commencement, comme nous l'avons déja dit, pour contre-balancer le crédit & la gloire de Cimon, Périclès tâchoit de ſe concilier la faveur du peuple; mais il ne pouvoit égaler la grande dépenſe de Cimon, qui par ſes richeſſes immenſes ſe trouvoit en état de ſecourir & d'aſſiſter les pauvres; & qui en effet appelloit tous les jours à ſa table les plus néceſſiteux d'entre les citoyens, habilloit ceux qui étoient vieux, & ôtoit les haies & les clôtures de ſes jardins & de ſes héritages, afin qu'ils fuſſent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueillir des fruits. Périclès, ſe voyant donc ſurpaſſé par ſon rival dans les bonnes graces du peuple, eut recours à ce partage des terres & des finances, [p] par le conſeil de Démonidès de l'iſle d'Ios, comme le rapporte Ariſtote; & par ces diſtributions de deniers [q] qu'il répandoit dans les théâtres & dans les tribunaux, & par cette eſpece de penſions qu'il donnoit aux dépens du thréſor, & autres largeſſes, il gagna & corrompit ſi bien la populace en peu de tems, qu'il s'en ſervit contre le tribunal de l'aréopage dont il n'étoit pas, parce que le ſort ne lui étoit jamais échu [r] d'être, ni

[p] *Par le conſeil de Démonidès de l'iſle d'Ios.*) Ios, une des iſles Sporades, dans la mer Egée, & célebre ſurtout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de Ἴου de *l'iſle d'Ios*, quelques ſavans ont corrigé Ὀίου, c'eſt-à-dire *du bourg d'Oia*, qui étoit un bourg de l'Attique, où ce Démonidès étoit né.

[q] *Qu'il répandoit dans les théatres & dans les tribunaux.*) Car il faiſoit donner au peuple, tant pour ſa place aux jeux, & tant pour ſon aſſiſtance aux tribunaux & au jugement des affaires.

[r] *D'être ni archonte, ni theſmothete, ni roi des ſacrifices,*

ni archonte, ni theſmothete, ni roi des ſacrifices, ni polemarque : car de toute ancienneté ces offices étoient donnés par ſort ; & ceux qui y avoient bien ſervi, montoient à l'aréopage. Voila pourquoi la faction de Périclès ſe trouvant la plus forte, [s] il opprima tellement ce tribunal, qu'il lui ôta la connoiſſance de la plûpart des plus grandes affaires par l'entremiſe d'Ephialte : & fit bannir du ban de l'oſtraciſme, comme ennemi du peuple & ami des Lacédémoniens, Cimon même qui ne le cédoit à perſonne, ni en naiſſance, ni en biens, qui avoit remporté pluſieurs grandes victoires ſur les Barbares, & qui avoit rempli la ville de richeſſes & de dépouilles des ennemis, comme nous l'avons dit dans ſa vie, ſi grande étoit l'autorité que Périclès avoit ſur le peuple. Cet oſtraciſme étoit un banniſſement pour dix ans.

Dans le tems de cet exil les Lacédémoniens étant entrés avec une groſſe armée dans le territoire de [t] Tanagre, & les Athéniens s'étant avancés contr'eux, Cimon, malgré ſon ban, alla ſe mettre en bataille avec ceux de ſa tribu, voulant courir le même danger que ſes citoyens, & détruire par ſes actions le reproche qu'on lui avoit fait de favoriſer le parti de Lacédémone ; mais les amis de Périclès s'étant ligués l'en [u] empêcherent & le forcerent de ſe retirer comme

fices, ni polémarque.) Il falloit avoir paſſé par quelqu'une de ces charges pour monter au conſeil de l'aréopage. Elles ont été expliquées dans la vie de Solon.

[s] *Il opprima tellement ce tribunal.*) Périclès s'attacha à ruiner l'aréopage, parce que ce conſeil faiſoit la principale force des nobles.

[t] En Béotie, entre les fleuves Iſménus & Aſopus.

[u] Ils envoyerent à Athenes, & eurent un ordre du conſeil pour le faire retirer.

[u] *Ce*

comme banni. * Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre cette journée-là avec une ardeur extrême, en n'épargnant point la vie & en s'exposant aux plus grands dangers. Aussi effaça-t-il par sa valeur tous ceux qui se trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Périclès accusoit d'être ses complices, y furent tous tués.

Les Athéniens, voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres, se repentirent bientôt d'avoir chassé Cimon, & mouroient d'envie de le rappeller, sur-tout parce qu'ils s'attendoient bien que le printems suivant ils auroient sur les bras une z terrible guerre. Périclès, s'étant apperçu de ce changement, ne balance point à leur donner cette satisfaction; & dressant lui-même le decret, il rappella Cimon qui ne fut pas plutôt de retour, qu'il moyenna la paix entre ces deux villes; car les Lacédémoniens avoient autant d'affection pour lui que d'aversion pour Périclès & pour les autres gouverneurs.

Mais il y a des auteurs qui disent que Périclès

* *Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre.*) Car, comme par ses amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de sa tribu, il voulut réparer cela par des actions éclatantes, en ne se ménageant point, de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par sa faute, pour avoir rejetté par envie & par jalousie le secours d'un capitaine aussi expérimenté que Cimon.

y *Y furent tous tués.*) Ils étoient cent; & Cimon, en quittant l'armée, leur recommanda de faire si bien leur devoir, que les services qu'ils rendroient en cette occasion, servissent à leur justification & à la sienne. On peut voir dans la vie de Cimon, comment ils obéirent à cet ordre, & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vue de Cimon, quoique absent.

z Ils ne doutoient pas que tout le Péloponese ne vînt fondre sur eux au printems.

a *Et*

clès ne consentit à ce rappel qu'après avoir fait sous main un traité avec Cimon par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier. Ils convenoient par ce traité que Cimon avec deux cent vaisseaux iroit porter la guerre hors de la Grece, & ravager les provinces du grand roi, & que Périclès demeureroit maitre dans la ville. On prétend aussi qu'Elpinice avoit déja rendu Périclès un peu plus favorable à Cimon dans le tems qu'on travailloit à lui faire son procès, [a] & qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie ; car le peuple avoit nommé Périclès parmi ses accusateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le solliciter pour son frere, Périclès lui dit en souriant : *Elpinice, vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement, il ne se leva qu'une seule fois pour parler, ne toucha l'accusation que fort légérement & par maniere d'acquit, & se retira après avoir fait moins de mal à Cimon que ses autres parties. [b] Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée, qui accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Ephialte qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toujours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement de la république, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre

[a] *Et qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie.*) Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort. On le condamna à une amende de cinquante talens, cinquante mille écus.

[b] *Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée.*) Idomenée de Lampsaque, disciple d'Epicure. Il avoit fait l'histoire des disciples de Socrate, & une histoire de Samothrace.

[c] Au

contre ſa réputation ? Je ne ſais d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies qu'il vomit comme une bile noire contre ce perſonnage qui peut bien n'être pas irrépréhenſible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité & un amour ſans bornes pour la gloire ; qualités incompatibles avec une paſſion auſſi cruelle & auſſi brutale que celle-là. La vérité eſt, comme Ariſtote même l'écrit, qu'Ephialte, s'étant rendu redoutable à la nobleſſe, & pourſuivant ſans miſéricorde en toute occaſion ceux qui avoient fait la moindre injuſtice au peuple, ſes ennemis lui dreſſerent des embûches & le firent aſſaſſiner par un certain Ariſtodicus de Tanagre.

Dans ce même tems-là mourut [c] Cimon qui faiſoit la guerre en Cypre ; & la nobleſſe, voyant Périclès au plus haut degré de la puiſſance & fort au-deſſus de tous les autres citoyens, chercha à lui oppoſer un homme qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empêcher cette grande autorité de dégénérer en monarchie. [d] Elle lui oppoſa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon, homme d'une ſageſſe éprou-

[c] Au ſiége de Citium, ville de l'iſle de Cypre.

[d] *Elle lui oppoſa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon.*) Je ne ſai pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-pere de Cimon ; car il eſt conſtant que Cimon avoit épouſé Iſodicé, fille d'Euryptoleme, fils de Mégaclès & couſin-germain de Périclès. Ce qui a trompé les traducteurs, c'eſt que le mot grec κηδεστης ſignifie effectivement *beau-pere*, mais il ſignifie auſſi *beau-frere*, qui a donné ſa ſœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à ſe fortifier par cette alliance, contre le grand crédit de Périclès, auquel, après la mort de Cimon, Thucydide ſe trouva ſeul capable de tenir tête.

éprouvée, qui n'avoit pas véritablement les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui étoit plus grand politique que lui, & plus propre à conduire & à manier à ſon gré les aſſemblées du peuple; & qui, ne ſortant jamais de la ville, & s'attachant toujours à combattre Périclès & à le contredire dans tous les tribunaux, eut bientôt rétabli l'équilibre: car il empêcha les nobles de ſe mêler & de ſe confondre avec le peuple, comme ils faiſoient auparavant; ce qui aviliſſoit extrémement leur dignité.

Les ſéparant donc de la populace, & raſſemblant leurs forces, devenues plus grandes par cette union, il en fit comme un juſte contrepoids dans la balance. La diviſion qui étoit avant lui reſſembloit proprement à ces pailles qui ſe trouvent quelquefois dans le fer, & marquoit ſeulement quelque éloignement entre ces deux factions toujours prêtes à ſe ſéparer, mais non pas ſéparées; au lieu que la contention & l'ambition de ces deux hommes, frappant un très-grand coup ſur la ville, la ſépara entiérement en deux, & fit qu'une partie fut appellée le peuple, & l'autre les nobles: ce qui obligea Périclès à lâcher encore plus la bride au peuple, & à chercher à lui plaire en tout. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne leur procurât des ſpectacles, des banquets, des fêtes ou autres divertiſſemens, cherchant à entretenir la ville dans des plaiſirs honnêtes, dont les muſes fuſſent toujours.

D'un autre côté, il envoyoit tous les ans à la guerre ſoixante vaiſſeaux ſur leſquels un grand nombre de pauvres citoyens étoient ſoudoyés huit mois de l'année, & travailloient à ſe rendre

bons

bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies, & en envoya une de mille citoyens dans la Cherſoneſe, une de cinq cent à Naxe, une de deux cent cinquante à Andros, & une autre de mille dans le pays des Biſaltes en Thrace. Il en envoya auſſi une nombreuſe en Italie, quand on eut bâti Sibaris, qui fut appeliée *Thurii*, ou la ville des Thuriens; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oiſive qui devenoit tous les jours plus dangereuſe & plus ſuſpecte par ſon oiſiveté, pour ſubvenir aux néceſſités du peuple, & pour retenir les alliés dans la crainte & dans le reſpect, en établiſſant chez eux de véritables Athéniens, comme autant de garniſons qui les empêcheroient de penſer à des nouveautés.

Mais ce qui fit le plus de plaiſir à Athenes, & qui contribua le plus à ſon ornement, ce qui étonna le plus toute la terre, & qui ſeul peut ſervir de témoignage à la Grece, que tout ce qu'on a dit de ſa grande puiſſance & de ſes anciennes richeſſes, n'eſt point un conte, c'eſt la magnificence de ſes temples & de tous ſes édices publics. Auſſi de tous les ouvrages de Périclès, ce fut celui que ſes ennemis reprenoient avec le plus d'envie & de chaleur, & qu'ils décrioient le plus hautement dans les aſſemblées, où ils ne ceſſoient de publier : *Que le peuple ſe deshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece,* [e] *qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en*

[e] *Qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt.*) Car tout l'argent que les villes de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes, & tout celui qu'on tiroit des impôts, étoit dépoſé dans le temple d'Apollon à Délos, ſous la garde des thré-

èn dépôt ; que Périclès ne leur avoit pas même laiſſé le prétexte le plus ſpécieux dont ils pouvoient couvrir leur injuſtice, & fermer la bouche à leurs accuſateurs, qui étoit de dire qu'ils avoient tranſporté cet argent à Athenes pour une plus grande sûreté, afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des Barbares ; que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence inſupportable qui lui étoit faite, & pour une tyrannie manifeſte, en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre, les Athéniens s'en ſervoient à dorer & à embellir leur ville, comme une femme ſuperbe & glorieuſe qui ſe charge de pierreries de grand prix ; & qu'ils l'employoient à faire des ſtatues très-magnifiques, [f] *& à élever des temples qui coûtoient des mille talens.*

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens : *Qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu ; que c'étoit aſſez qu'ils les défendiſſent & qu'ils éloignaſſent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne contribuoient, ni ſoldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques ſommes d'argent, qui, dès qu'elles ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les donnent, mais ſont à ceux qui les reçoivent, pourvû qu'ils exécutent les choſes dont ils ſont convenus, & pour leſquelles ils les ont reçues.* Il ajoûtoit : *Que la ville étant ſuffiſamment pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, il fal-*

thréſoriers nommés Ἑλληνοταμίαι, *thréſoriers des Grecs.* Les Athéniens firent tranſporter ce thréſor à Athenes, & Périclès en employa une grande partie en édifices publics.

[f] *Et à élever des temples qui coûtoient des mille talens.*) Car en effet le temple de Minerve, appellé *le Parthenone*, en avoit coûté autant, c'eſt-à-dire trois millions de livres.

falloit employer ſes richeſſes à des ouvrages qui étant achevés produiroient une gloire immortelle ; & qui, dans le tems qu'on y travailleroit, répandroient partout l'abondance par la quantité de boutiques & d'ateliers qu'ils feroient ouvrir, & par la diverſité infinie des choſes néceſſaires qui, en réveillant les arts & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre, mettroient preſque toute la ville à la paye du thréſor ; de maniere qu'elle tireroit ſa vie & ſa ſubſiſtance d'elle-même, en ne faiſant que s'embellir. Que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robuſtes, & en âge de porter les armes, étoient ſoudoyés à la guerre par le public : voulant donc que la populace, qui n'étoit point enrôlée, & tous les gens de métier, participaſſent à cette diſtribution de deniers publics, & qu'ils n'y participaſſent pas les bras croiſés & ſans rien faire, il les avoit engagés à de grandes entrepriſes d'édifices & à différens ouvrages de divers arts, tous de longue exécution ; afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maiſons un prétexte & un moyen de tirer du public les mêmes ſecours & les mêmes avantages que les matelots, les ſoldats & ceux qui étoient en garniſon dans leurs places : Que, puiſqu'ils avoient toutes ſortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'yvoire, l'or, l'ébene & le cyprès, & toutes ſortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des maſſons, des forgerons, des tailleurs de pierres, des teinturiers, des orfevres, des ébéniſtes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs, des gens propres à les amener & à les conduire par mer ; comme des marchands, des matelots, & des pilotes expérimentés ; & d'autres gens pour faciliter le tranſport par terre, des charrons, voituriers, charretiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines ; & que chacun de ces métiers, comme un général, avoit ſous lui une armée

ſuffiſante de travailleurs & de manœuvres, qui étoient comme autant de corps ſéparés pour ſervir à ces grands travaux; toutes ces differentes fonctions ſemoient & répandoient le gain ſur toutes ſortes de gens de tout âge & de tout ſexe. Que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur, & inimitables dans leur beauté & dans leur grace, par l'émulation des ouvriers qui s'étoient efforcés de ſurpaſſer la magnificence du deſſein, par les merveilles de l'art & par l'excellence de l'exécution, s'étoient avancés avec une diligence ſi prodigieuſe, que, contre l'attente de tout le monde qui penſoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût pluſieurs âges, & une longue ſuite d'hommes ſe ſuccédant les uns aux autres pour l'achever, on avoit vu, par un miracle ſurprenant, qu'ils avoient été tous portés à la derniere perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un ſeul homme.

On dit pourtant que, comme le peintre Agatharcus ſe glorifioit dans ce tems là de la promptitude & de la viteſſe avec laquelle il peignoit toutes ſortes d'animaux, Zeuxis, l'ayant entendu, lui dit, *& moi je me glorifie de ma lenteur:* car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace ſolide & durable & une parfaite beauté; [g] mais le tems aſſocié avec le travail aſſidu, leur donne une force capable de les conſerver & de les faire triompher des ſiecles,

[g] *Mais le tems aſſocié avec le travail aſſidu.*) Notre langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expreſſion greque, qui eſt admirable. προσλαμβάνει χρόνος τῷ πόνῳ. Plutarque fait-là une aſſociation du tems & du travail, & il conſidere le travail comme le créancier du tems; en effet c'eſt le travail qui prête au tems: ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude ne prêtent point au tems, ils jettent & perdent.

ſiécles : & c'eſt cela même qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès qui ont été achevés en ſi peu de tems & pour une ſi longue vie. [h] Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja ſon antique ; & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeuneſſe, comme ſi on ne venoit que d'y mettre la derniere pierre, & qu'ils ne fiſſent que de ſortir des mains de l'ouvrier, tant ils conſervent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du tems n'en terniſſe la vue, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit toujours rajeuniſſant, & une ame exemte de vieilleſſe.

Phidias fut choiſi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Athéniens euſſent alors de grands architectes & de très-habiles ouvriers. En effet, Callicratès & Ictinus firent le Parthenone à cent pieds, c'eſt-à-dire, le [i] temple de Pallas qui avoit cent pieds en tout ſens. Corœbus commença la chapelle des myſteres & des initiations à Eleuſine, poſa le premier rang des colonnes qui eſt à rez-de-chauſſée, & les joignit à leurs architraves. Après ſa mort, Métagenès, du bourg de Xypete, mit le cordon & plaça les colonnes qui ſont au-deſſus ;

[h] *Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déjà ſon antique.*) Cet endroit eſt parfaitement beau. Voilà le coin auquel il faut que tous les beaux ouvrages ſoient frappés ; voilà leur véritable marque : quand ils ſortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui ſent ſon antique ; & quand ils ſont vieux, ils ont un air de nouveauté. Tel eſt le caractere de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

[i] Ce temple étoit dans la citadelle d'Athenes.

ſus ; & Xénoclès, du bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui eſt au-deſſus du ſanctuaire ; & Callicratidès entreprit la longue muraille [k] dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Périclès. Et c'eſt de ce dernier ouvrage que Cratinus ſe moque dans une de ſes comédies, où il dit : *Il y a long-tems que Périclès avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

L'odéon, ou théâtre de la muſique, [l] qui a en dedans pluſieurs rangs de ſiéges & de colonnes, & dont le comble s'étréciſſant peu-à-peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, ſur le modele du pavillon du roi Xerxès, qui fut donné par Périclès même ; c'eſt pourquoi Cratinus le raille encore dans ſa piece des Thraciennes, en diſant : *Périclès le Jupiter à la tête d'oignon s'avance, ayant dans ſon crane tout le théâtre de la muſique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Périclès propoſa avec beaucoup d'empreſſement un decret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de muſique à la fête des panathénées ; & ayant été élu juge & diſtributeur des [m] prix, il régla la maniere dont les muſiciens de-

[k] *Dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Périclès.*) Socrate en parle dans le *Gorgias* de Platon, & il l'appelle *la muraille du milieu.*

[l] *Qui a en-dedans pluſieurs rangs de ſiéges & de colonnes.*) La commodité du lieu faiſoit que les muſiciens, les poëtes & autres s'y aſſembloient ; & c'eſt ce qui lui donna le nom. On y tenoit auſſi le marché au bled, & c'étoit-là que ſe diſcutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds & tous les procès pour les alimens qui étoient dus.

[m] Ces prix ſe donnoient aux dépens de celui qui étoit en charge.

* *Mais*

devoient jouer de la flûte & de la lyre & chanter. Les jeux de muſique furent toujours faits dans ce théâtre depuis ce tems-là. Le portail & le veſtibule de la citadelle furent achevés en cinq ans par Mnéſiclès qui en étoit l'architecte.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux qui fit voir que la déeſſe, non-ſeulement ne s'oppoſoit pas à cet édifice, mais qu'elle l'agréoit & qu'elle l'honoroit de ſa protection & de ſa préſence. Car le meilleur de tous les ouvriers & le plus affectionné, s'étant laiſſé tomber de haut en bas, étoit à l'agonie, abandonné des médecins, ce qui affligeoit & décourageoit extrémement Périclès ; mais la déeſſe s'apparut à lui en ſonge, & lui montra un remede avec lequel il eut bientôt remis ſur pied le mourant. En mémoire de ce miracle, Périclès fit faire la ſtatue de cuivre de *Minerve ſalutaire*, *de Minerve de la ſanté*, & la plaça dans la citadelle près de l'autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit auparavant. [n] Mais Phidias fit la ſtatue d'or

[n] *Mais Phidias fit la ſtatue d'or de la même déeſſe.*] Phidias fit la ſtatue qui étoit dans le temple ; elle étoit d'ivoire & d'or. Pauſanias nous en a conſervé la deſcription. La déeſſe étoit debout & vêtue d'une tunique qui lui deſcendoit juſqu'au talon. Sur le devant de ſon égide, de ſa cuiraſſe, étoient la tête de Méduſe d'yvoire & la Victoire ; elle tenoit une pique, & avoit à ſes pieds ſon bouclier, & un dragon qu'on croyoit Erichthonius. Sur le milieu de ſon caſque étoit repréſenté le ſphinx, & aux deux côtés deux gryphons. On doit juger de la grandeur de cette ſtatue, par la grandeur de la Victoire qu'elle avoit ſur ſon égide, qui étoit d'environ quatre coudées, & par les quarante talens peſant d'or que Périclès aſſûra qu'on y avoit employés, & qu'on pouvoit ôter & remettre. Pauſanias parle auſſi de la *Minerve ſalutaire* : *Près de la ſtatue de Deitrephès*, dit-il, *on voit la*

d'or de la même déeſſe, & l'on aſsûre que ſon nom eſt écrit ſur le piédeſtal ; car, comme nous l'avons déja dit, il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Périclès, ce qui donna à l'un une très-mauvaiſe réputation, & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme ſi Phidias eût fait voir à Périclès dans ſa maiſon les plus belles dames de la ville, qui ſe rendoient chez lui ſous prétexte d'aller voir ſes beaux ouvrages ; & les poëtes comiques, profitant de ce bruit, en prirent occaſion de le décrier ſur l'intempérance ; car ils l'accuſerent d'entretenir la femme de Ménippus, ſon ami particulier & ſon lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie ſur les oiſeaux, & particuliérement ſur les paons, que nourriſſoit un de ſes grands amis, appellé Pyrilampès, [o] qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux femmes dont Périclès recevoit des faveurs ; [p] mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques, & qui ſont toujours prêts à ſacri-

la ſtatue de la Santé, qu'on dit fille d'Eſculape, & celle de Minerve ſalutaire. On voit par-là, au reſte, que les *ex-voto* ſont d'un uſage très-ancien.

[o] *Qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux femmes dont Périclès recevoit des faveurs.*) Pyrilampès étoit accuſé de donner des paons à ces maîtreſſes de Périclès, parce que le paon étoit un oiſeau fort eſtimé & fort recherché.

[p] *Mais qui s'étonnera que des hommes dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques.*) Ce paſſage eſt remarquable. Plutarque y enſeigne avec beaucoup de ſageſſe le peu de foi qu'on doit ajoûter aux railleries & aux médiſances des poëtes comiques & des poëtes ſatyriques, dont le métier eſt de ſacrifier ſouvent les plus honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de faire rire & de divertir le public.

[q] *Et*

ſacrifier par leurs médiſances la réputation des plus gens de bien à l'envie du peuple, comme à un mauvais démon, aient ſi mal parlé de Périclès, puiſque même Stéſimbrotus de Thaſos a bien eu l'inſolence de l'accuſer fauſſement d'un crime abominable, en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de ſon propre fils; tant il eſt difficile, ou plutôt impoſſible, à l'hiſtoire, de parvenir à la découverte de la vérité. Car ſi elle eſt écrite après pluſieurs ſiecles, elle a contr'elle l'antiquité des tems qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine ou l'envie, ou la faveur ou la flatterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

Comme les orateurs, qui étoient de la faction de Thucydide, ne ceſſoient de ſe déchaîner & de crier contre Périclès, l'accuſant d'avoir diſſipé les finances, & d'avoir perdu les revenus de l'état, Périclès demanda un jour au peuple en pleine aſſemblée: *S'il trouvoit qu'il eût trop dépenſé.* [q] Et le peuple ayant répondu tout d'une voix: *Beaucoup trop. Eh bien*, répartit Périclès, *ce ſera donc à mes dépens & non pas aux vôtres; mais je ſerai le ſeul qui mettrai mon nom à la dédicace*

[q] *Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop.*) Il paroît par un paſſage de Thucydide, que le thréſor des Athéniens étoit de neuf mille ſept cent talens, qui ſont vingt-neuf millions cent mille livres, & que Periclès en avoit dépenſé pour ces édifices publics trois mille ſept cent, c'eſt-à-dire onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc propoſer au peuple que ce ſeroit à ſes dépens, ſur-tout Plutarque diſant dans la ſuite que Periclès n'avoit pas augmenté d'une ſeule drachme les biens que ſon pere lui avoit laiſſés?

cace de ces ouvrages dont vous vous plaignez. A ces paroles, le peuple, ſoit qu'il admirât ſa magnanimité, ou que plein d'émulation il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, ſe prit à crier plus haut encore & à lui ordonner de prendre au thréſor de quoi fournir à tous les frais néceſſaires ſans rien épargner.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture ſi ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'oſtraciſme, ou en être lui-même banni; mais il l'emporta ſur Thucydide; il le chaſſa, & diſſipa par ce moyen la faction qui lui étoit oppoſée. Ainſi tout eſprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Périclès ſe rendit entiérement maître de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il diſpoſoit à ſon gré des finances des troupes & des vaiſſeaux; les iſles & la mer lui étoient ſoumiſes, & il régnoit ſeul dans cette vaſte ſeigneurie qui s'étendoit non-ſeulement ſur les Grecs, mais ſur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéiſſance & par la fidélité des nations ſoumiſes, par l'amitié des rois & par des traités faits avec pluſieurs princes.

Alors il commença à n'être plus le même, à ne plus ſe montrer ſi doux & ſi traitable, & à ne plus céder & s'abandonner aux caprices & aux fantaiſies du peuple, comme à toutes ſortes de vents; mais tirant les rênes de ce gouvernement populaire, trop mou & trop efféminé, comme on hauſſe les cordes d'un inſtrument qui ſont trop lâches, il le convertit en un état ariſtocratique, ou plutôt en une eſpece de royauté; & allant lui-même toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & ſe rendant irrépréhenſible en toutes choſes, il vint ſi bien à bout du peuple,

qu'il

qu'il le manioit à ſon gré : tantôt, par ſes ſeuls avis & par ſes conſeils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable ; & tantôt, quand il falloit uſer de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expédient ; imitant en cela un ſage médecin qui, dans une maladie fort longue & fort inconſtante, ſait prendre ſon tems pour donner à ſon malade des choſes innocentes qui lui font plaiſir ; & pour le tourmenter enſuite à propos par des remedes violens & par de fortes médecines, ſeules capables de lui redonner la ſanté.

En effet, il n'étoit pas poſſible que, dans un peuple ſi puiſſant, & qui jouiſſoit d'un ſi grand empire, il n'y eût beaucoup de paſſions & d'affections enracinées. Et il fut ſeul capable de le traiter adroitement & de le conduire en ſe ſervant de la crainte & de l'eſpérance, comme de deux gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre diſſipoit ſes découragemens, & la ranimoit dans ſes langueurs. En quoi il fit voir clairement que la rhétorique, comme dit [f] Platon, eſt la reine des eſprits, & que ſon principal artifice conſiſte à profiter des inclinations des hommes, & à émouvoir les paſſions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toujours prêtes à répondre à tous les accords, pourvû qu'elles ſoient touchées par une main adroite & habile. Il eſt vrai que ce qui donnoit à Périclès cette grande autorité, ce n'étoit pas ſeulement la force de ſon éloquence, mais, comme dit [g] Thucydide, la gloire & la réputation de ſa vie & ſa grande probité. Car il

[f] Dans le Phedre. [g] Dans le 11. livre.

[h] Les

il étoit ſi ennemi des préſens, & mépriſoit ſi fort les richeſſes, qu'ayant rendu ſa ville, de grande qu'elle étoit, très-grande & très-riche, & ayant ſurpaſſé en puiſſance pluſieurs rois & pluſieurs tyrans même, dont quelques-uns ont laiſſé par teſtament leurs états à leurs enfans, il n'augmenta pourtant pas d'une ſeule drachme le bien que ſon pere lui avoit laiſſé.

Thucydide décrit au vrai la grandeur de ſa puiſſance ; mais les poëtes comiques affectent par malice de la relever, en appellant ſes amis & ſes compagnons, [t] *les nouveaux Piſiſtratides* ; & en voulant à toute force qu'on le fît jurer publiquement qu'il renonçoit à la tyrannie, pour faire entendre par-là que ſon élevation n'étoit pas proportionnée à un état démocratique, & qu'il avoit trop d'autorité. [u] Téléclidès écrit que les Athéniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en diſpoſer, & les villes mêmes pour les lier & délier, comme il jugeroit à propos, qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles ; & qu'ils s'étoient démis en ſa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre, & dépouillés de leurs forces & de leur puiſſance ; en un mot, de toutes leurs richeſſes & de toute leur félicité.* Et ce ne fut pas pour un moment, & pendant la faveur & la grace d'une adminiſtration, dont la fleur eſt ordinairement de peu de durée ; mais il conſerva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Ephialtes,

[t] *Les nouveaux Piſiſtratides.*) Comme nous dirions *les ſatellites des tyrans.* Car Piſiſtrate, par le moyen des gardes que les Athéniens lui avoient donnés, s'empara de la tyrannie, comme cela a été expliqué dans la vie de Solon.

[u] Poëte comique.

tes, les Léocrates, les Myronides, les Cimons, les Thomidas & les Thucydides ; & encore, après la ruine de ce dernier & ſa fuite, il fut au-deſſus de tous les autres pendant quinze ans : & quoiqu'il eût rendu perpétuel & ſans bornes, en ſa perſonne, un pouvoir qui auparavant étoit annuel & borné, il ſe conſerva pourtant invincible & inſurmontable aux richeſſes ; quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir ſon bien : car, pour éviter qu'on ne l'accusât de laiſſer dépérir par ſa négligence ce que ſes peres lui avoient laiſſé & ce qu'il avoit légitimement acquis, ou de s'en laiſſer trop occuper ou embarraſſer, il ſe réduiſit à l'œconomie qui lui parut la plus exacte, & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ſes terres tous à la fois ; & du revenu * il en envoyoit acheter, au jour le jour, ce qui étoit néceſſaire pour la dépenſe ordinaire de ſa famille ; ce qui ne plaiſoit point du tout à ſes enfans lorſqu'ils furent en âge, & encore moins à ſes femmes qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas ſuffiſant, & qui ſe plaignoient de cette dépenſe meſquine, taillée par jour avec une regle ſi étroite qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la ſuperfluité qui regnent

* *Il en envoyoit acheter au jour le jour, ce qui étoit néceſſaire.*) Périclès n'aimoit donc pas les proviſions, les regardant comme la ſource de la diſſipation & du dégât. J'ai connu un habile œconome qui avoit gouverné longtems la maiſon d'une grande princeſſe, & qui étoit dans le même ſentiment. *On n'épargne guere*, diſoit-il, *ce que l'on trouve ſous ſa main en abondance.* Mais d'un autre côté les proviſions ne manquent pas de bonnes raiſons qui les juſtifient.

regnent ordinairement dans les grandes maiſons & dans les maiſons opulentes, & que la dépenſe & la récette marchoient d'un pas égal par compte & par meſure avec la derniere rigueur.

Celui qui gouvernoit ſes affaires avec cette exactitude, c'étoit un ancien domeſtique appellé Evangelus, homme très-entendu & très-habile, ſoit par lui-même, ſoit parce qu'il avoit été dreſſé par Périclès. Véritablement cette maniere de vivre étoit entiérement oppoſée à la ſageſſe d'Anaxagore qui, par un enthouſiaſme divin ou par une eſpece d'extaſe qui le portoit vers le ciel, & par une grandeur d'ame qui lui faiſoit mépriſer tout ce qui tenoit à la terre, avoit quitté ſa maiſon & laiſſé ſes terres en friche, [y] & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux. [z] Mais, à mon avis, il y a bien de la différence entre un philoſophe contemplatif & un politique qui eſt toujours dans l'action & qui ſe mêle du gouvernement d'une république. Le premier, pour vaquer à la contemplation des choſes belles & honnêtes, n'emploie que ſon eſprit qui n'a beſoin d'aucuns inſtrumens hors de lui, ni d'aucune matiere étrangere; au lieu que l'autre, appliquant & faiſant ſervir ſa vertu aux néceſſités des hommes & à l'utilité du pu-

[y] Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ſes parens.

[z] *Mais, à mon avis, il y a bien de la différence entre un philoſophe contemplatif & un politique.*) Cette différence que Plutarque met entre le philoſophe & le politique pour ce qui regarde les richeſſes, eſt très-ſage & très-vraie. Peu de choſe ſuffit au philoſophe contemplatif, ainſi il peut mépriſer le bien; mais le politique a beſoin du ſecours des richeſſes pour exécuter les choſes qu'il entreprend pour le ſervice de l'état.

public, a beſoin du ſecours des richeſſes qui deviennent pour lui des inſtrumens non-ſeulement néceſſaires, mais honnêtes, comme elles le furent effectivement pour Périclès qui s'en ſervit à ſoulager une infinité de pauvres citoyens, & qui en ſecourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce philoſophe dans ſa vieilleſſe, ſe voyant négligé par Périclès qui, accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le tems de penſer à lui, [a] ſe coucha la tête couverte de ſon manteau, dans la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim; & que Périclès, en ayant été averti par hazard, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence, tout éperdu & déſolé, & qu'il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui diſant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidele & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſans beſoins de la république. Alors Anaxagore, ſe découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.*

Sur

[a] *Se coucha la tête couverte de ſon manteau.*) C'étoit la coûtume de ſe couvrir la tête lorſqu'on étoit dans le dernier deſeſpoir, & qu'on renonçoit à la vie; les raiſons en ont été expliquées dans la remarque ſur ce vers d'Homere, liv. ij. ſat. 3.

Nam male re geſta tum vellem mittere operto
Me capite in flumen.

« Car il faut que vous ſa-
» chiez que mes affaires
» ayant mal tourné, comme
» j'étois ſur le point de me
» jetter dans la riviere la tê-
» te couverte.

[b] *D'en-*

Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroiſſement des Athéniens, & à le ſupporter avec peine, Périclès, pour inſpirer encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ſes citoyens, & pour les accoûtumer à ſe porter d'eux-mêmes aux choſes les plus grandes & les plus hautes, fit un decret par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Aſie qu'ils habitaſſent, & toutes les villes grandes & petites, [b] d'envoyer inceſſamment à Athenes leurs députés pour conſulter ſur les moyens de relever les temples qui avoient été brûlés par les Barbares, & de s'acquitter des ſacrifices qu'on avoit voués pour le ſalut de la Grece, lorſqu'on avoit combattu contr'eux; comme auſſi ſur les expédiens qu'il falloit prendre pour mettre un ſi bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils puſſent tous naviger ſûrement & vivre en paix les uns avec les autres.

On choiſit donc pour cette ambaſſade vingt perſonnages qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Aſie, & les Inſulaires juſqu'à Leſbos & à Rhodes; cinq vers les contrées d'Helleſpont & de Thrace juſqu'à Byſance; cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide & le Péloponeſe, & de remonter de-là par le pays des Locriens dans le continent ſupérieur, & de le

[b] *D'envoyer inceſſamment à Athenes leurs députés.*) La vue de Périclès en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtreſſe & la ſouveraine de toutes les autres villes Greques. Voilà pourquoi Plutarque regarde avec raiſon ce decret comme une marque de l'eſprit élevé de Périclès & de ſa magnanimité.

[c] *Parce*

le parcourir juſqu'à l'Acarnanie & à Ambracie ; & les cinq derniers furent chargés de traverſer l'Eubée & d'aller vers les habitans du mont Œta & ceux du golfe de Malée, & chez les Phtiotes, les Achéens & les Theſſaliens, pour leur perſuader à tous de ſe rendre à l'aſſemblée convoquée à Athenes, & d'aſſiſter aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix & pour les affaires générales de la Grece. Mais toutes ces ſollicitations furent inutiles ; les villes ne s'aſſemblerent point, [c] parce, dit-on, que les Lacédémoniens s'y oppoſerent ; car ce fut dans le Péloponeſe que l'on commença à rejetter la propoſition. J'ai ajoûté cela en paſſant pour faire connoître l'eſprit élevé de Périclès, & ſa magnanimité.

Quant à ſes expéditions militaires, il avoit acquis beaucoup de réputation, principalement par la ſageſſe & par la ſûreté avec leſquelles il combattoit : car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de ſuccès ; & il n'eſtimoit ni ne vouloit imiter les capitaines qui, s'étant hazardés mal-à-propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & qui à cauſe des grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardés & admirés comme de grands capitaines ; & il diſoit toujours à ſes citoyens : *Que, s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils ſeroient immortels.* [d] Voyant

[c] *Parce, dit-on, que les Lacédémoniens s'y oppoſerent.*) Les Lacédémoniens, les ſeuls rivaux des Athéniens, connurent le but de Périclès que je viens d'expliquer, & ne voulurent pas céder à Athenes un ſi grand honneur.

[d] *Voyant*

[d] Voyant que Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ſes victoires, & enorgueilli de la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes grands exploits, prenoit fort mal ſon tems pour entrer en armes dans la Béotie, & qu'il avoit engagé les jeunes gens de la ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le ſuivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, [e] outre les troupes réglées, il voulut le retenir, & n'oublia rien pour l'en détourner; lui diſant en pleine aſſemblée ce mot ſi connu : *Que, s'il refuſoit de croire Périclès, au moins ne feroit-il point de faute s'il vouloit attendre le tems qui eſt toujours le meilleur conſeiller & le plus ſage.* Cette parole ne fut pas fort relevée ſur l'heure même, & il n'en fut pas extrémement loué; mais peu de jours après, la nouvelle étant venue [f] que Tolmidas avoit été défait à Coronée, & tué avec la plus grande partie des plus vaillans Athéniens, cela lui acquit une très-grande réputation, avec la bienveillance du peuple qui le regardoit comme un homme ſage, & qui aimoit ſes citoyens.

De toutes les expéditions qu'il fit pendant qu'il fut général, celle qui a été la plus louée, [g] c'eſt

[d] *Voyant que Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ſes victoires.*) Il avoit ravagé le Péloponeſe, brûlé les vaiſſeaux des Carthaginois, battu les troupes de Sicyone, & pris Chalcis ſur les Corinthiens.

[e] *Outre les troupes reglées.*) Ces troupes reglées étoient des troupes des alliés. Il n'y avoit d'Athenes que ces mille volontaires, c'eſt-à-dire, qui s'étoient engagés librement.

[f] *Que Tolmidas avoit été défait.*) Cette défaite arriva la ſeconde année de l'olympiade lxxxiij. 445. ans avant l'ere chrétienne, plus de 20. ans avant la mort de Périclès.

[g] C'eſt

[g] c'eſt celle de la Cherſonneſe qui fut très-ſalutaire à tous les Grecs de ce pays-là ; car non-ſeulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille bons Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Iſthme par une bonne muraille avec des forts de diſtance en diſtance, depuis une mer juſqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incurſions des Thraces qui l'environnent ; & le délivrant d'une guerre très-fâcheuſe que cette province avoit continuellement à ſoutenir, étant toujours expoſée au voiſinage de ces barbares, & toujours travaillée des pilleries & des brigandages qu'exerçoient ceux de la frontiere & ceux du pays.

Mais ce qui lui attira le plus d'eſtime & l'admiration des étrangers, [h] ce fut la courſe qu'il fit autour du Péloponeſe avec cent vaiſſeaux, étant parti du port de Pegès ſur la côte de Mégare. Car non-ſeulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui ; mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne & à ſe retirer dans les villes, par le grand effroi qu'il leur cauſa. [i] Dans le territoire de Nemée il défit en bataille les

[g] *C'eſt celle de la Cherſonneſe.*) De la Cherſonneſe de Thrace, qui appartenoit aux Athéniens, comme Hérodote le raconte, liv. vj.

[h] *Ce fut la courſe qu'il fit autour du Péloponeſe.*) Ce fut la derniere année de l'olympiade lxxxj. Thucydide, liv. 2.

[i] *Dans le territoire de Nemée.*) Nemée, ville au-deſſus d'Argos, ſous le mont Apeſas. Elle eſt célebre par le lion de Nemée, & par les jeux Néméens, que ceux d'Argos célebroient tous les trois ans dans le bois qui étoit à ſes portes.

les Sicyoniens qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dreſſa un trophée ſur le lieu même, & après avoir fait quelques recrues dans l'Achaïe qui étoit alliée des Athéniens, il ſe rembarqua, continua de côtoyer le reſte du Péloponeſe, & cinglant au-delà de l'embouchure de l'Achéloüs, il aborda au continent oppoſé, fit une deſcente, pilla l'Acarnanie, [k] renferma les Oenéades dans leurs murailles; & après avoir fourragé & détruit tout leur pays, il s'en retourna à Athenes, s'étant fait voir redoutable à ſes ennemis, & auſſi plein de ſageſſe & d'expérience que de courage à ſes citoyens. Car pendant ce voyage, il n'arriva pas le moindre fâcheux accident à ſes troupes, non pas même par aventure & par cas fortuit.

Etant allé au royaume de Pont avec une flotte très-nombreuſe & très-magnifiquement équippée, il accorda aux villes Greques toutes les graces qu'elles lui demanderent, & leur témoigna toute ſorte de bienveillance & d'humanité. En même tems il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs rois & à leurs princes la grandeur de la puiſſance des Athéniens, & leur fit voir avec quelle aſſûrance, comme maîtres de la mer, ils navigeoient par-tout ſans aucune crainte. Il laiſſa [l] aux habitans de Sinope treize vaiſſeaux ſous

[k] *Renferma les Oeneades dans leurs murailles.*) Les habitans de la ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Périclès les aſſiégea, mais il ne put les prendre.

[l] *Aux habitans de Sinope.*) Sinope, ville de la Paphlagonie, ſur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une colonie de Milet.

[m] *Timé-*

ſous la conduite de Lamachus, avec des troupes pour les défendre contre le tyran [m] Timéſiléon, ce tyran ayant été chaſſé avec tous ceux de ſon parti, Périclès fit publier un decret par lequel il étoit permis à ſix cent Athéniens qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & poſſéder les maiſons & les terres qui avoient appartenu aux tyrans.

Dans toutes les autres choſes il ne ſuivit point les appétits impétueux & déréglés du peuple, & ne ſe laiſſa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil qui enflé par les forces & par la grande fortune de l'état, emportoit les Athéniens, & les pouſſoit [n] à reconquérir l'Egypte & à attaquer les provinces maritimes du grand roi. La plûpart étoient déja embraſés de ce fatal & malheureux deſir de la Sicile, que les orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent [o] depuis; & il y en avoit pluſieurs dont les ſonges n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'étoit point contre toute apparence de ſuccès, vû la grandeur de leur empire, & l'heureux cours de leurs affaires que la Fortune conduiſoit à ſouhait.

Mais Périclès arrêta cette ardeur trop impétueuſe, coupa les ailes à cette trop vaſte ambition, & ſe contenta d'employer la plus grande partie de ſes forces à garder & à aſſûrer ce qu'ils

[m] *Timéſiléon*, ce tyran eſt inconu.

[n] *A vouloir reconquérir l'Egypte.*) Car les Athéniens avoient été maîtres de l'Egypte, comme Thucydide l'écrit dans le ſecond livre. Ils venoient d'en être chaſſés par Mégabyſe, lieutenant du roi Artaxerxe, la premiere année de l'olympiade lxxx.

[o] Quinze ou ſeize ans après la mort de Périclès.

[p] Elle

qu'ils avoient acquis, trouvant que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens; car il leur en vouloit toujours, comme il le témoigna en plusieurs rencontres, & particuliérement dans la guerre [p] sacrée. En effet, les Lacédémoniens, étant rentrés en armes dans le pays de Delphes, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Périclès y alla avec une armée, & rétablit les Phociens. [q] Ensuite les Lacédémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de consulter l'oracle les premiers, Périclès pour leur contester ce glo-

[p] Elle fut appellée *sacrée*, parce que c'étoit pour le temple d'Apollon à Delphes.

[q] *Ensuite les Lacédémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative.*) C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage *du loup de cuivre*; car Plutarque ne parle pas d'un loup consacré par les Lacédémoniens, il parle du loup qui avoit été consacré auparavant par les Delphiens, & qui avoit été mis au côté du grand autel. Voici l'histoire qui les porta à faire ce don: Un voleur, ayant pillé un jour le thrésor du temple de Delphes, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un loup l'ayant rencontré, se jetta sur lui, & le tua. Après quoi il alloit tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouventables. Les Delphiens, frappés de ces courses réitérées, s'imaginerent que cela n'arrivoit point sans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils suivirent donc cet animal, qui les mena jusqu'au lieu où étoit le cadavre, auprès duquel ils trouverent tout l'argent qui avoit été volé; & pour conserver la mémoire de ce miracle, ils consacrerent ce loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuses, aimeront mieux croire tout simplement que ce loup de cuivre avoit été placé-là par les Delphiens, pour marquer un des attributs d'Apollon, qui étoit appellé λυκοκτόνος, *tueur de loups*.

[r] Et

glorieux privilege, fit auſſi graver ſur le côté droit du même loup pour les Athéniens, la même prérogative que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raiſon de retenir toutes les forces des Athéniens dans la Grece, c'eſt ce que prouvent viſiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car premiérement l'Eubée ſe rébella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, [r] & que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur roi [s] Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au ſecours des Athéniens. Il n'oſa pas en venir aux mains avec une armée ſi nombreuſe & toute compoſée de braves ſoldats qui à toute heure lui préſentoient la bataille. Mais voyant que Pliſtonax étoit fort jeune, & qu'il ſe gouvernoit en tout par les conſeils de Cléandridas que les éphores lui avoient donné pour le conſeiller & pour le conduire à cauſe de ſa grande jeuneſſe, il s'attacha à faire ſolliciter ſous main ce Cléandridas; & l'ayant bientôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Péloponéſiens hors de l'Attique.

Les Lacédémoniens, ayant appris que leur armée s'étoit retirée & ſéparée, & que les troupes

[r] *Et que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur roi Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique.*) Thucydide met cette expédition quatorze ans avant la premiere guerre du Péloponeſe, dont il ſera parlé dans la ſuite.

[s] *Pliſtonax*, fils de Pauſanias.

pes étoient rentrées dans leurs villes, en furent ſi irrités, qu'ils condamnerent leur roi à une groſſe amende qu'il n'eut pas le moyen de payer, [t] ce qui l'obligea à quitter Lacédémone. Et pour Cléandridas qui avoit pris la fuite, il fut condamné à mort par contumace. Il étoit pere de Gylippe qui défit les Athéniens en Sicile : & il ſemble que l'avarice avoit paſſé du pere au fils comme une maladie de famille ; car Gylippe, honteuſement convaincu de beaucoup de mauvaiſes actions, fut ignominieuſement banni de Sparte, comme nous l'avons déduit plus au long dans la vie de Lyſandre.

Comme Périclès, dans les comptes qu'il rendit de ſon adminiſtration, avoit mis un article de dix talens, dont l'emploi ne paroiſſoit point, & où il avoit ſeulement marqué, *pour choſe néceſſaire*, le peuple l'alloua ſans s'en informer davantage, & ſans vouloir approfondir ce ſecret. Il y a des auteurs qui écrivent, & de ce nombre eſt le philoſophe Théophraſte, que Périclès envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec leſquels il amadouoit & adouciſſoit ceux qui avoient la principale autorité ; & par ce moyen il éloignoit la guerre, rachetant, non pas la paix, mais le tems, afin que ſe préparant à loiſir, il fût plus en état de réſiſter & de ſoutenir la guerre.

Il s'en retourna donc tout auſſi-tôt contre les rébelles ; & étant repaſſé en Eubée avec cinquante vaiſſeaux & cinq mille hommes de troupes réglées, il remit toutes les villes ſous ſon obéiſ-

[t] *Ce qui l'obligea à quitter Lacédémone.*) Thucydide écrit qu'il fut banni, parce qu'il parut avoir vendu ſa retraite à beaux deniers comptans.

obéiſſance, [a] & diſſipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches avoient auſſi le plus de réputation & d'autorité. Il chaſſa auſſi les * Hiſtieïens de leur pays, & mit des Athéniens en leur place; & il ne traita ces habitans avec tant de rigueur, que parce que, s'étant rendu maîtres d'un vaiſſeau Athénien, ils avoient paſſé tout l'équipage au fil de l'épée, ſans pardonner à un ſeul.

Au retour de cette expédition, [y] il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une treve pour trente ans. [z] Quelques années après, Périclès fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs différends avec les Miléſiens, ils n'avoient pas obéi. Mais parce que l'on prétend que Périclès n'entreprit cette guerre contre les Samiens, que pour faire plaiſir à Aſpaſie, il ne ſera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel art ſi merveilleux & quelle ſi grande force de perſuaſion cette femme pouvoit avoir pour gouverner ainſi à ſon gré

[a] *Et diſſipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.*) Hérodote nomme ces principaux des Chalcidiens [a] *Hippobates*, comme Plutarque, c'eſt-à-dire *cavaliers*; & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'eſt-à-dire, qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens éliſoient les plus riches pour leurs magiſtrats; leur gouvernement étoit une oligarchie. Périclès fit ce ſecond voyage en Eubée, la troiſieme année de l'olymp. lxxxiij.

* Hiſtiée, ville ſur la côte orientale de l'Eubée.

[y] *Il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une treve pour trente ans.*) Par ce traité les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens Niſée, Achaie, Peges & Trézene.

[z] *Quelques années après.*) Cinq ans après cette expédition d'Eubée.

gré les plus grands perſonnages de la républi-que, & ceux qui avoient le plus d'autorité & pour obliger les plus grands [a] philoſophes à par-ler ſi avantageuſement d'elle.

On convient qu'elle étoit Miléſienne de naiſ-ſance & fille d'Axiochus; & l'on dit que, ſui-vant l'exemple d'une courtiſane nommée Thar-gélia, [b] qui étoit des anciennes Ioniennes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville & aux plus puiſſans. Car cette Thargélia, qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de ſa perſonne beaucoup de gentilleſſe & de vivacité d'eſprit, eut un grand commerce avec pluſieurs Grecs des plus conſidérables; & elle gagnoit au roi de Perſe tous ceux qui l'approchoient, de maniere que par leur moyen elle répandit des ſemences de la faction Médoiſe dans toutes les villes Greques.

D'autres diſent que Périclès s'attacha à Aſ-paſie, comme à une perſonne très-ſavante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des états. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ſes amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce, y menoient auſſi aſſez ſouvent leurs femmes l'en-tendre, quoiqu'elle fît un métier qui n'étoit ni beau ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont ſon eſprit étoit éclai-ré; car elle avoit dans ſa maiſon un grand nom-bre

[a] Socrate, Platon.

[b] *Qui étoit des anciennes Ioniennes.*) C'eſt-à-dire qui deſcendoit de ces anciens Ioniens qui compoſerent la colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Aſie mineu-re, qui de-là fut appellée *Io-nie*, à cauſe de cette migra-tion Ionique. Cette Thar-gelia étoit ſi belle, que ſa beau-té la fit regner en Theſſalie. Mais elle eut une fin mal-heureuſe, car elle fut tuée par un de ſes amans.

bre de courtiſanes. [c] Æſchine écrit que [d] Lyſiclès, qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'eſprit bas & rampant répondoit à ſa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec Aſpaſie après la mort de Périclès. [e] Dans le *Menexene* de Platon, quoique le commencement de ce dialogue ſoit plus plaiſant que ſérieux, on ne laiſſe pas d'y trouver, comme une vérité hiſtorique, que cette femme, [f] par ſa grande habileté dans l'art de la

[c] Æſchine l'orateur, antagoniſte de Démoſthene.

[d] *Lyſiclès qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'eſprit, &c.*) Je ne connois que deux Lyſiclès, qui ont joué un rôle conſidérable à Athenes. Le premier fut envoyé avec douze vaiſſeaux ramaſſer l'argent qui étoit néceſſaire pour continuer le ſiége de Mitylene, & il fut tué dans ce voyage par les Cariens; mais ce ne peut être celui dont parloit Æſchine, car il fut tué un an après la mort de Périclès; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un aſſez grand commerce avec Aſpaſie, pour ſe rendre ſi conſidérable. Le ſecond fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir mal combattu à la bataille de Cheronée, qui fut donnée la troiſieme année de l'olympiade cx. plus de quatre vingt-dix ans après la mort de Périclès. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'Aſpaſie eût vécu très-long-tems après Périclès. Je ne me ſouviens pas qu'il en ſoit parlé dans les trois oraiſons qui nous reſtent d'Æſchine.

[e] *Dans le* Menexene *de Platon, quoique le commencement de ce dialogue ſoit plus plaiſant que ſérieux.*) Le commencement de ce dialogue de Platon eſt plus plaiſant que ſérieux, parce que Socrate, en approuvant la coûtume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur patrie, ſe moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont les louanges rempliſſoient plus de la moitié de ces oraiſons funebres; de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts, que des vivans. Ce dialogue eſt fort beau, & plein de traits d'une ſatyre très-fine.

[f] Platon dit en propres termes qu'elle avoit fait beaucoup d'orateurs.

la rhétorique, attiroit chez elle beaucoup d'Athéniens qu'elle inſtruiſoit.

Cependant il y a beaucoup plus d'apparence que l'attachement que Périclès avoit pour elle, étoit une véritable paſſion : car quoique ſa femme, qui étoit ſa parente & qui avoit été mariée en premieres noces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xantippe & Parhalus; elle lui étoit pourtant devenue ſi inſupportable, & elle de ſon côté étoit ſi peu contente de lui, qu'ils ſe ſéparerent volontairement; & que l'ayant mariée à un autre, il épouſa Aſpaſie qu'il aima de tout ſon cœur, juſques-là qu'il ne ſortoit jamais de chez lui & n'y rentroit jamais qu'il ne la ſaluât d'un baiſer ; c'eſt pourquoi dans les comédies elle eſt ordinairement appellée la *nouvelle Omphale*, ou *Déjanire* ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *courtiſane* dans ſes vers, où il la peint avec des couleurs fort noires : *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon, de cette Aſpaſie, qui s'eſt déshonorée par tant de débauches & d'impuretés.* On dit auſſi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel; car Eupolis, dans ſa piece intitulée *Demoi*, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes : *Et mon fils naturel vit-il encore ?* Pyronidès lui répond : *Il y a long-tems qu'il ſeroit marié s'il ne craignoit d'avoir une femme auſſi débordée que ſa mere.*

Enfin l'on dit que cette Aſpaſie fut ſi célebre, que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'empire des Perſes, donna ſon nom à celle de ſes concubines qu'il aimoit le plus ; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant, il la nomma Aſpaſie : elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus ; & Cyrus ayant été

été tué à la bataille, elle fut menée au roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la ſuite beaucoup de crédit. Voilà des particularités qui me ſont revenues dans la mémoire pendant que j'écrivois cette vie ; & il me ſemble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les paſſer ſous ſilence.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, [g] on accuſe Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aſpaſie : car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de [h] Prienne ; & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voie des armes, & de venir plaider devant eux ſur tous leurs différends, ce que les Samiens refuſerent. Périclès y alla donc avec une groſſe flotte, & y abolit le gouvernement oligarchique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfans, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent ; que tous ceux qui avoient intérêt à empêcher que l'état ne devînt démocratique, lui en

[g] *On accuſe Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet.*) Aſpaſie étoit de Milet, il étoit naturel qu'elle favorisât ſa patrie ; & de-là l'origine de ces bruits du peuple qui cherche toûjours les motifs de ce que font ſes maîtres, & qui s'arrête toûjours à ceux qui ſont à ſa portée ; il ne voit pas plus loin. La vérité eſt que les Miléſiens envoyerent une ambaſſade à Athenes pour parler contre Samos, & quelques Samiens mal intentionnés ſe joignirent à ces députés. Il n'en falloit pas davantage pour obliger les Athéniens à aller changer dans Samos un gouvernement qui leur étoit ſuſpect, & qui favoriſoit les Perſes.

[h] Cette ville étoit entre Milet & Samos.

i Le

en préſenterent pluſieurs autres ; & qu'outre cela [i] le Perſe Piſouthnès, qui par des raiſons ſecrettes favoriſoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais Périclès ne prit l'argent d'aucun, traita les Samiens comme il avoit réſolu ; [k] & après avoir établi chez eux le gouvernement populaire, il s'en retourna à Athenes.

Incontinent après ſon départ, les Samiens ſe révolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Piſouthnès qui les enleva, & firent tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir la guerre. Périclès ſe rembarqua donc & alla contr'eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant, les bras croiſés, dans la conſternation & dans l'épouvante, mais en hommes réſolus de bien combattre & de lui diſputer l'empire de la mer. En effet, il y eut un grand combat naval près de l'iſle appellée [l] Tragie ; & Périclès le gagna, ayant défait glorieuſement, avec quarante-quatre vaiſſeaux, les ennemis qui en avoient ſoixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaiſſeaux de [m] guerre ; & pourſuivant ſa victoire, il ſe rendit maître

[i] *Le Perſe Piſouthnès, qui, par des raiſons ſecrettes, favoriſoit les Samiens.*) Piſſouthnès, fils d'Hyſtaſpe ; il commandoit dans la ville de Sardis. Les raiſons ſecrettes qui le portoient à favoriſer les Samiens, ſont que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perſes.

[k] *Et après avoir établi chez eux le gouvernement populaire.*) Il ne ſe contenta pas de cela pour aſſurer ce gouvernement populaire qu'il avoit établi, il mit garniſon dans la ville, & c'eſt ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

[l] Iſle vis-à-vis de Samos.

[m] C'eſt-à-dire qui portoient des troupes de terre.

tre du port de Samos & tint la ville assiégée. Les Samiens se défendoient avec beaucoup de valeur, & faisoient tous les jours de furieuses sorties ; mais sur ces entrefaites il arriva d'Athenes une [n] nouvelle flotte à Périclès qui, ayant resserré les ennemis de tous côtés, prit soixante vaisseaux avec lesquels il se jetta dans la Méditerranée pour aller au-devant de quelques vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette isle, ou, comme dit Stésimbrotus, pour aller du côté de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vraisemblable ; mais quel que fût son dessein, il semble qu'il fit là une grande faute : car Méliſſus, fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la philosophie, & qui étoit général des Samiens, mépriſant le petit nombre des vaisseaux qu'il avoit laissés, & le peu d'expérience de leurs capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il se donna là un sanglant combat où les Samiens eurent tout l'avantage ; car ils firent grand nombre de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes sortes de provisions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient nécessaires pour soutenir un long siége. Aristote écrit que Périclès en personne avoit déja été vaincu par le même Méliſſus dans un autre combat naval.

Les Samiens enflés de ce succès, pour faire aux-

[n] Il lui arriva quarante vaisseaux d'Athenes, & vingt-cinq de Chio & de Lesbos.

aux Athéniens le même affront qu'ils avoient reçu d'eux, [o] imprimerent, avec un fer chaud ſur le front de leurs priſonniers, une chouette ; parce que les Athéniens avoient imprimé ſur le front des Samiens une *Samine*, c'eſt-à-dire, un vaiſſeau de Samos dont la proue eſt fort baſſe & le corps fort large ; de maniere qu'il eſt fort propre pour la haute mer, & fort léger & fort agile ; & on l'appelle *Samine*, parce que le premier de cette figure fut conſtruit à Samos par l'ordre du tyran Polycrate. On dit que le poëte Ariſtophane fait une ſecrette alluſion à ces marques des Samiens dans ce vers, où il dit :

Le peuple Samien eſt un peuple lettré.

Périclès, ayant appris l'échec qu'avoit reçu ſon armée, retourna promptement à ſon ſecours ; & après avoir défait en bataille rangée Méliſſus qui étoit allé au-devant de lui, & avoir chaſſé & reſſerré ſes ennemis dans leurs murailles, il ſe contenta de les tenir bloqués, aimant mieux devoir la victoire & la priſe de la ville au tems & à la dépenſe, que de l'acheter par le ſang de ſes citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Athéniens qui, fâchés de la longueur de [p] ce ſiége, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea ſon armée en huit eſcadres qu'il faiſoit tirer au ſort. Celle à qui la feve blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & qu'à ſe réjouir pendant que les autres combattoient. Et de-là [q] eſt

[o] *Imprimerent avec un fer chaud.*) Thucydide ne dit pas un ſeul mot de ces barbaries réciproques.

[p] Il duroit depuis près de neuf mois.

[q] Cette

q eſt venu, dit-on, que ceux qui ſe ſont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaiſir *le jour blanc*, à cauſe de la feve blanche.

Ephorus écrit qu'à cette derniere expédition, Périclès ſe ſervit pour la premiere fois de machines de guerre dont il trouva l'invention merveilleuſe, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'ingénieur Artemon qui étoit boiteux & qui ſe faiſoit porter en chaiſe à ſes batteries quand les affaires preſſoient ; c'eſt pourquoi on l'appelloit ordinairement *Périphorete*. Mais Héraclide de Pont réfute ſur ce point Ephorus r par les vers mêmes d'Anacréon, où ce même Artemon le périphorete

q Cette coutume eſt plus ancienne que Périclès.

r *Par les vers même d'Anacréon, où ce même Artemon le périphorete eſt nommé.*) Voici les vers d'Anacréon :

Ξανθὴ δ' Εὐρυπύλη μέλει
Ὁ περιφόρητος Ἀρτέμων.

La blonde Eurypyle eſt amoureuſe du voluptueux Artemon, qui ſe fait porter dans ſa chaiſe.) Ce poëte décrit enſuite en quinze ou ſeize vers la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui ſeront curieux de lire l'original, le trouveront dans le douzieme livre d'Athenée, qui nous a conſervé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit, il n'avoit que des ſabots, & pour manteau il étoit réduit à un vieux cuir de bœuf qui avoit ſervi long-tems à couvrir un méchant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vicieux avec leſquels il menoit une vie très-déborlée, qui l'a ſouvent fait mettre au carcan, & lui a fait donner encore plus ſouvent les étrivieres, & arracher la barbe & les cheveux ; mais préſentement ce fils d'eſclave ne va que ſur un char magnifique, & il eſt tout éclatant d'or, & comme les femmes les plus délicates, il fait porter ſur ſa tête un paraſol d'yvoire.*

s Cent

riphorete eſt nommé pluſieurs ſiécles [s] avant la guerre de Samos & ce blocus de Périclès. Il ajoûte que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui paſſoit la plus grande partie de ſa vie dans ſa maiſon, ayant toujours près de ſa perſonne deux eſclaves qui lui tenoient ſur la tête un grand bouclier d'airain, de peur que quelque choſe ne tombât ſur lui; & lorſqu'il étoit forcé de ſortir, il ſe faiſoit porter par-tout dans un petit lit qui touchoit preſque à terre; c'eſt pourquoi il fut appellé *Périphorete*.

Au bout de neuf mois les Samiens ſe rendirent; Périclès raſa leurs murailles, leur ôta leurs vaiſſeaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des ſommes immenſes dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reſte, & donnerent des ôtages pour la ſûreté du payement. Mais [t] Duris de Samos, pour rendre la priſe de ſa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Athéniens, & particuliérement à Périclès, une inhumanité ſans exemple, & dont on ne trouve le moindre veſtige ni dans Thucydide, ni dans Ariſtote, ni dans Ephorus. Auſſi n'y a-t-il pas la moindre appa-

[s] Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

[t] *Duris de Samos.*) hiſtorien qui vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait un traité de la tragédie, l'hiſtoire de Libye, celle d'Agathocle de Syracuſe, celle des Macédoniens, ou des Grecs, & un livre des limites des Samiens. Cicéron dit de lui, *Homo in hiſtoria diligens*, ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici, en faiſant entendre qu'il faiſoit ſouvent céder la vérité, non-ſeulement à ſa paſſion, mais à des vues romaneſques, ce qui eſt le plus grand vice d'un hiſtorien.

apparence de vérité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Périclès fit mener à la place de Samos les capitaines des vaiſſeaux & les ſoldats Samiens, que là il les fit attacher à des ais, qu'il les laiſſa en cet état pendant dix jours; & qu'au bout de ces dix jours, comme ils étoient preſque ſans vie, il les fit aſſommer à coups de bâton, & refuſa à leurs corps l'honneur de la ſépulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'eſt emporté par aucune paſſion, eſt très-ſujet à violenter la vérité pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raiſon aura-t-il voulu, en cette rencontre, exagérer les calamités de ſon pays pour calomnier les Athéniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athenes, fit des obſeques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, [n] & prononça lui-même leur oraiſon funebre ſur leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui;

[n] *Et prononça lui-même leur oraiſon funebre ſur leur tombeau.*) Il ne faut pas confondre cette oraiſon funebre que Periclès prononça pour louer ceux qui avoient été tués à ce ſiege de Samos, avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tués au commencement de la guerre du Péloponeſe, & que Thucydide nous a conſervée dans le ſecond livre. La premiere fut prononcée la derniere année de l'olympiade lxxxjv. & la ſeconde ne le fut que la ſeconde année de l'olympiade lxxxvij. Au reſte c'étoit toûjours le ſénat de l'Aréopage qui nommoit l'orateur qui devoit faire l'oraiſon funebre. Et c'eſt une grande preuve de la réputation de Périclès d'avoir été choiſi deux fois de ſuite dans deux occaſions ſi importantes, & où on avoit beſoin d'une éloquence très-mâle pour ſoûtenir & pour encourager les Athéniens.

d'hui ; ce qui le fit ſi fort admirer de tout le monde, que, lorſqu'il eut fini & qu'il fut deſcendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embraſſer & lui mettre ſur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un athlete qui ſeroit revenu victorieux des jeux publics. La ſeule Elpinice, s'approchant de lui : *Vraiment*, lui dit-elle, *Périclès, voilà des exploits bien glorieux, & qui méritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de ſi braves citoyens, non pas en faiſant la guerre aux Phéniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renverſant de fond en comble une ville, notre alliée & deſcendue de nous.* On dit que Périclès ſouriant ſe contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque :

Ceſſe de te farder, au moins ſur tes vieux jours.

Ion * écrit qu'il relevoit extrémement cette défaite des Samiens, qu'il s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuſe ; diſant hautement que le roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare, au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à ſe rendre maître de la plus riche & de la plus floriſſante ville des Ioniens. Et il faut avouer que cette gloire n'étoit pas ſans fondement ; car cette guerre fut très-ſanglante, & le ſuccès long-tems douteux ; & peu s'en fallut, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépouillaſſent les Athéniens de l'empire de la mer.

[y] Quelque tems après, comme il prévoyoit bien

* Ion de Chio, poëte tragique.

y *Quelque tems après.*) Cinq ans après la priſe de Samos, car ce fut la premiere année de l'olympiade lxxxvj.

bien que la guerre du Péloponeſe ne tarderoit pas long-tems à éclater, il conſeilla aux Athéniens d'envoyer du ſecours [z] à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, [a] & d'attirer dans leur parti cette iſle très-puiſſante ſur mer; leur prédiſant qu'ils alloient avoir ſur les bras les peuples du Péloponeſe. Les Athéniens ayant accordé ce ſecours, il envoya dix vaiſſeaux ſous le commandement de Lacédémonius fils de Cimon, comme pour lui faire inſulte; car toute la maiſon de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié pour les Lacédémoniens. [b] Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna

[z] *A ceux de Corcyre.*) Aujourd'hui *Corfou*. Ils avoient envoyé à Athenes une ambaſſade pour demander du ſecours, & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

[a] *Et d'attirer dans leur parti cette iſle très-puiſſante ſur mer.*) Car après les Athéniens, il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou; d'ailleurs cette iſle étoit très-bien poſtée pour favoriſer les deſſeins que les Athéniens avoient ſur l'Italie & ſur la Sicile. Homere donne une grande idée des richeſſes & de la puiſſance de cette iſle dans ſon Odyſſée.

[b] *Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaiſſeaux qu'afin que ne faiſant rien d'utile ni d'éclatant.*) On ne manque pas d'exemples de miniſtres, qu'on a accuſés de pratiquer ces honteux moyens pour décréditer & perdre des généraux qu'ils haïſſoient, mais c'eſt un motif trop indigne d'un grand homme comme Périclès, & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des chefs ſont ſouvent mal interprétées. Thucydide eſt plus croyable que les auteurs que Plutarque a ſuivis; il écrit que Périclès, en envoyant ces dix vaiſſeaux, leur donna ordre de ne combattre contre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils vouluſſent faire une deſcente dans Corcyre, ou ſur les terres qui appartenoient aux Corcyréens; ſon but étoit de les laiſſer battre ſur mer tant qu'ils voudroient, ſans ſe mêler de leurs querelles, afin qu'ils ſe ruinaſſent réciproquement;

na ce peu de vaiſſeaux, qu'afin que ne faiſant rien d'utile ni d'éclatant dans cette expédition, il fût encore plus ſoupçonné de favoriſer ſous main Lacédémone ; & toute ſa vie il empêcha l'aggrandiſſement de cette famille, prenant pour prétexte que les fils de Cimon n'étoient pas francs Athéniens, comme leur nom même le témoignoit, mais étrangers & métifs : car l'un s'appelloit Lacédémonius, l'autre Theſſalus, & le troiſieme Eléus ; & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Périclès, voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaiſſeaux, & qu'autant que ce petit ſecours étoit inutile à ceux qui en avoient grand beſoin, autant fourniſſoit-il matiere à ſes envieux qui ne cherchoient qu'à le calomnier & qu'à le perdre, [c] il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Les Corinthiens, offenſés de cette démarche, porterent leurs plaintes à Lacédémone contre les Athéniens. Ceux de Mégare en firent autant de leur côté, alléguant que les Athéniens, contre le droit des gens, & contre les ſermens faits par tous les Grecs aſſemblés pour la confirmation de la paix, leur interdiſoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchés,

& que ces deux peuples étant affoiblis, les Athéniens en euſſent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contre eux dans la ſuite. Auſſi Lacédémonius, fils de Cimon, ne fut pas le ſeul chef que Périclès envoya ; il lui donna deux collégues, Diotene & Protéas.

[c] *Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya.*) Il en envoya vingt, qui en arrivant firent peur aux deux armées, toutes prêtes à recommencer le combat, & les obligerent à ſe ſéparer.

de Sur.

chés, & leur fermoient tous les ports qui étoient de leur dépendance. Les Æginetes, qui ſe ſentoient fort maltraités, & qui gémiſſoient dans une eſpece d'eſclavage, n'oſant pas accuſer ouvertement les Athéniens, envoyoient porter ſecrettement à Lacédémone leurs lamentations & leurs plaintes.

[d] Sur ces entrefaites, la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique colonie de Corinthe, étant venue à ſe révolter, les Athéniens l'aſſiégerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des ambaſſadeurs envoyés à Athenes; & Archidamus, roi de Lacédémone, n'oublia rien pour accorder la plûpart de ces différends, & pour adoucir les alliés. Il eſt même certain que les Athéniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres ſujets de plainte qu'ils avoient donnés contr'eux, s'ils avoient voulu révoquer le decret fait contre Mégare, & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particuliérement à cet article que Périclès s'oppoſa de toutes ſes forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter davantage le peuple; & il s'opiniâtra ſi fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Mégariens, qu'il paſſa juſtement pour le ſeul auteur de la guerre du Péloponeſe.

On dit qu'il y eut ſur cela des ambaſſadeurs de Lacédémone à Athenes, & que comme Périclès

[d] *Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes.*) Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoient toutes les années des eſpeces d'intendans, qu'ils appelloient ἐπιδημιουργὸς; mais elle étoit tributaire des Athéniens, elle ſe révolta contre eux la ſeconde année de l'olympiade lxxxvj.

riclès alléguoit contr'eux [e] la loi qui défendoit expreſſément d'ôter le tableau ſur lequel le decret contre Mégare étoit écrit & publié, [f] Polyarcès, qui étoit un des ambaſſadeurs, lui dit : *Eh bien ne l'ôtez donc point, tournez-le ſeulement, il n'y a point de loi qui le défende.*

La plaiſanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Périclès ; c'eſt pourquoi on peut croire avec raiſon qu'il avoit contr'eux en particulier quelque ſujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'intérêt public, & lui donner une cauſe manifeſte & connue, [g] il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées, & il fit ordonner qu'on enverroit inceſſamment un héraut à Mégare ſe plaindre de ce ſacrilege, & que le même héraut iroit de-là à Lacédémone les accuſer dans le conſeil. Il eſt certain que Périclès fut l'auteur de ce decret qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, & qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier tous les différends ; mais le héraut Anthémocritus étant mort dans ce voyage, & les Mégariens étant ſoupçonnés d'y avoir

[e] *La loi qui défendoit.*) C'étoit une loi que Périclès avoit fait lui-même, & il s'étoit ſervi de ſon autorité pour la faire paſſer.

[f] *Polyarces, qui étoit un des ambaſſadeurs.*) Thucydide nomme trois ambaſſadeurs, Rhamphius, Mélésippus, & Ageſander, & il ne dit pas un mot de Polyarces ; c'étoit peut-être quelque Lacédémonien de la ſuite des ambaſſadeurs, car il eſt certain qu'il n'y eut ſur cela qu'une ambaſſade.

[g] *Il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées.*) Toutes les terres qui étoient entre Mégare & l'Attique, étoient conſacrées aux déeſſes d'Eleuſine, de ſorte que c'étoit un ſacrilége de les labourer. Périclès accuſoit auſſi les Mégariens de donner aſyle à tous les eſclaves fugitifs.

[h] *Mais*

avoir contribué, Charinus dreſſa un decret par lequel les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoit que tous les Mégariens qui mettroient le pied dans Athenes, ſeroient punis de mort; que tous les généraux Athéniens, en prêtant le ſerment ſolemnel, jureroient expreſſément qu'ils enverroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie, & que le héraut Anthémocritus ſeroit enterré près des portes Thriaſienes, qu'on appelle préſentement le Dipyle.

[h] Mais les Mégariens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime qu'ils rejettoient ſur Aſpaſie & ſur Périclès; & ils employoient pour preuve ces vers célebres & piquans des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce poëte écrit: *De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Mégare la courtiſane Simæthe, & les Méga-*

[h] *Mais les Mégariens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime, employant pour preuve ces vers célebres & piquans des Acharnenſes.*) Dans ces vers d'Ariſtophane, il n'eſt fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocritus. Les Mégariens les citoient ſeulement pour faire entendre que Périclès avoit été ſi fâché de l'enlevement de ces deux courtiſanes d'Aſpaſie, que, pour ſe venger, il avoit fait tuer ce héraut, afin que le ſoupçon de ce meurtre tombant ſur les Mégariens, ils fuſſent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce héraut. Cependant il eſt vrai que les Mégariens paſſerent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine pluſieurs ſiecles après, l'empereur Adrien les ayant privés ſeuls du ſoulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de Grece. Ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand intérêt à conſerver par toutes leurs actions une réputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthémocritus étoit ſur le chemin ſacré qui menoit à Eleuſine.

Mégariens outrés de cet affront vont enlever à leur tour deux courtiſanes à Aſpaſie. [i] Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre ; mais il eſt certain, & tous les hiſtoriens en ſont d'accord, que Périclès empêcha ſeul que le decret contre Mégare ne fût aboli. [k] Il eſt vrai que les uns diſent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence qu'il s'obſtina à ce qui lui parut le plus avantageux ; car

[i] *Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre.*) Mais il n'eſt pas juſte que les railleries des poëtes, accoûtumés à mentir, & les calomnies du peuple, preſque toûjours mécontens de ceux qui le gouvernent, prévalent ſur ce qu'a écrit un hiſtorien auſſi grave que Thucydide, qui non-ſeulement étoit alors à Athenes, mais qui voyoit de plus près ce qui ſe paſſoit, que le peuple & les poëtes comiques. Thucydide n'a fait aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir ſeulement que la ſeule véritable cauſe de la guerre, c'eſt la jalouſie que les Lacédémoniens avoient contre Athenes, & qui les portoit à profiter de toutes les occaſions pour lui diſputer l'empire de la mer & celui de toute la Grece.

[k] *Il eſt vrai que les uns diſent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence.*) C'eſt le ſentiment de Thucydide, & c'eſt celui où l'on trouve le plus d'apparence de vérité, quand on conſidere le caractere de Périclès, qui, avec beaucoup de magnanimité, avoit une prudence conſommée qui lui faiſoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il ne faut que lire le diſcours qu'il fait ſur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide : *Ne vous imaginez pas*, leur dit-il, *& ne vous reprochez pas que c'eſt pour peu de choſe que vous entreprenez la guerre. De ce peu de choſe dépend votre entiere ſûreté & l'eſſai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de choſe-là, demain on vous ordonnera de donner des choſes plus grandes & plus conſidérables, comme ſi la crainte devoit vous faire tout accorder ; au lieu que ſi vous refuſez, c'eſt leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voies, & traiter au-moins d'égal à égal.*

[i] Eſt

car il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un eſſai qu'ils faiſoient dans la ſeule vue de voir ſi les Athéniens leur céderoient, & il étoit perſuadé que cette complaiſance ne paſſeroit que pour un aveu public de leur foibleſſe. Les autres ſoutenoient au contraire, qu'il ne mépriſa & ne rejetta les inſtances des Lacédémoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir ſon autorité.

Mais la plus méchante de toutes les cauſes qu'on donne à cette guerre, & qui eſt pourtant confirmée par le plus grand nombre de témoins; [l] eſt celle-ci : Phidias le ſculpteur avoit entrepris de faire la ſtatue de Minerve, comme nous l'avons déja dit. Il étoit fort bien avec Périclès & avoit beaucoup de crédit auprès de lui : cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux qui, pour éprouver en ſa perſonne quels ſeroient les ſentimens du peuple pour Périclès, & le jugement qu'il en feroit, ſuſciterent un certain Menon, un des éleves de Phidias, & lui perſuaderent d'aller ſe rendre ſuppliant dans la place publique, & là de demander ſûreté pour dénoncer & accuſer [m] Phidias.

Le peuple ayant reçu ſa demande, & la pourſuite ayant été faite juridiquement dans l'aſſemblée, il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement, par le conſeil de Périclès, [n] il avoit employé l'or

[l] *Eſt celle-ci, Phidias le ſculpteur.*) Ariſtophane étoit trop acharné contre Périclès pour ne pas embraſſer cette opinion. Il en a parlé dans la comédie de la paix; mais Thucydide n'en a pas dit un ſeul mot.

[m] Accuſé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la ſtatue de Minerve.

[n] *Il avoit employé l'or de la*

l'or de la ſtatue, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peſer, ce que Périclès ordonna aux accuſateurs de faire devant tout le monde; mais Phidias avoit à combattre l'envie inſurmontable qu'excitoient contre lui la beauté & la réputation de ſes ouvrages; ° ſur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée ſur le bouclier de la déeſſe, il s'étoit repréſenté lui-même ſous la figure d'un vieillard chauve qui leve une groſſe pierre de ſes deux mains, & y avoit fait une très-belle figure de Périclès, combattant contre une amazone; de maniere que ſa main, qui eſt levée pour lancer un javelot, & qui lui couvre une partie du viſage, paroît faite avec un merveilleux

la ſtatue de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peſer.) La ſtatue étoit donc faite de maniere qu'on pouvoit la démonter. En ce tems-là on n'avoit donc pas encore trouvé la méthode qu'Archimede enſeigna longtems après, par laquelle on pouvoit ſans peine parvenir à connoître ſûrement la quantité & le poids d'or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres métaux, ſans qu'il fût néceſſaire de les ſéparer.

° *Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée ſur le bouclier de la déeſſe, il s'étoit repréſenté lui-même.*) Le peuple prétendoit que ces figures modernes de Périclès & de Phidias ruinoient la vérité d'une ancienne hiſtoire qui faiſoit beaucoup d'honneur à Athenes & à Theſée ſon fondateur. Sur cette figure de Phidias repréſentée dans ce combat des Amazones, voici un paſſage remarquable d'Ariſtote dans ſon traité du monde, s'il eſt vrai que ce traité ſoit de lui: *On dit que Phidias, qui a fait la ſtatue de Minerve qui eſt dans la citadelle, ſe repréſenta lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la déeſſe, & que, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impoſſible de l'en ôter ſans ruiner & mettre en pieces la ſtatue entiere.*

veilleux artifice pour cacher la reſſemblance qui ne laiſſa pas d'éclater des deux côtés. Phidias fut donc traîné en priſon [p] où il mourut de maladie, ou, ſelon d'autres, de poiſon que ſes ennemis lui donnerent pour avoir ſujet de calomnier Périclès ; & ſur un decret de Glycon, le peuple accorda au dénonciateur une immunité de toutes charges, & ordonna aux capitaines de le prendre ſous leur ſauve-garde, & de pourvoir en toutes manieres à ſa ſûreté. Dans ce même tems-là, Aſpaſie fut accuſée d'impiété par Hermippus, faiſeur de comédies, qui la chargeoit auſſi de recevoir chez elle des femmes libres pour les proſtituer à Périclès ; & Diopitès dreſſa un decret par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit tous ceux qui nioient les dieux, ou qui tenoient des propos touchant les choſes céleſtes, [q] & cela pour faire tomber le ſoupçon ſur Périclés à cauſe d'Anaxagore. Comme le peuple approuvoit & recevoit avec plaiſir ces dénonciations, Dracontidès fit un autre decret, qui fut auſſi approuvé, par lequel il étoit porté que Périclès remettroit ſes comptes entre les [r] mains des prytanes, [s] & que les juges,

[p] *Où il mourut de maladie.*) D'autres aſſûrent qu'il fut exilé, & que depuis ce tems-là il fit la célebre ſtatue de Jupiter, qui étoit à Olympie.

[q] *Et cela pour faire tomber le ſoupçon ſur Périclès à cauſe d'Anaxagore.*) Ce paſſage a beſoin d'être expliqué. Anaxagore enſeignoit qu'une ſeule intelligence avoit débrouillé le chaos & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre choſe que décréditer le Polythéiſme. On vouloit rendre par-là ſon diſciple Périclès ſuſpect de tenir la même doctrine ſur l'unité d'un Dieu.

[r] *Des prytanes.*) C'eſt-à-dire des ſénateurs qui étoient en fonction.

[s] *Et que les juges, après avoir pris les ſuffrages ſur l'autel.*)

juges, après avoir pris les ſuffrages ſur l'autel, le jugeroient dans la ville : mais Agnon ôta ce dernier article, & mit que l'affaire ſeroit jugée par [t] quinze cent juges, & que l'action ſeroit appellée *de rapine & de concuſſion*, ou ſimplement *d'injuſtice*, comme on voudroit.

Périclès ſauva Aſpaſie par ſes prieres & par la compaſſion qu'il fit aux juges, en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit, comme le rapporte Æſchine ; mais il craignit de n'avoir pas le même ſuccès pour Anaxagore, c'eſt pourquoi il le fit ſortir de la ville & l'accompagna ; & pour lui, voyant qu'il avoit extrémement offenſé le peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'iſſue de ce jugement, il alluma la guerre qui différoit toujours de s'enflammer, & qui n'étoit encore que fumante. Il eſpéroit que par ce moyen il diſſiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiſeroit l'envie ; parce que, dans des affaires ſi preſſantes, & dans un danger ſi éminent, la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

Voilà donc les différentes cauſes pour leſquelles on prétend qu'il empêcha le peuple de ſe rendre

l'autel.) Cela étoit favorable à Périclès à cauſe de la religion, qui auroit pu retenir la plûpart des juges. Dans la vie de Thémiſtocle, on a vu un autre exemple de cette coûtume de prendre ſur un autel les billets ou les ballotes dont on ſe ſervoit dans les jugemens. Cela ne ſe pratiquoit que dans les occaſions extraordinaires, & lorſqu'on vouloit avertir les juges qu'ils devoient juger ſans faveur & dans la plus exacte juſtice.

[t] Cinquante de chaque tribu.

* Ce

dre aux instances des Lacédémoniens ; mais la vérité est incertaine & cachée. Les Lacédémoniens voyant par-là qu'en ruinant la puissance de Périclès ils auroient meilleur marché d'Athenes, ordonnerent aux Athéniens d'achever de chasser de leur ville ceux qui avoient encouru la malédiction pour le crime [t] commis contre les complices de Cylon. Car ils savoient bien que Périclès du côté de sa mere étoit de la race de ces maudits & excommuniés, comme Thucydide même l'écrit. Mais cet expédient eut un succès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des soupçons de Périclès & de le rendre odieux au peuple, il augmenta sa gloire & la confiance qu'on avoit en lui, parce qu'elle fit voir que c'étoit lui sur-tout que les ennemis haïssoient & craignoient. C'est pourquoi aussi avant qu'Archidamus, général de l'armée du Peloponese, entrât dans l'Attique, il déclara aux Athéniens que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes, ses terres & ses maisons.

[u] Les Lacédémoniens & leurs alliés entrerent avec une grosse armée dans l'Attique ; sous la conduite du roi Archidamus, & après avoir ravagé

[t] Ce crime a été expliqué dans la vie de Solon.

[u] *Les Lacédémoniens & leurs alliés entrerent donc avec une grosse armée dans l'Attique.*) C'est la deuxieme année de l'olymp. lxxxvij. la premiere année de la guerre du Péloponese.

ravagé toute la contrée, * ils s'avancerent juſqu'au bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'eſpérance que les Athéniens ne pourroient les ſouffrir ſi près d'eux, & qu'ils ſortiroient en bataille pour défendre leur pays & pour donner des preuves de leur courage. Mais Périclès trouva que c'étoit jouer de ſon reſte & hazarder la ville, que d'aller livrer bataille devant ſes murailles à une armée de ſoixante mille combattans; car il y en avoit tout autant dans cette premiere expédition, & compoſée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie & dans le Péloponeſe : ainſi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient ſupporter ce qui ſe paſſoit à leur vue, leur diſant; *que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irréparable.*

Il ſe garda bien de faire aucune aſſemblée du peuple, de peur qu'on ne le trainât au combat malgré lui. Mais, comme un bon pilote, dans une tempête qui bouleverſe la mer, après avoir donné par-tout ſes ordres, & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre ſa fureur, ſe ſert de ſon art ſans ſe laiſſer toucher aux larmes & aux prieres des paſſagers, qui ſont éperdus de frayeur & malades; lui de même, après avoir bien fermé ſa ville & poſé par-tout des gardes pour n'être pas ſurpris, il ſuivoit les conſeils que lui ſuggeroit ſa prudence, ſe mettant peu en peine

* *Ils avancerent juſqu'au bourg d'Acharnes.*) C'étoit un des plus grands bourgs d'Athenes; il fourniſſoit ſeul trois mille combattans. Il étoit à quinze cent pas de la ville.

ne des cris, des plaintes & des emportemens de ſes citoyens, quoique d'un côté ſes amis fiſſent tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres, & que de l'autre ſes ennemis n'oubliaſſent rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais diſcours, & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chanſons & par des ſatyres, en décriant ſa conduite, comme celle d'un lâche & d'un homme qui laiſſoit tout en proie à leurs ennemis. [y] Cléon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui ; & ce malheureux profitant de la colere de ſes citoyens, s'avançoit conſidérablement par ce moyen dans la bienveillance du peuple, comme Hermippus le témoigne dans ces vers : [z] *Roi des Satyres, pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue, & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté.* [a] *A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Telès ;* [b] *mais l'éclat d'une épée nue te fait frémir ; tu n'as*

[y] *Cléon même étoit un de ceux.*) C'eſt le même Cléon qu'Ariſtophane a ſi mal traité. Il ſut ſi bien gagner le peuple, qu'il fut enſuite général des Athéniens.

[z] *Roi des ſatyres.*) Hermippus appelle Périclès *roi des ſatyres*, à cauſe des débauches dont on l'accuſoit.

[a] *A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Telès.*) C'eſt, à mon avis, le ſeul véritable ſens de ces mots, Ψυχὴν δὲ Τέλητος ὑπέσχες. *Tu as promis le courage d'un Telès.* Ce Telès étoit quelque homme de grande réputation pour ſon courage. Ceux qui ont traduit, *tu as la timidité d'un Telès*, ſe ſont fort trompés.

[b] *Mais l'éclat d'une épée nue te fait frémir, tu n'as plus ni force ni vertu.*) Dans ces vies de Plutarque il n'y a point de paſſage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus, comme il eſt écrit, n'eſt pas intelligible. Car que ſignifie ἀχόνη ἔρυχες κοπίδας ? Cela n'eſt point grec, & ne préſente aucun ſens. Je ſuis perſuadé qu'il faut corriger, Κ' ἀγχειρίδιον δ' ἀχόνης σκληρᾶς πυραθήγο-

 μένης

n'as plus ni force ni vertu, [c] quoique tu ſois aiguillonné par l'ardent Cléon, qui ne te donne aucun relâche.

Tout cela n'émut point Périclès, il ſupporta patiemment ces injures & ces reproches, & ſe contentant d'envoyer une flotte de cent vaiſſeaux au Peloponeſe, il demeura chez lui, tenant toûjours ſa ville en bride, juſqu'à ce que les ennemis ſe fuſſent retirés. Cependant pour adoucir & pour amuſer le peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre, il leur redonnoit de nouvelles forces par quelque diſtribution de deniers, & par le partage de quelques terres; car il leur donna par ſort les terres des Æginetes qu'il avoit chaſſés. Ce que ſouffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une conſolation dans leur miſere; la flotte qui étoit allée au Péloponeſe avoit ravagé une grande étendue de pays, & ſaccagé grand nombre de bourgs & de petites villes, [d] & Périclès en perſonne avoit fait une

μέτωπα βρύχεις τε χἠ τιᾶς. « Et » quand tu vois devant toi » une épée nue & bien affi- » lée, tu frémis, tu trem- » bles, & tu n'as plus ni » force ni vertu, *Dentibus frendes & deficis, fatiſcis.* Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté, les dents qui claquent, & les forces défaillantes.

[c] *Quoique tu ſois aiguillonné par l'ardent Cléon.*) M. Salvini a fort bien connu la plaiſanterie de ce mot αἰδοῖ Κλέωνι. Car il a vu que c'eſt une parodie de ce mot qui eſt ſouvent dans Homere, αἰδοῖ σιδήρῳ. *Micanti ferro.* Au lieu *du fer*, Hermippus a mis plaiſamment *Cléon*, pour le tourner en ridicule.

[d] *Et Périclès en perſonne avoit fait une courſe dans les terres de Mégare.*) Plutarque ſe trompe ici, Périclès n'étoit pas aſſez imprudent pour ſortir de ſa ville pendant que les Lacédémoniens étoient dans l'Attique; il ne fit cette courſe qu'après qu'ils ſe furent retirés au commencement de l'automne; & cela eſt ſi vrai, que Thucydide mar-

une courſe dans les terres de Megare, qu'il avoit entierement ruinées. Ainſi l'armée des ennemis, qui faiſoient certainement beaucoup de mal aux Athéniens par terre, mais qui n'en recevoient pas moins d'eux par mer, n'auroit pas reſiſté ſi longtems à une ſi rude guerre, [e] & ſe ſeroit bien-tôt laſſée, comme Périclès l'avoit prédit au commencement, ſi quelque démon ne ſe fût oppoſé aux conſeils de la prudence humaine. Premierement, il s'éleva dans la ville une peſte ſi violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeuneſſe, & diminuoit extrêmement les forces des Athéniens, & cette maladie du corps paſſa juſqu'à l'eſprit, & l'aigrit extrêmement contre Périclès, de maniere que comme des phrénétiques, qui s'emportent contre leur medecin & contre leur pere, ils ſe révolterent contre lui & le maltraiterent, excités à cela par ſes ennemis, qui alloient diſant que cette maladie [f] ne venoit que de la multitude des

marque même que la flotte des Athéniens revenoit du Péloponeſe & étoit déjà à Egine, & que les ſoldats de la flotte ſe joignirent à l'armée de terre.

[e] *Et ſe ſeroit bien-tôt laſſée, comme Périclès l'avoit prédit.*) Elle ſe laſſa auſſi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courſes qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus retourna l'année ſuivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela eſt important pour cette hiſtoire. La peſte dont il eſt parlé enſuite, ne s'éleva qu'à ce ſecond voyage d'Archidamus, la troiſieme année de l'olympiade lxxxvij.

[f] *Ne venoit que de la multitude des gens des bourgs.*) Amiot a traduit, *de la multitude des payſans*, mais il s'eſt trompé. Les payſans ſont oppoſés aux gens de la ville, & ici c'étoient de véritables Athéniens. Les habitans des bourgs qui compoſoient tous une ſeule & même ville, par exemple les trois mille habitans du bourg d'Acharnes, qui s'étoient retirés dans Athenes, étoient auſſi francs Athéniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il

des gens des bourgs qui s'étoient retirés dans la ville, parce que dans la ſaiſon la plus chaude de l'année, tous ces gens-là étoient obligés de loger pêle mêle dans de petits trous obſcurs, & ſous des tentes étouffées, où ils menoient une vie caſaniere & oiſive, reſpirant toûjours le même air, au lieu qu'auparavant ils faiſoient beaucoup d'exercice, & jouiſſoient d'un air libre & pur, & qu'on ne devoit accuſer de toutes ces calamités, que celui qui dans cette guerre avoit comme verſé dans leurs murailles ce déluge de gens de campagne, & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes, mais les tenoit-là renfermés & entaſſés les uns ſur les autres comme des animaux, les laiſſant dévorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres, ſans leur donner aucun ſecours, ni le moindre rafraîchiſſement.

Pour remédier à ces malheurs, & pour incommoder ceux qui leur faiſoient une ſi cruelle guerre, [g] Périclès fit équipper cent cinquante vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua de bonnes troupes d'infanterie & de cavalerie. Ce gros armement donna autant d'eſpérance à ſes citoyens, que

ne faut que voir la vie de Theſée, *pag.* 52. & le ſecond livre de Thucydide, qui explique cela parfaitement, en faiſant voir que Theſée fit un ſeul corps de citoyens de tous les habitans des bourgs, en détruiſant les palais & les ſalles à tenir conſeil, & en les obligeant tous à s'aſſembler dans l'hôtel-de-ville d'Athenes. Leur habitation étoit toûjours dans les bourgs, mais la juſtice ne ſe rendoit que dans la ville.

[g] *Périclès fit équiper cent cinquante vaiſſeaux.*) Cent vaiſſeaux Athéniens ſur leſquels il y avoit quatre mille hommes d'infanterie, & des barques où il y avoit quatre cent chevaux. A ces cent vaiſſeaux, il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

[h] *Tout*

que de frayeur à ſes ennemis. L'embarquement fait, comme Périclès montoit ſur ſon vaiſſeau, [h] tout-d'un-coup le ſoleil vint à s'éclipſer entierement, & la terre fut couverte de ténebres. Cela jetta la conſternation & l'épouvante dans l'eſprit de tous les Athéniens, qui regardoient cette éclipſe comme un préſage funeſte. Périclès voyant donc ſon pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui mit un pan de ſon manteau devant les yeux, & lui demanda *ſi cela paroiſſoit ſi épouvantable, & s'il le prenoit pour un ſigne ſi terrible.* Le pilote ayant répondu que non; *quelle différence mets-tu donc*, ajoûta Périclès, *entre mon manteau & ce qui cauſe cette éclipſe, ſinon que ce qui produit ces tenebres eſt plus grand que mon manteau?* Mais quant à cette matiere, elle eſt traitée dans les écoles des philoſophes.

Périclès ayant mis à la voile, ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet appareil; [i] & comme il aſſiégeoit la ſacrée ville d'Epidaure, dont il eſpéroit de ſe rendre bien-tôt maitre, il fut ſurpris d'une maladie qui l'obligea de lever le ſiége, & qui ſe répandit, non-ſeulement ſur toutes les troupes, mais auſſi ſur tous ceux qui s'approchoient de ſon camp. Voyant donc que ce

[h] *Tout d'un coup le ſoleil vint à s'éclipſer.*) Cette éclipſe n'arriva pas à cette derniere expédition, mais à la précédente.

[i] *Et comme il aſſiégeoit la ſacrée ville d'Epidaure*, &c. *il fut ſurpris d'une maladie.*) Comme ſi Eſculape eût voulu ſe venger de ce qu'on aſſiégeoit ſa ville: mais Thucydide ne parle point de cette maladie; il fait voir même qu'après avoir mal réuſſi à Epidaure, il eut d'auſſi mauvais ſuccès à Trézene, à Hermione & ailleurs, & que le ſeul exploit qu'il fit, ce fut de prendre Pruſie, ville de la Laconie, ſur la côte de la mer.

ce mauvais ſuccès avoit irrité les Athéniens contre lui, il voulut les conſoler [k] & leur redonner de la confiance; mais il ne put jamais les appaiſer, qu'après que par leurs ſuffrages ils lui eurent ôté ſa charge de général, & l'eurent condamné à une groſſe amende. Ceux qui diſent le moins, la font monter à quinze talens, & ceux qui diſent le plus, la pouſſent juſqu'à [l] cinquante. Celui qui ſe porta pour accuſateur dans ce jugement, ce fut Cléon, comme le rapporte Idomenée, ou Simmias, ſelon Theophraſte, ou Lacraditas, ſi l'on en croit Héraclide de Pont. Mais ces malheurs publics paſſerent bien-tôt, le peuple ayant laiſſé toute ſa colere pour ainſi dire dans la playe, comme l'abeille y laiſſe ſon aiguillon. Il n'en fut pas de même de ſes maux domeſtiques; car outre qu'il avoit perdu par la peſte un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, la diviſion regnoit depuis long-tems dans ſa famille. Xantippe, ſon fils aîné, qui aimoit naturellement la dépenſe, & qui avoit épouſé une jeune femme, qui ne l'aimoit pas moins, & qui étoit fille d'Iſander, & petite fille d'Epilycus, ne pouvoit ſupporter l'exacte œconomie de ſon pere, qui ne fourniſſoit que bien petitement à ſes plaiſirs: il envoya donc ſous ſon nom emprunter quelque argent. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-ſeulement Périclès refuſa de le payer, mais il l'appella encore en juſtice; Xantippe outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & le décrioit par-tout, ſe moquant ouvertement des aſſemblées qu'il faiſoit dans ſa maiſon,

[k] On peut voir dans Thucydide le diſcours qu'il fait ſur cela aux Athéniens.

[l] Diodore la fait monter à quatre-vingt talens.

ſon, & des converſations qu'il avoit avec les ſophiſtes. Car il alloit diſant qu'un jour dans les jeux publics un athlete ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimius de Pharſale, [m] Périclès avoit paſſé toute une journée avec Protagoras, pour examiner qui étoit, ſelon la droite raiſon, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les Agonothetes, c'eſt-à-dire les préſidens de ces jeux. Steſimbrotus ajoûte, que ce fut Xantippe même qui ſema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec ſa femme, & que ce fils conſerva juſqu'à ſa mort cette animoſité, qu'il avoit contre ſon pere, & qu'on ne put jamais appaiſer. Il mourut de la peſte; Périclès perdit en même tems ſa ſœur, avec pluſieurs de ſes parens & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs; la fermeté de ſon ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit ni pleurer, ni faire

[m] *Périclès avoit paſſé toute une journée avec Protagoras pour examiner*, &c.) Voilà une recherche bien frivole pour un général d'armée comme Périclès. Mais il n'y a nulle apparence que Périclès s'amusât à ces niaiſeries de ſophiſte: c'eſt un ridicule que ſon fils voulut bien lui donner, pour ſe moquer de l'amour qu'il avoit pour la philoſophie, comme Ariſtophane, dans la 11. ſcene du premier acte des *Nuées*, reproche à Socrate qu'il recherchoit, avec Cairephon, combien une puce ſautoit de ſes propres ſemelles. Ce Protagoras étoit le plus grand ſophiſte de ce tems-là; il amuſa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans, & amaſſa plus de bien par ſes ſophiſmes, que Phidias par ſes beaux ouvrages, & que dix autres ſculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ſes dialogues, dans le *Protagoras* & dans le *Ménon*.

faire des obſeques, ni paroître ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon aſſiette naturelle, & pour conſerver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occaſions : mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs ſur la tête du mort, il ne put ſoûtenir cette cruelle vue, ni être le maître de ſa douleur, qui éclata par des cris, par des ſanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

[a] Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres capitaines & les autres orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité néceſſaire pour une charge ſi importante & ſi difficile, commença à le deſirer & à le rappeller à ſon tribunal. Il étoit alors renfermé dans ſa maiſon, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ſes autres amis lui perſuaderent de ſortir & de ſe montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de ſon ingratitude ; & Périclès, touché de ſes prieres, reprit le gouvernement.

Après qu'il eut été élu général, la premiere choſe qu'il fit, [b] ce fut de propoſer qu'on caſſât la

[a] *Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres capitaines.*) C'eſt-à-dire ayant voulu examiner les qualités qu'ils avoient ; car elle n'eut pas le tems de les éprouver, puiſque Périclès mourut l'année ſuivante. Auſſi Thucydide dit-il que Périclès fut rappellé peu de tems après.

[b] *Ce fut de propoſer qu'on caſsât la loi, &c.*) Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Périclès à faire cette loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer

la loi, qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorſqu'il ſe voyoit des fils légitimes. Mais alors il la voulut abolir, de peur que faute de ſucceſſeur deſcendu de lui, ſa maiſon & ſa race ne fuſſent entierement éteintes, & ne périſſent avec ſon nom. Voici ce que c'étoit que cette loi.

Pluſieurs années auparavant, Périclès étant dans ſa plus grande puiſſance, & ſe voyant pluſieurs enfans légitimes, comme nous l'avons déja dit, fit un décret, qui portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables, que ceux qui ſeroient nés de pere & de mere Athéniens. Quelque tems après ce décret, le roi d'Egypte envoya à Athenes un préſent de quarante mille * meſures de bled; il falloit donc que ce bled fût partagé entre les citoyens, mais ſur les termes de l'ordonnance, on fit à tous les bâtards des procès, qui juſqu'alors avoient été négligés, & auxquels on n'avoit pas penſé. Il y eut même beaucoup de citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes, pour les empêcher d'avoir part à la diſtribution. Il y en eut près de cinq mille, qui furent condamnés & vendus comme eſclaves, & quatorze mille quarante, qui furent confirmés dans leurs priviléges de citoyens: il paroiſſoit donc fort étrange & fort dur, qu'une loi qui avoit été exécutée à la lettre contre un ſi grand nombre de perſonnes, fût

rayer ſes enfans des rôles des citoyens. Mais quand la fortune l'eut puni de ſa dureté, alors l'amour de ſa maiſon & de ſon nom fut plus forte que cette haine. Il fit caſſer cette loi en faveur de ſon bâtard.

* Chaque meſure étoit du poids de cent huit livres.

fût annullée & caſſée par celui-là même qui en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamités domeſtiques qui étoient arrivées à Périclès, comme pour le punir de ſon orgueil & de ſon arrogance, toucherent de compaſſion les Atheniens, qui eſtimant que ces malheurs, qu'il ne méritoit point, étoient l'ouvrage d'une fortune envieuſe & jalouſe, & que ſa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire ſon bâtard dans les regiſtres des citoyens de ſa tribu, & de lui donner ſon nom propre, & c'eſt celui qui dans la [p] ſuite, après avoir défait les Péloponéſiens dans une bataille navale, près des iſles [q] Arginuſes, [r] fut condamné à mort avec les autres capitaines ſes collegues.

Peu de tems après, Périclès tomba malade de la peſte, qui véritablement ne fut ni ſi aiguë ni ſi violente que celle des autres, mais foible & languiſſante, & qui avec une lenteur accompagnée de changemens infinis conſumoit peu-à-peu ſon corps & affoibliſſoit ſon eſprit. Théophraſte dans l'endroit de ſes morales, où il recherche ſi les mœurs changent avec la fortune, & ſi elles peuvent être ſi alterées par les maux du

[p] Vingt deux ans après.

[q] Trois iſles, au bas de Lesbos, près de la côte d'Aſie.

[r] *Fut condamné à mort avec les autres capitaines ſes collegues.*) Les Athéniens avoient élu dix capitaines. Après le gain de la bataille, on leur fit le procès; on en condamna huit à la mort, & on en exécuta ſix qui ſe trouverent préſens, du nombre deſquels étoit ce bâtard de Périclès. Le ſeul crime qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xénophon a écrit cette avanture fort au long dans le premier livre de ſon *Hiſtoire Greque*. Ce combat fut donné ſous l'archonte Calliias, la ſeconde année de l'olympiade xciij. vingt-quatre ans après la mort de Périclès.

du corps, qu'elles s'écartent & s'éloignent de la vertu, raconte que Périclès dans cette maladie, étant visité par un de ses amis, [s] lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou, [t] voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade puisqu'il souffroit ces sottises-là.

Comme il étoit à l'extrémité & sur le point de rendre l'ame, les principaux citoyens, & les amis qui lui restoient, étoient dans sa chambre autour de son lit, & parloient de sa vertu & de la grande puissance qu'il avoit eue, parcouroient

[s] *Lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou.*) Ces charmes qu'on donnoit comme des remedes éprouvés contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en usage parmi les païens, & ne sont pas inconnus parmi nous; car on voit encore des esprits foibles qui en sont infatués. C'étoient de prétendus préservatifs faits avec les enchantemens de la magie, ou sous certaines constellations auxquelles l'astrologie judiciaire attribuoit de grandes vertus, & on les appelloit par cette raison *des rem des physiques*. Tel est ce remede que Marcellus propose pour les maux d'estomac. *Ad stomachi dolorem remedium physicum fit: In lapide jaspide exculpe draconem radiatum, ut habeat septem radios, & claude auro, & utere in collo.* « Pour le mal d'estomac, » servez-vous de ce remede » physique; gravez sur une » pierre de jaspe un dragon » rayonné, qui ait sept » rayons, enchâssez-le dans » de l'or, & portez-le pendu » au cou ». Comme les femmes sont plus sujettes à cette superstition, Périclès ajoûte fort bien, *que des femmes lui avoient pendu au cou.*

[t] *Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puisqu'il souffroit ces sottises là.*) Plutarque explique fort bien le sentiment de Périclès, qui avoit été trop bien instruit par Anaxagore pour donner dans de si grandes niaiseries, & pour attendre quelque soulagement de ces préservatifs, que la superstition & l'erreur avoient inventés.

[u] *Suffit*

roient ſes exploits, & comptoient le nombre de ſes victoires ; car étant général des Athéniens, il avoit érigé à l'honneur de ſa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnés. Ils diſcouroient donc ainſi entre eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout ſentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre ; mais il ne lui étoit pas échappé une ſeule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout-d'un-coup le ſilence : *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conſerviez ſi bien dans votre mémoire, & que vous releviez ſi fort des choſes auxquelles la fortune a tant de part, & qui ſont déja arrivées à tant d'autres capitaines, & que vous oubliiez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'eſt*, ajoûta-t-il, *que mon miniſtere n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos citoyens.* Quel admirable perſonnage, non-ſeulement par ſa douceur & par l'humanité, qu'il a toûjours conſervées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppoſitions, mais encore par ce ſentiment noble & généreux, qui lui faiſoit regarder comme la plus grande de toutes ſes grandes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie ni à la colere dans une puiſſance ſuprême, & de ne s'être jamais porté envers perſonne en implacable ennemi ! Il me ſemble pour moi que cela ſeul, je veux dire la douceur de ſes mœurs & de ſa vie, qu'il conſerva toûjours nette & pure, * ſuffit pour juſtifier le ſurnom d'*Olympien*, qui lui

* *Suffit pour juſtifier le ſurnom d'Olympien.*) Puiſſent les princes, s'ils liſent ces Vies, faire attention à ce paſſage ; puiſſent-ils être bien pénétrés de cette vérité, que la douceur, la clémence, l'humanité ſont les ſeuls moyens qu'ils aient de s'attirer le reſpectable ſurnom d'*Olympiens*, c'eſt-à-dire de *divins* ; car ce n'eſt que

lui avoit été donné, & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un ſurnom ridicule & faſtueux, mais au contraire qu'il lui étoit très-ſéant & très-convenable, & qu'il ne pouvoit lui être juſtement envié ; * car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous que les dieux étant par leur nature la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux, ſont à bon droit les rois & les maîtres du monde, non pas de la maniere que les poëtes, pour nous troubler, & pour nous donner de fauſſes idées par leurs impertinentes imaginations, nous les repréſentent dans leurs ouvrages, où ils ſe contrediſent eux-mêmes : car en parlant du lieu que les dieux habitent, ils l'appellent une demeure ferme & inébranlable, qui n'eſt jamais agitée de vents, ni obſcurcie de nuages, qui jouït toûjours d'une douce ſérénité, & qui en tout tems eſt également éclairée par une lumiere pure, n'y ayant qu'un ſéjour comme celui-là, qui convienne à une nature immortelle, & qui jouït de la ſouveraine félicité ; † & en même tems,

que par-là qu'ils peuvent reſſembler à Dieu.

* *Car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous, que les dieux étant par leur nature la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux.*) C'eſt ce qui avoit porté quelques philoſophes à établir deux principes, comme deux dieux oppoſés, dont l'un étoit auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Syſtême très-ancien, que Manès renouvella d'après les principes des mages, par lequel ces philoſophes eſſayoient de rendre raiſon des contradictions inexplicables de l'homme.

† *Et en même tems ils nous dépeignent les dieux pleins de trouble, de haine, de colere.*) Il eſt vrai que la tranquillité de cette demeure, oppoſée au trouble & à la diviſion qui regnent parmi les dieux qui l'habitent, fait un ſingulier contraſte dans Homere, qui a fait cette deſcription du ciel dans le ſixieme livre de l'Odyſſée,

tems, ils nous dépeignent les dieux eux-mêmes pleins de trouble, de haine, de colere & de toutes les autres paſſions indignes d'un homme, qui conſerve encore quelque reſte de bon ſens, & quelque ombre de ſageſſe. Mais ces reflexions paroitront peut-être la matiere d'un autre traité.

[z] Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Périclès, firent bien ſentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, & leur en imprimerent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui pendant ſa vie avoient été le plus bleſſés de ſa grande puiſſance, comme d'une lumiere qui les offuſquoit, après ſa mort n'eurent pas plûtôt eſſayé des autres orateurs & gouverneurs du peuple, qu'ils avouerent publiquement que jamais il n'y avoit eu d'homme plus moderé dans la ſévérité, ni plus grave dans la douceur, & que cette puiſſance ſi onéreuſe, à laquelle on donnoit le nom odieux de monarchie ou de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défenſe & le plus fort rempart de l'état, tant il s'étoit gliſſé depuis ſa mort dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient oſé éclater pendant ſa vie, ou qu'il avoit toûjours tenu foibles & baſſes, en les empêchant de croître & de monter à un excès ſans remede, par la licence & par l'impunité.

ſée, & qui dépeint les dieux tels que Plutarque le remarque ici.

z *Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Périclès.*) Comme on peut le voir dans les vies d'Alcibiade, de Nicias & de Lyſandre. Périclès mourut la troiſieme année de cette guerre du Péloponeſe, c'eſt à-dire la derniere année de l'olympiade lxxxvij.

Fin de la Vie de Périclès.

FABIUS.

FABIUS MAXIMUS.

PERICLES ayant été tel dans les choſes dignes de mémoire, dont la connoiſſance eſt parvenue juſqu'à nous, il eſt tems de paſſer à Fabius Maximus, que nous avons à lui oppoſer. [a] On dit qu'Hercule, étant devenu amoureux en Italie d'une nymphe, ou ſelon d'autres, d'une femme du pays, près des rives du Tibre, [b] eut d'elle le premier Fabius, [c] duquel eſt deſcendue la famille des Fabiens, [d] une des plus nombreuſes

[a] *On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une nymphe ou d'une femme du pays.*) Selon Denys d'Halicarnaſſe, Hercule n'eut en Italie que deux enfans; l'un nommé Pallas, qu'il eut de la fille d'Evandre; & l'autre nommé Latinus, qu'il eut d'une fille Hyperboréenne, qu'il avoit menée avec lui.

[b] *Eut d'elle le premier Fabius.*) Ainſi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cent ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déjà des Fabiens avant Rome bâtie, puiſque Rémus appella de ce nom ceux qui s'attacherent à lui.

[c] *Duquel eſt deſcendue la famille des Fabiens.*) Notre langue n'a point de termes différens pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *familia* ne comprenoit qu'une ſeule branche, une ſeule maiſon. Nous ſommes forcés de donner à notre mot *famille*, toute l'extenſion qu'ils donnoient à *gens*. Il ſuffit d'en avertir.

[d] *Une des plus nombreuſes & des plus illuſtres de Rome.*) Des plus nombreuſes, car elle entreprit ſeule la guerre contre les Veïens, & envoya contre eux trois cent ſix Fabiens qui y furent tous tués, la derniere année de l'olympiade lxxv. & des plus illuſtres, car elle avoit été élevée aux plus grandes charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été ſept fois conſuls.

[e] *Fu-*

breuſes & des plus illuſtres de Rome. Il y a des auteurs qui écrivent que les premiers de cette maiſon [e] furent anciennement appellés *Fodiens*, parce qu'à la chaſſe ils prenoient les bêtes avec des piéges & des foſſes; car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux *des foſſes*; & pour dire creuſer la terre, ils diſent *fodere*; & que dans la ſuite du tems par le changement de deux lettres, de *Fodiens*, ils furent appellés *Fabiens*. Cette maiſon a porté pluſieurs grands perſonnages, & [f] ſur-tout un Fabius Rullus, qui a cauſe de ſes grandes actions, fut ſurnommé *Maximus*, c'eſt à-dire *très-grand*.

De ce Fabius Maximus, deſcend en droite ligne au quatrieme degré Fabius Maximus, dont nous écrivons la vie, & qui eut le ſurnom de *Verrucoſus*, à cauſe d'une petite verrue qu'il eut

[e] *Furent anciennement appellés* Fodiens.) Feſtus écrit qu'ils furent appellés *Fovii* à *Fovea*, & il en donne deux raiſons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plûtôt avec Pline, qu'ils furent appellés *Fabii*, *à Fabis*, à cauſe des feves qu'ils ſavoient fort bien cultiver, comme les Lentulus & les Cicérons furent ainſi nommés à cauſe des pois & des lentilles? *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quiſque aliquod optime genus ſereret.* liv. xviij. chap. 3. Cela convient à la ſimplicité de ces tems, où l'agriculture étoit la principale occupation des héros.

[f] *Sur-tout un Fabius Rullus, qui, à cauſe de ſes grandes actions, fut ſurnommé Maximus.*) Ce Fabius Rullus fut cinq fois conſul, & remporta pluſieurs grandes victoires ſur les Samnites, les Toſcans & autres peuples. Mais ce ne furent pas ſes grandes actions qui lui acquirent le ſurnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que pendant ſa cenſure il avoit fait quatre tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit diſperſée dans toutes les tribus, & régnoit dans les comices. Ces tribus furent appellées *tribus urbanæ*. Tite-Live, jx. 46.

eut ſur la levre. Il fut auſſi appellé *Ovicula* dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, *petite brebis*, à cauſe de la douceur de ſon naturel & de ſa ſtupidité apparente; car ſon eſprit raſſis & tranquille, ſon ſilence, le peu d'empreſſement qu'il avoit pour les plaiſirs de ſon âge, la lenteur & la peine avec leſquelles il apprenoit ce qu'on lui enſeignoit, la douceur & la complaiſance qu'il avoit pour ſes camarades, paſſoient dans l'eſprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtiſe & de peſanteur d'eſprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnuſſent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entreviſſent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la république, il fit bien-tôt voir à tout le monde que ce qu'on prenoit pour ſtupidité & pour pareſſe, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité étoit prudence, & que ce qui paſſoit pour une nature peſante & inſenſible, n'étoit que conſtance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la république, [g] & les terribles guerres qu'elle avoit à ſoûtenir de tous côtés, il prépara ſon corps aux combats par l'exercice, comme les premieres armes que la nature a données à l'homme, afin qu'il s'en ſerve dans les dangers, & il forma ſon diſcours comme un inſtrument propre à mener & à perſuader le peuple, en l'accommodant parfaitement à ſes mœurs ſéveres, & au genre de vie qu'il

[g] *Et les terribles guerres qu'elle avoit à ſoûtenir.*) Surtout contre les Carthaginois, car c'étoit dans le tems de la premiere guerre Punique.

[h] *Qu'elles*

qu'il avoit choiſi. Car ſon éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de graces inutiles & vaines, qui ne ſont propres que pour la pompe & l'oſtentation, mais pleine d'un bon ſens qui lui étoit propre, & qui donnoit à toutes ſes penſées & à toutes ſes ſentences, tant de force & de ſolidité, [h] qu'elles reſſembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide. [i] On conſerve encore aujourd'hui un de ſes diſcours qu'il prononça dans une aſſemblée du peuple, à la louange de ſon fils, qui étoit mort après avoir été conſul.

Fabius Maximus [k] fut cinq fois conſul. [l] Dans

[h] *Qu'elles reſſembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide.*) Car le ſtyle de Thucydide eſt court, ſerré, & a quelque choſe de guerrier. Il évitoit avec ſoin les graces inutiles & vaines de ceux que Platon appelle dans ſon Phedre, λογοδαιδάλους, c'eſt-à-dire de ceux dont l'éloquence eſt trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que bien qu'il fût du tems que cette éloquence énervée régnoit le plus, il réſiſta à la corruption, &, comme dit Cicéron, *à talibus deliciis, vel potius ineptiis, abfuit.* « Il ſe tint très-éloigné » de ces délices, ou de ces » inepties.

[i] *On conſerve encore aujourd'hui un de ſes diſcours.*) C'eſt ce diſcours dont il eſt parlé dans le traité de la *Conſolation* attribué à Cicéron, & qu'il appelle *inſignem ingenii, judicii, ordinis præſtantia.* « Admirable pour » l'eſprit, le jugement, & » l'ordre ». Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le compoſa, car le fils fut conſul dix ans ſeulement avant la mort du pere.

[k] *Fut cinq fois conſul.*) Fabius fut conſul la premiere fois l'an de Rome 521. ayant pour collégue Man. Pomponius Matho, comme font foi les faſtes capitolins & Zonaras, & parce qu'en même tems les Liguriens & les habitans de l'iſle de Sardaigne s'étoient révoltés contre les Romains, à la ſuſcitation des Carthaginois, Fabius alla faire la guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triompherent

[1] Dans ſon premier conſulat il triompha des Liguriens, qui après avoir été défaits dans une grande bataille,

ompherent glorieuſement. Zonaras ajoûte qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient ſuſcité des guerres, ils les envoyerent ſommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient par l'accord fait entr'eux à la fin de la premiere guerre Punique, & qu'ils euſſent à leur quitter toutes les iſles, parce qu'elles leur appartenoient; & afin qu'ils déclaraſſent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent préſenter une pique & un caducée, afin qu'ils choiſiſſent lequel ils voudroient. Les Carthaginois dirent qu'ils ne choiſiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laiſſât, ils l'accepteroient volontiers. Ainſi les ambaſſadeurs Romains s'en retournerent ſans rien conclure, les uns & les autres appréhendans de commencer la guerre. Aulugelle, liv. x. chap. 27. dit preſque la même choſe touchant cette ambaſſade, ajoûtant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le ſecond conſulat de Fabius fut l'an 526. de la fondation ce Rome, quand il eut pour collégue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les faſtes, dans Zonaras, & dans Cicéron au livre de la Vieilleſſe; ce fut dix ans devant qu'Annibal paſsât en Italie. Son troiſieme conſulat fut la quatrieme année de la ſeconde guerre Punique, & la 559. de la fondation de Rome; ſon compagnon fut Tiber. Sempronius Gracchus, à qui on déſigna premiérement pour collegue L. Poſthumius Albinus: mais cet Albinus étant décédé avant que d'entrer en poſſeſſion de ſa charge, on élut Claudius Marcellus en ſa place; & parce qu'en l'élection de Marcellus il ſe trouva quelque défaut, Fabius Maximus lui fut ſubſtitué, au rapport de Tite-Live, livre xxiij. Son quatrieme conſulat fut l'année ſuivante 540. de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus, conſul pour la troiſieme fois, comme Plutarque touche ailleurs, & Tite-Live écrit, livre xxjv. Enfin Fabius fut conſul la cinquieme fois l'année dixeme de la ſeconde guerre Punique, & la 545. de la fondation de Rome, ayant pour collégue Q. Fulvius Flaccus, conſul pour la quatrieme fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live, l. xxviij. MEZIRIAC.

[1] *Dans ſon premier conſulat*

bataille, & avoir perdu leurs meilleures troupes, furent contraints de ſe renfermer dans leurs Alpes, & de ceſſer les incurſions & les ravages qu'ils faiſoient dans les provinces voiſines.

[m] Quelques années après, Annibal étant entré en armes dans l'Italie, [n] & ayant gagné le combat de Trebia, s'avançoit à grandes journées par la Toſcane, ſaccageant tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon chemin, ce qui jetta la conſternation & l'épouvante dans Rome. Cette déſolation fut précédée par des ſignes & par des prodiges épouvantables, les uns familiers & ordinaires aux Romains, comme ceux des foudres & des tonnerres, & les autres extraordinaires & inouis. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout [o] couverts de ſang; qu'on avoit moiſſonné des épics ſanglans dans les champs d'Antium; qu'il étoit tombé une pluie de pierres embraſées, [p] & que le ciel

ſulat il triompha des Liguriens.) Ce premier conſulat de Fabius tombe dans la troiſieme année de l'olympiade cxxxvj. 232. ans avant l'ere chrétienne, & la 520. de la fondation de Rome, ſept ans après la premiere guerre Punique. Fabius triompha l'année ſuivante.

[m] *Quelques années après.*) Plutarque laiſſe ici un vuide de quinze années; car Annibal entra en Italie ſous le conſulat de Scipion & de Sempronius, la troiſieme année de l'olympiade cxl. l'an de Rome 535. l'an 216. avant l'ere chrétienne.

[n] *Et ayant gagné le combat de Trébia.*) Il avoit gagné le combat du Teſin contre Scipion avant celui de Trébia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans ſon livre iij.

[o] C'eſt ce que Tite-Live dit, *avoient ſué du ſang.*

[p] *Et que le ciel ayant paru ſe fendre & s'entr'ouvrir au deſſus de la ville des Phalériens, il en étoit tombé quantité d'écriteaux, dans l'un deſquels on lut mot à mot:* Mars prépare ſes armes.) Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le ſens de Tite-Live, qui rapporte

ciel ayant paru ſe fendre & s'entrouvrir au-deſſus de la ville des Phalériens, il en étoit tombé [q] quantité d'écriteaux, dans l'un deſquels on

porte ici deux prodiges très-différens. Voici ſes propres termes au commencement du livre xxij. *Faleriis cœlum findi viſum, velut magno hiatu, quaque potuerit, ingens lumen effulſiſſe; ſortes ſua ſponte attenuatas, unamque excidiſſe ita ſcriptam: Maveis telum ſuum concutit.* « On vit à Phaleres le ciel ſe » fendre & s'entr'ouvrir. & » une grande lumiere rem- » plir ce grand vuide. Les » ſorts diminuerent & s'ap- » petiſſerent d'eux-mêmes, » & il en tomba un où il » étoit écrit : *Mars prepare* » *ſes armes* ». Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces ſorts ne tomberent pas du ciel; Tite-Live parle des ſorts qui étoient gardés avec grand ſoin à Prénefte dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminués, ce qui étoit déjà d'un très-mauvais augure, & il en tomba un où l'on vit écrit, &c.

[q] *Quantité d'écriteaux.*) Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'eſt pourtant une curioſité raiſonnable de vouloir ſavoir comment elle ſe pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces ſorts & ces écriteaux. Cicéron, dans le livre ſecond de la Divination, ſect. 41. nous en apprend toute l'hiſtoire. Il dit que dans les archives de Préneſte il étoit contenu qu'un homme des plus conſidérables de la ville, nommé Numérius Suffucius, fut averti par pluſieurs ſonges réitérés & menaçans, d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il briſa ce rocher, & qu'il en ſortit pluſieurs ſorts qui étoient de petits morceaux de bois de Roure bien taillés, où étoient écrites des prédictions en caracteres anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les conſultoit, on ouvroit ce coffre, on faiſoit mêler & brouiller tous ces ſorts par un enfant, qui enſuite en tiroit un, & c'étoit la réponſe que l'on donnoit au conſultant. Par le paſſage de Plutarque, il ſemble qu'on en tiroit pluſieurs, & que des caracteres qui étoient gravés ſur tous ces petits morceaux, en les raſſemblant on en compoſoit ces prophéties. Mais cela eſt démenti par ce paſſage de Cicéron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter, par lequel il paroît clai-

on lut mot à mot, *Mars prépare ſes armes.* Tout cela n'étonna point le conſul Caïus Flaminius, [r] qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'au-

clairement que chacun de ces ſorts contenoit une prophétie entiere, comme celle-ci: *Mars prépare ſes armes.* La friponnerie des prêtres ſe ſervoit habilement de ces ſorts ſelon l'occaſion, car c'étoit une de leurs inventions pour tromper & pour attirer un grand profit à leur temple. *Tota res eſt inventa fallaciis aut ad quæſtum, aut ad ſuperſtitionem*, dit fort bien Cicéron. Mais que peut-on dire ſur ces mêmes ſorts, qui paroiſſoient quelquefois diminués, appetiſſés, *ſortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en pluſieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux préſage? Apparemment ces ſorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les prêtres faiſoient tirer les uns ou les autres, ſelon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Cicéron ajoûte que ces ſorts étoient fort décriés de ſon tems, qu'on ne s'en ſervoit plus, & que ce nom des ſorts de Preneſte n'étoit plus connu que du vulgaire, toûjours tenace dans la ſuperſtition. Cependant, par un paſſage remarquable de Suétone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque conſidération du tems de Tibere; car il dit que cet empereur forma le deſſein de ruiner tous les oracles voiſins de Rome, mais qu'il en fut détourné par la majeſté des ſorts de Préneſte; ſur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les ſorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plûtôt rapporté dans ſon temple, que les ſorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'eſt pas difficile de reconnoître-là l'adreſſe des prêtres, qui voulurent conſerver leur oracle & maintenir leur temple dans ſon ancienne réputation. Préneſte n'étoit pas le ſeul lieu où il y avoit de ces ſorts; il y en avoit à Antium, à Tibur, & ailleurs.

[r] *Qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de ſes proſpérités précédentes.*) Polybe fait ce portrait de Flaminius, que c'étoit un grand orateur, mais un très-mauvais général; & que d'ailleurs il étoit devenu ſuperbe, & ſe confioit en ſes forces. Il doutoit ſi peu de la victoire, qu'il y avoit dans ſes troupes moins de ſoldats que de goujats, qui ſuivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis.

[s] Six

d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de ſes proſpérités précédentes ; car tout [s] fraîchement, [t] contre toute ſorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée [u] contre les ordres exprès du ſénat, & contre l'avis de Furius Calvus ſon collegue.

Quoique ces prodiges euſſent rempli d'effroi la plûpart des eſprits, Fabius n'en fut pas fort ému, perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni

[s] Six ans auparavant, dans ſon premier conſulat.

[t] *Contre toute ſorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.*) Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois *contre toute ſorte d'apparence*, parce qu'il avoit fait pluſieurs grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la bataille à des ennemis qui étoient fort ſupérieurs en nombre ; la ſeconde, d'avoir mépriſé les auſpices & négligé les ordres du ſénat ; & la troiſieme, qui n'étoit pas la moins conſidérable, d'avoir mal rangé ſon armée, car il la mit en bataille ſur les bords du Pô, de maniere qu'il n'avoit laiſſé aucun eſpace à ſes troupes pour pouvoir ſe retirer en arriere ; de ſorte que ſi elles avoient été obligées de reculer tant ſoit peu, elles auroient été renverſées dans la riviere. Mais cette imprudence du conſul fut reparée par la prudence des tribuns, à qui on dut la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Rome 530. pendant le premier conſulat de Flaminius, qui eut pour collegue P. Furius Piſo. *Polyb.* l. ij.

[u] *Contre les ordres du ſénat, &c.*) Ceci arriva la premiere fois que Flaminius fut conſul, avec P. Furius Philus, l'an 531. de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal paſſât en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polybe, livre ij. Six ans après, c'eſt-à-dire la ſeconde année de la ſeconde guerre punique, & la 537. de la fondation de Rome, C. Flaminius fut conſul pour la ſeconde fois, ayant pour collegue Cn. Servilius Geminus ; & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thraſymene, comme rapporte Polybe, livre iij. & Tite-Live, livre xxij. Maz.

ni de plus frivole que tous ces ſignes ; mais voyant que les ennemis étoient en petit nombre, & bien informé qu'ils manquoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur conſeilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnés ſous lui ; que la ſeule choſe qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du ſecours à leurs alliés, s'aſſurer de leurs villes, & laiſſer conſumer peu-à-peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclaireit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Avec toutes ces raiſons, * il ne put pourtant pas perſuader Flaminius, qui dit, *qu'il ne ſouffriroit pas que la guerre s'avançât juſqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au-dedans de ſes murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* En même tems il ordonna aux tribuns de ſe mettre en marche avec les troupes ; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que ſans aucune cauſe apparente y ſon cheval s'effaroucha & s'effraya ſi fort, qu'il

* *Il ne put pourtant pas perſuader Flaminius.*) Flaminius ne fit cette faute que par une ſotte ambition. Il voulut combattre avant que l'autre conſul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

y *Son cheval s'effaroucha & s'effraya ſi fort, qu'il le jetta par terre.*) Cette chûte de cheval qui parut de mauvais augure, fut ſuivie d'un autre ſigne qui ne fut pas expliqué plus favorablement ; c'eſt que lorſque l'enſeigne voulut arracher ſon étendard pour marcher, il ne put en venir à-bout. Mais quelle merveille, dit Cicéron, qu'un cheval s'effraie, & qu'un enſeigne, qui voudroit peut-être ne pas partir, ne ſe prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre ?

qu'il le jetta par terre la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de deſſein; il alla au-devant d'Annibal, comme il avoit réſolu, & rangea ſon armée en bataille près du lac de Thraſymene.

Quand les deux armées furent aux mains, il y eut un ſi grand tremblement de terre, que des villes entieres furent renverſées, que les rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entr'ouvertes, & leurs fondemens découverts. Cependant aucun des combattans ne ſentit cette violence. Le conſul Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuſe, & d'une hardieſſe encore plus étonnante, [z] fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'armée, & les autres ayant été mis en fuite, on en fit un carnage horrible; il en demeura quinze mille ſur la place, [a] & on fit autant de priſonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de ſoin le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à ſon courage, mais il fut impoſſible de le trouver, & l'on ne ſut jamais ce qu'il étoit devenu.

[b] Quant à la défaite de Trebia, ni le conſul qui en écrivit au ſénat, ni celui qui en porta la premiere nouvelle à Rome, ne dirent la choſe comme

[z] *Fut tué dans ce combat.*) Il fut tué par un Gaulois nommé Ducarius, qui le perça d'un coup de lance, après avoir tué ſon écuyer.

[a] *Et autant de priſonniers.*) Tite-Live, liv. xxij. & Val. Maximus, livre premier, chap. 6. ne mettent que ſix mille priſonniers. Mez.

[b] *Quant à la défaite de Trébia.*) Elle arriva l'an de Rome 535. Le conſul qui fut battu, étoit Tibérius Sempronius Longus, collegue de Pub. Cornélius Scipio. C'étoit la premiere année de la ſeconde guerre Punique.

comme elle étoit : ils déguiſerent tous la vérité, [c] en faiſant entendre que la victoire avoit été douteuſe. Mais à celle-ci, le préteur Pomponius ne l'eut pas plûtôt appriſe, qu'il aſſembla le peuple, & ſans uſer d'aucun détour, il lui dit : *Romains*, [d] *nous avons été battus dans un grand combat, notre armée eſt taillée en pieces, & le conſul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour votre ſalut & pour la ſûreté de Rome.*

Ces paroles répandues ſur cette multitude, comme un vent orageux qui tombe ſur la vaſte mer, remplit la ville d'agitation & de trouble ; l'alarme & la conſternation étoient ſi grandes, que perſonne ne pouvoit ni donner ni prendre conſeil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient réduites en un tel état, qu'on avoit néceſſairement beſoin de la ſuprême puiſſance, qu'on appelle *dictature*, & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité : qu'il n'y avoit que le ſeul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondiſſent à la dignité & à la majeſté de cette charge, & qu'il étoit encore dans l'âge où l'eſprit trouve dans le corps aſſez de force pour exécuter les deſſeins qu'il a formés, & où la hardieſſe eſt tempérée par la prudence.

Cet avis ayant été généralement reçu, [e] Fabius

[c] *En faiſant entendre que la victoire avoit été douteuſe.*) Le conſul Sempronius écrivit au ſénat, que le mauvais tems lui avoit arraché la victoire des mains.

[d] *Nous avons été battus dans un grand combat.*) Il ne dit que ces mots, *nous avons été battus*. Le reſte fut ajoûté par ceux qui entendirent cette premiere nouvelle.

[e] *Fabius fut nommé dictateur.*) Il n'y avoit que les con-

bius fut nommé dictateur ; [f] il choisit pour général de la cavalerie Lucius Minucius ; & la premiere chose qu'il demanda au sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée, car cela étoit expressément défendu au dictateur par une loi fort ancienne ; soit que l'on fît consister la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût par cette raison qu'il falloit que le général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter ; soit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choses d'une autorité souveraine, & fort [g] voisine de la tyrannie, [h] on voulût que le dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple. Fabius donc,

consuls qui pussent nommer le dictateur ; & comme Servilius étoit à l'armée, son collegue Flaminius ayant été tué, le peuple nomma Fabius prodictateur ; & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en considération de la gloire de ce personnage, que ses descendans obtinrent la permission de mettre dans ses titres, *dictateur*, au lieu de *prodictateur*. Cela me paroît remarquable.

f Il choisit pour général de la cavalerie Lucius Minucius.) Polybe & Tite-Live appellent ce général, ou ce mestre-de-camp général de la cavalerie, *Marcus Minucius*, & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

g C'est pourquoi Denys d'Halicarnasse l'appelle, *une tyrannie élective.*

h On voulut que le dictateur parût au-moins en cela avoir besoin du peuple.) Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au sénat ; c'est donc du sénat qu'il avoit besoin, & non pas du peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque soit tombé dans une si grande contradiction en si peu de lignes : ce passage doit être expliqué favorablement. Fabius proposa sa demande au sénat, qui fit confirmer & ratifier la permission par le peuple ; car il est constant que cela dépendoit du peuple, comme nous le voyons par Tite-Live, livre xxiij. *Dictator M. Junius Pera rebus divinis perfectis, latoque ut solet, ad populum ut equum ascendere liceret, &c.*

donc, pour faire d'abord connoître la grandeur & la majeſté de la charge dont il étoit revêtu, & pour rendre ſes citoyens plus obéiſſans & plus ſouples, [i] ſortit précedé par vingt-quatre licteurs qui portoient les faiſceaux; & voyant approcher l'autre [k] conſul, il lui envoya faire commandement par un licteur, de renvoyer les faiſceaux qu'on portoit devant lui, de quitter toutes les marques de ſa dignité conſulaire, & de venir le trouver comme ſimple particulier.

Enſuite après avoir commencé par offrir des vœux & des ſacrifices, ce qui eſt le plus beau & le plus juſte de tous les commencemens, & après avoir remontré au peuple que la défaite de Thraſymene ne venoit point de la lâcheté des ſoldats, mais de la négligence de leur général, & du mépris qu'il avoit eu pour les choſes ſaintes & pour les auſpices; il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les dieux, & à deſarmer leur colere. En quoi faiſant, il ne travailloit pas à remplir leur eſprit de ſuperſtition, mais à affermir par la piété leur courage, & à diſſiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du ciel.

[l] Alors furent conſultés les livres ſaints, qu'ils appel-

[i] *Sortit précédé par vingt-quatre licteurs.*) Ceci ne ſe paſſa pas dans Rome, mais à la campagne, après que Fabius ſe fut mis en marche pour aller ſe mettre à la tête des troupes.

[k] Le conſul Servilius, ſon collegue Flaminius ayant été tué.

[l] *Alors furent conſultés les livres ſaints, qu'ils appellent les livres des Sibylles.*) Du tems de Fabius, les trois livres que la Sibylle avoit vendus à Tarquin, & dont j'ai rapporté l'hiſtoire ailleurs, étoient encore en nature; ils durerent juſqu'à l'embraſement du capitole, du tems de Sylla. Ceux qu'on mit à la place, étoient ſuppoſés

appellent livres des Sibylles ; ces livres qu'ils tiennent ſi ſecrets, & qui leur ont été ſouvent ſi utiles ; [m] & l'on aſſure que l'on y trouva des prophéties qui s'accordoient parfaitement avec les évenemens de ce tems-là ; mais il n'étoit pas permis de les divulguer ni de les faire connoître. [n] Après quoi le dictateur, en pleine aſſemblée du peuple, [o] voua aux dieux ce qu'ils appellent *le printems ſacré*, c'eſt-à-dire, qu'il promit de leur ſacrifier tout le fruit que porteroient dans le printems prochain les brebis, les chevres, les vaches & les truies, dans les plaines, les

poſés pour la plûpart, comme on le connoiſſoit par les acroſtiches, choſe inconnue dans ces anciens tems.

[m] *Et l'on aſſûre que l'on y trouva des prophéties, &c.*) Les décemvirs, après avoir conſulté ces livres, ſe garderent bien d'en publier les prédictions ; ils rapporterent ſeulement au ſénat ce qu'il falloit faire, & ce que ces livres ordonnoient.

[n] *Apres quoi le dictateur en pleine aſſemblée du peuple, voua aux dieux.*) Ce n'étoit pas le dictateur qui faiſoit le vœu, mais le pontife.

[o] *Voua aux dieux ce qu'ils appellent le printems ſacré.*) Vouer le printems ſacré, c'étoit vouer de conſacrer aux dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars juſqu'au premier de Mai. Et au commencement, les enfans qui naiſſoient dans ce tems-là, étoient compris dans ce vœu ; mais enſuite on adoucit cette coûtume, & on prit le parti de ſpécifier dans le vœu ce qu'on promettoit : *Quod ver attulerit ex ſuillo, ovillo, caprino, bovillo grege.* On peut voir les remarques ſur Feſtus au mot, *ver ſacrum.*

Ibid. Les Romains exceptoient de ce vœu les enfans, mais d'autres peuples d'Italie les y comprenoient ; & parce qu'ils trouvoient trop cruel de ſacrifier, comme les autres animaux, les enfans nés dans le printems ſacré, ils les élevoient juſqu'en âge d'adoleſcence ; & alors après les avoir voilés, les jettoient hors de leurs confins, afin qu'ils allaſſent chercher d'autres terres & d'autres lieux pour habiter. Mez.

les montagnes, les prairies, & ſur les rivieres de toute l'Italie. [p] Il voua auſſi de faire jouer les grands jeux, [q] juſqu'à la ſomme de trois cens trente-

[p] *Il voua auſſi de faire jouer les grands jeux.*) C'eſt-à-dire les jeux Romains, qui ne furent d'abord que des tournois dans le cirque. Mais on y ajoûta enſuite le ſpectacle du théatre, c'eſt-à-dire qu'on y joignit les jeux Sceniques. C'eſt pourquoi Plutarque dit mot à mot, *qu'il voua les jeux de muſique & de la ſcene.*

[q] *Juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille ſeſterces, trois cent trente-trois dixains & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt.*) Ce paſſage avoit été ſi mal traduit, qu'il étoit impoſſible de faire quadrer la ſomme Romaine avec la ſomme Greque. Plutarque parle ici des ſeſterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette ſeconde guerre Punique, après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque fait de cette monnoie Romaine à la monnoie Greque de ſon tems, doit ſervir à nous faire connoître préciſément le prix qu'il donne aux dixains & aux ſeſterces. Nous ſavons certainement que la drachme vaut dix ſols. Les quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-trois drachmes & deux oboles, ſont donc juſtement 41791. liv. 13. ſols 4. den. de notre monnoie. Pour trouver cette ſomme dans le compte Romain, Plutarque a pris le dixain à dix ſols comme la drachme, & le ſeſterce à deux ſols ſix deniers. Car de cette maniere les trois cent trente-trois mille ſeſterces, avec les trois cens trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791. liv. 13. ſols 4. den. ainſi les deux ſommes quadrent. Mais comme cette ſomme paroît bien forte pour ces tems-là, je ſuis perſuadé que Plutarque a été trompé par ce paſſage de Tite-Live, qui, en parlant de ce vœu, dit dans le livre xxij. *Ejuſdem rei cauſſa ludi magni voti æris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribus, triente.* « Pour » le même ſujet, on voua » les grands jeux juſqu'à la » ſomme de trois cent trente-» trois mille trois cent » trente-trois aſſes, & un » tiers ». Plutarque a cru que le mot *æris* ſignifioit des ſeſterces, mais il ne ſignifie que des *aſſes*, dont les dix faiſoient le dixain, & qui valoient par conſéquent un ſol. Ainſi, ſelon l'hiſtorien Latin, toute la ſomme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois aſſes & un tiers,

trente-trois mille ſeſterces, trois cens trente-trois dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt-trois mille cinq cens quatre-vingt-trois drachmes & deux oboles de notre monnoie greque. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon pourquoi on ſpécifioit préciſément cette ſomme, à moins qu'on ne veuille faire valoir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en diſant [r] que c'eſt de ſa nature un nombre parfait, [s] le premier des nombres impairs, & le commencement

tiers, ne faiſoit que 16666. liv. 13. ſols 4. den. de notre monnoie; ce qui revient à trente-trois mille trois cent trente-quatre drachmes & deux oboles de la monnoie Greque. Cela ſuffit pour l'éclairciſſement de ce paſſage de Plutarque, qui eſt très-conſidérable & très-important, car il peut nous ſervir de tarif pour l'évaluation des monnoies Greques & Romaines.

[r] *Que c'eſt un nombre parfait.*) Il ne faut pas entendre ceci ſuivant la définition d'Euclide, qui dit, que le nombre parfait eſt celui qui eſt égal à toutes les parties aliquotes jointes enſemble, comme ſont 6. & 28. mais ſuivant l'opinion des Pythagoriciens & des Platoniciens, qui enſeignoient que le nombre ternaire eſt le plus parfait de tous pour des raiſons myſtérieuſes. Et quand Plutarque dit que le ternaire eſt le commencement de la pluralité, il parle à la maniere des Grecs qui ont trois nombres en leur déclinaiſon, le ſingulier, le duel & le pluriel, & qui, parlant de pluſieurs choſes, n'uſent point ordinairement du pluriel, s'il n'y en a plus de deux, c'eſt-à-dire trois pour le moins. MEZ.

[s] *Le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité.*) Car *un* n'eſt pas nombre, *deux* n'eſt que diviſion, & par conſéquent *trois* eſt le premier nombre impair, qui ayant en lui un commencement, un milieu & une fin, comprend les premieres différences, & embraſſe les premiers élémens de tous les nombres, c'eſt pourquoi on a dit que trois étoit *tout*. On l'a appellé auſſi *le nombre ſacré*, & on le croyoit le plus propre & le plus convenable pour toutes les choſes qui regardoient la religion.

mencement de la pluralité, & qu'il embraſſe & comprend les premieres différences, & les premiers élémens de tous les nombres, qu'il aſſemble & unit.

Fabius donc en portant le peuple à élever ſon eſprit vers la divinité, & à mettre toute ſa confiance en elle, le rendit plus tranquille ſur l'avenir; & pour lui, mettant toute l'eſpérance de la victoire en lui-même, comme perſuadé que Dieu n'accorde des ſuccès heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal, non pas dans le deſſein de le combattre, [t] mais réſolu de miner la vigueur de ſon armée par la longueur du tems, de le réduire à la derniere diſette par ſon abondance, & de conſumer le petit nombre de ſes troupes, par ſes nombreuſes légions.

Dans cette vue, pour ſe mettre hors d'état d'être inſulté par la cavalerie d'Annibal, il campoit toujours ſur les hauteurs, dans les lieux les plus

[t] *Mais réſolu de miner la vigueur de ſon armée.*) Le ſeul avantage que les troupes d'Annibal avoient ſur celles de Fabius, c'étoit la vigueur & la hardieſſe que leur inſpiroient leurs victoires. Ils étoient encore ſupérieurs en cavalerie; mais les Romains avoient ſur Annibal d'autres avantages, qui étant bien ménagés, devoient néceſſairement leur procurer la victoire; car ils faiſoient des levées très-facilement, & ils avoient toutes ſortes de vivres & de munitions qui leur étoient portés en abondance par les derrieres: de ſorte que pourvus de toutes les choſes néceſſaires, ils n'étoient pas obligés d'aller au fourrage, & de ſortir de leur camp. Fabius les tenoit-là, épiant toûjours les occaſions de tomber ſur les Carthaginois qui alloient fourrager juſqu'à ſes retranchemens, ce qui arrivoit fort ſouvent; Fabius en tuoit tous les jours quelques-uns, & par ce moyen il affoibliſſoit ſes ennemis, & augmentoit le courage de ſes troupes.

plus inacceſſibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi ſe tenoit en repos ; & quand l'ennemi marchoit, il le ſuivoit & le côtoyoit, paroiſſant toûjours aux environs ſur le haut des montagnes, dans une diſtance aſſez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & auſſi aſſez commode pour faire craindre aux ennemis que par ces délais il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à ſon avantage. Mais traînant ainſi les choſes en longueur, il ſe faiſoit mépriſer de tout le monde, & étoit fort décrié dans ſon camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit ni vertu, ni courage. Annibal fut le ſeul qui jugea bien de ſa grande habileté, & qui comprit la maniere dont il avoit réſolu de le combattre ; c'eſt pourquoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût, il falloit l'attirer au combat, ou par adreſſe ou par force ; qu'autrement c'étoit fait des Carthaginois, qui par-là étoient réduits à ne pouvoir ſe ſervir des armes en quoi ils étoient les plus forts, & à voir périr & ſe conſumer inutilement celles en quoi ils étoient les plus foibles, & dont ils manquoient, c'eſt-à-dire, l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruſes, à tous les ſtratagêmes, & pour ainſi dire, à tous les tours de paleſtre, dont il put s'aviſer, comme un bon athlete qui n'oublie rien pour trouver quelque priſe ſur ſon ennemi. Tantôt il s'approchoit de ſon camp, & lui donnoit des allarmes ; tantôt il s'en éloignoit pour l'obliger à le ſuivre & a décamper, tâchant par toute ſorte de moyens de le tirer de la réſolution qu'il avoit priſe de ne point hazarder de combat.

Mais Fabius, convaincu que le parti qu'il

avoit pris, étoit le meilleur & le plus expédient, y demeura toûjours ferme. Le ſeul homme qui lui faiſoit de la peine, c'étoit Minucius, général de la cavalerie, lequel brûlant d'impatience de combattre, & faiſant le brave mal-à-propos, gagnoit les bonnes graces de l'armée, en lui inſpirant une furieuſe ardeur d'en venir aux mains, & en la rempliſſant d'eſpérances vaines, de maniere que les ſoldats ſe moquoient ouvertement de Fabius, [u] l'appellant tout haut *le pedagogue d'Annibal*, & qu'ils élevoient juſqu'au ciel Minucius, l'appellant grand perſonnage, & général plein de valeur & digne de Rome.

Ces louanges augmenterent encore la préſomption & la fougue de Minucius, [x] juſques-là que ſe moquant des campemens de Fabius ſur les montagnes, il diſoit par-tout, *que leur dictateur leur choiſiſſoit au moins de beaux théâtres pour leur*

[u] *L'appellant tout haut le pédagogue d'Annibal.*) Car les fonctions d'un pédagogue, c'eſt de ſuivre les enfans, de les mener par tout, & de les ramener; c'eſt pourquoi, dans le *Phormion* de Térence, Phédria, qui n'avoit d'autre conſolation que de ſuivre ſa maîtreſſe,

Sectari, in ludum ducere & reducere,

eſt appellé pédagogue,

Quid pedagogus ille, qui citharistriam, &c.

[x] *Juſque-là que ſe moquant des campemens de Fabius.*) Tite-Live fait ſur cette audace de Minucius une réflexion qu'on ne ſera peut-être pas fâché de lire ici. Il dit, « que Minucius s'élevoit par » l'art de rabaiſſer ſes ſupérieurs, & que cet art, » quoique très-mauvais, s'eſt » fortifié, & s'eſt accru par » les trop grands ſuccès d'un » nombre infini, qui s'en » ſont ſervis très-utilement. *Premendorumque ſuperiorum arte, quæ peſſima ars nimis proſperis multorum ſucceſſibus crevit, ſeſe extollebat.* Cet art n'eſt pas déchu de notre tems.

leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie ; & il demandoit aux amis de Fabius, *ſi ſe défiant de la terre, comme d'un poſte peu ſûr, il n'iroit pas camper dans le ciel avec ſon armée, ou ſi c'étoit pour ſe dérober aux ennemis, qu'il alloit ſe cachant dans les brouillards & dans les nues.*

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces diſcours, & lui conſeilloient de mettre fin à ces médiſances & à ſa honte par un combat ; mais ſans s'émouvoir, il leur dit : *Ce ſeroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur parois, ſi la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faiſoit changer de réſolution. Quand on craint pour ſa patrie, on craint ſans honte ; au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes, & de ſe laiſſer abattre à leurs calomnies & à leurs reproches ; c'eſt à faire à un homme indigne d'un ſi grand commandement, & qui eſt l'eſclave de ceux dont il doit être le maître, & qu'il doit retenir & corriger quand ils penſent mal.*

Après cela Annibal tomba dans une fort grande mépriſe ; car voulant s'éloigner de Fabius, & mener ſon armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage, il commanda aux guides de le conduire d'abord après ſouper [y] dans les campagnes de Caſinum ; [z] mais les guides n'ayant

[y] *Dans les campagnes de Caſinum.*) Ce n'étoit pas ſeulement pour le fourrage qu'Annibal vouloit gagner Caſinum, ſa principale vue étoit de ſe mettre en état d'empêcher Fabius de ſecourir ſes alliés, & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poſte.

[z] *Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cauſe de la prononciation étrangere.*) Annibal, en trainant la ſeconde ſyllabe de *Caſinum*, prononça ce mot comme s'il avoit été de quatre ſyllabes, au lieu de trois ; & c'eſt ce qui fit la mépriſe des guides qui entendirent *Caſilinum*.

n'ayant pas bien entendu à cauſe de la prononciation étrangere, jetterent ſon armée dans les extrémités de la Campanie, près de la ville de Caſilinum, au milieu de laquelle paſſe [a] le fleuve Lothronus que les Romains appellent Vulturne. C'eſt un pays environné de montagnes coupées par un vallon qui s'étend juſqu'à la mer, où les eaux du fleuve qui s'y décharge font de grands marais & des bancs de ſable fort profonds, ſuivis d'une rade fort dangereuſe, où l'on ne peut trouver nul abri.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée, Fabius, qui connoiſſoit parfaitement les chemins, fit occuper l'iſſue de ce détroit par un corps de quatre mille hommes, plaça le reſte de ſon armée ſur les hauteurs des environs; & avec ſes meilleures troupes & les plus légeres, tombant ſur l'arriere-garde des Carthaginois, il mit toute leur armée en déſordre & leur tua huit cent hommes. Annibal voulut donc ſe retirer d'un lieu ſi déſavantageux, & ayant appris la bévue de ſes guides & le danger où ils l'avoient jetté, il les fit tous mettre en croix: mais parce qu'il déſeſperoit de pouvoir forcer & chaſſer les ennemis qui étoient maîtres des hauteurs, & que ſes troupes étoient extrémement abattues & découragées de ſe voir priſes comme dans un piége, ſans eſpérance d'en pouvoir jamais ſortir, il réſolut de tromper ſes ennemis par ce ſtratagême; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche

[a] *Le fleuve Lothronus.*) Polybe le nomme *Athurnus*. Mais ce nom eſt corrompu, ou dans Polybe, ou dans Plutarque.

torche faire de ſarmens ou de broſſailles ſeches ; & qu'à l'entrée de la nuit, ſur un ſignal qui ſeroit donné, on allumât ces torches, & qu'on chaſsât ces bœufs vers les ſommets des montagnes, du côté des détroits & des paſſages que gardoient les ennemis.

Pendant qu'on prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour l'exécution de cet ordre, de ſon côté il range ſon armée en bataille ſur la brune, & la fait avancer au petit pas. Les bœufs, tandis que le feu, qu'ils portoient à leurs cornes, fut petit & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les paſteurs & les bouviers, qui gardoient leurs troupeaux ſur les collines, étoient émerveillés de voir ces torches qui éclairoient tous les lieux d'alentour, & ils penſoient que ce fût une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux ; mais ſitôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu juſqu'au vif, & que les bœufs, agités par la douleur & ſecouant leurs têtes, ſe furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine ; effarouchés & pleins de douleur & de rage, ils ſe mirent à courir comme furieux à-travers ces montagnes, la tête & la queue enflammées, & mettant tout en feu ſur leur chemin. Ce fut un terrible ſpectacle pour ceux qui gardoient les détroits ; car ces torches leur paroiſſoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effraient & ſe troublent, penſant que les ennemis viennent les aſſaillir & les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder ſon poſte, ils s'enfuient tous vers leurs camp, & abandonnent les paſſages. L'infanterie légere d'Annibal s'en ſaiſit en même tems, &

donne

donne le loisir au reste de l'armée de défiler sans crainte & sans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal ; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés étoient tombés entre ses mains : mais parce qu'il craignoit quelque embuscade pendant les ténebres, il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes ; & à la petite pointe du jour [b] il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie légere ; il se fait là plusieurs escarmouches dans ces détroits ; ces bataillons sont mis en désordre, jusqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçu fit passer du front à la queue quelques troupes d'Espagnols, hommes légers & dispos, & accoûtumés à gravir sur les roches & sur les montagnes. Les Espagnols donnerent si à propos sur les Romains pesamment armés, qu'ils en tuerent un fort grand nombre & obligerent Fabius à se retirer ; ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour réduire Annibal par sa bonne conduite & par sa prudence, il se trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laissé vaincre par son ennemi. De plus, Annibal, voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui, n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit près de là des terres qui lui appartenoient en propre, qu'il ordonna à ses troupes de brûler & de ruiner tous les environs, & leur défendit de-

[b] *Il tomba sur les derniers bataillons.*) Polybe écrit que ce fut sur l'infanterie qu'Annibal avoit envoyée pour occuper les hauteurs, après en avoir chassé les ennemis.

[c] *Les*

de toucher à celles de Fabius, & y mit lui-même des gardes pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort & qu'on n'en détournât la moindre choſe.

Cette nouvelle portée à Rome donna encore plus de priſe à la cabale & plus de force à la calomnie. Les tribuns ne ceſſoient de déclamer contre lui dans les aſſemblées du peuple, excités & pouſſés principalement par Métilius qui n'agiſſoit point en cela par aucune haine particuliere qu'il eût pour Fabius; mais il étoit proche parent de Minucius général de la cavalerie, & il eſpéroit que le blâme, que l'on donneroit à Fabius, tourneroit à l'avantage & à la gloire de ſon collegue. Le ſénat étoit auſſi fort irrité & n'approuvoit nullement le traité qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachat des priſonniers; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme; & que celui, qui en auroit encore de ſon côté, [c] les rendroit tous pour deux cent cinquante drachmes par tête. L'échange fait ſur ce cartel, il ſe trouva qu'Annibal avoit encore deux cent quarante-ſept Romains. Le ſénat refuſa d'envoyer leur rançon, & fit de grandes plaintes de Fabius; [d] lui reprochant que, contre la dignité & la ma-

[c] *Les rendroit tous pour deux cent cinquante drachmes.*) Tite-Live dit, *argenti pondo bina & ſelibras in militem præſtaret.* « Qu'il donneroit deux livres & demie » d'argent pour chaque ſoldat ». Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs, c'eſt-à-dire la mine, faiſoient le *pondo* des Romains, la livre, & que cette livre valoit cinquante livres de notre monnoie. Cela nous doit ſervir de regle pour évaluer toutes les ſommes dont il eſt parlé dans les anciens.

[d] *Lui reprochant que contre la dignité & la majeſté de Rome.*)

majeſté de Rome, & au grand préjudice de la république, il rachetoit des hommes qui, ayant les armes à la main, avoient été aſſez lâches pour devenir la proie de leurs ennemis.

Fabius, informé de tous ces emportemens du ſénat, ſouffrit patiemment ſa colere; mais parce qu'il ſe trouvoit ſans argent, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre ni à manquer de parole ni à abandonner ſes citoyens, il envoya ſon fils Quintus Fabius à Rome, avec ordre de vendre ſes terres & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été exécuté avec toute la diligence poſſible, & Quintus étant de retour à l'armée avec l'argent, [e] Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu, & retira les priſonniers. La plûpart voulurent le rembourſer dans la ſuite; mais il ne voulut rien prendre & leur donna à tous leur rançon.

Après cela Fabius, étant rappellé à Rome par

Rome.) C'eſt un ſentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une ode; & c'eſt ainſi qu'Horace fait parler Régulus dans l'ode V. du livre iij. Mais je doute fort que le ſénat eût ces penſées en cette occaſion: auſſi Tite-Live n'en dit pas un ſeul mot, au contraire il fait entendre que cet article de la rançon ayant été propoſé pluſieurs fois au ſénat, & le ſénat différant toûjours de faire compter l'argent, parce que Fabius avoit fait cet échange ſans ſa participation, *quoniam non conſuluiſſet patres*, enfin il prit le parti d'envoyer ſon fils à Rome, &c.

[e] *Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.*) Cela montoit à une ſomme aſſez conſidérable; car le rachat de ces deux cent quarante-ſept priſonniers, à deux cent cinquante drachmes chacun, ou cent vingt-cinq livres, revenoit à ſoixante-un mille ſept cent cinquante drachmes, c'eſt-à-dire à trente mille huit cent ſoixante-quinze livres de notre monnoie.

par les prêtres pour les ſacrifices, laiſſa ſon armée à Minucius ; & ne ſe contenta pas de lui ordonner, comme ſon dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voie du conſeil comme ſon ami, & eut même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plutôt parti, que Minucius oublia ſes ordres & ſes remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entr'autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de ſon armée, il attaqua ceux qui étoient reſtés dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens ; & après que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, [f] il ſe retira en ſûreté ſans avoir fait aucune perte. Ce ſuccès lui inſpira un orgueil & une arrogance ſans bornes, & remplit ſon ame d'une audace pleine de témérité.

Auſſi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage qu'on exagéroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit : *Qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Mais le peuple, plein de joie & d'eſpérance, courut à la place ; & le tribun Métilius, montant ſur la tribune, lui fit un long diſcours où il exaltoit extrémement Minucius & accuſoit ouvertement Fabius, non pas de molleſſe

f Il ſe retira en ſûreté ſans avoir fait aucune perte.) D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'eſt pourquoi Tite-Live écrit : *Tamen in tam pari prope clade famam egregiæ victoriæ cum vanioribus litteris magiſtri equitum Romam perlatam* ; & en parlant de cet avantage, il dit : *Læto verius dixerim, quam proſpero eventu pugnatum.*

leſſe & de lâcheté, mais de perfidie ; enveloppant dans la même accuſation les premiers & les plus puiſſans de Rome, & faiſant entendre : *Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre pour opprimer le peuple, & qu'ils avoient mis la ville ſous la domination d'un monarque ſouverain & indépendant, qui par ſes remiſes donneroit le tems à Annibal de s'affermir dans leur pays, & de faire venir d'Afrique une nouvelle armée qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.*

Fabius, ſe préſentant pour parler à ſon tour, ne daigna pas ſe juſtifier des accuſations du tribun ; mais hauſſant la parole, il dit : *Que, ſans perdre inutilement le tems, on penſât à achever les ſacrifices & les ſaintes cérémonies, afin qu'il s'en retournât promptement à l'armée pour châtier la témérité de Minucius qui contre ſes ordres avoit attaqué l'ennemi.*

A ces paroles, il s'eleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le peuple qui craignoit avec raiſon pour la vie de Minucius. Car le dictateur a pouvoir de mettre en priſon & de faire mourir qui bon lui ſemble ſans autre formalité ; & ils penſoient tous que, puiſque Fabius avoit renoncé à ſa douceur naturelle, il falloit que ſa colere fût ſi grande, qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiſer. C'eſt pourquoi, pleins de reſpect & de crainte, ils ſe calmerent & ſe tinrent tous en repos. Le ſeul Métilius, que ſa charge de tribun mettoit en sûreté & rendoit inviolable, car c'eſt la ſeule qui ſubſiſte & qui retienne ſon autorité, quand il y a un dictateur, toutes les autres étant ſupprimées, preſſoit extrémement le peuple, le conjurant de ne pas abandonner Minucius ; & de ne pas ſouffrir qu'il eût le ſort de T. Manlius à qui ſon propre pere

Man-

Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête, parce qu'il avoit remporté une victoire ſignalée, & avoit été couronné; il l'exhorta à dépouiller Fabius de cette puiſſance tyrannique de la dictature, & de ſe mettre entre les mains de Minucius qui ſeul vouloit & pouvoit les ſauver.

Le peuple ému par ſes diſcours, n'oſa pourtant pas contraindre Fabius à dépoſer la dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris; il ordonna ſeulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée, & auroit dans la guerre une puiſſance égale à celle du dictateur, nouveauté juſqu'alors inconnue, & qu'on revit bientôt pour la ſeconde fois après la défaite de Cannes; car [g] le dictateur M. Julius étant au camp, on élut à Rome Fabius Butéo ſecond dictateur, pour remplir le ſénat extrémement diminué par la mort d'un fort grand nombre de ſénateurs qui avoient été tués à cette bataille. Mais il y eut cette différence, que Fabius Butéo, après qu'il eut paru en public & qu'il eut nommé les ſénateurs, renvoya ſur l'heure même ſes licteurs; & ſe dérobant à la foule, qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il ſe mêla parmi le peuple, & demeura ſur la place vaquant à ſes affaires domeſtiques comme ſimple particulier.

Les Romains, après avoir égalé Minucius à leur

[g] *Le dictateur M. Junius étant au camp.*) Cette hiſtoire eſt dans Tite-Live, livre xxiij. qui, au livre précédent, rapporte comme Junius fut créé dictateur la même année, ſeconde de la guerre, en laquelle le conſul Flaminius avoit été défait auprès de Thraſymene. MEZ.

leur dictateur, croyoient bien que celui-ci trouveroit sa puissance considérablement affoiblie par ce partage, & qu'il en seroit extrémement ment humilié; mais ils ne connoissoient pas ce personnage : [h] Fabius ne crut point que leur ignorance pût être un malheur pour lui. Mais comme le sage Diogene répondit à quelqu'un qui lui disoit : *Ces gens-là se moquent de toi : Et moi*, lui dit-il, *je ne me tiens point pour moqué*, jugeant fort bien que ceux-là sont seuls moqués qui donnent lieu à la moquerie, & en sont émus & troublés : tout de même, Fabius, pour ce qui le regardoit, fut insensible à cette injure, donnant par-là une preuve bien manifeste de la vérité de cet axiome de quelques philosophes : *Qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être déshonoré ni injurié.* Mais par rapport au bien public il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple qui venoit de donner à un téméraire le moyen de satisfaire à la guerre sa folle ambition. Craignant donc que troublé par la vaine gloire & aveuglé par son orgueil, il ne se hâtat de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome sans qu'on le sût.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traitable, mais plein de fierté & d'arrogance, & qui prétendoit commander l'armée à son tour. [i] C'est à quoi Fabius ne voulut

[h] *Fut insensible à cette injure.*) Car il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple, en lui égalant Minucius en puissance, n'avoit pu le lui égaler dans l'art de s'en servir & de commander. *Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.*

[i] *C'est à quoi Fabius ne voulut jamais consentir.*) Plutarque suit ici Tite-Live, qui écrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandassent chacun l'armée, un

lut jamais consentir; & pour l'éviter il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toujours la moitié, que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. [k] Il retint donc pour lui la premiere & la quatrieme légion, & donna à Minucius la seconde & la troisieme. Ils partagerent de même la cavalerie & les troupes des alliés.

Minucius ne pouvoit se tenir qu'il ne se vantât & ne se glorifiât hautement que pour l'amour de lui on avoit rabaissé & ravalé la majesté de la souveraine puissance. Et Fabius ne cessoit de lui remontrer que : *S'il étoit sage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Que si pourtant il en vouloit à toute force à son collegue, il avoit à lui proposer un combat fort honnête & fort glorieux, c'étoit de faire en sorte qu'il parût par toutes ses actions que lui, qui avoit éte si honoré par le peuple, & qui*

un ou plusieurs jours, & que Fabius s'y opposa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, l. iij. pag. 253. que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour-à-tour l'armée, ou de partager les légions, & que Minucius aima mieux que les légions fussent partagées. Le meilleur avis étoit sans doute ce partage des troupes, comme la suite le prouva manifestement. Quelle apparence donc que ce fût l'avis de Minucius, plûtôt que celui de Fabius ? Un homme aussi vain & aussi téméraire que Minucius, auroit il pris le parti le plus sage & le moins capable de flatter son ambition & sa vanité ?

[k] *La premiere & la quatrieme légion, &c.*) Tite-Live, livre xxij. dit au contraire que Fabius remit à Minucius la premiere & la quatrieme légion, & retint pour soi la seconde & la troisieme. MEZ.

qui avoit remporté la victoire par ſes ſuffrages, il ne veilloit pas avec moins de ſoin au ſalut & à la ſûreté de ſes citoyens, que celui qui en avoit été ſi maltraité. Minucius, prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard; & ſe mettant à la tête des troupes qui étoient à ſes ordres, il alla camper dans un lieu [l] ſéparé. Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui ſe paſſoit entr'eux, & il étoit ſans ceſſe à épier l'occaſion d'en tirer avantage.

Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline dont il n'étoit pas bien difficile de ſe rendre maître, & qui étant occupée pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroiſſoit toute unie, parce qu'elle étoit nue & entiérement découverte; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux aſſez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas ſe ſaiſir de cette hauteur à la dérobée, comme il le pouvoit facilement; mais il la laiſſa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Si-tôt donc qu'il eut vu que Minucius s'étoit ſéparé de Fabius, il jetta la nuit de [m] l'infanterie & quelque cavalerie dans ces creux & dans ces ravins; & le lendemain, dès que le jour fut aſſez grand, il envoya, à la vue de l'armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poſte, afin d'engager l'ennemi à le diſputer.

Cela réuſſit comme il l'avoit prévu : Minucius

[l] A quinze cent pas de Fabius. *Polyb.*

[m] Cinq cent hommes de cheval, & cinq mille hommes de pied. *Polyb.*

cius détacha d'abord ſon infanterie légere; il la fit ſoutenir enſuite par ſa cavalerie; & enfin, voyant qu'Annibal même marchoit au ſecours de ceux qui étoient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces, & attaqua vigoureuſement ceux qui combattoient ſur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre & la Fortune long-tems douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal, voyant que Minucius avoit donné dans le piége, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queue, il leur donna le ſignal. En même tems elles ſe levent bruſquement; & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtés ſur les Romains avec tant de furie, qu'elles renverſent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un déſordre & un effroi qu'on ne ſauroit décrire; l'audace même de Minucius en fut preſque entiérement abattue. Il regardoit les capitaines au viſage l'un après l'autre, il n'y en avoit pas un qui osât faire ferme ni ſoutenir ſeulement la vûe de l'ennemi; ils prenoient tous la fuite ſans pouvoir pourtant ſe ſauver; car les Nomades déja victorieux s'étoient répandus dans la plaine, & faiſoient main-baſſe ſur tous ceux qui s'écartoient.

Les Romains étant réduits à cette extrémité, le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius qui, ayant prévu ce qui devoit arriver, tenoit toûjours ſes légions ſous les armes, & attendoit le ſuccès du combat dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ſes coureurs, mais qu'il regardoit lui-même de deſſus une hauteur qui étoit près de ſon camp. Quand il vit donc l'armée en déroute & enveloppée de tous côtés, & qu'il entendit le cri des ſoldats con-

me de gens qui n'avoient plus le courage de ſe défendre, mais qui étoient ſaiſis de frayeur, & qui tournoient le dos, il frappa ſur ſa cuiſſe; & pouſſant un grand ſoupir, il dit à ceux qui étoient près de lui : *O dieux, que Minucius s'eſt bien perdu plutôt que je ne penſois, & plus tard qu'il ne vouloit!* Et après avoir commandé aux enſeignes d'avancer & à toute l'armée de les ſuivre, il cria à haute voix : *Soldats, allons au ſecours de Marçus Minucius qui eſt ſi brave homme & qui a tant d'amour pour ſon pays. Si l'ardeur, avec laquelle il a voulu chaſſer trop promptement l'ennemi, lui a fait commettre quelque faute, nous l'en reprendrons une autre fois.*

En achevant ces mots, il charge les Numides qui étoient dans la plaine & les diſſipe; de-là il fond ſur ceux qui pourſuivoient les Romains, & taille en pieces ceux qui lui font tête, les autres plient & prennent la fuite de peur d'être enveloppés à leur tour. Annibal, voyant la fortune changée, & Fabius qui, l'épée à la main, avec une vigueur fort au-deſſus de ſon âge, ſe faiſoit jour au-travers des combattans, & perçoit juſqu'au haut de la colline où étoit Minucius, fit ceſſer le conbat; & ayant commandé aux trompettes de ſonner la retraite, il ramena ſes troupes dans ſon camp : les Romains furent auſſi fort aiſes de ſe retirer. Comme Annibal s'en retournoit, il dit à ſes amis qui étoient autour de lui : *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-ſouvent, que le gros nuage qui étoit ſur ces montagnes creveroit enfin & verſeroit ſur nous quelque grand orage.*

Après le combat, Fabius, ayant ramaſſé les dépouilles des ennemis qui étoient reſtées ſur le champ de bataille, rentra dans ſon camp ſans laiſſer

laiſſer échapper une ſeule parole outrageuſe ou fâcheuſe contre ſon collegue. Mais Minucius fit d'abord aſſembler ſon armée, & lui dit: *Mes compagnons, ne point commettre de fautes dans les grands emplois, cela eſt au-deſſus de la nature humaine; mais tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir, c'eſt ce qui eſt au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la ſageſſe. J'avoue donc que j'ai beaucoup moins de ſujet de me plaindre de la Fortune, que je n'en ai de m'en louer: car ce que je n'avois point appris dans toute ma vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un jour. Je viens de me convaincre que, bien loin d'être capable de commander aux autres, j'ai beſoin de quelqu'un qui me commande; & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter ſur ceux à qui il m'eſt beaucoup plus glorieux de céder. Vous n'avez déſormais, mes compagnons, qu'un ſeul dictateur qui marchera à votre téte. La ſeule occaſion où je veux encore vous commander, c'eſt pour aller lui témoigner la reconnoiſſance que nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple en me ſoumettant à ſes ordres & en lui obéiſſant le premier.*

En même tems, après avoir commandé qu'on portât les aigles & qu'on le ſuivît, il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ſes retranchemens, il alla droit à ſa tente. Toute l'armée étonnée & ſurpriſe attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant ſorti de ſa tente, Minucius fit planter devant lui les enſeignes, & l'appella à haute voix *ſon pere*. Ses ſoldats appellerent ceux de Fabius leurs patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit appaiſé, & les deux armées ſe tenant dans le ſilence, Minucius s'adreſſa à Fabius, & lui dit:

[m] *Mon dictateur, vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien ſignalées, par votre valeur vous avez vaincu les ennemis; & par votre prudence & par votre généroſité vous avez vaincu votre collegue. Par l'une de ces victoires vous nous avez ſauvés, & par l'autre vous nous avez inſtruits; & autant que ma défaite par Annibal a été honteuſe & funeſte, autant l'avantage que vous avez eu ſur moi, m'a été ſalutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere, n'ayant point de nom plus vénérable que je puiſſe vous donner, quoique l'obligation que je vous ai ſoit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde: car je ne lui dois que la vie moi ſeul, au lieu qu'avec la vie je vous dois auſſi le ſalut de tous ces vaillans hommes.* En finiſſant ces paroles, il embraſſa Fabius. Ses ſoldats embraſſerent de même leurs camarades qui étoient devenus leurs libérateurs. Ils ſe jettoient au cou les uns des autres & ſe baiſoient avec tous les témoignages d'une affection réciproque, [*] de maniere que le camp étoit rempli d'allégreſſe. On ne voyoit par-tout que des larmes que la joie & la tendreſſe faiſoient verſer.

* Après cela Fabius ſe démit de la dictature, &

[m] Ce diſcours & le précédent, méritent d'être comparés avec ceux de Tite-Live, livre xxij.

[*] *De maniere que le camp étoit rempli d'allégreſſe.*) Polybe fait ici une réflexion qui mérite d'être rapportée; il dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment quel grand avantage la prudence d'un général & un jugement ferme & plein de ſens, ont ſur la témérité & la folle préſomption d'un homme qui n'eſt que ſoldat.

* *Après cela Fabius ſe démit de la dictature, & l'on recommença à créer des conſuls.*) Quand Fabius ſe démit de la dictature, on ne nomma pas de nouveaux conſuls. Selon Tite-Live, il remit l'armée entre les mains des conſuls de cette année-là, Cnéus Servilius & C. Atti-

& l'on recommença à créer des consuls. Les premiers qui furent choisis, continuerent de faire la guerre à la maniere & selon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en secourant leurs alliés & en entretenant les villes dans la fidélité & dans le devoir. ° Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure, & qui étoit fort connu par sa témérité & par le crédit que ses lâches flatteries lui avoient acquis auprès du peuple, n'eut pas plutôt été élevé au consulat, qu'il fit paroitre que, par son peu d'expérience & par son audace, il alloit risquer le tout pour le tout; car il ne cessoit de crier dans toutes les assemblées que la guerre dureroit toujours pendant qu'on auroit des Fabius pour capitaines. Il ne demandoit qu'un seul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Avec

Atilius Régulus, qui avoit été mis à la place de Flaminius qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir, livre xxij. 31. & selon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des consuls de l'année suivante: *Comme le tems des comices consulaires approchoit*, dit-il, livre iij. *les Romains nommerent consuls L. Æmilius Paulus & Térentius Varro; après quoi les dictateurs se démirent de leur charge; & les consuls de l'année précédente, Cn. Servilius & M. Atilius Régulus, ayant été nommés proconsuls par le consul Æmilius Paulus, & ayant pris le commandement des armées, en disposerent selon qu'ils le jugerent à-propos.*

° *Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure.*) Il étoit fils d'un boucher, & il avoit lui-même servi son pere à son commerce. Se voyant assez riche, il voulut pousser sa fortune, & s'attacha au barreau. Il s'insinua si bien dans les bonnes graces du peuple par ses flatteries, & en protégeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands honneurs; il fut questeur, édile, préteur, & enfin consul.

Avec ces discours hautains, il assembla de si grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient eues sur les bras; [p] car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans; ce qui jetta Fabius & tous les gens de bons sens dans une fort grande crainte; parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome si elle perdoit une si nombreuse jeunesse qui étoit la fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fabius prenant en particulier [q] Paul Emile, l'autre con-

[p] *Car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans.*) On ne sauroit mieux apprendre que de Polybe la coûtume des Romains sur la levée des troupes. Car cet auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vû pratiquer. Voici donc ce qu'il assûre qui se pratiquoit en ce tems-là. Les Romains mettoient tous les ans sur pied quatre légions, chacune de quatre mille hommes d'infanterie, & de deux cent chevaux; dans les tems difficiles, ils les faisoient de cinq mille hommes, & de trois cent chevaux; on ajoûtoit autant d'infanterie Latine, & de la cavalerie trois fois autant, de sorte que chaque légion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cent chevaux. En cette occasion, ce qui ne s'étoit jamais vû, au lieu de quatre légions on en leva huit, & par conséquent l'armée Romaine fut de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & de six mille quatre cent chevaux.

[q] *Paul Emile, l'autre consul.*) L. Æmilius Paulus fut consul la premiere fois avec M. Livius Salinator, un an devant qu'Annibal passât en Italie, qui étoit le 535. de la fondation de Rome. Durant ce premier consulat, il fit la guerre en Esclavonie, & la subjugua entiérement, après qu'il en eut chassé Démétrius Pharius, comme raconte Polybe, liv. iij. Mais l'auteur des *Vies des hommes illustres* & Zonaras disent que les deux consuls furent à cette guerre, & qu'ils triompherent tous deux des Illyriens. A leur retour, Livius Salinator fut accusé devant le peuple & condamné à une grosse amende, pour avoir partagé le butin aux soldats trop inégalement, à ce que dit Frontin, livre iv.

ou,

conſul, qui avoit beaucoup de capacité pour la guerre, mais qui n'étoit pas agréable au peuple, & qui même à ce nom de peuple étoit toujours tremblant depuis qu'il l'avoit condamné à quelque amende, il l'exhortoit & l'encourageoit à s'oppoſer à la folie de ce conſul, l'aſsûrant *qu'il n'auroit pas tant à défendre ſa patrie contre Annibal, que contre ſon collegue : car ils demanderont tous deux le combat avec empreſſement. Mais Varron le demandera, parce qu'il ne connoît pas aſſez ſes forces ; & Annibal, parce qu'il connoît trop ſa foibleſſe. Croyez-moi donc, Paul Emile*, continua-t-il, *ſur les affaires d'Annibal ; je ſuis plus digne d'être cru que Varron. Je vous aſsûre que, ſi perſonne ne combat contre lui cette année, il eſt impoſſible qu'il ne quitte l'Italie ; ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opiniâtre à y demeurer. Car juſqu'ici, quoiqu'il ſemble victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un ſeul de ſes ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le ſien ; & il ne lui reſte pas la troiſieme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique.* A cela on dit que Paul Emile répondit : *Pour moi, Fabius, quand je conſidere l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'eſt plus avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis, que de retomber vivant entre celles de mes citoyens ; mais puiſque Rome eſt réduite à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous paroître ſage capitaine, plutôt à vous ſeul en*

ou, comme dit l'auteur des *Vies des hommes illuſtres*, il fut condamné comme atteint & convaincu de péculat. Paul Emile fut auſſi accuſé & condamné, comme dit Plutarque ; mais il ne fut pas traité ſi rudement que ſon compagnon ; puiſque Tite-Live, livre xxij. dit qu'il échappa comme à-demi brûlé de la condamnation de ſon collegue, & de la ſienne propre. Mez.

r *Mais*

en ſuivant vos conſeils, que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti. Avec cette ferme réſolution il partit pour l'armée. [r] Mais Varron, ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour, [s] alla camper devant Annibal ſur la riviere d'Aufide près du bourg de Cannes; & le lendemain, des la pointe du jour, il fit expoſer le ſignal de la bataille, qui eſt un manteau de pourpre que l'on arbore ſur la tente du général.

D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir la hardieſſe de ce nouveau capitaine & le grand nombre de ſes troupes qui ſurpaſſoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes, & étant allé à cheval avec une petite ſuite ſur une éminence d'où il voyoit les ennemis déja en bataille; comme un de ceux qui le ſuivoient, nommé Giſcon, homme d'auſſi grande conſidération que lui & de pareille dignité, lui eut dit, *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant*, Annibal, fronçant le ſourcil, lui répondit,

[r] *Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.*) Plutarque ſe trompe ici ſur la coûtume des Romains. Varron n'obtint point cela par ſes prieres & par ſes cabales, c'étoit le droit de ſa charge; car, comme Polybe l'a remarqué en termes exprès, telle étoit la coûtume des Romains, les conſuls commandoient l'armée tour-à-tour.

[s] *Alla ſe camper devant Annibal ſur la riviere d'Aufide, près du bourg de Cannes.*) Avant cela, il s'étoit paſſé une action que Plutarque oublie, & dans laquelle les Romains, commandés par Paul Emile, eurent l'avantage, parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été ſoûtenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-ſept cent hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

dit : *Mais il y a une choſe plus étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prends pas garde.* Giſcon lui demanda ce que c'étoit : *C'eſt*, dit Annibal, *que, dans tout ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toi.* A ce bon mot qu'on n'attendoit point, tout le monde s'étant pris à rire, ils deſcendirent de la colline ; & en marchant ils faiſoient part de cette plaiſanterie à tous ceux qu'ils rencontroient, de maniere qu'en un moment ce ne fut qu'une riſée univerſelle. Annibal même & ceux qui l'accompagnoient, ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois qui ſe perſuaderent que leur général n'avoit pas ri de ſi bon cœur, juſqu'à plaiſanter à la vue d'un ſi grand péril, qu'il ne vît bien qu'il pouvoit sûrement mépriſer ſes ennemis.

Annibal, dans cette journée, [t] uſa de deux ruſes qui lui furent d'une très-grande utilité. La premiere fut pour gagner l'avantage du poſte ; car il trouva moyen de faire que ſon armée tournât le dos [u] à un vent impétueux & brûlant qui ſouffloit alors, & qui, élevant de cette campagne raſe & ſablonneuſe une pouſſiere embraſée, la portoit par-deſſus les bataillons des Car-

[t] *Il uſa de deux ſtratagemes.*) Tite-Live, livre xxij. en ajoûte un troiſieme. Cinq cens Numides feignirent de ſe venir rendre aux Romains ; & au fort de la bataille, ils les attaquerent par derriere, & les mirent en grand deſordre. MEZ.

[u] *A un vent impétueux & brûlant qui ſouffloit alors.*) Tite-Live appelle ce vent *Vulturne*, qui ſouffle entre le levant & le midi, le ſud-eſt : ce qui s'accorde parfaitement avec la ſituation des Romains dans cette bataille, car ils étoient tournés vers le midi, en biaiſant pourtant un peu du côté de l'eſt.

Carthaginois dans les yeux des Romains, de maniere que, ne pouvant la ſoutenir, ils étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

* La ſeconde ruſe fut dans l'ordonnance de ſes troupes; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les aîles, il ſe plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le diſpoſa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrémement les deux aîles; en même tems il ordonna aux aîles que, lorſque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le pouſſant vivement ils l'auroient renverſé au-delà de leur ligne juſqu'au centre, ils avançaſſent bruſquement leur pointe des deux côtés, & envelopaſſent ainſi l'ennemi en le prenant par ſes flancs & par derriere; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains. Car le front n'eut pas plutôt plié, & les Romains, pourſuivant leur pointe, n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille, de maniere qu'au lieu d'une pointe il préſentoit un croiſſant, que les officiers des troupes choiſies firent fermer l'ouverture du croiſſant par les deux aîles; ce qui expoſa à la bou-

* *La ſeconde ruſe fut dans l'ordonnance de ſes troupes.*) Polybe dans ſon troiſieme livre, & Tite Live dans le livre vingt-deux, ont décrit au long l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal, mais ils ſe ſont expliqués fort obſcurément l'un & l'autre, & ceux qui les ont traduits ou commentés, ont encore augmenté cette obſcurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conférant ce texte de Plutarque avec ces deux originaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma traduction l'ordonnance des deux armées, de maniere que le lecteur en puiſſe avoir une intelligence nette, & s'en faire une ſorte de plan.

boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

On dit encore qu'il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeſte. Paul Emile fut jetté à terre par ſon cheval qui vraiſemblablement avoit été bleſſé. Les cavaliers, qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à ſon ſecours : toute la cavalerie, s'étant apperçue de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre ; c'eſt pourquoi ils quitterent leurs chevaux & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il dit tout haut : *Je les aime mieux de cette maniere que ſi on me les livroit pieds & poings liés.* Mais toutes ces particularités ſont au long dans ceux qui ont écrit le détail de cette bataille.

Pour ce qui eſt des conſuls, Varron ſe ſauva à cheval dans la ville de Venuſe avec peu de gens ; & Paul Emile entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient reſtés dans ſes plaies, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'aſſit ſur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de ſang, qui lui enſanglantoit tout le viſage, l'avoit ſi fort défiguré qu'il n'étoit pas reconnoiſſable, & que ſes amis & ſes domeſtiques paſſoient près de lui ſans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentulus, jeune homme de maiſon Patricienne, qui l'ayant reconnu s'approcha, mit pied à terre & lui préſenta ſon cheval, le conjurant de s'en ſervir & de ſe conſerver pour ſes citoyens qui avoient alors plus beſoin que jamais d'un bon conſul. Paul Emile rejetta ſes prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il verſoit en abondance ; & quand il le vit remon-

té, il lui mit sa main dans la sienne, lui dit, en se soulevant un peu : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui feras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée ; mais qu'il a été vaincu premiérement par son collegue, & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congédia, se jetta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué avec les autres. [y] On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tués, & quatre mille faits prisonniers, sans compter les dix mille qui, le lendemain du combat, furent pris dans les deux camps.

Après cette grande victoire, [z] les amis d'Annibal lui conseilloient de poursuivre sa pointe, lui représentant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards, & qu'à cinq jours de-là il souperoit dans le capitole : & il n'est pas aisé de dire la raison qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporisement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon génie ou de quelque dieu favorable aux Romains, qui se mit au-devant de lui pour empêcher la derniere ruine de Rome. Et l'on assûre

y On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tués.) Polybe met soixante-dix mille morts, & plus de dix mille prisonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cens Afriquains ou Espagnols, & environ deux cens hommes de cheval. Et sur cette victoire d'Annibal, il fait cette réflexion, qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que son ennemi, & être plus fort en cavalerie, que d'avoir le même nombre de gens de pied & de gens de cheval.

z *Qu'un Carthaginois nommé Barca.*) Tite-Live attribue ce mot à Maharbal, général de la cavalerie. Il y a de l'apparence que c'est le même, & que Maharbal étoit appellé Barca, comme Amilcar Barca.

a *Anni-*

sûre que ſur cela un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colere : [a] *Annibal, tu ſais vaincre, mais tu ne ſais pas uſer de la victoire.*

Cependant cet heureux ſuccès apporta un ſi grand changement dans ſes affaires, qu'au lieu, qu'avant le combat il n'avoit en ſon pouvoir ni ville, ni magaſin, ni port en Italie, & qu'il ne fourniſſoit qu'avec de grandes difficultés à la ſubſiſtance de ſes troupes qu'il nourriſſoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever, n'ayant aucuns convois sûrs ni aucunes proviſions pour cette guerre, mais courant çà & là avec ſon armée, comme avec une groſſe troupe de brigands & de bandits, il ſe voyoit alors maître de preſque toute l'Italie. Car la plûpart des [b] peuples & les plus conſidérables ſe rendirent à lui volontairement ; & Capoue même qui après Rome étoit la plus groſſe ville du pays, lui ouvrit ſes portes.

Cet exemple montre bien [c] que dans les grands malheurs on ne connoît pas ſeulement, comme

[a] *Annibal, tu ſais vaincre, &c.*) Zonaras écrit que dans la ſuite Annibal reconnut la faute qu'il avoit faite, de ne pas pourſuivre les Romains après cette journée, & qu'il s'écrioit ſouvent : *O Cannes, Cannes !* MEZ.

[b] Les Apuliens, les Samnites, les Tarentins, les Arpinates, &c.

[c] *Que dans les grands malheurs on ne connoît pas ſeulement la fidélité des amis.*) Plutarque a ici en vue deux vers qu'Euripide fait dire par Hécube à Polymneſtor :

Ἐν τοῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ σαφίσταται φίλοι,
Φίλοι. τὰ χρηστὰ δ' αὐθ' ἕκας' ἔχει φίλους.

C'eſt dans l'adverſité que l'on connoit la fidélité des bons amis, car l'on a toujours aſſez d'amis dans la bonne fortune.

comme dit Euripide, la fidélité des amis, mais auſſi la ſageſſe des capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur, parut d'abord après la bataille, je ne dis pas l'effort d'une raiſon humaine, mais l'effet ſurprenant d'un génie divin qui avoit prévu de ſi loin les choſes qui devoient arriver, & qui paroiſſoient à peine croyables à ceux qui en faiſoient une ſi triſte expérience. C'eſt pourquoi Rome remettant d'abord en lui ſes dernieres eſpérances, & recourant à ſon bon conſeil, comme à un aſyle auſſi sûr que celui d'un autel ou d'un temple, eut la principale obligation à ſa prudence de ce que le peuple ne ſe diſſipa & ne s'écarta point, comme il avoit fait lorſqu'elle fut priſe par les Gaulois. Car au lieu que, dans le tems où il ſembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, il avoit paru timide & preſque ſans eſpérance, à cette heure-là que tout le monde étoit plongé dans une extrême conſternation & dans un trouble horrible qui empêchoient qu'on ne remédiât à rien, il marchoit ſeul dans la ville d'un pas modéré & avec un viſage aſsûré & tranquille, parlant humainement à tout le monde, calmant les regrets & les lamentations des femmes, & empêchant les aſſemblées de ceux qui s'attroupoient dans les places publiques pour pleurer enſemble leurs malheurs communs.

Il fit auſſi aſſembler le ſénat & raſsûra les magiſtrats dont il étoit ſeul la force & l'eſpérance; car il n'y en avoit pas un ſeul qui n'eût les yeux attachés ſur lui pour obéir à ſes ordres. Il établit donc des corps de garde à toutes les portes pour empêcher le peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir. Il régla & limita le tems & le

lieu

lieu du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans ſa maiſon & pendant trente jours, après quoi il falloit que tout deuil ceſsât & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre. [d] La fête de Cérès étant échue dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas célébrer, & omettre les ſacrifices & la proceſſion, que de faire paroître par le petit nombre & par l'accablement de ceux qui y aſſiſteroient, la grandeur de la perte qu'ils avoient faite; outre que la divinité ſe plaît à être honorée par des perſonnes gaies & contentes. Il fit auſſi tout ce que les devins ordonnerent pour appaiſer les dieux & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor, parent de Fabius, fut envoyé à l'oracle de Delphes; & deux veſtales s'étant laiſſé [e] corrompre, l'une fut enterrée toute vive ſelon la coûtume, & l'autre ſe tua elle-même.

Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains, c'eſt que le conſul Varron, après cette défaite la plus

[d] *La fête de Cerès étant échue dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la point célébrer.*) Plutarque ſe trompe ici; les Romains ne remirent pas la fête de Cerès par les raiſons de politique, qu'il explique ici, mais par des motifs de religion, car il n'étoit pas permis à des perſonnes en deuil de célébrer cette fête. *Sacrum anniverſarium Cereris intermiſſum, quia nec lugentibus id facere eſt fas, nec ulla, in illa tempeſtate, matrona expers luctus erat.* « On » différa la fête de Cerès, » parce qu'il n'eſt pas permis » à des perſonnes qui ſont » en deuil de la célébrer, & » que dans toute la ville il » n'y avoit pas une femme » qui en fût exempte ». Tite-Live, xxij. 56.

[e] Le corrupteur d'une de ces veſtales, nommé Antilius, fut battu de verges juſqu'à la mort.

[f] Le

plus malheureuſe & la plus honteuſe qui eût jamais été, revenant à Rome plein de confuſion, & n'oſant lever la tête, [f] le ſénat & le peuple allerent au-devant de lui pour lui faire honneur; & dès qu'on eut fait ſilence, les magiſtrats, avec les principaux ſénateurs, du nombre deſquels étoit Fabius, le louerent hautement de ce que, dans un ſi grand malheur, il n'avoit pas abandonné la république, mais étoit venu en reprendre le timon & ſe mettre à la tête des loix & de ſes citoyens, comme ne le jugeant pas encore ſans reſſource & ne déſeſpérant pas de leur ſalut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal, après la bataille, au lieu de prendre le chemin de Rome, avoit mené ſes troupes d'un autre côté, ils reprirent courage & mirent en campagne des armées avec leurs généraux dont les principaux étoient Fabius Maximus & Claudius Marcellus, qui, par des qualités preſque contraires, avoient acquis une égale réputation. Car Marcellus qui, comme nous l'avons écrit dans ſa vie, avoit une valeur vive & brillante, & qui étoit naturellement hardi & homme de main, & tel que ceux qu'Homere appelle *martiaux* & *fiers*, & qui ne demandoit que les plus grands dan-

f Le ſénat néanmoins & le peuple lui allerent au-devant.) Val. Maximus, l. iij. ch. 4. & liv. jv. ajoûte à tout ce que Plutarque it ici, que le ſénat & le peuple offrirent à Varron la dictature, & qu'il la refuſa, effaçant par ſa modeſtie la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin, livre jv. chap. 5. écrit que Varron tout le reſte de ſa vie laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux, & ne ſe coucha jamais ſur un lit pour manger, comme c'étoit la coûtume; & le peuple lui voulant encore conférer de nouvelles dignités, il les refuſa, diſant que la république avoit beſoin de plus heureux magiſtrats. MEZ.

dangers pour ſignaler ſon courage, fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal, d'une audace ſans bornes, & ne perdit aucune occaſion de lui livrer combat; au lieu que Fabius, perſiſtant dans ſa premiere réſolution, eſpéroit que, ſi l'on ſe contentoit de ſuivre Annibal ſans le combattre & ſans le harceler, il ſe ruineroit lui-même; qu'il ſe conſumeroit à une guerre qui n'auroit point de fin, & que ſon armée accablée de fatigues perdroit enfin toute ſa vigueur, comme un athlete qui ne ſort point de l'arene, & qui ne ſe donne aucun repos. C'eſt pourquoi Polidonius écrit que les Romains appelloient Fabius *leur bouclier*, & Marcellus *leur épée*; & que la fermeté & la conſtance de l'un à ne vouloir rien hazarder, mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre, qui hazardoit tout, fut le ſalut de Rome. Car Annibal rencontrant à tous momens ſur ſes pas Marcellus, comme un torrent impétueux, uſoit contre lui & diminuoit ſes forces; & il ne s'apperçut pas que l'autre, le minant inſenſiblement & peu-à-peu, comme une riviere qui coule ſans bruit & qui gagne toujours, l'eut enfin réduit à une telle extrémité, qu'il ſe voyoit également perdu, ſoit qu'il combattît contre Marcellus, ou qu'il ne combattît pas contre Fabius. Car pendant que dura cette guerre, il eut preſque toujours en tête ces deux capitaines qui furent préteurs, proconſuls ou conſuls; car l'un & l'autre furent conſuls cinq fois. Il eſt vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuſcade qu'il lui dreſſa à ſon cinquieme conſulat. Il eſſaya de ſe défaire de même de Fabius, & y employa toutes ſortes de ruſes & d'artifices, mais toujours en vain. Une fois ſeulement il l'avoit déja ſurpris & l'avoit preſque attiré dans le piége;

ge ; car ayant contrefait des lettres des principaux de Métapont, il les envoya à Fabius. Ces lettres portoient : *Que la ville étoit prête à ſe rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Fabius, ajoûtant foi à ces lettres, avoit déja fait un grand détachement qu'il devoit commander lui-même, & avoit donné ordre qu'on ſe tînt prêt pour la nuit : [g] cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables, il changea de deſſein ; & bientôt après il apprit que ces lettres avoient été ſuppoſées par Annibal qui lui avoit dreſſé une embuſcade près de la ville où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance & à la protection des dieux.

Fabius étoit perſuadé qu'il valoit beaucoup mieux prévenir & arrêter par ſa douceur & par ſon affabilité l'infidélité des alliés & les révoltes des villes, que d'approfondir les moindres ſoupçons & d'exercer d'abord des rigueurs contre les perſonnes ſuſpectes. [h] Et l'on dit à ce propos qu'ayant

g Cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables.) Avant que de partir de Tarente, il conſulta par deux fois les oiſeaux & fit un ſacrifice. Mais les oiſeaux & la victime furent contraires ; & le ſacrificateur, vraiſemblablement mieux inſtruit que Fabius, lui annonça qu'il avoit à ſe donner de garde des piéges que ſon ennemi lui dreſſoit. *Fabio auſpicanti prius quam egrederetur ab Tarento aves ſemel atque iterum non addixerunt. Hoſtia quoque cæſa conſulenti Deos aruſpex cavendum à fraude hoſtili & ab inſidiis.* Tite-Live, xxvij. 16.

h Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un ſoldat du pays des Marſes, &c.) Tite-Live, xxij. 15. 12. raconte de Marcellus cette hiſtoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce ſoldat étoit un cavalier de Nole, appellé L. Bantius, qui, à la bataille de Cannes, avoit

qu'ayant été informé qu'un [i] ſoldat du pays des Marſes, qui par ſa valeur & par ſa naiſſance tenoit un des premiers rangs dans les troupes des alliés, avoit ſollicité d'autres ſoldats d'aller ſe rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châtiment exemplaire ; mais s'adreſſant à lui-même, ſans lui rien témoigner de ce qu'il ſavoit, il lui avoua qu'on avoit grand tort de l'avoir négligé, & de n'avoir pas avancé un ſi brave homme : *Je me plains*, lui dit-il, *de tes officiers qui donnent les honneurs plutôt à la faveur qu'au mérite ; mais déſormais je m'en prendrai à toi, ſi, lorſque tu auras beſoin de quelque choſe, tu ne t'adreſſes à moi-même & ne viens me parler.* En même tems il lui fit donner un beau cheval de bataille, [k] l'honora de toutes les autres marques de diſtinction, & le rendit par-là très-fidele & très-affectionné au ſervice de la république. Auſſi trouvoit-il que c'eſt une choſe bien étrange, que les écuyers & les chaſſeurs domptent & emportent par le ſoin, par l'accoûtumance & par la nourriture, bien plus que par le fouet & par le collier, la férocité & l'indocilité des animaux les plus rébelles ; & qu'un homme, qui a à gouverner des hommes, ne ſache pas les corriger par ſa patience & par ſa douceur ; & qu'il exerce contr'eux plus de violence que les jardiniers n'en emploient contre les arbres les plus ſauvages, qu'ils adouciſſent, & s'il eſt permis de parler ainſi,

avoit été trouvé parmi les morts tout couvert de bleſſures.

[i] Ce ſoldat s'appelloit Manlius Statilius.

[k] *L'honora de toutes les autres marques de diſtinction.*) Il lui donna auſſi les entrées chez lui, en ordonnant à ſes licteurs de le laiſſer entrer toutes les fois qu'il voudroit.

ainſi, qu'ils apprivoiſent ſi bien par la culture, qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Une autre fois quelques officiers lui rapporterent qu'un ſoldat Lucanien quittoit fort ſouvent ſon poſte & s'écartoit du camp. Il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs : & ſur ce que ces officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages, l'aſſûrant que dans toute l'armée il n'y avoit pas un meilleur ſoldat, & lui en diſant même quelques actions remarquables où il avoit fort bien payé de ſa perſonne, & avoit acquis beaucoup d'honneur ; il voulut s'informer de la cauſe de ſes abſences ; il trouva qu'il étoit amoureux d'une jeune femme, & que pour la voir il étoit obligé d'aller fort loin & avec beaucoup de danger. Il envoya à ſon inſu des ſoldats pour chercher ſa maîtreſſe : quand on la lui eut amenée il l'enferma dans ſa tente ; & ayant fait appeller le Lucanien, il le prit en particulier, & lui dit : *Je ſai que, contre la diſcipline & contre nos loix, tu paſſes très-ſouvent la nuit hors du camp ; mais je ſai auſſi que tu es un fort brave homme : je te pardonne donc toutes tes fautes en faveur de tes ſervices ; mais pour l'avenir je m'en vais te donner en garde à une perſonne qui me répondra de toi.* En même tems, pendant que le ſoldat ſurpris & étonné ne ſavoit que répondre, il fit ſortir ſa maîtreſſe, & la lui mit entre les mains, lui diſant : *Celle-ci m'eſt caution que tu demeureras à l'armée avec nous : c'eſt à toi à faire faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action, dont l'amour n'étoit que le pretexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit ſur cette matiere.

Annibal s'étoit emparé de Tarente par trahiſon, Fabius la reprit de cette maniere : il y avoit

avoit dans ſon armée un jeune homme Tarentin qui avoit à Tarente une ſœur dont il étoit tendrement aimé. Un capitaine Bruttien, l'un des officiers de la garniſon qu'Annibal avoit miſe dans la place, étoit éperduement amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le deſſein d'une entreprise dont il ſe promit un heureux ſuccès. Il la communiqua à Fabius; & ayant obtenu permiſſion de s'abſenter de l'armée, il ſe retira dans ſa ville, prétextant qu'il quittoit le ſervice de Rome pour vivre avec ſa ſœur. Les premiers jours le Bruttien n'alla point chez ſa maîtreſſe qui croyoit que ſon frere ne ſavoit rien du commerce qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque tems, le Tarentin dit à ſa ſœur : *Pendant que j'étois au camp, il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux officiers qui ſont ici en garniſon, je te prie de me dire qui il eſt : car ſi c'eſt un homme de réputation & un brave homme, la guerre, qui confond toutes choſes, regarde peu à la naiſſance ; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la néceſſité : au contraire, c'eſt un fort grand bonheur que, dans un tems où la juſtice eſt foible, on puiſſe tirer parti de la force, de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille, enhardie par ces paroles, envoie chercher le Bruttien, & lui fit faire connoiſſance avec ſon frere. Celui-ci, procurant au barbare toutes les commodités qu'il pouvoit ſouhaiter, & rendant ſa ſœur encore plus facile & plus complaiſante, gagna tellement ſa confiance & ſe l'attacha ſi fort, qu'il ne lui fut pas bien difficile de ſe prévaloir de la paſſion de cette ame mercenaire pour le faire changer de parti, ſur l'eſpérance des grandes récompenſes qu'il lui promit

promit de la part de Fabius. C'eſt ainſi que l'écrivent la plûpart des hiſtoriens.

Mais d'autres aſsûrent que cette femme, qui gagna le capitaine Bruttien, n'étoit pas de Tarente, qu'elle étoit Bruttienne ; que Fabius l'aimoit, & qu'elle n'eut pas plutôt appris, que celui qui commandoit les Bruttiens qu'Annibal avoit mis en garniſon à Tarente, étoit de ſon pays & de ſa connoiſſance, qu'elle le dit à Fabius, & qu'enſuite elle trouva moyen de parler à cet homme en s'approchant des murailles de la ville, & qu'elle ne le quitta point qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela ſe tramoit, Fabius voulant éloigner Annibal de la place, envoya ordre à la garniſon de Rhege, de ravager le pays des Bruttiens, & de ſe rendre maîtres de la forteresſe de Caulon. Cette garniſon de Rhege étoit de huit mille hommes, & preſque toute compoſée de déſerteurs, ou de quelques méchantes milices [1] que le conſul Marcellus avoit tranſportés de Sicile, après les avoir notés d'infamie pour leurs brigandages, & qui par conſéquent pouvoient être expoſés à la boucherie, ſans que la république perdît beaucoup & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il penſa donc qu'en les jettant au-devant d'Annibal comme un appât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit penſé : Annibal, attiré par cette proie, dé-

[1] *Que le conſul Marcellus avoit tranſportés de Sicile.*) Plutarque ſe trompe ; ce ne fut pas Marcellus qui tranſporta en Italie ces milices, ce fut ſon collegue Lævinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la priſe de Syracuſe. *Voyez* Tite-Live, xxvj. 40.

décampa avec toute l'armée ; & d'abord après ſon départ Fabius inveſtit la place. Le ſixieme jour du ſiége, le jeune homme qui, par le moyen de ſa ſœur, avoit traité avec le Bruttien, vint le trouver la nuit dans la tente, après avoir bien obſervé le lieu où cet officier étoit de garde, & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas ſe repoſer entiérement du ſuccès de cette entrepriſe ſur la trahiſon de ce Bruttien ; mais s'avançant lui-même de ce côté-là avec des troupes choiſies, il les tint dans un grand ſilence, pendant que le reſte de l'armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plûpart des Tarentins, également trompés & par le ſilence & par le bruit, accoururent où leur paroiſſoit tout l'effort des attaques ; & dans ce tems-là le capitaine Bruttien donna le ſignal à Fabius qui, montant avec des échelles ſur la muraille, ſe rendit maître de la ville. [m] Il ſemble qu'en cette rencontre il ſe laiſſa entiérement vaincre à la vaine gloire ; car il ordonna qu'on paſsât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers,

[m] *Il ſemble qu'en cette rencontre il ſe laiſſa entiérement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on paſſât au fil de l'épée les Bruttiens.*) Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius qui donna cet ordre ; il dit ſeulement : *Bruttii quoque multi paſſim interfecti, ſeu per errorem, ſeu vetere in eos inſito odio, ſeu ad proditionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* « Il y eut beaucoup de Bruttiens tués par toute la ville, ſoit par ignorance, ou à cauſe de l'ancienne haine que les Romains avoient pour eux, ſoit pour éteindre par-là entiérement la connoiſſance de cette trahiſon, & pour perſuader que Tarente avoit été pris par force ». xxvij. 16. Ces divers ſentiment ont obligé Plutarque à écrire, *il ſemble*.

[n] *On*

miers, afin qu'on crût qu'il avoit emporté la ville de vive force, & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahiſon. Mais il ſe trompa dans ſes eſpérances ; car à la réputation qu'il craignoit, il ajoûta celle d'une extrême cruauté & d'une horrible perfidie. On tua auſſi un grand nombre de Tarentins, & on en vendit juſqu'à trente mille ; la ville fut entiérement pillée. * On porta au thréſor public trois mille talens ; & comme on ne pouvoit ſuffire à recevoir toutes les richeſſes & les dépouilles qu'on apportoit de tous côtés, on dit que le thréſorier demanda à Fabius *ce qu'il vouloit qu'on fît des dieux*, voulant

* *On porta au thréſor trois mille talens.*) C'étoient des talens d'argent. Les trois mille faiſoient neuf millions de notre monnoie, à mille écus le talent, qui étoit ſa juſte valeur, puiſqu'il contenoit ſix mille drachmes, & que la drachme valoit dix ſols, comme je l'ai juſtifié par le poids. Tite-Live met une ſomme bien plus forte, il n'évalue pas l'argent, il dit ſeulement en gros, *ingens argenti vis facti ſignatique*. . . « Une ſomme immenſe d'argent monnoyé, » ou mis en œuvre ». Mais il marque préciſément la ſomme d'or, *auri lxxxiij. millia pondo* : « & quatre-» vingt-trois mille livres pe-» ſant d'or ». Pour parvenir à évaluer cette ſomme d'or, on n'a qu'à ſe ſouvenir que la livre d'argent, le *pondo* des Romains, valoit cent drachmes, c'eſt-à-dire cinquante livres, & qu'en ces tems-là l'or ne valoit que dix fois l'argent ; comme cela paroît par le témoignage des anciens, confirmé par ce paſſage de Tite-Live, l. xxxviij. *Pro argento ſi aurum dare vellent, convenit, dum pro argenteis decem aureus unus valeret.* » Que s'ils vouloient » donner de l'or pour de l'ar-» gent, on en étoit d'accord, » pourvu que pour dix pieces » d'argent ils donnaſſent une » piece d'or ». A ce compte, la livre d'or valoit donc cinq cent livres, & par conſéquent ces quatre vingt-trois mille livres peſant d'or, faiſoient quarante-un million cinq cent mille livres. Voilà une énorme différence entre la ſomme de Tite-Live & celle de Plutarque.

• *Laiſ-*

lant parler des tableaux & des ſtatues ; & que Fabius répondit : [o] *Laiſſons à Tarente ſes dieux irrités.* Il ne laiſſa pourtant pas de prendre le [p] coloſſe d'Hercule, qu'il plaça dans le capitole, & mit tout auprès ſa propre ſtatue équeſtre faite de bronze ; [q] & en cela il ſe montra beaucoup moins fin connoiſſeur en ces ſortes d'ouvrages que

[o] *Laiſſons à Tarente ſes dieux irrités.*) La beauté de ce mot de Fabius paroît encore plus, quand on ſait que ces dieux de Tarente étoient repréſentés chacun avec leurs armes & dans la poſture de combattans. *Suo quiſque habitu in modum pugnantium formati*, dit Tite-Live. Apollon, par exemple, lançoit des fleches, Jupiter la foudre, & c'eſt ce qui fonde l'épithete *irrités*, comme ſi ces dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même tems ce mot de Fabius renferme un grand précepte qu'il donnoit aux Romains, de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoûtumoient le peuple à la magnificence & au luxe, ils reveilloient dans l'eſprit des ſpectateurs le ſouvenir de leurs propres miſeres, & y allumoient l'envie, la haine & la fureur contre les victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans ſon neuvieme liv.

IBID. *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux, &c.*) La coûtume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs dieux en forme guerriere, leur venoit des Lacédémoniens, dont Tarente étoit une colonie, comme les doctes ſavent. Car à Sparte tous les dieux étoient armés juſqu'à la déeſſe Vénus. MEZ.

[p] *Le coloſſe d'Hercule qu'il plaça dans le capitole.*) Strabon fait mention de cette particularité dans ſon ſixieme livre, où il dit que ce coloſſe d'Hercule étoit de bronze & de la main de Lyſippe.

[q] *Et en cela il ſe montra beaucoup moins fin connoiſſeur en ces ſortes d'ouvrages, que Marcellus.*) Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius, de n'avoir emporté de Tarente qu'une ſeule ſtatue, & au bon goût de Marcellus d'avoir emporté de Syracuſe tous les plus beaux tableaux & toutes les plus belles ſtatues, en un mot tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

que Marcellus ; [r] ou pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables, comme nous l'avons écrit dans ſa vie.

Sur les nouvelles du ſiége de Tarente, Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la ſecourir ; & comme il n'en étoit qu'à cinq milles, il ſut qu'elle étoit priſe, & dit tout haut : *Les Romains ont auſſi leur Annibal ; nous avons perdu Tarente comme nous l'avions gagnée ;* & il lui arriva, pour la premiere fois, d'avouer à ſes amis en particulier : *Qu'il voyoit depuis long-tems qu'il lui ſeroit très-difficile de ſe rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit, mais qu'alors il le trouvoit abſolument impoſſible.*

[s] Fabius triompha pour la ſeconde fois ; & ce triomphe fut beaucoup plus éclatant que le premier, car il lui fut décerné, comme à un vaillant athlete, qui faiſoit tête à Annibal, qui renverſoit tous ſes deſſeins, & qui éludoit auſſi facilement toutes ſes attaques, qu'un lutteur ſe démêle des bras d'un ennemi qui n'a plus la même vi-

[r] *Ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcelus plus admirables.*) Ceci doit être expliqué par ce qu'il a dit dans la vie de Marcellus, qu'il emporta toutes ces curioſités de Syracuſe, afin qu'après avoir embelli le ſpectacle de ſon triomphe, elles ſerviſſent à embellir la ville, & qu'elles fiſſent le plaiſir & l'amuſement des Romains, ce que Plutarque attribue à douceur d'eſprit & à humanité, quoiqu'il avoue dans le même endroit que les plus ſenſés louoient beaucoup plus l'action de Fabius, que celle de Marcellus : auſſi Tite-Live dit, *ſed majore animo generis ejus prada abſtinuit Fabius, quam Marcellus.*

[s] *Fabius triompha pour la ſeconde fois.*) Car dans ſon premier conſulat, il avoit triomphé des Liguriens.

[t] *Et*

vigueur & la même force. Car l'armée d'Annibal étoit en partie énervee par le luxe & par les richeſſes, & en partie abattue & affoiblie par les combats continuels.

Il y avoit un Romain appellé Marcus Livius qui commandoit dans Tarente lorſqu'Annibal s'en ſaiſit, & qui, s'étant retiré dans la citadelle, la défendit courageuſement, & la garda juſqu'à ce que les Romains eurent repris la place ſur Annibal. Il étoit extrémement jaloux de la gloire de Fabius; [t] & un jour s'étant laiſſé emporter à ſon ambition & à ſon envie, il dit en plein ſénat: *Que c'étoit lui ſeul qui avoit été cauſe qu'on avoit repris Tarente, & non pas Fabius. Tu dis vrai*, lui répondit Fabius en riant; *car ſi tu ne l'avois pas laiſſé prendre, je ne l'aurois jamais repriſe.*

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs imaginables, & [u] décernerent le conſulat à ſon fils.

[t] *Et un jour s'étant laiſſé emporter à ſon ambition & à ſon envie, il dit en plein ſénat.*) Il n'y a pas d'apparence qu'un homme à qui on vouloit faire le procès, pour avoir laiſſé prendre Tarente à Annibal, ſe fût laiſſé emporter ainſi à ſon ambition, juſqu'à proférer des paroles ſi hautaines. Tite-Live conte la choſe plus vraiſemblablement; car il dit, que comme on délibéroit dans le ſénat de ce qu'on devoit ordonner contre Livius, & les avis étant partagés, ſes amis qui le défendoient, gliſſerent dans leur défenſe ce mot, *que c'étoit Livius ſeul qui avoit été cauſe qu'on avoit repris Tarente.* Et Fabius diſant ſon avis, ajoûta: « J'avoue, Meſſieurs, qu'il eſt » cauſe que nous avons repris Tarente; car nous » n'aurions pas eu à la reprendre, s'il ne l'eût pas » perdue ». *Fateri ſe opera Livii Tarentum receptum, neque enim recipiendum fuiſſe, ni amiſſum foret.* Livre xxvij. 25.

[u] *Et décernerent le conſulat à ſon fils.*) Il s'appelloit Q. Fabius Maximus, comme ſon pere, & fut conſul avec Tib. Sempronius Gracchus, l'an 541. de la fondation de Rome, qui fut le 6.

* fils. Celui-ci étant en charge, & dépêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, ſon pere, ſoit à cauſe de ſon grand âge & de ſa foibleſſe, ſoit qu'il voulût éprouver ſon fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & paſſoit à travers la foule de gens qui étoient autour de lui & qui attendoient ſes ordres. Le jeune homme, l'ayant apperçu de loin, ne put le ſouffrir, & y lui envoya un licteur qui lui commanda de deſcendre & de s'approcher à pied, s'il avoit affaire

de cette guerre, immédiatement après le quatrieme conſulat de ſon pere. A ce propos, Val. Maximus, liv. jv. ch. 1. fait une remarque, qu'il me ſemble que Plutarque ne devoit pas omettre, puiſque c'eſt un témoignage ſignalé de la modeſtie de notre Fabius & de l'amour qu'il portoit à ſa patrie. Voici ce qu'il dit : *Fabius Maximus conſidérant qu'il avoit été cinq fois conſul, & que ſon pere, ſon aïeul, ſon biſaïeul & ſes autres ancêtres, avoient ſouvent obtenu l'honneur du conſulat en l'aſſemblée du peuple où l'on alloit déclarer ſon fils conſul, d'un conſentement univerſel, pria le peuple avec fort grande inſtance, que la famille des Fabiens fût deſormais diſpenſée d'exercer cette charge, non qu'il ſe défiât de la vertu de ſon fils (car c'étoit un perſonnage fort illuſtre), mais afin que l'autorité ſouveraine ne demeurât pas continuellement dans une même famille.*

* Ce fils de Fabius fut conſul, quatre ans avant que ſon pere reprit Tarente.

y *Lui envoya un officier, qui lui commanda de deſcendre.*) Tite-Live, livre xxjv. raconte ainſi cette hiſtoire. Fabius le fils étant avec une armée auprès de la ville de Sueſſula, ſon pere le vint trouver de la part du ſénat. Le jeune Fabius allant à ſa rencontre, les premiers ſergens, pour le reſpect qu'ils portoient à un perſonnage ſi plein de majeſté, le laiſſerent paſſer ſans dire mot, & ſans le faire deſcendre de cheval, juſqu'à ce qu'il parvint au douzieme ſergent ; mais le conſul commanda au ſergent de faire ſon devoir, & le ſergent s'écria qu'il eût à deſcendre. Alors Fabius mettant pied à terre : Mon fils, dit-il, j'ai voulu éprouver ſi tu ſavois bien que tu es conſul. MEZ.

z *Auſſi*

faire au conſul. Ce commandement parut très-dur à toute l'aſſemblée qui, jettant les yeux ſur Fabius, lui témoignoit par ſon profond ſilence qu'il étoit mal traité & qu'on faiſoit tort à ſa gloire. Mais lui deſcendant en même tems, il courut à ſon fils à grands pas; & l'embraſſant avec tendreſſe : *Tu penſes hautement, mon fils*, lui dit il, *& tu fais fort bien ; car tu ſens à quels hommes tu commandes, & quelle eſt la grandeur de la puiſſance que tu as en main. C'eſt ainſi que nous & nos aïeux avons augmenté la majeſté de Rome, en mettant toujours au ſecond rang, après la patrie, nos peres & nos enfans.*

[1] Auſſi dit-on que le biſaïeul de Fabius, qui étoit ſans contredit le plus grand perſonnage qui fût de ſon tems à Rome, & le premier en dignité, qui avoit été cinq fois conſul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux après des victoires ſignalées, qu'il avoit remportées dans pluſieurs guerres, [a] voulut accompagner ſon fils à ſon expédition contre les Samnites, en qualité de lieutenant, pendant qu'il fut conſul ; & lorſque ce fils entra en triomphe dans Rome ſur un char à quatre chevaux, il le ſuivit à cheval parmi les

[1] *Auſſi dit-on que le biſaïeul de Fabius.*) C'étoit Q. Fabius Rullus, celui qui inſtitua la revue des chevaliers qui ſe faiſoit tous les ans au mois de Juillet. Plutarque dit qu'il fut cinq fois conſul, ce qui ſe juſtifie par les faſtes & par les trois derniers livres de la premiere décade de Tite-Live. Ses cinq conſulats tombent en ces années de la fondation de Rome, 432. 444. 445. 457. 459. Mez.

[a] *Voulut accompagner ſon fils à ſon expédition contre les Samnites, en qualité de lieutenant.*) Ce fils, appellé Q. Fabius Gurges, avoit eté défait par les Samnites, & auroit été dépoſé, ſi ſon pere n'eût promis de l'accompagner à cette ſeconde expédition comme ſon lieutenant.

les autres ; faiſant gloire de ce qu'ayant ſon fils ſous ſa puiſſance, & qu'étant le premier & le plus grand des Romains, il donnoit l'exemple de la ſoûmiſſion qu'on devoit aux loix & au premier magiſtrat de Rome. Mais ce n'étoient pas-là les ſeules qualités qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu ſon fils, ſupporta cette perte avec modération, en homme ſage & en bon pere. Car comme c'étoit la coûtume, qu'aux funérailles des perſonnes illuſtres, les plus proches parens fiſſent une oraiſon funebre à l'honneur du mort, [b] il fit celle de ſon fils, la prononça lui-même, & la donna au public.

Dans ce tems-là Scipion, qui avoit été envoyé en Eſpagne, qui en avoit chaſſé les Carthaginois après les avoir défaits en pluſieurs batailles, & qui avoit ſoûmis pluſieurs nations, pris pluſieurs grandes villes & fait un très-grand butin, revint à Rome, & fut auſſi honoré & favo-

[b] *Il fit lui-même l'oraiſon à l'honneur de ſon fils.*) Ciceron fait mention de cette oraiſon de Fabius, en ſon livre de la vieilleſſe, où il fait dire à Caton le Cenſeur, parlant de Fabius : *Multa in eo viro præclara cognovi, ſed nihil eſt admirabilius, quàm quomodo ille mortem Marci filii tulit clari viri & conſularis. Eſt in manibus viri laudatio, quam cùm legimus, quem philoſophum non contemnimus ?* « J'ai » reconnu pluſieurs belles » choſes en cet homme-là ; » mais il n'y a rien de plus » admirable, que la modé- » ration avec laquelle il ſup- » porta la mort de ſon fils » Marcus, perſonnage illu- » ſtre & conſulaire. Nous » avons entre les mains l'o- » raiſon qu'il fit à ſa louan- » ge ; & quand nous la li- » ſons, y a-t-il philoſophe » que nous ne trouvions in- » férieur à ſon auteur ? » Où l'on remarquera que Ciceron donne le prénom de Marcus à ce fils de Fabius, à qui Tite-Live en pluſieurs endroits donne toûjours celui de Quinctus. Mez.

[c] Et

favorisé qu'aucun autre capitaine l'eût jamais été ; car d'abord il fut nommé consul. Voyant donc que le peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que de grandes choses, il pensa que de s'attacher à suivre pas-à-pas Annibal en Italie, c'étoit un exploit qui n'avoit rien de brillant, & qui sentoit son vieillard accablé d'années ; & conçut d'abord le dessein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de légions romaines, de ravager cette terre ennemie, & de transporter dans son sein la guerre, qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome. Dans cette vue, il faisoit tous ses efforts pour obliger les Romains à approuver sa résolution ; mais Fabius rempliſſoit la ville de frayeurs & de craintes, criant hautement que par la folie & par la témérité d'un jeune homme sans expérience, elle alloit être précipitée dans un danger évident, où elle trouveroit son entiere ruine, [c] & il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les citoyens. Mais il ne persuada que le sénat ; le peuple s'opiniâtra à croire qu'il en vouloit personnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ses prospérités, & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit, & à terminer entierement la guerre, ou seulement à l'éloigner de l'Italie, cette opposition ne le fît paroître trop lâche & trop mou, lui qui l'avoit traînée pendant tant d'années.

Il y a de l'apparence que Fabius se porta d'a-

[c] *Et il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les citoyens.*) Cela fut agité dans le sénat. Tite-Live rapporte les discours que Fabius & Scipion firent l'un contre l'autre, & ils méritent d'être lûs ; c'est dans le livre xxviij.

d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence, & pour ne vouloir rien mettre au hazard, épouvanté du danger auquel on exposoit la république ; mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par son ambition & par une émulation demesurée pour arrêter la gloire & la grandeur de son rival ; car il persuada à Crassus, collegue de Scipion dans le consulat, de ne lui pas abandonner la conduite de l'armée, de ne lui pas ceder, & s'il le jugeoit à propos, [d] de passer lui-même à Carthage, & il empêcha qu'on ne lui assignât les fonds pour la guerre ; c'est pourquoi Scipion, obligé de se fournir ailleurs de tout ce qui étoit nécessaire pour cet armement, [e] le ramassa de toutes les villes de Toscane, qui s'offrirent les premieres à contribuer de leur

[d] *De passer lui-même à Carthage.*) Mais c'est ce que Crassus ne pouvoit faire, à cause de sa qualité de pontife, qui l'empêchoit de quitter l'Italie, comme on va le voir dans la remarque *f*.

[e] *Le ramassa de toutes les villes de Toscane.*) Le traducteur latin & Amiot, en traduisant que *Scipion amassa dans les villes de Toscane l'argent qui lui étoit nécessaire*, ont corrompu cet endroit, & donnent une fausse idée ; car il n'est pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant, elles n'étoient pas en pouvoir de le faire ; mais elles fournirent les choses en espece. Ceux de Cœres fournirent du bled & toutes sortes de provisions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer, les Tarquiniens les toiles pour les voiles ; ceux de Volaterre, le goudron & du bled ; ceux d'Arrecium, trente mille boucliers, autant de casques & autres armes. Les villes de Toscane ne furent pas les seules qui contribuerent ; leur exemple fut suivi par d'autres peuples. Tite-Live, livre xxviij. 45. Dans ce passage χρήματα ne signifie donc pas l'argent, mais les denrées, ce qu'on appelle *merces*. Et c'est ainsi que l'ont employé souvent les meilleurs auteurs.

leur bon gré, à cauſe de la bienveillance qu'elles lui portoient.

Pour Craſſus, il demeura dans ſa maiſon, tant à cauſe de ſon naturel doux & paiſible, qui l'éloignoit de toute ſorte d'ambition & de contention, [f] qu'à cauſe de la loi ſacrée de ſon ſacerdoce; car il étoit ſouverain pontife. Mais Fabius ne ſe contentant pas de cette premiere tentative, revint contre Scipion par un autre chemin; [g] car il empêcha les jeunes gens, qui s'of-

f Qu'à cauſe de la loi ſacrée de ſon ſacerdoce; car il étoit ſouverain pontife.) Amiot, en voulant expliquer cette loi, s'y eſt manifeſtement trompé, en ajoûtant à ſa traduction, *qui par la loi de leur religion, eſt contraint de demeurer en la ville.* Car il n'eſt pas vrai, que le ſouverain pontife fût obligé de demeurer dans Rome; il en pouvoit ſortir; il lui étoit ſeulement défendu de ſortir de l'Italie. Auſſi dans le diſcours que Scipion fit dans le ſénat, pour ſe faire décerner l'Afrique contre l'avis de Fabius, il dit en s'adreſſant à ce grand homme: *Quod tu, Q. Fabi, quum victor tota Italia volitaret Annibal, potuiſti præſtare, hoc vide ne contumelioſum ſit, concuſſo jam & penè fracto Annibale, negare poſſe P. Licinium (Craſſum) conſulem virum fortiſſimum præſtare, qui ne à ſacris abſit pontifex maximus, ideo in ſortem tam longinquæ provinciæ non venit.* « Prenez » bien garde, Fabius, que » vous ne faſſiez un très- » grand affront à Licinius » Craſſus, en niant que ce » que vous avez bien pû faire » contre Annibal, qui parcouroit en vainqueur toute » l'Italie, ce grand homme » le puiſſe faire contre ce » même Annibal déja affoibli & à demi défait. Car » ſa qualité de grand pontife » ne lui permet pas de ſe » mettre en état d'aller faire » la guerre dans un pays auſſi » reculé que l'Afrique, qui » l'éloigneroit trop des ſaintes cérémonies dont il a » l'inſpection, xxviij. 44». Voilà une preuve invincible, que Craſſus pouvoit faire la guerre en Italie contre Annibal, & que par conſéquent il pouvoit ſortir de Rome.

g Car il empêcha les jeunes gens, qui s'offroient volontairement pour le ſuivre.) Plutarque avance ici un fait qui

s'offroient volontairement pour le ſuivre à ce voyage, & alloit criant dans les conſeils & dans les aſſemblées du peuple, [h] *qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit auſſi toutes les forces qui leur reſtoient en Italie, repaiſſant la jeuneſſe de vaines eſpérances, & leur perſuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puiſſant ennemi, juſques-là toûjours invincible.*

Ces paroles jetterent une ſi grande terreur dans l'eſprit des Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afrique que l'armée qui étoit en Sicile, & qu'il lui ſeroit ſeulement permis de choiſir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidelement ſervi en Eſpagne, & de les mener avec lui. Et en cela il ſemble que Fabius ne fit que ſuivre ſon

qui eſt démenti par l'hiſtoire; car il eſt certain que Scipion emmena avec lui en Afrique ſept mille volontaires, *voluntariorum ſeptem ferme millibus in naves impoſitis*, dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque hiſtoire une tradition différente? Il n'y a nulle apparence; je ſuis perſuadé qu'il a été trompé par ce paſſage de Tite-Live, qu'il a mal entendu, livre xxviij. ſect. 45. *ut voluntarios ſibi ducere liceret tenuit.* Il a rapporté ce *tenuit* à Fabius, & l'a pris dans le ſens que les Grecs donnent quelquefois au verbe ἐκώλυσεν pour *prohibuit*, *empêcha*, au lieu qu'il ſignifie *obtinuit*. Car Tite-Live dit, *que n'ayant pû avoir la permiſſion de lever des gens de guerre en Italie, & ne s'y étant pas même opiniâtré, il obtint du moins qu'il lui ſeroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué, comme s'il y avoit, *Fabius l'empêcha auſſi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pû dire, & qu'il n'a pas dit.

[h] *Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal.*) C'eſt un trait des plus malins & des plus ſatyriques. Fabius accuſe par-là Scipion de ne vouloir quitter l'Italie que pour fuir Annibal, comme un ennemi trop redoutable.

i. Sy-

son naturel, qui le portoit à prendre ses suretés en toutes choses.

Scipion ne fut pas plûtôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, aussi merveilleuses pour leur grandeur que pour leur beauté. Ce bruit fut bien-tôt suivi d'une quantité innombrable de dépouilles, qui en furent la confirmation. On sut qu'il avoit fait prisonnier un [i] roi des Nomades ; qu'il avoit brûlé en un même jour deux [k] camps des ennemis, où il avoit péri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes, d'armes & de chevaux, & que les Carthaginois avoient envoyé à Annibal des ambassadeurs pour le rappeller & pour le prier de renoncer à ses vaines espérances, qui n'avoient point de fin, & de venir incessamment secourir sa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ses grands succès. Cela n'empêcha pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un successeur, & il ne donna d'autre fondement & d'autre prétexte à sa réquisition, que cette maxime si connue, *qu'il étoit très-dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme ; car il est bien difficile qu'un même homme soit toûjours heureux.*

Mais par-là il offensa extrêmement le peuple, qui crut qu'il étoit homme difficile & envieux, ou que la vieillesse avoit entierement refroidi son courage & éteint ses espérances, en lui faisant paroître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal,

[i] Syphax.

[k] Le camp de Syphax & celui d'Asdrubal. Il y eut quarante mille hommes tués ou brûlés.

[l] Et

bal, forcé de quitter l'Italie & de s'en retourner en Afrique, s'embarqua avec toutes ſes troupes ; Fabius ne permit pas que la joie & la confiance que ſon départ donnoit au peuple, fuſſent exemptes d'inquiétude & de trouble. Il publioit par-tout, *que jamais les affaires n'avoient été ſi déplorées & que Rome alloit être réduite à l'extrémité, parce qu'Annibal ſeroit encore plus redoutable en Afrique ſous les murs de Carthage, & que Scipion alloit avoir ſur les bras une armée encore teinte du ſang de tant de préteurs, de dictateurs & de conſuls* ; de ſorte que par ces paroles il rempliſſoit la ville d'effroi ; & quoique la guerre fût toute paſſée en Afrique, le danger paroiſſoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Mais peu de tems après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée, [l] & humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbattue à ſes pieds, donna à ſes citoyens une joie beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais oſé l'eſpérer ; & raffermit & raſſura l'empire, qui avoit été véritablement ébranlé par pluſieurs tempêtes. Il eſt vrai que Fabius ne vécut pas juſqu'à la fin de cette guerre, qu'il ne ſut point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & aſſurée proſpérité de ſa patrie ; [m] car il tomba malade dans le tems qu'Annibal aban-

[l] *Et humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbattue à ſes pieds.*) Plutarque a égard ici aux dix ambaſſadeurs que les Carthaginois envoyerent à Scipion, pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaiſſeau orné de bandelettes & de rameaux d'olive ; ils en portoient auſſi, c'eſt-à-dire, qu'ils étoient en état de ſupplians. Quand ils furent près de la poupe du vaiſſeau de Scipion, ils implorerent ſa miſéricorde, en lui tendant ces bandelettes & ces rameaux.

[m] *Car il tomba malade dans*

abandonnoit l'Italie, & mourut en peu de jours. On dit que les Thébains enterrerent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une ſi grande pauvreté, qu'après ſon décès on ne trouva dans ſa maiſon qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrerent pas Fabius aux dépens de la république; chacun fournit pour ſes obſeques [n] une des plus petites pieces de monnoie, non pas pour ſuppléer à ſa pauvreté, mais pour avoir la conſolation de contribuer chacun à ſes funérailles, comme à celles de leur pere commun; de maniere que ſa mort fut couronnée d'une gloire & d'un honneur qui convenoient parfaitement à ſa vie.

dans le tems qu'Annibal abandonna l'Italie.) Sous le conſulat de Claude Néron & de Servilius Geminus, la ſoixieme année de l'olympiade 144. l'an de Rome 551. 200 ans avant la naiſſance de J. C. il avoit été augure ſoixante deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé augure.

[n] *Une des plus petites pieces de monnoie.*) Le Grec dit, *la plus petite des monnoies.* Il eſt inutile de s'amuſer à rechercher quelle piece c'étoit. Il ſuffit de ſavoir que c'étoit une très-petite piece de monnoie de cuivre, peut-être un *quadrans*, qui valoit le quart d'un ſol, ou un *ſextans*, qui n'en valoit que la ſixieme partie.

Fin de la vie de Fabius Maximus.

COM-

COMPARAISON
DE PERICLES
ET DE FABIUS MAXIMUS.

VOILA le récit de la vie & des actions de ces deux grands perſonnages : mais comme l'un & l'autre ont laiſſé pluſieurs beaux exemples de vertu militaire & politique, commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaiſon. Premierement quand Périclès fut appellé au gouvernement, il ſe vit tout-d'un-coup à la tête d'un peuple, qui ſe trouvoit au comble de la proſpérité, qui étoit grand par lui-même, & qui avoit une puiſſance formidable à ſes voiſins ; de ſorte que s'il le maintint dans cet état floriſſant ſans aucun revers & ſans la moindre diſgrace, il ſemble qu'il en eut obligation à la fortune & aux forces des Athéniens, bien plus qu'à ſa valeur & à ſa conduite ; au lieu que les grandes actions de Fabius, qui prit en main le timon de Rome dans des tems très-malheureux & très-déplorables, ne purent lui aſſurer le cours de ſes proſpérités ; mais la tirant d'un abîme très-profond, elles lui donnerent le tems de reſpirer, & la mirent dans une ſituation moins malheureuſe & plus tranquille. On peut dire même que les grands ſuccès de Cimon, les trophées de Myronidès & de Leocratès, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Périclès le moyen d'entretenir ſa ville dans les fêtes, dans les jeux & dans les plaiſirs pendant que dura ſon adminiſtration,

qu'ils

qu'ils ne lui imposerent la nécessité de la reconquérir ou de la conserver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ses yeux tant de déroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs préteurs & de leurs consuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs armées taillées en pieces, & les fleuves rougis du sang des légions, rouler jusques dans la mer des monceaux de morts, sentit les débris de la république tomber sur lui, & par ses propres forces il la soûtint seul, & l'étaya si bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entierement & ne fût ensevelie sous les ruines de tant de breches que les autres y avoient faites.

[a] Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée & domptée par de si grandes calamités, & que la nécessité a rendu souple & obéissante à la raison, que de refrener la férocité & l'insolence d'un peuple enflé de ses prospérités, & qui ne peut se contenir.

[b] Et c'est ainsi que Périclès paroît s'être rendu maître

[a] *Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée.*) C'est une question qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelque autre endroit, de savoir lequel est le plus avantageux pour un homme d'état, qui entre dans le gouvernement, de trouver sa république humiliée & abbattue par des calamités, ou de la prendre enorgueillie & enflée des faveurs d'une fortune assurée & constante. Plutarque se déclare ici pour le premier, & je suis persuadé qu'il a raison; c'est un terrible animal à gouverner qu'un peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la vie de Périclès, il n'est pas possible que dans un peuple puissant, & qui jouit d'un grand empire, il n'y ait beaucoup d'affections & de passions enracinées, & qu'il est bien difficile de réprimer.

[b] *Et c'est ainsi que Périclès paroît s'être rendu maître des Athéniens.*) C'est-à-dire, qu'il

maître des Athéniens. Mais cependant le grand nombre & l'excès des maux qui affligerent alors Rome, marquent admirablement la fermeté, la conſtance & la magnanimité de Fabius, dont la raiſon ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui perſiſta dans ſes premiers conſeils. [c] Si Périclès prit Samos, Fabius reprit Tarente; ſi Périclès ſe rendit maître de l'Eubée, Fabius remit ſous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capoue, elle fut repriſe par les conſuls Fulvius & Appius.

Véritablement Fabius ne gagna jamais qu'une ſeule bataille, qui fut le ſujet de ſon premier triomphe; au lieu que Périclès érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées ſur terre & ſur mer; mais auſſi on ne lit point que Périclès ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius, qui arracha ſon collegue Minucius des mains d'Annibal, & ſauva toute une armée; action véritablement grande, & dans laquelle éclatent la valeur, la prudence & la bonté. D'un autre côté on ne trouve pas non plus que Périclès ait jamais commis une ſi grande faute que celle de Fabius, qui ſe laiſſa ſurprendre au ſtrata-

qu'il prit en main le gouvernement des Athéniens, lorſqu'ils étoient fiers de leurs proſpérités & de leur puiſſance, & qu'il s'en rendit maître, en réprimant leur férocité, & par-là il ſemble qu'il ait eu quelque avantage ſur Fabius; mais d'un autre côté la grandeur des maux dont Rome fut affligée, releve ſi fort la fermeté, la conſtance & la magnanimité de Fabius, que ce romain regagne par-là l'avantage que le grec avoit ſur lui par l'état heureux des peuples qu'il eut à gouverner.

[c] *Si Périclès prit Samos, Fabius reprit Tarente.*) Mais l'action de Périclès fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuſe.

Or,

ſtratagême des bœufs d'Annibal, & qui tenant ſon ennemi dans les détroits des montagnes, où il s'étoit enfermé lui-même par hazard, le laiſſa échaper la nuit ſans y prendre garde, & le lendemain il ſe vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit ſon priſonnier.

Que s'il faut qu'un capitaine ſache, non-ſeulement uſer du préſent, mais encore juger ſagement de l'avenir, on peut dire que la guerre des Athéniens eut le ſuccès que Périclès avoit prédit; car pour vouloir trop embraſſer, ils perdirent toute leur puiſſance; au lieu que les Romains, ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius, releverent leur empire, & ſe virent maitres de tout, non par des coups imprévus de la fortune, mais par la valeur & par la ſageſſe de leur général. De ſorte que la ſage prévoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de ſon pays, & la fauſſe prédiction de l'autre fut averée par les heureux ſuccès de ſa patrie. [a] Or c'eſt

[a] *Or, c'eſt une même faute à un général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus.*) C'eſt un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un général d'armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prévus, que lorſque par défiance il manque l'occaſion de faire un coup de partie; car ces deux fautes viennent de la même ſource, c'eſt-à-dire, du défaut d'expérience, ou d'un eſprit borné, qui a des lumieres fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance qui fait qu'un général profite de l'occaſion de faire un grand coup, eſt ſouvent voiſine de l'imprudence, au lieu que la défiance, qui fait perdre cette même occaſion, peut être quelquefois l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude; & où il y a plus de danger que d'apparence de ſuccès. Il a dit lui-même que Périclès n'eſtimoit ni ne vouloit imiter les généraux, qui s'étoient haſardés mal à propos; avoient pourtant eu une

for

c'eſt une même faute à un général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus, & de manquer par défiance l'occaſion de faire un coup de partie. [e] Car, à mon avis, ce ſeul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui eſt de leurs exploits militaires.

Quant à la politique & au gouvernement de l'état, Périclès ne peut éviter le reproche d'avoir été ſeul la cauſe de la guerre; car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu céder en rien aux Lacédémoniens; mais auſſi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cédé aux Carthaginois, & qu'il ſe ſeroit expoſé aux plus grands dangers pour ſoûtenir la majeſté & la prééminence de l'empire. Il eſt vrai que la douceur & la bonté, dont Fabius uſa envers Minucius, jettent un horrible jour ſur la dureté & ſur l'inhumanité de Périclès, qui perſécuta toûjours Thucydide

fortune brillante, & à cauſe des grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardés & admirés comme de grands capitaines. Il ne s'agit plus que de ſavoir s'il y avoit plus de ſûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

[e] *Car, à mon avis, ce ſeul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté.*) Ce défaut d'expérience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occaſions qui lui doivent être funeſtes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occaſions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque eſt fort beau, & il ſemble qu'il ait profité d'un paſſage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans ſon traité appellé la loi: *Le défaut d'expérience eſt un très-méchant fonds pour ceux qui le poſſedent, & un pernicieux tréſor & en ſonge & en effet. C'eſt l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite ſage, & de la bonne confiance, & la ſource de l'audace & de la timidité.*

cydide & Cimon, deux hommes de bien, qui tenoient pour l'ariſtocratie, & fit tant par ſes brigues & par ſes cabales, qu'il les fit chaſſer. *f* Auſſi la puiſſance & l'autorité de Périclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius ; & il s'en ſervit heureuſement pour empêcher qu'aucun capitaine ne fût en état de ruiner ſa ville par ſes pernicieux conſeils. Il n'y eut que Tolmidas ſeul qui lui échappa, & qui lui ayant réſiſté, alla heurter les Béotiens, & périt avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent ſous lui, & ſe rangerent à ſes ordres à cauſe de ſa grande autorité ; au lieu que Fabius, qui étoit très-prudent & très-ſage, & incapable de faillir dans tout ce qui dépendoit de lui, paroît inférieur à Périclès, par l'impuiſſance ſeule où il ſe trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne ſeroient pas tombés dans de ſi grands malheurs, ſi Fabius eût eu autant de pouvoir à Rome que Périclès en avoit eu à Athenes.

Quant à la grandeur d'ame, qui ſe trouve dans le mépris des richeſſes, l'un la fit paroître, en refuſant tout l'argent qu'on lui offroit, & l'autre en abandonnant ſon bien à ceux qui en avoient beſoin, & en rachetant de ſes deniers ſes citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il eſt vrai

f Auſſi la puiſſance & l'autorité de Périclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius.) Pour bien juger des actions des hommes, il ne faut pas tant conſiderer ce qu'ils ont fait, qu'examiner ce qu'ils ont pû faire, & les moyens qu'ils ont eus en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. L'autorité eſt l'inſtrument le plus néceſſaire à un gouverneur d'état ; & on ne peut ſans injuſtice demander à celui qui ne l'a point, les mêmes choſes qu'on attend avec juſtice de celui qui l'a.

vrai que les ſommes qu'il employa en cette occaſion, ne furent pas bien conſidérables ; [6] car elles ne monterent qu'à ſix talens. Mais on ne ſauroit dire tout l'or & l'argent que la grande autorité de Périclès lui donnoit lieu de recevoir des alliés, des Athéniens & des rois mêmes, qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour, & qu'à gagner ſes bonnes graces. Cependant il conſerva toûjours ſes mains très-pures & très-nettes, & refuſa juſqu'au moindre préſent.

Pour ce qui eſt de la grandeur & de la ſomptuoſité des temples, des édifices & des autres ouvrages publics, les ornemens que Rome avoit avant les Céſars, ne ſauroient tous enſemble être comparés à ceux dont Périclès embellit la ville d'Athenes : ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & pour la grandeur, que pour la magnificence.

[6] *Car elles ne monterent qu'à ſix talens.*) Il faut néceſſairement qu'il y ait faute au texte ; car ceci ne ſauroit s'ajuſter avec ce qu'il a dit dans la vie de Fabius, que le cartel étoit de deux cent cinquante drachmes pour chaque priſonnier ; & que Fabius en retira deux cent quarante-ſept, dont il paya la rançon, qui par conſéquent revenoit à ſoixante un mille ſept cent cinquante drachmes, qui ſont dix talens, & près d'un tiers. Les copiſtes ont pû facilement mettre un *ſix* pour un *dix*.

Fin de la compar. de Périclès & de Fabius Maximus.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ON prétend qu'Alcibiade du côté de ſon pere [a] deſcendoit d'Euryſaces, fils d'Ajax; & qu'il étoit Alcmæonide, du côté de Dinomache ſa mere, fille de Megaclès; ſon pere Clinias acquit beaucoup de réputation à la bataille navale d'Artémiſe, combattant ſur un vaiſſeau à trois rangs de rames, qu'il avoit armé à ſes dépens, & il fut tué à la journée de Coronée, où Tolmidas fut défait par les Béotiens. Alcibiade eut pour tuteurs [b] les proches parens Périclès & Ariphron, fils de Xantippe & d'Agariſta; & l'on a dit avec beaucoup de raiſon, que l'amitié, ou pour mieux dire, l'amour que So-

[a] *Deſcendoit d'Euryſaces, fils d'Ajax, & qu'il étoit Alcmæonide du côté de ſa mere.*) C'eſt ainſi que l'écrit Iſocrate, qui avoit vécu avec Alcibiade; mais ce qui m'étonne, c'eſt que Démoſthene, qui vint au monde 23 ou 24 ans après la mort d'Alcibiade, écrit tout le contraire, & dit qu'Alcibiade étoit Alcmæonide du côté de ſon pere, & que du côté de ſa mere il deſcendoit d'Hipponicus. S'il n'y a point de faute dans le texte de Démoſthene, c'eſt une choſe aſſez remarquable que la généalogie d'Alcibiade fût douteuſe ſi peu de tems après ſa mort. Mais je croirois que ce ſeroit une faute de copiſte, qu'on devroit corriger; car il eſt conſtant qu'Iſocrate a raiſon, & que la mere d'Alcibiade étoit fille de Mégaclès, & non pas d'Hipponicus, comme cela paroîtra par la remarque ſuivante.

[b] *Ses proches parens, Périclès & Ariphron, fils de Xantippe & d'Agariſta.*) Cette Agariſta étoit fille d'Hippocrate, frere de Cliſthene, & par conſéquent couſine germaine d'Alcmæon, grand-pere de Dinomache, mere d'Alcibiade. Voici ſa généalogie.

ME-

Socrate eut pour lui, [c] ſervit beaucoup à ſa gloire. En effet, Nicias, Demoſthene, Lamachus, Phormion, Thraſybule & Theramene ont été de grands perſonnages ; cependant il n'y en a pas un ſeul de qui on connoiſſe la mere, [d] au lieu que l'on connoît juſqu'à la nourrice d'Alcibiade, on ſait ſon nom & ſon pays ; elle s'appelloit Amycla, & elle étoit de Lacédémone. On n'ignore pas non plus que ſon gouverneur étoit un homme de Thrace, & qu'il s'appelloit Zopyre. Nous connoiſſons la nourrice par Antiſthene, & le gouverneur par Platon.

Pour ce qui eſt de la beauté d'Alcibiade, il ne ſeroit peut-être pas néceſſaire d'en parler ; je dirai ſeulement [e] qu'elle ſe conſerva ſi floriſſante dans

MEGACLES.

Cliſthene.	Hippocrate.
Alcmæon.	Agariſta.
Mégaclès.	Périclès.
Euryptoleme-Dinomache.	
Alcibiade.	

[c] *Servit beaucoup à ſa gloire. En effet, &c.*) Car cet attachement que Socrate eut pour Alcibiade, rendit ce jeune homme très-conſidérable dans l'état, & fit que l'on conſervoit la mémoire de tout ce qui le concernoit, honneur qu'on ne faiſoit point aux plus grands perſonnages.

[d] *Au lieu que l'on connoît juſqu'à la nourrice d'Alcibiade.*) Cette difference, qui ne paroît rien, eſt pourtant d'un relief infini pour Alcibiade. Les petites choſes ſervent en un ſens plus que les grandes à relever la gloire & l'éclat.

[e] *Elle ſe conſerva ſi floriſſante dans tous les âges.*) Juſtin pour louer la beauté d'Alcibiade, ſe ſert d'un mot qui

dans tous les âges, qu'elle le rendit très-agréable & très-aimable dans ſon enfance, dans ſa jeuneſſe, & lorſqu'il fut homme fait. Ce que dit Euripide *que l'automne de tous les beaux hommes eſt belle*, n'eſt pas généralement vrai ; mais il le fut d'Alcibiade & d'un petit nombre d'autres, à cauſe de l'admirable proportion de toutes les parties du corps, & du charme répandu ſur toute ſa perſonne. On dit même que comme il parloit un peu gras, ce begayement donnoit au ſon de ſa voix un agrément merveilleux, & jettoit dans tous ſes diſcours une naïveté pleine de perſuaſion & de grace. Ariſtophane [f] parle de ſa langue graſſe, lorſqu'il dit en raillant : *Alcibiade me dit en bégayant,* [g] *Veux-tu pas voil Théolus, il a la tête d'un colbeau. En bégayant il a mieux dit qu'il ne penſe.* Et [h] Archippus, en ſe moquant du fils d'Alcibiade, dit : [i] *Il marche comme un effé-*

qui me paroît remarquable : *Erat enim*, dit-il, *& ætatis flore & formæ veneratione inſignis.* Ce *veneratio formæ* eſt un terme bien expreſſif, & qui marque admirablement l'effet de la beauté, qui attire d'abord les reſpects & les hommages.

[f] Dans ſa comédie des *Guêpes*, act. I. ſcene 1.

[g] *Veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un colbeau.*) Car les begues & ceux qui parlent gras prononcent une *l* pour une *r*. Alcibiade vouloit dire que Théorus étoit un homme avide qui prenoit à toutes mains, un véritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il ne ſe trompoit pas ; car Théorus étoit auſſi un inſigne flatteur. Or le mot grec *corax*, qui ſignifie un corbeau, étant prononcé par un *l*, *colax*, ſignifie un flatteur. Mais la grace de l'équivoque ne peut ſe conſerver en notre langue ; il faut ſe contenter de la faire ſentir en l'expliquant.

[h] Poëte comique.

[i] *Il marche comme un efféminé, le manteau traînant.*) En Grece, le manteau traînant étoit une marque de molleſſe, comme à Rome la robe traînante ; c'eſt pourquoi les Romains appelloient

diſ-

efféminé, le manteau traînant, pour mieux reſſembler à ſon pere; & afin que la reſſemblance ſoit parfaite, il allonge le cou & parle gras.

Ses mœurs & ſes inclinations parurent fort diverſes & fort changeantes; & cela n'eſt pas fort ſurprenant, vu les grandes choſes qui lui arriverent, & les grands changemens de fortune qu'il éprouva. De toutes les paſſions auxquelles il étoit naturellement fort ſujet, les plus fortes & les plus marquées étoient [k] une vanité démeſurée, qui vouloit tout emporter de hauteur, & une ambition ſans bornes, qui ne pouvoit jamais ſouffrir de ſupérieur ni d'égal, comme on le voit encore par quelques mots qu'on rapporte de ſon enfance. Un jour qu'il luttoit avec un de ſes camarades, ſe voyant fort preſſé & tout prêt à être jetté par terre, il mordit furieuſement le bras de ſon adverſaire, qui lâcha priſe incontinent & lui dit : *Alcibiade, tu mords comme une femme. Point du tout*, reprit Alcibiade, *mais comme un lion.* Une autre fois jouant aux oſſelets dans une rue fort étroite, ſon tour de les jetter étant venu, une charrette chargée vint à paſſer; Alcibiade cria à celui qui la menoit de s'arrêter, parce qu'il alloit paſſer juſtement dans l'endroit

diſcinctos, les hommes mols & efféminés, & *cinctos* & *cinctutos*, les braves gens. Horace pour noter un homme de molleſſe dit, Sat. 2. livre 1.

Malthinus tunicis demiſſis ambulat.

« Malthinus marche la » robe traînante ». C'eſt une choſe ûre, que les habits des hommes marquent leurs mœurs.

[k] *Une vanité démeſurée; & une ambition.*) C'eſt ce que Socrate lui reproche à lui-même dans le *premier Alcibiade* de Platon.

[l] *D'ail-*

droit où il devoit jouer. Le charretier brutal ne s'arrêtant point pour tous ſes cris, & continuant de piquer ſes bœufs, tous les autres enfans ſe retirerent pour lui faire place; mais Alcibiade ſe jetta tout-au-travers de la rue preſque ſous les pieds des bœufs, & commanda au charretier de paſſer ainſi, puiſqu'il étoit ſi preſſé. Le charretier épouvanté, fit reculer ſa charrette; & tous ceux qui furent témoins de cette action s'écrierent de frayeur, & coururent à lui.

Quand il fut en âge d'aller aux écoles, il ſe montra fort obéiſſant à ſes maîtres; mais il dédaigna toujours d'apprendre à jouer de la flûte, la regardant comme un inſtrument ignoble & indigne de l'application d'un homme libre. *Car*, diſoit-il, *la lyre, par exemple, n'a rien qui corrompe le geſte & la bonne grace qui ſeyent à un honnête homme, & dont chacun eſt obligé d'avoir ſoin. Au lieu que dès qu'un homme a mis la flûte à la bouche, ſon viſage en eſt ſi défiguré, que ſes meilleurs amis ont de la peine à le reconnoître.* [1] *D'ailleurs la lyre permet à celui qui en joue d'accompagner de la voix & de chanter; & la flûte tout au contraire ferme tellement la bouche, que l'uſage de la voix & de la parole eſt abſolument interdit. Laiſſons donc la flûte aux*

[1] *D'ailleurs, la lyre permet à celui qui en joue d'accompagner de la voix & de chanter.*) Ariſtote a traité à fond cette matiere dans le dernier livre de ſes *Politiques*, chap. vj. & il examine de quels inſtrumens les enfans doivent apprendre à jouer. Il leur défend la flûte par deux raiſons: la premiere, que la flûte n'eſt pas propre à corriger les mœurs, & qu'elle excite les fureurs les plus violentes; & la ſeconde, qu'elle empêche de ſe ſervir de la voix, & de marier avec le chant les paroles. Car les ſons touchent, excitent; mais c'eſt la parole ſeule qui inſtruit.

aux enfans des Thébains, qui ne ſavent pas parler, & ſouvenons-nous toujours que nous autres Athéniens nous avons pour patrons Minerve & Apollon, [m] *dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le* [n] *flûteur.*

Par cette plaiſanterie, qui étoit au fond très-ſérieuſe, Alcibiade ſe délivra de cet exercice, & en délivra tous ſes camarades. Car tous les jeunes gens furent bien-tôt informés qu'Alcibiade étoit fort loué de mépriſer la flûte, & tous ceux qui apprenoient à en jouer. [o] Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet art, qui depuis ce tems-là fut mis hors du nombre des arts honnêtes, & on l'abandonna entierement.

[p] Antiphon écrit d'Alcibiade dans le livre d'invectives qu'il a fait contre lui, qu'étant encore enfant, il s'enfuit de ſa maiſon, & ſe retira chez un

[m] *Dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.*) Cette fable eſt racontée par Apollodore, livre 1. Ariſtote, dans l'endroit que je viens de citer, dit que cette fable des anciens, qui ont feint que Minerve, après avoir inventé la flûte, la jetta, parce qu'elle s'apperçut qu'elle défiguroit ſon viſage, & gâtoit toute ſa beauté, n'eſt pas mal imaginé; mais qu'il vaut encore mieux croire qu'elle la mépriſa, parce qu'elle ne ſert de rien à l'eſprit; car Minerve eſt la déeſſe des arts, des ſciences, & de l'éloquence; & ſans la parole tout eſt mort.

[n] Marſyas.

[o] *Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet art.*) L'exemple d'Alcibiade eut plus de force que celui de la déeſſe; car Minerve avoit eu beau jetter la flûte, elle fut en vogue dans toute la Grece, & ſur-tout à Athenes, où tout ce qu'il y avoit d'hommes des plus nobles maiſons, apprenoient à en jouer; au lieu qu'Alcibiade ne l'eut pas plûtôt mépriſée, que tout le monde l'abandonna, & qu'elle ne fut plus que l'occupation des eſclaves.

[p] Antiphon, ſophiſte, contemporain de Socrate; il en eſt parlé dans Xénophon.

un de ſes amans, nommé Démocrate, & qu'Ariphron voulut le faire crier à ſon de trompe, mais que Périclès s'y oppoſa, diſant que *s'il étoit mort, ce cri public ne feroit qu'en hâter d'un jour la nouvelle, & que s'il étoit vivant, il le rendroit infâme pour toute ſa vie.* Le même auteur lui reproche qu'il avoit tué d'un coup de bâton un de ſes eſclaves dans la paleſtre d'Agyrtius. Mais peut-être ne faut-il point ajouter foi à toutes ces médiſances, que l'auteur même avoue n'avoir écrites que par la haine qu'il avoit pour lui.

Alcibiade ſe vit bien-tôt environné & ſuivi de la plûpart des premiers & des plus nobles citoyens, qui tous faiſoient connoître évidemment que c'étoit ſa grande beauté qu'ils admiroient & qui les portoit à lui faire la cour, & à rechercher ſes bonnes graces. Mais en même tems, l'amour que Socrate eut pour lui eſt un grand témoignage de la ſageſſe & du bon naturel de cet enfant. Ce philoſophe voyant éclater ſes belles inclinations, comme à la lueur de ſa beauté, & craignant les richeſſes, la grande autorité & le prodigieux nombre de ceux qui s'attachoient à lui, tant citoyens qu'étrangers & alliés, & qui cherchoient à le gagner par leurs flatteries & par leurs complaiſances; il ſe crut ſeul capable de le garantir de tant de dangers, & de cultiver cette belle plante pour empêcher qu'elle ne perdît ſon fruit dès ſa fleur. Car s'il y a jamais eu d'homme que la fortune ait muni & fortifié par tout ce qu'on appelle vulgairement des biens, pour le rendre invulnérable aux traits de la philoſophie, & inacceſſible aux diſcours, qui, avec la liberté des remontrances, portent un aiguillon qui pique juſqu'au vif, c'eſt Alcibiade. Dès le commencement il fut aſſiégé & amolli par les

délices, [q] & entierement obsédé par ceux qui recherchant ses faveurs n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui qui pouvoit seul l'instruire & lui faire éviter des piéges si dangereux.

Cependant par la bonté de son naturel il surmonta tous ces obstacles ; il connut Socrate, s'approcha de lui & écarta tous ses autres amans ; & en peu de tems il prit un singulier plaisir à sa conversation, & goûta les discours de cet amant qui ne cherchoit point avec lui une volupté efféminée & indigne d'un homme, & ne demandoit point de ces faveurs infames & criminelles, mais qui guérissoit la corruption de son ame, rempliſſoit le vuide de son esprit & rabattoit sa vanité insensée. Alors frappé de la force de ses raisons victorieuses, il fit, pour me servir de ce proverbe, comme un coq qui, après un long combat, va traînant l'aîle & se reconnoît vaincu. Il fut persuadé que le commerce de Socrate étoit véritablement un secours que les dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur instruction & pour leur salut. Aussi, à force de se mépriser lui-même & d'admirer Socrate, d'aimer sa sagesse & de revérer sa vertu, il se trouva qu'insensiblement il avoit formé dans son cœur une image de l'amour, [r] ou plutôt, comme dit Platon,

[q] *Et entierement obsédé par ceux qui recherchant ses faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui.*) Ils y réussirent si bien pendant quelque tems, qu'Alcibiade vécut dans le luxe & dans la molleſſe, & que Socrate le suivit fort long-tems sans lui parler, voyant bien qu'il n'étoit pas en état d'écouter & moins encore de goûter ses préceptes. On peut voir dans le 1. *Alcibiade* de Platon, comment Socrate s'insinua enfin dans l'esprit de ce jeune ambitieux.

[r] *Ou plûtôt, comme dit Pla-*

ton ; un contr'amour ; de ſorte que tout le monde étoit étonné de le voir manger & lutter tous les jours avec Socrate, n'avoir à la guerre qu'une même tente avec lui, & traiter ſes autres amans avec beaucoup de rigueur, juſqu'à leur faire publiquement des inſultes, comme il fit à Anytus, fils d'Anthémion, qui étoit du nombre de ſes adorateurs. Un jour que cet Anytus donnoit à ſouper à quelques étrangers, il envoya auſſi prier Alcibiade. Alcibiade refuſa ; mais le ſoir, après avoir fait la débauche chez lui avec ſes amis, plein de vin, [s] il alla en maſque chez Anytus, s'arrêta ſur la porte de la ſalle du feſtin ; & voyant le buffet & les tables couvertes de vaiſſelle d'or & d'argent, [t] il commanda à ſes eſclaves d'en prendre la moitié & de l'emporter chez

Platon, un contr'amour.) Platon appelloit un *contr'amour*, un amour ſage & reglé, qui par ſes conſeils garantiſſoit Alcibiade des traits de l'amour deshonnête, & le portoit à mépriſer tous ſes amans. Ce contr'amour, c'eſt l'amour de la philoſophie.

[s] *Il alla en maſque.*) Le grec dit, *il alla viſiter le dieu Comus.* Et c'eſt proprement ce que nous diſons *aller en maſque.* J'ai expliqué aſſez au long cette coûtume dans les remarques ſur la premiere ode du jv. livre d'Horace.

[t] *Il commanda à ſes eſclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui.*) Je ſuis ſurpris que Plutarque ait ſuivi une tradition ſi deſavantageuſe à Alcibiade ; car il ſemble que l'intérêt ait plus de part à l'inſulte qu'il fait à Anytus, que l'envie de lui faire un affront. Athenée raconte cette hiſtoire d'une maniere bien plus fine ; il dit qu'Alcibiade étant allé en maſque chez Anytus avec un de ſes amis, nommé Thraſyllus, qui étoit pauvre ; & s'étant approché du buffet chargé de vaiſſelle d'or & d'argent, il but à la ſanté de Thraſyllus, & ordonna à ſes eſclaves de prendre la moitié du buffet, & de le porter chez Thraſyllus. Alcibiade prit cette argenterie à un de ſes amans, qui étoit riche, pour la donner à un autre qui étoit pauvre, & nullement pour en profiter.

chez lui ; après quoi il s'en retourna, n'ayant pas seulement daigné leur faire l'honneur d'entrer. Les étrangers qui étoient à table murmuroient hautement de cet affront, & disoient qu'Alcibiade traitoit Anytus avec trop de mépris & d'insolence : *Point du tout*, reprit Anytus, *au contraire, il me fait honneur & grace ; car il pouvoit tout prendre, & il nous en a laissé la moitié.*

Alcibiade en usoit de même avec tous ses autres amans. Il ne se montra gracieux qu'envers un étranger qui s'étoit habitué à Athenes, & qui, ayant vendu le peu de bien qu'il avoit, ramassa jusqu'à " cent stateres, les porta à Alcibiade & le conjura instamment de les recevoir. Alcibiade, extrémement flatté de cette passion qu'il avoit fait naître, & riant de tout son cœur, pria cet homme à souper ; & après l'avoir fort bien reçu, & lui avoir fait fort bonne chere, il lui rendit son argent & lui ordonna de se trouver le lendemain sur la place & d'enchérir sur ceux qui se présenteroient pour prendre les fermes publiques. Ce pauvre homme, s'excusant sur ce que les fermes étoient trop hautes & que le bail étoit de plusieurs talens, Alcibiade le menaça de lui faire donner les étrivieres s'il n'obéissoit ; car, outre qu'il vouloit l'obliger, * il cherchoit aussi une occasion de se venger des publicains dont il avoit eu quelque sujet particulier de se plaindre.

Dès le matin donc cet étranger se rendit à la place,

" Le statere valoit quarante sols.

* *Il cherchoit aussi une occasion de se venger.*) Plutarque ajoûte cela pour excuser ces étrivieres, dont Alcibiade a menacé l'étranger ; car on n'en vient pas à cette extrémité quand on n'a dessein que d'obliger ; ce ne peut être que par un esprit de vengeance.

place, & fit une enchere d'un talent. Les fermiers, irrités de ſe voir traverſés dans leurs offres, ſe liguerent tous contre lui & lui demanderent qu'il nommât ſa caution, bien perſuadés qu'il n'en avoit point & qu'il n'en pourroit trouver. Ce pauvre homme, embarraſſé & confus, ne ſongeoit qu'à ſe dédire & à ſe retirer, lorſqu'Alcibiade cria de loin aux archontes : *Ecrivez mon nom, c'eſt un de mes amis, je réponds pour lui.* Ces paroles entendues, les fermiers ne ſavoient que devenir ; car ils avoient accoûtumé de ſe ſervir des deniers du ſecond bail pour achever de payer le premier. Ne voyant donc aucun jour à s'acquitter & à ſe tirer d'affaires, ils ſe mirent à prier cet homme & à lui offrir queſque argent. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent, qui en effet lui ayant été compté, il l'obligea à retirer ſa parole ; & voilà comme il reconnut la bonne volonté que cet étranger avoit pour lui.

Quoique Socrate eût pluſieurs rivaux très-redoutables, il étoit pourtant quelquefois le mieux auprès d'Alcibiade ; & profitant du bon naturel de ce jeune homme, il le retenoit par la force de ſes beaux diſcours qui le piquoient juſqu'au vif, qui chargeoient ſon cœur & qui lui faiſoient même verſer des larmes ; mais il le perdoit auſſi quelquefois ; car Alcibiade, s'abandonnant à ſes flatteurs qui lui propoſoient toujours de nouveaux plaiſirs, échappoit à Socrate, qui enſuite étoit obligé de courir après lui comme après un eſclave fugitif, Alcibiade ne craignant & ne reſpectant que lui, & ſe moquant de tous les autres. [y] Auſſi Cléanthes diſoit

[y] *Auſſi Cléanthes.*) Cet *auſſi* eſt relatif aux différentes eſca-

ſoit en riant : *Que Socrate ne le tenoit que par les oreilles ;* [z] *au lieu que ſes rivaux avoient bien d'autres priſes qu'il ne connoiſſoit point & dont il ne vouloit pas ſe ſervir.* En effet, Alcibiade étoit fort ſenſible à la volupté ; & ce que Thucydide dit de ſon intempérance dans ſa maniere de vivre & de ſes débauches outrées, ne donne que trop de lieu à ce ſoupçon. Cependant ceux qui le corrompoient ſe prévaloient moins de ſon penchant aux plaiſirs, qu'ils ne ſe ſervoient de ſon ambition & de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire ; car ils lui mettoient en tête de grands deſſeins, & le jettoient dans des entrepriſes hors de ſaiſon & mal concertées ; lui perſuadant qu'il n'auroit pas plutôt commencé à ſe mêler du gouvernement, que non-ſeulement il obſcurciroit tous les autres capitaines & gouverneurs, mais qu'il ſurpaſſeroit même Périclès en réputation, en gloire & en puiſſance : & comme le fer amoli par le feu ſe durcit enſuite & ſe reſſerre par le froid ; tout de même Alcibiade fondu & amoli par les délices, & plein d'arrogance & de vanité, ne tomboit pas plutôt entre les mains de Socrate, que ce philoſophe, par la ſévérité de ſes remontrances, le forçoit de rentrer en lui-même, & le rendoit fort petit & fort humble en le faiſant [a] convenir de tous les dé-

eſcapades d'Alcibiade ; *Socrate le perdoit quelquefois. Auſſi*, &c. Cléanthes étoit un philoſophe qui avoit fait des traités des choſes fabuleuſes.

[z] *Au lieu que ſes rivaux avoient bien d'autres priſes, qu'il ne connoiſſoit point, & dont il ne vouloit pas ſe ſervir.*) Après ceci Plutarque explique ces priſes, *venter, pudenda, & gula.* Mais le mot eſt ſi intelligible, que l'explication ne fait que languir ; & elle ſeroit toûjours inſupportable, quand même elle ne ſeroit pas obſcene.

[a] Comme on le voit dans le

défauts dont il étoit plein, & de toutes les qualités qui lui manquoient pour être véritablement vertueux.

Il étoit à peine ſorti de l'enfance, qu'il entra dans l'école d'un grammairien & lui demanda un livre d'Homere. [b] Ce grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce poëte. Alcibiade lui donna un grand ſoufflet & le laiſſa là. Un autre grammairien lui ayant dit qu'il avoit un Homere tout corrigé de ſa main : *Quoi*, lui dit Alcibiade, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuſes à enſeigner ici les enfans ?* [c] *Que ne t'appliques-tu à former des hommes ?*

Un jour il alloit pour voir Périclès ; quand il fut à ſa porte on lui dit que Périclès étoit occupé & qu'il travailloit à rendre ſes comptes aux Athéniens : *Mais que ne travaille-t-il plutôt*, dit-il, *à ne les pas rendre ?* Etant

le premier & dans le ſecond Alcibiade de Platon.

[b] *Ce grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce poëte.*) Car les ouvrages d'Homere étoient fort rares ; peu de perſonnes les avoient entiers, mais ils couroient ſéparément, & par parties, qui avoient chacune leur nom, comme cela a été prouvé dans les remarques ſur la vie de Lycurgue. Alcibiade trouvoit donc qu'il étoit honteux à un grammairien de n'avoir aucune partie des ouvrages de cet homme divin, qui excelloit dans toutes les parties de l'éloquence. Certainement un grammairien qui ne connoît pas Homere, ne ſauroit être capable de bien inſtruire les enfans.

[c] *Que ne t'appliques-tu à former des hommes ?*) Car un homme capable de corriger Homere, ſeroit aſſurément très-capable, non pas d'inſtruire des enfans, mais de former des hommes. Alcibiade jugeoit d'Homere comme Alexandre, qui apprenoit la guerre dans les ouvrages, & comme Lycurgue, qui trouvoit que les inſtructions morales & politiques, que ſes poéſies renferment, ne ſont pas moins utiles, que ſes contes & ſes fictions ſont agréables.

Etant encore fort jeune, il ſe trouva à l'expédition de Potidée. Il logea toujours Socrate dans ſa tente, l'eut pour compagnon dans tous les combats; & le jour de la grande bataille où ils firent tous deux des merveilles, Alcibiade ayant été bleſſé & porté par terre, Socrate ſe mit au-devant de lui, le défendit, & à la vue de toute l'armée il empêcha les ennemis de le prendre & de ſe rendre maîtres de ſes armes. Le prix de la valeur étoit donc juſtement dû à Socrate; mais ſes généraux paroiſſant diſpoſés à le donner à Alcibiade à cauſe de ſa dignité, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le deſir de la vraie gloire, fut le premier qui lui donna ſon ſuffrage, & celui qui contribua le plus à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette qui étoit le prix d'honneur. Une autre fois, à la bataille de Délium, les Athéniens furent mis en fuite; Alcibiade, qui étoit à cheval, [d] trouvant Socrate qui ſe retiroit à pied avec quelques autres, ne voulut point le quitter & ſe tint toujours près de lui à le défendre contre les ennemis qui les ſuivoient & qui en tuoient un grand nombre. [e] Mais cette action ſe paſſa long-tems après l'autre.

[d] *Trouvant Socrate qui ſe retiroit à pied.*) Il ſe retiroit en faiſant ferme de tems en tems. Lachès qui l'accompagnoit, lui rend ce témoignage dans Platon, que ſi tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, Athenes n'auroit pas reçu ce grand échec, tome II, page 345. de ma ſeconde édition.

[e] *Mais cette action ſe paſſa long-tems après l'autre.*) Huit ans après l'autre; car le combat de Potidée ſe donna la premiere année de l'Olymp. lxxxvij. & celui de Delium la premiere année de l'Olymp. lxxxix.

Il y avoit à Athenes un citoyen, nommé Hipponitus, pere de Callias, qui étoit un des principaux de la ville & qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité, tant à cauſe de ſes grands biens, que de la nobleſſe de ſa maiſon : Alcibiade lui donna un jour un ſoufflet, non point par un mouvement de colere, ou pour quelque différend particulier qu'il eût avec lui, mais par plaiſanterie & de gaieté de cœur, pour une gageure qu'il avoit faite avec ſes camarades. Le bruit de cette action s'étant répandu dans un moment par toute la ville, & tous les citoyens, comme on peut penſer, murmurant hautement de cette inſolence, le lendemain, dès la pointe du jour, Alcibiade s'en va chez Hipponicus, frappe à la porte, entre, & quittant tous ſes habits en ſa préſence, il ſe met à ſa diſcrétion & lui livre ſon corps pour être fouetté & châtié à ſa fantaiſie ; Hipponicus lui ſacrifia ſon reſſentiment & lui pardonna : quelque tems après, il lui donna même ſa fille Hipparete en mariage. Quelques auteurs ont pourtant écrit que ce ne fut pas Hipponicus, mais ſon fils Callias, qui fit ce mariage, & qui donna à ſa ſœur dix talens en dot ; & ils ajoûtent qu'elle ne fut pas plutôt accouchée, qu'Alcibiade demanda dix autres talens, diſant que cela étoit expreſſément porté par ſon contrat de mariage, s'il venoit à avoir des enfans d'Hipparete. Callias craignant quelque ſurpriſe & quelque méchant tour, déclara devant tout le peuple que, s'il mouroit ſans enfans, il donnoit ſa maiſon & tous ſes biens à Alcibiade.

Hipparete, qui étoit une dame de grande vertu, & qui aimoit éperdument ſon mari, ne

pouvant ſouffrir [f] les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la ville & autres, quitta ſa maiſon & ſe retira chez ſon frere. Alcibiade ne s'en mettoit guere en peine, & n'en vivoit qu'avec plus de liberté; mais il falloit que la femme, qui quittoit ſon mari, remît entre les mains de l'archonte la lettre de divorce, & qu'elle la préſentât elle-même en perſonne, & non pas par procureur. Hipparete ayant comparu pour obéir à la loi, Alcibiade s'y trouva; & la ſaiſiſſant par le milieu du corps, il l'enleva, traverſa toute la place & l'emporta chez lui, ſans que perſonne osât ſe mettre en devoir de l'en empêcher. Elle demeura dans ſa maiſon juſqu'à ſa mort, qui arriva peu de tems après pendant un voyage qu'il fit à Epheſe. Cette violence d'Alcibiade ne parut contraire ni à l'humanité ni à la loi; car la loi ſemble n'avoir ordonné que la femme, qui veut ſe ſéparer de ſon mari, paroiſſe en public, que pour donner au mari une occaſion de lui parler & de la reprendre.

Alcibiade avoit un chien d'une taille extraordinaire & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté [g] ſoixante & dix mines, & il lui fit couper la queue qui étoit juſtement ce qu'il avoit de plus beau. Ses amis s'étant mis à le gronder & à lui dire que tout le monde parloit de cette action, & le blâmoit extrémement d'avoir gâté un ſi

[f] *Les commerces qu'il avoit avec toute les femmes galantes de la ville, & autres.*) Alcibiade étoit ſi décrié pour ſes débauches, que Phérécrates dit dans une de ſes pieces, *Alcibiade, ſans être un homme, eſt pourtant l'homme de toutes les femmes.*

[g] Trois mille cinq cent livres,

[h] *Qu'il*

ſi beau chien : *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant ; *je veux que les Athéniens s'entretiennent de cela, afin qu'ils ne parlent pas d'autre choſe, & qu'ils ne diſent pas pis de moi.*

Ce qui lui fournit la premiere occaſion d'entrer dans les affaires publiques, ce fut une largeſſe qu'il fit, non point à deſſein, mais par aventure ; car paſſant un jour dans la place, il vit le peuple aſſemblé qui faiſoit beaucoup de bruit ; il en demanda la cauſe : & ſur ce qu'on lui dit que c'étoit quelque diſtribution de deniers, il s'avança & en diſtribua auſſi de ſon côté. Comme le peuple applaudiſſoit à ſa libéralité avec de grands cris, il en eut tant de joie, [h] qu'il oublia une caille qu'il avoit dans ſon manteau, & qui, effrayée du bruit, prit la fuite & s'envola ; les Athéniens ſe mirent encore à crier plus fort, & il y en eut beaucoup qui ſe leverent pour courir après & pour lui aider à la reprendre. Enfin elle fut repriſe par un patron de vaiſſeau, nommé Antiochus, qui la lui rendit, [i] & qui à cauſe de cela lui fut toujours fort agréable.

Quoi-

[h] *Qu'il oublia une caille qu'il avoit dans ſon manteau.*) C'étoit la manie de la plûpart de ces voluptueux, de nourrir des cailles, comme cela paroît par quelques paſſages des anciens, & ſurtout par une comédie d'Eupolis, citée par Athenée. Alcibiade en nourriſſoit comme les autres ; & c'eſt ce qui lui attira cette raillerie amere de Socrate, qui après lui avoir fait voir dans le 1. *Alcibiade* de Platon, que pour commander aux Athéniens, il devoit travailler à ſurpaſſer en habileté & en courage les généraux de leurs ennemis ; & après l'en avoir fait convenir, il ſe reprend, & lui dit avec une ironie fort humiliante : *Oh point, point, mon cher Alcibiade, vous n'avez qu'à penſer à ſurpaſſer un Midias, ſi habile à nourrir des cailles.*

[i] *Et qui à cauſe de cela*

lui

Quoique la nobleſſe d'Alcibiade, ſes grandes richeſſes, ſon courage, ſes exploits & le plus grand nombre de ſes parens & de ſes amis lui ouvriſſent une grande porte au gouvernement de la république; cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité qu'il deſiroit d'acquérir ſur le peuple, qu'à la force de ſon éloquence & à la grace perſuaſive de ſes diſcours. Auſſi étoit-il fort éloquent, comme le témoignent, non-ſeulement les poëtes comiques, [k] mais encore le premier de tous les orateurs, qui, dans ſon oraiſon contre Midias, dit en propres termes: *Qu'Alcibiade paſſoit pour le plus éloquent homme de ſon tems.* Que ſi nous croyons Théophraſte, écrivain auſſi curieux de l'antiquité & auſſi verſé dans l'hiſtoire qu'aucun philoſophe, Alcibiade étoit l'homme du monde le plus propre à trouver & à imaginer tout ce qui convenoit aux ſujets qu'il avoit à traiter. Mais en cherchant ce qu'il falloit dire, & les termes les plus propres pour le bien dire, & ne les trouvant pas toujours, il héſitoit ſouvent & s'arrêtoit au milieu de ſon diſcours, les paroles ne ſe préſentant pas à point nommé; de ma-

lui fut toûjours fort agréable.) Juſque-là qu'Alcibiade lui laiſſa le commandement de la flotte en ſon abſence, comme Plutarque le dira tantôt; ce qui penſa ruiner les affaires des Athéniens, car il fut battu.

[k] *Mais encore le premier de tous les orateurs.*) C'eſt Démoſthene. Voici ſes propres termes, dans l'oraiſon contre Midias, page 626. καὶ λέγειν ἔδωκεν πάντων, ὡς φάσιν εἶναι δεινότατος. *Il paſſoit, dit-on, pour le plus éloquent des orateurs.* Ce qui fait voir que Démoſthene n'en jugeoit pas par lui-même, & par conſéquent que de ſon tems il ne reſtoit rien de lui, qui pût faire juger de ſon éloquence.

[k] *C'eſt*

maniere qu'il répétoit les derniers mots, méditant & cherchant ce qui devoit ſuivre.

Il s'étoit rendu auſſi fort célebre par la quantité de chevaux qu'il nourriſſoit pour les courſes, & par le grand nombre de ſes chars; car il n'y a jamais eu de particulier, ni de roi même, qui ait envoyé comme lui ſept chars en même tems aux jeux olympiques : mais d'avoir remporté, comme il fit, le premier, le ſecond & le quatrieme prix, ſi l'on s'en rapporte à Thucydide; ou le troiſieme, ſi l'on en croit Euripide, cela ſurpaſſe l'éclat & la gloire de tous ceux qui ont été poſſédés de cette ambition. Voici de quelle maniere Euripide en parle dans une ode : *Je chanterai vos louanges, fils de Clinias : c'eſt une belle choſe que la victoire; mais la plus belle de toutes les victoires, & celles dont les dieux n'ont favoriſé que vous ſeul parmi les Grecs,* [l] *c'eſt d'avoir remporté le premier, le ſecond & le troiſieme prix dans les courſes des chariots aux jeux olympiques,* [m] *& de s'être vu deux fois couronné de branches d'olivier & proclamé vainqueur par la voix du héraut, ſans avoir pris la moindre peine.* Et ce qui rendit ſa pre-

[l] *C'eſt d'avoir remporté le premier, le ſecond & le troiſieme prix.*) Car il y avoit pluſieurs prix pour ces jeux, comme on le voit dans Homere, dont les poéſies donnerent long-tems après lui la premiere idée des jeux olympiques.

[m] *Et de s'être vu deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du héraut ſans avoir pris la moindre peine.*) Pour éclaircir ce paſſage d'Euripide, qui paroît d'abord difficile, il faut entendre qu'après qu'Alcibiade eut remporté en perſonne le premier, le ſecond & le troiſieme prix, il vainquit encore deux autres fois abſent par les chars qu'il envoya aux jeux; & c'eſt ce qu'Euripide veut dire par ces mots, *ſans avoir pris la moindre peine.*

premiere victoire encore plus éclatante, ce fut l'émulation avec laquelle [n] ſes concurrens mêmes s'empreſſerent à lui faire honneur. Les Meſſeniens lui firent dreſſer une tente très-magnifique ; [o] la ville de Chio nourrit ſes chevaux & lui fournit un grand nombre de victimes ; & ceux de Leſbos donnerent le vin & tout ce qu'il falloit pour ſa table qui étoit très-ſomptueuſe, & où tout le monde étoit reçu. Il eſt vrai que la calomnie, qu'on inventa

[n] *Ses concurrens.*) Τῶν πολεμίων, *ſes ennemis*, c'eſt-à-dire *ſes concurrens*, ceux qui lui diſputoient le prix, & qui envoyoient des chars aux jeux olympiques, car non-ſeulement les particuliers y envoyoient ; mais auſſi les villes. Quoique ce ſens-là ſoit fort bon, je croi pourtant qu'il faut rétablir dans le texte la leçon d'un manuſcrit, où au lieu de πολεμίων, on lit πόλεων, & de traduire, *ce fut l'émulation avec laquelle les villes mêmes s'empreſſerent à lui faire honneur.* Et c'eſt la leçon qu'Amiot a ſuivie.

[o] *La ville de Chio nourrit ſes chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes.*) Antiſthene, diſciple de Socrate, qui rendoit témoignage de ce qu'il voyoit, écrit que Chio nourriſſoit ſes chevaux, & que Cyſique fourniſſoit les victimes. Le paſſage eſt remarquable, car cet auteur aſſûre que cela ne ſe fit pas ſeulement lors qu'Alcibiade alla aux jeux olympiques, mais à toutes ſes expéditions de guerre, & à tous les voyages qu'il faiſoit : *Toutes les fois*, dit-il, *qu'Alcibiade alloit en voyage, il ſe ſervoit de quatre villes des alliés, comme de ſes ſervantes. Epheſe lui fourniſſoit les tentes auſſi magnifiques que celles des Perſes ; Chio nourriſſoit ſes chevaux ; Cyſique donnoit les victimes & la viande pour ſa table, & Lesbos le vin avec toutes les autres choſes néceſſaires pour ſa maiſon.* Il n'y avoit que des villes fort riches qui puſſent ſoûtenir cette dépenſe ; car Alcibiade, lorſqu'il eut remporté le premier, le ſecond & le troiſieme prix aux jeux olympiques, après avoir fait des ſacrifices ſomptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit aſſiſté aux jeux.

[p] *Que*

venta contre lui, ou effectivement le méchant tour qu'il joua pour ſatisfaire ſon ambition particuliere, donnerent un grand ſujet de parler. Il y avoit à Athenes un certain Diomede qui étoit aſſez honnête homme & des amis d'Alcibiade, & qui ſouhaitoit avec une paſſion extrême de remporter le prix aux jeux olympiques; il avoit appris [p] que les Argiens avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la république, & il ſavoit qu'Alcibiade étoit tout-puiſſant à Argos où il avoit beaucoup d'amis. Il le pria donc inſtamment de lui acheter ce char. Alcibiade, au lieu de l'acheter pour ſon ami, le prit pour lui-même, & laiſſa là Diomede qui ſe déſeſpéroit & qui prenoit les dieux & les hommes à témoins de cette noire perfidie. Il ſemble même qu'il y eut ſur cela un procès; car on trouve dans Iſocrate une oraiſon ſur ce char pour le jeune Alcibiade; mais le demandeur eſt nommé *Tiſias* & non pas *Diomede*.

Alcibiade ne ſe fut pas plutôt appliqué aux affaires, que, quoiqu'il fût encore fort jeune, il effaça abſolument tous les autres orateurs; il n'y en eut que deux qui purent ſe ſoutenir contre

[p] *Que les Argiens avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la république.*) Il paroît par ce paſſage, que les villes & les républiques préparoient des chars avec beaucoup de dépenſe pour les envoyer aux jeux olympiques; & que quelquefois à force d'argent on les obligeoit à vendre ces chars. Car il y avoit ſur cela un entêtement & une émulation, qui approcheroient de la folie, ſi on pouvoit jamais appeller folie, ce qui contribue à la grandeur des états, & qui rend les peuples amoureux de la gloire. Les victoires des jeux olympiques étoient plus éclatantes & ſuivies d'un plus grand bonheur que les triomphes de Rome. Faut-il donc s'étonner qu'on y courût avec tant d'ardeur?

contre lui & balancer ſon autorité ; Phæax, fils d'Eraliſtrate, & Nicias, fils de Nicératus : ce dernier étoit déja vieux & paſſoit pour un des plus grands capitaines de ſon tems ; & Phæax commençoit, comme Alcibiade, à ſe pouſſer, & étoit iſſu de parens fort nobles ; mais il étoit inférieur à ſon rival en beaucoup de choſes, & ſur-tout en éloquence. Il étoit bien plus agréable dans la converſation, & plus propre à perſuader dans une diſpute particuliere, que capable de ſoutenir avec éclat de grands combats dans les aſſemblées du peuple ; car, comme dit Eupolis, [q] *il avoit beaucoup de facilité pour jaſer, & très-peu pour parler.* On lit encore une oraiſon qui fut écrite contre Alcibiade & contre Phæax, où l'on reproche entr'autres choſes, au premier, qu'il étaloit publiquement dans ſa maiſon la vaiſſelle d'or & d'argent de la ville, & les vaſes ſacrés qu'on portoit en pompe aux proceſſions ſolemnelles, & qu'il s'en ſervoit comme s'ils euſſent été à lui.

Il y avoit à Athenes un certain Hyperbolus du bourg de Périthoïde, dont Thucydide même parle comme d'un fort méchant homme, & qui fournit une riche matiere aux poëtes comiques de ce tems-là, qui le prirent tous pour l'objet de leurs [r] railleries & de leurs invectives.

[q] *Il avoit beaucoup de facilité pour jaſer, & très-peu pour parler.*) Paſſage d'Eupolis, ſur l'éloquence de Phæax ; ſur quoi on peut remarquer ici la différence que les Grecs mettoient entre λαλεῖν & λέγειν ; λαλεῖν, c'eſt ce que nous diſons *jaſer*, & λέγειν, c'eſt parler, c'eſt-à-dire bien parler. Salluſte a imité ce mot d'Eupolis, quand il a dit, *loquax magis quam facundus.* « Plus » grand jaſeur, qu'élo- » quent ». On peut voir ſur cela le xv. chap. du 1. liv. d'Aulugelle.

[r] Ariſtophane le déchire en pluſieurs endroits de ſes comédies.

[s] *Et*

ves. Il étoit endurci à la mauvaiſe réputation & inſenſible à l'infamie par un mépris de la gloire, mépris qui eſt certainement une horrible impudence & une folie déſeſpérée, mais qui paſſe cependant pour courage & pour force auprès de certaines gens. Cet homme ſans honneur ne plaiſoit à perſonne; mais le peuple ne laiſſoit pas de s'en ſervir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité & pour leur ſuſciter des affaires. A ſon inſtigation, le peuple étoit alors ſur le point de décerner le ban de l'oſtraciſme dont les Athéniens ſe ſervent contre celui des citoyens qui a la réputation la mieux établie, & la plus grande autorité, bien plus pour ſoulager leur envie que pour remédier à leurs craintes.

Comme il paroiſſoit véritablement que ce ban menaçoit l'un des trois, Phæax, Nicias ou Alcibiade, celui-ci réunit les factions les plus diviſées; & s'étant ligué avec Nicias, il fit tomber la condamnation ſur leur ennemi commun; d'autres prétendent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phæax qu'il ſe ligua; & que fortifié par ſa faction, il chaſſa de la ville cet infame Hyperbolus qui ne s'y attendoit point: car jamais homme de baſſe naiſſance & de nulle réputation n'a été ſujet à ce banniſſement, comme le témoigne même Platon le poëte comique, lorſqu'il dit, en parlant d'Hyperbolus: *Il méritoit ſans doute d'être chaſſé à cauſe de ſes mœurs & de ſes actions infames; mais ſa perſonne eſt trop vile, & ſes flétriſſures trop marquées pour un ſi noble châtiment;* [s] *& ce n'eſt pas pour telles gens qu'on a inventé*

[s] *Et ce n'eſt pas pour telles gens qu'on a inventé l'oſtraciſme.*) C'eſt pourquoi Thucydide, en parlant de cet

inventé l'oſtraciſme. Mais c'eſt de quoi nous avons parlé [t] ailleurs plus au long.

Alcibiade n'étoit pas moins jaloux de l'admiration que les étrangers & les ennemis même avoient pour Nicias, que des grands honneurs que lui rendoient ſes citoyens ; [u] car bien qu'il y eût un ancien droit d'hoſpitalité entre Alcibiade & Lacédémone, & qu'il eût eu un très-grand ſoin des priſonniers Spartiates que les Athéniens avoient faits à Pylos, néanmoins les Lacédémoniens avoient plus d'inclination pour Nicias, parce que c'étoit principalement par ſon entremiſe qu'ils avoient obtenu la paix & retiré leurs pri-

cet infâme Hyperbolus dans ſon viij. liv. dit : *Hyperbolus très-méchant homme, & banni du ban de l'oſtraciſme, non pas par la crainte que l'on eût de ſon crédit & de ſon mérite, mais à cauſe de ſes infamies & de la honte qu'il faiſoit à la ville.*

[t] Dans la vie d'Ariſtide.

[u] *Car bien qu'il y eût un ancien droit d'hoſpitalité entre Alcibiade & Lacédémone.*) Il y a dans le texte de Plutarque une faute très-conſidérable, mais une faute de copiſte, qui a mis Nicias au lieu de mettre Alcibiade, & qui fait dire par Plutarque que Nicias étoit hôte des Lacédémoniens de pere en fils, ce qui eſt faux ; c'étoit Alcibiade. Thucydide le prouve dans le cinquieme livre, où il dit que la famille d'Alcibiade avoit un ancien droit d'hoſpitalité avec les Lacédémoniens : que ſon aïeul avoit renoncé à ce droit, mais qu'Alcibiade avoit en vue de le renouveller en rendant toutes ſortes de bons offices à leurs priſonniers. Et voilà ce qui augmentoit conſidérablement la douleur & la rage d'Alcibiade, de voir que les Lacédémoniens, malgré l'ancien droit d'hoſpitalité, qui avoit lié de tout tems ſa famille avec eux, & malgré les ſoins qu'il avoit pris des priſonniers Spartiates, ils euſſent plus de penchant pour Nicias, qui ne leur étoit rien. Cela aggrava extrêmement ſes ſujets de plainte. Cette faute de copiſte eſt corrigée dans un manuſcrit, où on lit ὁ Ἀλκιβιάδης, au lieu de ὁ Νικίας.

prisonniers ; & l'on disoit communément parmi les Grecs, que Périclès avoit engagé cette guerre, mais que Nicias l'avoit finie ; la plûpart même appelloient cette paix *la paix de Nicias*. Alcibiade donc extrémement blessé de ces avantages de son rival & plein d'envie, résolut de rompre la paix.

La premiere chose qu'il fit pour y réussir, c'est qu'ayant su que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occasion de se séparer des Spartiates qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient, il les flatta secrettement de l'espérance que les Athéniens leur donneroient du secours ; & par des gens affidés qu'il leur envoyoit secrettement, ou parlant lui-même en particulier aux principaux du peuple, il les encouragea à ne point céder, & les exhorta à se tourner vers les Athéniens qui étoient, disoit-il, sur le point de se repentir du traité qu'ils avoient fait, & de rompre une paix qui leur étoit désavantageuse.

Mais après que les Lacédémoniens eurent fait alliance avec les peuples de la Béotie, * & qu'ils eurent rendu aux Athéniens le fort de Panacte démoli, & non pas fortifié, comme ils s'y étoient engagés, Alcibiade, qui vit les Athéniens extrémement indignés de cette mauvaise foi, n'oublia rien pour les irriter davantage ; & pro-

* *Et qu'ils eurent rendu aux Athéniens le fort de Panacte.*) Une des conditions du traité, que les Lacédémoniens avoient fait avec les Béotiens, étoit que ceux-ci leur remettoient le fort de Panacte en l'état qu'il étoit, afin qu'en le rendant aux Athéniens ils pussent retirer le fort de Pyle ; mais les Béotiens le raserent. Les Athéniens crurent que cela s'étoit fait d'intelligence avec les Lacédémoniens. Thucydide, liv. v. Panacte étoit un fort entre la Béotie & l'Attique.

Il

profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le peuple par des accuſations qui ne manquoient pas de vraiſemblance ; car il lui reprochoit que, pendant qu'il étoit général de l'armée, [y] il avoit négligé de prendre priſonniers de guerre les Lacédémoniens qui avoient été laiſſés [z] dans l'iſle de Sphacterie, & que d'autres les ayant pris, il les avoit relâchés & rendus pour faire plaiſir aux Lacédémoniens : il ajoûtoit qu'étant fort bien avec ces derniers, il n'avoit pas fait la moindre démarche pour les empêcher de s'unir avec les Béotiens & avec ceux de Corinthe, mais qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun peuple de Grece, quelque bien intentionné qu'il fût, ne pût s'allier avec les Athéniens que du conſentement de Lacédémone.

Cela déconcerta extrémement Nicias ; mais juſtement dans ce tems-là, comme par un coup de fortune, il arriva des ambaſſadeurs de Lacédémone qui d'abord tinrent des propos très-gra-

y Il avoit négligé de prendre priſonniers de guerre des Lacédémoniens, qui avoient été laiſſés dans l'iſle de Spacterie.) Les Lacédémoniens, après la perte du fort de Pyle, laiſſerent dans l'iſle de Spacterie une garniſon de trois cent vingt hommes, outre les Ilotes, ſous le commandement d'Epitadas, fils de Molobrus. Nicias ne s'empara pas de cette iſle pendant ſon généralat, & Cléon lui ayant ſuccédé avec Démoſthene, s'en rendit maître après un long combat, tua une partie de la garniſon, fit les autres priſonniers de guerre, & les mena à Athenes. Parmi les priſonniers il y avoit cent vingt Spartiates ; Nicias les fit rendre enſuite, & ce ſont ces priſonniers que Thucydide appelle toûjours *les priſonniers de l'iſle.*

z Dans l'iſle de Spacterie.) Petite iſle vis-à-vis du fort de Pyle, au bas du Péloponeſe ; elle couvroit le port, & en rendoit l'entrée très-difficile.

gracieux, & déclarerent qu'ils venoient avec plein pouvoir de terminer tous leurs différends, en accordant tout ce qui paroitroit juſte & raiſonnable. Le conſeil reçut très-agréablement leurs propoſitions, & le peuple devoit s'aſſembler le lendemain. * Alcibiade, qui craignoit le ſuccès de cette aſſemblée, mit tout en œuvre pour obliger les ambaſſadeurs à entrer avec lui en conférence. Quand ils ſe furent abouchés : [a] *Que faites-vous, ſeigneurs Spartiates*, leur dit-il, *ignorez-vous que le conſeil traite toujours avec beaucoup de modération & d'humanité ceux qui s'adreſſent à lui, & que le peuple eſt hautain & n'aſpire qu'à de grandes choſes? Si vous vous vantez de vos pleins pouvoirs, le peuple ne manquera pas d'en abuſer, & vous forcera de lui accorder tout ce qui lui viendra en tête : défaites-vous donc de cette ſimplicité; & ſi vous voulez avoir raiſon des Athéniens, & n'être point réduits à leur rien céder au-delà de ce que vous avez réſolu, traitez avec eux comme ſi vous aviez les mains liées; je vous aiderai en tout & par tout pour obliger les Lacédémoniens.* Il leur confirma ces promeſſes par ſerment ; ainſi il les éloigna de Nicias, attira leur confiance & les éblouit de maniere qu'ils admi-

* *Alcibiade qui craignoit le ſuccès de cette aſſemblée.*) Il craignoit que le peuple, leurré par ces ambaſſadeurs, ne traitât avec Lacédémone, & ne rejettât l'alliance d'Argos, ce qui auroit rompu toutes ſes meſures.

[a] *Que faites-vous, ſeigneurs Spartiates.*) Thucydide qui raconte ce fait dans ſon cinquieme livre, ne rapporte point le diſcours qu'Alcibiade fit à ces ambaſſadeurs. Je ne ſai d'où Plutarque l'a tiré. Peut-être avoit-il vu des mémoires que nous n'avons plus; peut être auſſi qu'il l'a fait lui-même : il eſt certain qu'il entre parfaitement dans l'eſprit d'Alcibiade & dans ſes motifs.

admiroient ſa profondeur dans la politique & ſa grande habileté, & le regardoient comme un homme extraordinaire.

Le lendemain le peuple étant aſſemblé, les ambaſſadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le ſujet de leur ambaſſade & ce qu'ils avoient à propoſer. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient propoſer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contr'eux, non point en homme qui leur faiſoit tort, mais en homme qui recevoit d'eux une très grande injuſtice. Il les appelle fourbes & perfides, & leur reproche qu'ils n'étoient venus pour rien de bon. Le conſeil entre dans les mêmes ſentimens, & le peuple s'irrite. Nicias, qui ignoroit la ruſe & la tromperie d'Alcibiade, eſt dans un étonnement extrême & dans une très-grande conſternation de ce changement dont il ne pouvoit comprendre la cauſe. [b] Les ambaſſadeurs ſe retirent; & Alcibiade élu général oblige les Athé-

[b] *Les ambaſſadeurs ſe retirent, & Alcibiade, élu général, oblige les Athéniens, &c.*) Cela ne ſe paſſa pas dans la même aſſemblée; car un tremblement de terre étant ſurvenu, on remit au lendemain, & le lendemain il fut réſolu qu'avant que de rien conclure, on envoyeroit des ambaſſadeurs à Lacédémone pour l'obliger à rompre avec les Béotiens. Ceux de Lacédémone, entraînés par la faction d'un des éphores, répondirent qu'ils ne vouloient pas renoncer à cette alliance; & ſur cela les Athéniens conclurent une ligue pour cent ans avec ceux d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Thucydide, dans ſon livre cinq, rapporte tout le traité comme il étoit écrit ſur des colonnes de pierre à Athenes, à Argos & à Mantinée, & ſur une une plaque de cuivre dans le lieu où les jeux olympiques étoient célébrés.

[c] A

Athéniens [c] à faire alliance avec les peuples d'Argos, de Mantinée & d'Elide. [d] Perſonne ne ſauroit approuver le moyen dont il ſe ſervit pour arriver à ſon but ; mais ce fut pourtant un coup de partie d'avoir déſuni & ébranlé preſque tout le Péloponeſe ; [e] d'avoir en un ſeul jour oppoſé tant de troupes aux Lacédémoniens à la bataille de [f] Mantinée, d'avoir éloigné des Athéniens les malheurs de cette guerre, & d'avoir fait courir aux Lacédémoniens tout le danger de ce combat dans lequel la victoire ne pouvoit leur rien donner de conſidérable ; au lieu que

[c] *A faire alliance.*) Ce traité fut fait la premiere année de l'olympiade xc. 418. ans avant l'an 1. de l'ere chrét. cinq ou ſix ans après ce que Plutarque vient de raconter de la priſe de Pyle & de l'iſle de Sphacterie par les Athéniens.

[d] *Perſonne ne ſauroit approuver le moyen dont il ſe ſervit pour arriver à ſon but.*) Il y a aujourd'hui des politiques qui ne ſont pas ſi ſcrupuleux, je ne ſais même s'il y en auroit un ſeul qui fût de l'avis de Plutarque, & qui condamnât ce moyen, dont Alcibiade ſe ſervit pour faire un coup auſſi important.

[e] *D'avoir en un ſeul jour oppoſé tant de troupes aux Lacédémoniens à la bataille de Mantinée.*) Cette bataille ſe donna près de trois ans après la ligue d'Athenes avec Argos, c'eſt-à-dire la troiſieme année de l'olympiade xc. Le jugement que Plutarque fait ici eſt remarquable, il ne juge pas par les événemens. Les Athéniens & leurs alliés furent vaincus à Mantinée par les Lacédémoniens, cependant Plutarque ne laiſſe pas d'admirer la prudence d'Alcibiade, d'avoir ſuſcité tant d'ennemis à ces derniers, & de les avoir engagés dans une guerre, dans laquelle ils ne pouvoient rien gagner, & où ils couroient riſque de tout perdre. Alcibiade ſe vante de ce trait de politique comme d'un très-grand exploit, & il dit en propres termes : *que depuis le combat de Mantinée, les Lacédémoniens, quoique victorieux, ſe défioient encore de leurs forces.* Thucydide, livre vj.

[f] Ville d'Arcadie.

que leur défaite les réduiſoit à la derniere extrémité, & les mettoit hors d'état de pouvoir ſauver même Lacédémone qu'avec beaucoup de peine.

D'abord après le combat de Mantinée les principaux officiers des troupes Argiennes [g] entreprirent d'abolir le gouvernement populaire dans Argos & de ſe rendre maîtres de la ville ; & les Lacédémoniens y arrivant à point nommé, les appuyerent de maniere qu'ils vinrent à bout de leur deſſein. Mais [h] peu de tems après le peuple ayant repris les armes & étant le plus fort, Alcibiade, qui ſurvint fort à propos, leur aſsûra leur victoire, & leur perſuada de tirer de longues murailles juſqu'à la mer, pour mettre leur ville en état d'être toujours ſecourue des forces des Athéniens. Pour cet effet il leur amena d'Athenes des maçons & des tailleurs de pierre, & leur témoigna toute ſorte d'affection & d'attachement à leurs intérêts, en quoi il n'acquéroit pas moins de crédit & de forces pour lui-même en particulier, qu'il en procuroit à ſa ville. Il perſuada auſſi à ceux de [i] Patres de joindre leur ville à la mer par des murailles de même ; & ſur cela quelqu'un leur ayant dit en raillant : *Les Athéniens vous avaleront un beau matin* : *Cela pourra être*, répondit Alci-

[g] *Entreprirent d'abolir le gouvernement populaire.*) Ils profitoient de la conſternation où le peuple d'Argos étoit après la perte de la bataille, car ils ſentoient bien que ce peuple abattu n'auroit pas la force de s'y oppoſer, & qu'ils s'en rendroient les maîtres. Les Lacédémoniens appuyoient ce deſſein, bien perſuadés qu'ils ſeroient maîtres d'Argos, s'ils pouvoient y abolir le gouvernement populaire, & y établir l'oligarchie.

[h] L'été ſuivant.

[i] Patres, ville d'Achaïe.

[k] *Mais*

Alcibiade ; [k] *mais ils les avaleront peu-à-peu en commençant par les pieds ; au lieu que les Lacédémoniens pourroient bien les avaler tout-d'un-coup en les prenant par la tête.* Mais dans le tems qu'il travailloit à aggrandir les Athéniens par mer, il les excitoit à augmenter auſſi leur puiſſance par terre, [l] exhortant les jeunes gens à accomplir le ſerment qu'ils prêtoient dans le bois ſacré d'Agraule où on les faiſoit jurer *qu'ils ne reconnoîtroient de bornes à l'Attique qu'au-delà des bleds, des*

[k] *Mais ils les avaleront peu-à-peu.*) Car cette muraille leur ſerviroit de rempart. Cette réponſe d'Alcibiade fait voir dans quel eſprit il donnoit ces conſeils. Il avoit deux vues ; l'une d'aſſûrer le ſecours des Athéniens à ces places, & l'autre de les fortifier contre ces mêmes Athéniens, en cas qu'il fût obligé lui-même de s'y retirer. Cette muraille de Patres ne fut pas achevée, les Corinthiens, ceux de Sicyone & d'autres voiſins, à qui elle étoit fort ſuſpecte, y accoururent pour l'empêcher.

[l] *Exhortant les jeunes gens à accomplir le ſerment qu'ils prêtoient dans le bois ſacré d'Agraule.*) Cécrops eut trois filles, Agraule, Erſe & Pandroſe. La guerre s'étant émue entre les Athéniens & les Eleuſiniens, les premiers conſulterent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'elle ne finiroit heureuſement pour eux, que ſi quelqu'un ſe dévouoit pour la patrie. Dès que cet oracle fut divulgué, Agraule ſe précipita de la citadelle, & par ſa mort elle procura la victoire à Erechthée ſon ayeul. Les Athéniens, pour reconnoître cette généroſité, conſacrerent à cette héroïne un bois & un temple à l'entrée de la citadelle, & ordonnerent qu'à l'avenir, avant que de marcher pour aucune expédition, ils obligeroient toute la jeuneſſe a faire dans ce bois le ſerment dont Plutarque parle ici, & qui eſt une eſpece de dévouement pour la patrie. Il eſt parlé de ce ſerment dans l'oraiſon de Démoſthene, *de Falſ. legat.* *Qui eſt ce*, dit-il, *qui a renouvellé le decret de Miltiade & de Thémiſtocle ? Qui eſt-ce qui a reſſuſcité le ſerment de notre jeuneſſe dans le bois ſacré d'Agraule ? N'eſt-ce pas lui ?* Mais Démoſthene ne l'explique point.

des orges, des vignes & des oliviers, pour leur inſpirer par-là que toute la terre cultivée & portant fruit étoit de leur domination légitime.

Mais tous ces grands exploits de politique, ces beaux diſcours, cette élevation, cette étendue d'eſprit & cette habileté conſommée, en un mot, toutes ces vertus étoient mêlées de fort grands vices. Car Alcibiade vivoit plongé dans un luxe prodigieux; ce n'étoit tous les jours que débauches, que fêtes, qu'amours & qu'emportemens de jeuneſſe; il étoit ſi efféminé, qu'il traînoit dans les places publiques de longs manteaux de pourpre; que ſur mer, pour coucher plus mollement, il faiſoit percer le plancher de ſon vaiſſeau, afin que ſon lit, au lieu d'être ſur des planches fort dures, fût ſuſpendu ſur des ſangles; [m] & qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or [n] où, au lieu des enſeignes

[m] *Et qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or.*) Quelqu'un dit, dans Athénée, qu'il étoit d'or & d'yvoire.

[n] *Où au lieu des enſeignes & deviſes ordinaires des Athéniens.*) Ces enſeignes ordinaires des Athéniens étoient Minerve, l'olivier & la chouette. Car dans les premiers tems les particuliers & les villes avoient leurs enſeignes, c'eſt-à-dire, comme nous parlons aujourd'hui, leurs armes, qui étoient proprement les emblêmes ou de leur origine, ou de leurs actions, ou de leurs inclinations. Il n'y avoit que les gens connus & qui avoient de la réputation, qui portaſſent de ces armes & de ces deviſes. Les ſoldats avoient des boucliers tout blancs & tout unis; c'eſt pourquoi Eſchyle appelle les troupes de Thebes, λευκάσπις λαὸν.

λευκάσπις ὄρνυται λαός.

Virgile, en parlant d'un prince qui n'avoit encore rien fait, dit, *parmaque inglorius alba*, où l'on peut voir la remarque de Servius. Quand j'ai appellé ces armes, des de-

gnes & deviſes ordinaires des Athéniens, on voyoit un Amour armé d'un foudre ; enfin par toute ſa magnificence & par ſa dépenſe auſſi inſolente qu'exceſſive, il inſultoit à ſes citoyens.

Les principaux & les plus ſages ne ſe contentoient pas de ne pouvoir ſouffrir ces manieres & de les déteſter, ils craignoient de plus les ſuites de cette audace, de cette profuſion & de ce profond mépris des loix qu'ils regardoient comme autant de moyens monſtrueux pour arriver à la tyrannie. [o] Ariſtophane fait voir

deviſes, je n'ai pas parlé improprement, car il y a chez les anciens des exemples de ce que nous appellons des deviſes. Eſchyle en fournit pluſieurs dans ſa tragédie des *Sept Chefs* contre Thebes ; Capanée portoit ſur ſon bouclier un homme nud tenant une torche au poing, avec ce mot pour légende, πρήσω πόλιν, *J'embraſerai la ville.* Ethéocle portoit ſur le ſien un ſoldat qui eſcaladoit une tour, avec ce mot, *Malgré Mars même ;* & celui de Polynice avoit un homme armé d'armes d'or, & la juſtice qui marchoit devant lui & qui le conduiſoit, avec ce mot, *Je le remettrai ſur le throne.* Sa figure, qui repréſentoit la juſtice, étoit nommée, ce qui nous paroît aujourd'hui contre les loix des bonnes deviſes, où le corps doit être ſi bien repréſenté, qu'il ſoit connu ſans être nommé.

[o] *Ariſtophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination.*) C'eſt dans la quatrieme ſcene du cinquieme acte des *Grenouilles*, où Bacchus, deſcendu aux enfers pour y chercher un bon poëte, & ne pouvant ſe déterminer ſur le choix entre Eſchyle & Euripide, leur dit enfin : *O ça, j'emmenerai avec moi celui de vous deux qui donnera les meilleurs conſeils à la république ; que penſez-vous d'Alcibiade ?* Avant que de répondre à cette queſtion, Eſchyle lui demande prudemment, *Mais que penſe de lui la ville d'Athenes ? Ce quelle en penſe*, répond Bacchus ? *elle le hait, & cependant elle le veut avoir, & ne peut ſe paſſer de lui.* Sur cela les deux poëtes diſent chacun leur ſentence, qui renferme le jugement qu'ils font d'Alcibiade, & le conſeil qu'ils donnent aux Athéniens. Euripide dit : *Je hais*

voir admirablement quelle étoit l'inclination que le peuple avoit pour lui, lorſqu'il dit dans une de ſes pieces : *Il le hait & ne peut ſe paſſer de lui.* Et quelques vers plus bas, par une alluſion plus piquante : *Il ne faut point nourrir de lion dans ſa ville, mais ſi on fait tant que d'y en nourrir un, il faut s'accommoder à ſon naturel féroce.*

Véritablement les largeſſes, dont il régaloit le peuple, la ſomptuoſité des jeux & des ſpectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des préſens qu'il faiſoit à la ville, & ſur leſquels il n'étoit pas poſſible d'enchérir, la gloire de ſes ancêtres, la grace & la beauté de toute ſa perſonne, ſon éloquence, ſa force de corps jointe au courage & à l'expérience, & toutes ſes autres grandes qualités, faiſoient que les Athéniens lui pardonnoient ſes fautes & les ſupportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer & de les couvrir ſous des noms doux & favorables ; car ils les appelloient des jeux, des gentilleſſes & des lueurs d'humanité & de bon naturel ; [p] comme lorſqu'il retint chez lui en priſon le peintre Agatharchus, juſqu'à ce qu'il lui eût peint toute ſa maiſon, & qu'il le renvoya enſuite

hais le citoyen lent à faire du bien à ſa patrie, & prompt à la précipiter dans les plus grands maux, & qui fecond en reſſources pour lui-même, en manque pour ſon pays. Et Eſchyle dit : *Il ne faut point nourrir*, &c. Cela méritoit d'être éclairci.

[p] *Comme lorſqu'il retint chez lui le peintre Agatharchus, juſqu'à ce qu'il lui eût peint toute ſa maiſon.*) Ce peintre cajoloit la maîtreſſe d'Alcibiade. Il eſt difficile de ſe dérober aux yeux d'un amant jaloux ; Alcibiade prit le peintre ſur le fait, & pour toute punition, il le tint enfermé chez lui juſqu'à ce qu'il eût achevé de peindre ſa maiſon. Démoſthene touche cette avanture dans ſon oraiſon contre Midias.

[q] *Comme*

enſuite après l'avoir comblé de préſens ; [q] comme lorſqu'il donna un ſoufflet à Tauréas qui vouloit le ſurpaſſer dans la magnificence de ſes jeux, & lui diſputer la victoire ; & comme lorſque [r] parmi les priſonniers qu'on avoit faits dans l'iſle de Mélos, il prit une jeune captive pour maîtreſſe & fit élever un enfant qu'il en eut. Voilà ce qu'ils appelloient des lueurs de bon naturel & des gentilleſſes. Cependant avec tout ce bon naturel il fut la principale cauſe du meurtre qu'on fit de tous les jeunes Méliens, [s] par le conſentement qu'il donna au decret qui autoriſa

[q] *Comme lorſqu'il donna un ſoufflet à Tauréas.*) Ce Tauréas fut Chorague dans le même tems qu'Alcibiade, c'eſt-à-dire qu'ils faiſoient chacun les frais des jeux qu'on donnoit au peuple ; & comme cela ſe faiſoit avec beaucoup d'émulation, Alcibiade, qui ne pouvoit ſouffrir que perſonne voulût s'égaler à lui, donna au milieu de la fête un ſoufflet à ce concurrent trop ambitieux ; mais, comme dit Démoſthene dans ſon oraiſon contre Midias, il n'y avoit pas encore de loi pour empêcher ou pour punir ces violences.

[r] *Parmi les priſonniers, qu'on avoit faits dans l'iſle de Mélos.*) L'iſle de Mélos, une des cyclades, & colonie des Lacédémoniens, refuſoit d'obéir à Athenes. Les Athéniens y envoyerent Alcibiade avec trente-ſix vaiſſeaux & trois mille hommes de troupes, la derniere année de l'olympiade xc. Cette armée ne fit que bloquer la ville ; & l'année ſuivante, au commencement de l'hyver, de nouvelles troupes étant arrivées d'Athenes ſous la conduite de Philocrate, fils d'Eudamus, Mélos ſe rendit à diſcrétion. Les Athéniens tuerent tous les hommes en état de porter les armes, & emmenerent priſonniers les femmes & les enfans. Thucyd. liv. v.

[s] *Par le conſentement qu'il donna au decret.*) Thucydide qui rapporte l'hiſtoire de ce meurtre des Méliens, ne parle point de ce decret. Peut-être qu'il l'a ſupprimé comme une choſe trop honteuſe à ſon pays, & qu'il a voulu que la poſtérité prît cette action barbare pour un emportement des troupes irritées de la longue réſiſtance des Méliens.

risa cette barbarie. [t] Le peintre Aristophon ayant peint la courtisane Néméa qui tenoit Alcibiade couché dans son sein, tout [u] le peuple courut en foule à ce tableau & le vit avec un fort grand plaisir. Mais toutes ces choses déplaisoient extrêmement aux plus âgés & aux plus sages du peuple & elles leur paroissoient des marques sûres d'une ambition tyrannique qui fouloit aux pieds toutes les loix & les coûtumes du pays. Et à ce propos il semble qu'Archestratus n'en jugeoit pas mal, lorsqu'il dit : *Que la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades.*

Un jour, comme il sortoit d'une assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé & de voir les honneurs que le peuple lui rendoit en le reconduisant, Timon le Misantrope l'ayant rencontré, non-seulement ne se détourna

[t] *Le peintre Aristophon ayant peint la courtisane Néméa, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein.*) Athénée nomme le peintre Aglaophon, & non pas Aristophon, & conte autrement cette histoire. Il dit qu'Alcibiade revenant des jeux olympiques où il avoit été couronné, rapporta deux tableaux du peintre Aglaophon. Dans l'un il étoit couronné par les mains d'une olympiade & d'une pythiade, c'est-à-dire par les déesses qui présidoient à ces jeux; & dans l'autre il étoit représenté couché dans le sein de la courtisane Néméa, comme se délassant de ses travaux. Ce dernier tableau d'Alcibiade me fait souvenir de celui que Lucrece fait de Mars couché dans le sein de Vénus, & qui est un morceau de poésie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homere.

[u] *Le peuple courut en foule à ce tableau, & le vit avec un fort grand plaisir.*) J'aurois été en cela comme le peuple. Ces vieux Athéniens, qui condamnoient Alcibiade, étoient de trop mauvaise humeur, & par leur sévérité, ils firent plus de mal à l'état que n'auroient jamais fait tous les excès d'Alcibiade, s'il les avoient pris comme il falloit. C'est ce qu'il seroit aisé de prouver par Thucydide même.

[x] *Sur*

détourna point & ne chercha point à l'éviter, comme il évitoit tout le monde, mais il alla au-devant de lui, & lui tendant amiablement la main : *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'aggrandir, car tu t'aggrandis heureusement pour la ruine de tout ce peuple.* Ce mot fut reçu fort différemment ; il y en eut qui ne firent qu'en rire, d'autres en furent indignés contre Timon, & le chargerent d'injures, mais il y en eut auſſi qui le releverent & qui en furent toujours frappés, tant l'inégalité des mœurs d'Alcibiade rendoit diverſe & mal aſſûrée l'opinion qu'on avoit de lui.

* Sur la fin de la vie de Périclès, les Athéniens ſe mirent en tête de conquérir la Sicile, ? & après ſa mort ils mirent la main à l'œuvre pour

* *Sur la fin de la vie de Périclès, les Athéniens ſe mirent en tête de conquérir la Sicile.*) Périclès, par ſa prudence, refrénoit cette folle ambition des Athéniens. Il leur diſoit toûjours qu'en ſe tenant en repos, en s'appliquant à la marine, en ne briguant & ne remuant point pour avoir des armées à commander, & en ne précipitant point leur ville dans des entrepriſes dangereuſes, ils rendroient leur république floriſſante, & ſeroient toûjours au-deſſus de leurs ennemis. Après ſa mort, ils ſe moquerent de ſes maximes ; chaque citoyen ne ſuivit que ſon intérêt ou ſon ambition, & la ville peu à-peu ſe trouva engagée dans des expéditions qui firent honneur à la prévoyance de Périclès. La plus ruineuſe fut celle de Sicile, où ils commirent fautes ſur fautes, & périrent juſtement par l'endroit que Périclès avoit marqué ; car pendant qu'ils ne penſoient qu'à cabaler, & qu'ils rempliſſoient Athenes de diviſion & de trouble pour diſputer les premiers emplois, ils laiſſoient périr leurs flottes & leurs armées.

? *Et après ſa mort ils mirent la main à l'œuvre.*) Périclès mourut la derniere année de l'olympiade lxxxvij. la troiſieme année de la guerre du Péloponeſe. Deux ans après, les Athéniens envoyerent des vaiſſeaux à Rhegge pour le ſecours des

pour cette expédition ; [z] & ſous prétexte d'envoyer de tems en tems des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées, ou maltraitées par les Syracuſains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces ; mais celui qui alluma le plus cette ardeur & qui perſuada le plus fortement aux Athéniens d'aller, non pas peu-à peu & par pelottons, mais tout d'un-coup, & avec une groſſe flotte, envahir & ſubjuguer cette iſle, ce fut Alci-

Léontins, attaqués par les Syracuſains. L'année ſuivante, ils en envoyerent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après, ils envoyerent une nouvelle flotte un peu plus forte ; mais les Siciliens ayant renoncé à leurs diviſions par les conſeils d'Hermocrate, la flotte fut renvoyée, & les Athéniens, enragés de ce que leurs généraux n'avoient pas conquis la Sicile, en envoyerent deux en exil, Pythodore & Sophocle ; & le troiſiéme, Eurymédon, fut condamné à une groſſe amende, tant leur proſpérité les avoit aveuglés, en leur perſuadant que rien n'étoit capable de leur réſiſter, & qu'il leur étoit aiſé de venir à-bout des choſes les plus difficiles, comme des plus aiſées, & de réuſſir avec peu de vaiſſeaux comme avec les plus grandes flottes.

[z] *Et ſous prétexte d'envoyer de tems en tems des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées, &c.*) Plutarque a bien pris l'eſprit du beau diſcours qu'Hermocrate fait aux Siciliens dans le quatrieme livre de Thucydide, où il leur dit : *Il ne s'agit pas dans ce conſeil de nos affaires particulieres, il s'agit de voir comment nous pourrons faire pour arracher toute la Sicile aux Athéniens, qui ne cherchent qu'à l'envahir ; ſi nous ſommes ſages, mes paroles ne ſont pas ſi preſſantes pour nous obliger à terminer tous nos différends, que la préſence ſeule des Athéniens, qui étant les plus puiſſans des Grecs, ſont venus ſous prétexte de nous ſecourir, mais en effet avec un eſprit ennemi pour profiter de toutes nos fautes, & pour faire tourner à leur avantage nos diſſenſions.* Je me ſuis un peu arrêté ſur cet endroit, pour faire connoître les vues des Athéniens & leur politique.

[a] *L'un*

Alcibiade, en repaiſſant le peuple de grandes eſpérances, & en ſe flattant lui-même de parvenir à des choſes encore plus grandes que celles qu'il lui promettoit : car, au lieu que les autres regardoient la conquête de la Sicile comme le but & la fin de cette guerre, il la regardoit comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit.

Nicias, qui trouvoit qu'il étoit bien difficile de prendre Syracuſe, n'oublioit rien pour détourner le peuple de cette expédition. Mais Alcibiade, qui toutes les nuits dans ſes ſonges prenoit Carthage, ſoûmettoit l'Afrique, paſſoit de-là en Italie & ſe rendoit maître du Péloponeſe entier, ne faiſoit preſque de la Sicile que le magaſin de ſes troupes. Il avoit pour lui tous les gens qui, ſans rien approfondir davantage, étoient enchantés des grandes eſpérances qu'il leur donnoit, & écoutoient avidement les choſes merveilleuſes que les vieillards leur racontoient de cette expédition, de maniere que la plûpart paſſoient les journées entieres dans les paleſtres & autres lieux d'exercice à tracer ſur la pouſſiere la figure de l'iſle & le plan de l'Afrique & de Carthage. Mais on dit que Socrate & Meton l'aſtrologue ne ſe promettoient rien de bon de cette entrepriſe. [a] L'un fut inſpiré ſans doute par ſon eſprit familier qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé ; [b] & l'autre conduit

[a] *L'un fut inſpiré ſans doute par ſon eſprit familier.*) Sur cet eſprit familier de Socrate, on peut voir l'argument que j'ai mis à la tête de l'apologie de Socrate dans Platon ; tom. 2.

[b] *Et l'autre conduit, ou par ſa raiſon, &c. ou par les regles de ſon art.*) Plutar-

duit ou par ſa raiſon qui lui faiſoit prévoir & craindre l'avenir, ou par les regles de ſon art prophétique, fit ſemblant d'être fou, & prenant une torche allumée il alla mettre le feu à ſa maiſon. D'autres prétendent qu'il ne contrefit nullement le fou, qu'il mit le feu à ſa maiſon pendant la nuit, & que le lendemain matin il comparut dans la place publique & conjura les Athéniens, qu'attendu la perte qu'il venoit de faire, & l'état malheureux où il ſe trouvoit, ils euſſent la charité de lui laiſſer ſon fils & de le diſpenſer de cette guerre; & en trompant ſes citoyens de cette maniere, il obtint ce qu'il demandoit.

Nicias fut nommé un des généraux malgré lui; car, ſans compter les autres raiſons qui lui faiſoient craindre cet emploi, il le fuyoit à cauſe d'Alcibiade qu'on lui donnoit pour collegue. Mais les Athéniens ſe promettoient un plus heureux ſuccès de cette guerre, s'ils n'en abandonnoient pas la conduite à Alcibiade ſeul, & s'ils tempéroient ſon ardeur & ſon audace par la ſageſſe & par la prudence de Nicias. Car pour le troiſieme général, Lamachus, quoiqu'il fût déjà avancé en âge, il ne paroiſſoit ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins téméraire dans les occaſions.

Les

que rapporte ici les deux jugemens que l'on fit de cette action de l'aſtronome Meton. Les uns vouloient qu'il eût prévu par les regles de ſon art, l'échec que les Athéniens reçurent en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronoſtic qu'à ſa ſeule raiſon, à ſon bon ſens. Plutarque s'en tenoit ſans doute à celle ci; car quoique crédule & ſuperſtitieux, il n'étoit pas trop porté à croire les impertinences de l'aſtrologie, comme on peut le voir dans les remarques ſur la vie de Romulus.

* *Nicias*

Les Athéniens étant donc assemblés pour délibérer sur le nombre des troupes & sur les moyens de fournir à cet armement, [c] Nicias fit encore tous ses efforts pour s'y opposer & pour rompre ce projet de guerre. [d] Mais Alcibiade ayant fortement combattu son avis, & l'ayant emporté, le rhéteur Démostrate dressa le decret & dit : *Qu'il falloit laisser les généraux absolument maîtres de cette guerre & de tous les préparatifs ;* à quoi le peuple donna les mains.

Quand tout fut prêt pour le départ, il arriva beaucoup de signes fâcheux, [e] sur-tout les fêtes d'Adonis, qui échurent justement dans ce tems-là, parurent d'un présage très-funeste ; car dans toutes les rues on ne voyoit que des figures qui représentoient les morts que l'on va enterrer, & des femmes, qui, se frappant la poitrine, imitoient parfaitement la triste pompe des enterremens avec des chants fort lugubres.

[f] De

[c] *Nicias fit encore tous ses efforts pour s'y opposer.*) Thucydide rapporte dans le vj. livre le discours que Nicias fit dans le conseil, & il mérite d'être lu, car il est d'une grande beauté, & tout plein d'une sagesse profonde qu'on ne peut se lasser d'admirer.

[d] *Mais Alcibiade ayant fortement combattu son avis, & l'ayant emporté.*) Thucydide rapporte aussi ce discours d'Alcibiade ; & autant qu'il paroît de sagesse & de prévoyance dans celui de Nicias, autant trouve-t on de présomption & de folle témérité dans celui d'Alcibiade, malgré les belles couleurs dont il tâche de les couvrir. Mais il étoit impossible que la vanité ne l'emportât sur la prudence dans l'esprit d'un peuple enyvré de ses prospérités, & corrompu par sa puissance.

[e] *Sur-tout les fêtes d'Adonis.*) Vénus fut si affligée de la mort d'Adonis, que les païens, pour témoigner leur dévotion à cette déesse, établirent des fêtes où ils célebroient cette mort au commencement de l'été ; toutes les villes étoient en deuil ; on mettoit des bieres à toutes

[f] De plus, toutes les ſtatues de Mercure ſe trouverent mutilées en une nuit, ce qui émut & troubla la plûpart de ceux même qui ſe moquoient ordinairement de ces ſortes de prodiges. [g] On voulut inſinuer que les Corinthiens, en faveur des Syracuſains qui deſcendoient d'eux, avoient commis ce crime dans l'eſpérance que la terreur du préſage retiendroit quelque tems les Athéniens, ou les obligeroit à renoncer à cette entrepriſe. Mais le peuple ne prêta point l'oreille à ces diſcours; il n'écouta point non plus ceux qui vouloient lui perſuader que

tés les portes, & on portoit en proceſſion les ſtatues de Vénus & d'Adonis, & des cuvettes où l'on avoit fait venir à force de ſoin du bled, des herbes, des laitues; & on appelloit ces cuvettes, *les jardins d'Adonis*. Les laitues étoient de la fête, parce qu'on prétendoit qu'Adonis avoit été tué ſous une laitue. Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner le myſtere de cette fable; on n'a qu'à ſe ſouvenir de l'ancienne opinion, que la laitue eſt fort contraire à l'amour. Ces fêtes n'étoient pas ſeulement célebrées à Athenes, mais dans toute la Grece, dans les Iſles & en Egypte. Les Juifs furent auſſi infatués de cette ſuperſtition Syrienne, comme le témoigne le prophete Ezéchiel, viij. 14. *Et ecce ibi mulieres ſedebant, plangentes Adonidem.* Après la fête on jettoit les jardins dans la mer ou dans la riviere. J'en ai fait une remarque ſur le ſecond *manuel d'Epictete*.

f De plus, toutes les ſtatues de Mercure ſe trouverent mutilées en une nuit.) Les Athéniens avoient à la porte de leurs maiſons des ſtatues de Mercure faites de pierre toutes quarrées, & de figure cubique, pour marquer la ſolidité de la raiſon, & la ferme aſſiette de la vérité, qui, de quelque ſens qu'on les tourne, ſe trouvent toûjours ſtables.

g On voulut inſinuer que les Corinthiens en faveur des Syracuſains, qui deſcendoient d'eux.) Le Corinthien Archias, un des deſcendans d'Hercule, fut le chef de cette colonie qui s'établit à Syracuſe. Thucyd. Strab.

h Qu'on

que ce préſage n'avoit rien de terrible, & que c'étoit là l'ouvrage de quelques jeunes gens, que le vin & la débauche, comme cela arrive d'ordinaire, avoient porté à commettre cette impiété & cette inſolence pour ſe divertir : l'indignation & la crainte lui faiſoient prendre cet événement, non-ſeulement pour très-mauvais augure, mais encore pour l'effet d'une conjuration de quelques audacieux qui avoient de grands deſſeins. Le ſénat & le peuple examinerent & approfondirent avec beaucoup d'aigreur juſqu'aux moindres ſoupçons & aux plus petits indices. Pour cet effet il y eut pluſieurs aſſemblées en très-peu de jours. Enfin l'orateur Androclès produiſit quelques eſclaves & quelques étrangers, du nombre de ceux qui étoient établis à Athenes, qui dépoſerent [h] qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres ſtatues que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les myſteres ſecrets ; & ils accuſoient hautement Alcibiade & ſes amis, alléguant pour preuves ces particularités : Qu'un certain Théodore faiſoit les fonctions de héraut ; que Polytion faiſoit celles de porte-torche ; qu'Alcibiade étoit le grand-prêtre, & que tous ſes compagnons aſſiſtoient en qualités d'initiés, & qu'on les appelloit *myſtes*. Car tout cela eſt écrit en propres termes dans la dépoſition de Théſſalus fils de Cimon, qui dénonça Alcibiade comme l'auteur de cette impiété envers les déeſſes Cérès & Proſerpine.

Le

[h] *Qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres ſtatues.*) En accuſant Alcibiade de cette premiere mutilation, ils inſinuoient qu'il étoit auſſi coupable de la ſeconde.

Le peuple étant donc fort ému & extrêmement indigné contre lui, & Androclès, qui étoit un de ſes plus mortels ennemis, l'aigriſſant encore davantage, Alcibiade ſe trouva d'abord fort étonné; mais comme il s'apperçut que tous les matelots, qui devoient faire le voyage de Sicile étoient entiérement portés pour lui, & qu'il entendit que les troupes, ſurtout les mille hommes d'Argos & de Mantinée, diſoient à qui vouloient l'entendre, qu'ils n'alloient à cette guerre ſi éloignée & à cette expédition d'Outre-mer, que pour l'amour d'Alcibiade; & que ſi on lui faiſoit le moindre tort, ils ſe retireroient ſur l'heure même, il reprit courage & ſe préſenta à jour nommé pour ſe défendre en jugement. Cette audace fit perdre courage à ſes ennemis qui craignirent avec raiſon que le peuple ne mollit dans cette pourſuite, à cauſe du beſoin qu'on avoit de lui.

Pour remédier à cet inconvénient, ils s'aviſerent de cette ruſe: Ils choiſirent parmi les orateurs ceux qui, ne paſſant pas pour être oppoſés à Alcibiade, ne le haïſſoient pourtant pas moins que ſes ennemis les plus déclarés, & les porterent à dire en pleine aſſemblée: *Qu'il étoit inouï & hors de ſaiſon qu'un citoyen, qui venoit d'être nommé général d'une ſi groſſe armée, & qui voyoit ſes troupes & celles des alliés aſſemblées, & dans l'impatience de faire voile, perdît ſon tems pendant qu'on lui choiſiroit des juges au ſort, & qu'on lui meſureroit l'eau pour régler la longueur de ſes défenſes. Qu'il parte donc à la bonne heure*, ajoûtoient-ils; *& quand la guerre ſera finie, qu'il vienne ſe repréſenter & répondre aux mêmes charges & informations.*

Alcibiade, qui connut le venin caché ſous ce délai,

délai, ſe préſenta & dit : *Que c'étoit une choſe bien dure & bien étrange, qu'on voulût le faire partir pour une guerre ſi importante, & l'obliger à laiſſer derriere lui des accuſations & des calomnies ſi atroces qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans de craintes continuelles. Que s'il étoit coupable, il falloit le faire mourir ; mais que, s'il étoit innocent, il falloit l'envoyer contre leurs ennemis, libre de toute crainte, & dans une entiere ſûreté contre la malice des délateurs.* Mais il ne put gagner cela ſur le peuple & il eut ordre de partir. [i] Il fit donc voile avec environ cent quarante vaiſſeaux à trois rangs de rames, cinq mille cent hommes de troupes réglées, près de treize cent archers, frondeurs ou ſoldats légérement armés, & avec toutes les proviſions & munitions néceſſaires.

Etant abordé en Italie, & ayant pris terre à Rhege, [k] il tint conſeil, & propoſa ce qu'il penſoit ſur la maniere dont il falloit conduire cette guerre. Son avis fut contredit par Nicias ; mais comme il fut appuyé par Lamachus, il prévalut, & on navigea en Sicile où Alcibiade [l] ſe rendit maître de Catane. Ce fut là le premier

&

[i] *Il fit donc voile avec environ cent quarante vaiſſeaux.*) Il partit au milieu de l'été, la 2. année de l'olympiade lxxxxj. la 17. de la guerre du Péloponeſe. Thucydide aſſûre que cette flotte étoit la plus magnifique & la mieux équipée que les Athéniens euſſent eu juſqu'alors.

[k] *Il tint conſeil, & propoſa.*) Selon Thucydide, ce fut Nicias qui dit le premier ſon avis. Alcibiade s'y oppoſa, & Lamachus prit un troiſieme parti, qui étoit d'aller droit à Syracuſe ; mais il ſe rangea pourtant à l'avis d'Alcibiade, qui voulut qu'on tâchât d'ébranler auparavant la plûpart des villes de Sicile, & de les porter à ſe joindre à eux.

[l] *Se rendit maître de Catant.*) Il s'en rendit maître par ſurpriſe, Thucydide, livre vj.

* *Ayant*

& le dernier exploit qu'il fit à cette expédition, [m] ayant été d'abord rappellé par les Athéniens pour être jugé ſur l'accuſation qu'on avoit intentée. Car au commencement, comme je l'ai déjà dit, on n'avoit que de légers ſoupçons contre lui ſur la dépoſition des eſclaves & des étrangers domiciliés ; mais ſes ennemis profitant de ſon abſence pourſuivirent l'affaire plus vivement, & joignirent à la mutilation des ſtatues le ſacrilege commis contre les ſaints myſteres, faiſant entendre que ces deux actions partoient du même principe, & étoient l'effet d'une conſpiration pour changer le gouvernement.

Tous ceux qu'on dénonça furent mis en priſon ſans qu'on daignât ſeulement les entendre ; & on fut très-fâché de n'avoir pas jugé Alcibiade pendant qu'on le tenoit, & de ne lui avoir pas fait ſon procès ſur des accuſations ſi atroces. Tous ſes parens, ſes amis & ceux de ſa connoiſſance, qui tomberent entre les mains du peuple pendant cette premiere fureur, eſſuyerent des rigueurs extrêmes. Thucydide a négligé de nommer les dénonciateurs ; mais d'autres auteurs parlent nommément d'un Diocleïdès & d'un Teucer, & entr'autres le poëte comique Phrynicus, qui dans une de ſes pieces, s'a-

[m] *Ayant été d'abord rappellé pour les Athéniens pour être jugé.*) Qui eſt-ce qui peut concevoir cette extravagance des Athéniens ? Ils ont nommé Alcibiade un de leurs généraux pour l'expédition de Sicile ; c'étoit le général le plus propre à conduire cette guerre, & à en aſſûrer le ſuccès ; & à peine eſt-il arrivé en Sicile, qu'ils l'envoyent rappeller pour lui faire ſon procès. Mais de quoi n'eſt capable un peuple toûjours fou, & qui a encore la tête troublée par les vapeurs de la ſuperſtition ?

s'adreſſant à une ſtatue de Mercure, lui dit : *Mon cher Mercure, prends bien garde de ne pas te caſſer le nez en tombant, de peur que tu ne fourniſſes une nouvelle occaſion de calomnier les gens à un ſecond Diocleïdès qui ne cherche qu'à mal faire.* Mercure répond : *Je m'en garderai bien ; car je ne veux pas qu'on paie le prix de la délation à Teucer, à ce maudit étranger, ſcélérat & fourbe.*

Cependant les délateurs ne fournirent aucun indice qui fût clair & certain ; & l'un d'eux interrogé comment il avoit pu la nuit reconnoître au viſage ceux qui avoient mutilé les ſtatues, répondit qu'il les avoit reconnus au clair de la lune, en quoi il ſe trompa très-groſſiérement, car c'étoit juſtement le tems de la conjonction. Cette fauſſeté frappa ceux qui avoient quelque entendement & les obligea à faire du bruit ; mais elle ne rallentit en aucune façon la fureur du peuple qui continua, comme il avoit commencé, à recevoir toutes les dépoſitions & à empriſonner tous ceux qu'on dénonçoit.

Parmi les priſonniers qu'on gardoit pour leur faire le procès, étoit l'orateur Andocidès que l'hiſtorien Hellanicus fait un des deſcendans d'Ulyſſe. Cet Andocidès paſſoit pour un homme qui haïſſoit le gouvernement populaire & qui favoriſoit l'Oligarchie. Et ce qui contribua le plus à le rendre ſuſpect d'avoir eu part à la mutilation des ſtatues, ce fut la grande ſtatue de Mercure qui étoit près de ſa maiſon où elle avoit été conſacrée par la tribu Egeïde : car étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuſes, elle fut conſervée preſque ſeule ; c'eſt pourquoi elle eſt appellée encore aujourd'hui *le Mercure d'Andocidès* ; perſonne ne la nom-

nomme autrement, quoique l'inſcription marque le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit auſſi détenu en priſon pour le même crime, fit connoiſſance & lia une amitié fort étroite avec Andocidès. Ce Timée n'avoit pas tant de réputation que lui ; [n] mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve. Il conſeilla à Andocidès de s'accuſer lui-même & de nommer ſeulement quelques complices : *Car*, lui diſoit-il, *le peuple a promis grace à ceux qui avoueront, & cela eſt expreſſément porté par le decret ; au lieu que le ſuccès eſt incertain pour tout le monde & toûjours très-redoutable pour les plus puiſſans. Or il vaut beaucoup mieux ſe ſauver par un menſonge, que de mourir ignominieuſement pour un crime qu'on n'a pas fait ; & à ne regarder même que le bien public, il eſt encore très-expédient de livrer à une mort certaine un petit nombre de gens innocens ou coupables, pour arracher à la fureur du peuple & pour ſauver beaucoup de gens de bien.*

Ces raiſons & ces remontrances de Timée firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit d'Andocidès, qu'il ſe déclara coupable & nomma un petit nombre de complices. Pour lui il eut la grace promiſe par le decret ; mais tous ceux qu'il accuſa furent mis à mort, hors ceux qui eurent le tems de prendre la fuite. Andocidès, pour rendre ſa dépoſition plus croyable, chargea quelques-uns de ſes domeſtiques. Ce-

[n] *Mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve.*) Il y a bien de l'apparence que ce Timée étoit gagné par les Athéniens, qui ne cherchoient qu'un aveu de quelqu'un des accuſés pour autoriſer leur fureur contre Alcibiade.

[o] *Mais*

Cependant le peuple ne rallentit point sa fureur, au contraire, se voyant défait de tous ces criminels, comme si sa bile ne s'étoit reposée que pour prendre de nouvelles forces, il se rejetta sur Alcibiade avec plus d'impétuosité, & lui envoya enfin le vaisseau de Salamine, avec ordre au commandant de ne porter point la main sur Alcibiade & de ne pas se mettre en devoir de l'emmener malgré lui, mais de lui ordonner seulement qu'il vînt se représenter, & tâcher d'adoucir le peuple : & cet ordre fut très-sage; car on craignoit avec raison quelque sédition de l'armée dans une terre ennemie, comme il étoit très-facile à Alcibiade d'exciter une révolte s'il avoit voulu. En effet, toutes les troupes perdirent courage par son absence, & ne s'attendoient qu'à se consumer là inutilement sous Nicias, & à voir traîner la guerre en longueur, celui qu'ils regardoient comme l'aiguillon des affaires n'y étant plus; car pour Lamachus il étoit grand homme de guerre & fort vaillant, [o] mais son extrême pauvreté diminuoit son autorité & avilissoit son caractere.

[p] Alci-

[o] *Mais son extrême pauvreté diminuoit son autorité & avilissoit son caractere.*) Cela étoit vrai sans doute dans cette armée toute composée de gens pleins de vanité, qui n'avoient pensé qu'à se surpasser les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais combien connoît-on de capitaines Romains, dont la pauvreté a relevé le caractere ? Horace a dit d'eux admirablement :

Hunc, & incompti Curium capillis,
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un principe général, car il seroit faux. La pauvreté fait toûjours honneur aux grands hommes. [p] Al-

[p] Alcibiade s'embarqua donc ſans balancer ; & par ſon départ il fit perdre aux Athéniens la ville de Meſſine que des traîtres étoient ſur le point de leur livrer. Mais Alcibiade, qui connoiſſoit par nom & ſurnom tous ceux qui conduiſoient cette trame, en avertit ceux qui tenoient le parti de Syracuſe & en empêcha l'exécution.

Dès qu'il fut abordé à Thurium, & qu'il eut mis pied à terre, il ſe cacha & éluda toutes les pourſuites de ceux qui le cherchoient. Quelqu'un l'ayant reconnu lui dit : *Alcibiade, vous ne vous fiez donc pas à votre patrie? Je m'y fierois en toute autre choſe*, répondit Alcibiade ; *mais où il va de ma vie, je ne me fierois pas à ma propre mere, de peur que, par mégarde elle ne prit la feve noire pour la blanche.*

A quelque tems de-là, comme on lui porta les nouvelles que les Athéniens l'avoient condamné à mort : *Mais je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je ſuis en vie.* Voici les propres termes de l'accuſation, comme elle étoit contenue dans la ſentence : *Theſſalus, fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuſe Alcibiade, fils de Clinias, du bourg de Scambonide, d'avoir commis un ſacrilége & une impiété envers les déeſſes Cérès & Proſerpine, en contrefaiſant les ſaints myſteres & en les montrant à ſes camarades dans ſa maiſon, revêtu d'une longue robe [q] comme le grand-prêtre, lorſqu'il montre les choſes ſain-*

p. Alcibiade s'embarqua.) Il s'embarqua dans un de ſes vaiſſeaux, & non pas dans celui de Salamine, qui ne fit que le ſuivre & l'eſcorter.

q Comme le grand-prêtre lorſqu'il montre les choſes ſaintes.) Car tout le myſtere de ces cérémonies & de cette initiation conſiſtoit à faire voir certaines choſes qu'on tenoit cachées, & que les Latins appelloient *Ceremonis mundum.*

[r] *Et*

ſaintes, ſe nommant lui-même le grand-prêtre, donnant à Polytion le nom de porte-torche, à Théodore, du bourg de Phégée, celui de héraut, [r] *& à ſes autres camarades, celui d'initiés ou de confreres, contre les loix & les cérémonies établies* [s] *par les Eumolpides, par les hérauts & par les prêtres du temple de la ſainte ville d'Eleuſine. Pour punition d'un ſi grand crime, le peuple l'a condamné à mort par contumace, a confiſqué tous ſes biens & a enjoint à tous les prêtres & à toutes les prêtreſſes de le maudire.* Parmi ces dernieres il s'en trouva une ſeule nommée Théano, prêtreſſe du temple d'Agraule, qui eut le courage de s'oppoſer à ce decret, diſant qu'elle étoit *prêtreſſe pour bénir & non pas pour maudire.*

Pen-

r *Et à ſes camarades, celui d'initiés ou de confreres.*) Pour bien entendre ce paſſage, il faut ſavoir qu'il y avoit les grands & les petits myſteres; ceux qui avoient l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits; & quand ils étoient reçus, ils étoient appellés myſtes, c'eſt-à-dire initiés; & ils ne pouvoient entrer que dans le veſtibule du temple, il leur falloit au moins un an pour être admis enſuite aux grands myſteres; alors ils entroient dans le temple, on leur montroit toutes les choſes ſaintes, hors quelques-unes, qui étoient réſervées pour les prêtres ſeuls; & alors ils étoient appellés *époptes*, c'eſt-à-dire *inſpecteurs*, que j'ai traduit *confreres*. Il étoit défendu de conférer en même tems ces deux qualités. Il n'y eut que Démétrius, qui paſſa par-deſſus les loix, & qui dans le même jour fut fait initié & confrere. Mais la débauche d'Alcibiade avoit déja prévenu Démétrius, en faiſant voir que l'inſpection des choſes ſaintes pouvoit ſuivre de près l'initiation.

s *Par les Eumolpides.*) Eumolpus fut le premier qui établit les myſteres de Cérès; c'eſt pourquoi l'intendance de ces cérémonies fut toûjours conſervée à ſes deſcendans. Et à leur défaut ceux qui leur ſuccéderent dans ces emplois, furent toûjours appellés *Eumolpides*.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient contre Alcibiade, il étoit à Argos; car en partant de Thurium, il avoit pris la route du Péloponeſe. Craignant donc ſes ennemis, & renonçant à l'eſpérance d'être rappellé dans ſa patrie, il envoya demander aux Spartiates la permiſſion de demeurer chez eux en toute ſûreté ſous leur protection & ſauve-garde; leur donnant ſa foi & ſa parole qu'étant leur ami il leur rendroit plus de ſervices & leur feroit plus de profit qu'il ne leur avoit cauſé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Les Spartiates furent ravis de lui accorder ſa demande & témoignerent qu'ils le recevroient à bras ouverts. Il alla donc à Sparte avec une extrême joie; & dès l'entrée, voyant que les Spartiates différoient & négligeoient de ſecourir Syracuſe, [t] il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe pour général, & à à briſer là les forces des Athéniens. Il leur conſeilla auſſi de déclarer de leur côté la guerre aux Athéniens; & une troiſieme choſe qu'il fit encore & qui fut la plus conſidérable, [u] il les porta à

[t] *Il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe.*) On lit dans Thucydide le diſcours qu'Alcibiade fit aux Lacédémoniens en plein conſeil, pour les porter à ſecourir la Sicile, à attaquer Athenes, & à fortifier Décelée.

[u] *Il les porta à fortifier Décelée dans l'Attique, ce qui acheva de perdre, &c.*) Car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne; de ſorte que les Athéniens ne pouvoient jouir, ni de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres; que les amendes mêmes n'étoient plus payées; qu'ils ne pouvoient être ſecourus par leurs voiſins, & que Décelée étoit l'aſyle de tous les mécontens & des partiſans de Sparte. Décelée fut fortifiée la derniere année de l'olympiade xcj.

à fortifier Décelée dans l'Attique, & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la ville d'Athenes qui eut bien de la peine à s'en relever.

Ayant donc acquis beaucoup de réputation dans le public & n'étant pas moins admiré dans le particulier, il charma & enchanta les Spartiates en ſe conformant en tout à leur maniere de vivre ; de maniere que ceux qui voyoient qu'il ſe raſoit juſqu'à la peau, qu'il ſe baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit du gâteau qu'on appelle *maze*, & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur brouet noir, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuiſinier, qu'il eût connu de parfumeur, ni qu'il eût porté des étoffes de Milet. Auſſi dit-on qu'une de ſes grandes qualités & le ſecret le plus infaillible dont il ſe ſervoit pour gagner les hommes, c'étoit de prendre & d'imiter toutes les paſſions, toutes les inclinations & toutes les manieres de ceux avec qui il vivoit, ſe transformant avec plus de facilité, & paſſant plus promptement d'une habitude * à l'habitude contraire, que le Cameléon ne change de couleur ; car on dit que le Cameléon ne peut imiter le blanc, au lieu qu'il n'y avoit ni mœurs ni façons de faire qu'Alcibiade ne prît, & ne contrefît, autant les bonnes que les mauvaiſes. A Sparte il étoit laborieux, frugal & auſtere ; en Ionie, il n'aimoit que la joie, la pareſſe & la volupté ; en Thrace, il étoit toûjours à cheval & paſſoit les journées à boire ; & lorſqu'il étoit avec le Satrape Tiſapherne, il ſurpaſſoit en luxe &

* Plutarque appelle ici habitude, ce qui n'eſt que l'imitation d'une habitude, une habitude ſimulée.

& en dépenſe toute la magnificence des Perſes.

Ce n'eſt pas qu'il paſſât ainſi facilement d'une paſſion à une autre toute contraire, ni qu'il ſe fît en lui un véritable changement de mœurs : mais c'eſt que voyant que, s'il s'abandonnoit à ſon naturel, il pourroit bleſſer & offenſer ceux avec leſquels il auroit à vivre, il s'étoit toûjours accoûtumé à prendre le maſque & la figure qui convenoient & qui reſſembloient le plus à ceux qu'il hantoit. Dans Lacédémone, à voir ſon extérieur, comme on dit en commun proverbe, *Ce n'eſt pas le fils d'Achille, c'eſt Achille lui-même*, on auroit dit de même, ce n'eſt pas un étranger qui vit à Sparte, c'eſt un Spartiate que Lycurgue lui-même a formé ; mais à voir ſes véritables inclinations & les actions qui partoient de ſon naturel, on n'auroit pas manqué de dire au contraire, en lui appliquant un proverbe qui n'eſt pas moins commun, [y] *C'eſt la femme de toûjours.*

[y] *C'eſt la femme de toûjours.*) Pour dire, c'eſt toûjours le même homme, le même débauché. Et ce proverbe, ἐσὶ δ' ἡ παλαι γυνὴ, eſt tiré de l'Oreſte d'Euripide v. 129. où Hélene envoye ſa fille Hermione faire ſur le tombeau de Clytemneſtre les libations ordinaires, & lui offrir ſes cheveux. Mais au lieu de ſe couper tous les cheveux, comme c'étoit la coûtume dans un véritable deuil, elle n'en coupe que le petit bout, & ne fait que les rafraîchir ; plus ſoigneuſe de conſerver ſa beauté, qu'affligée de la mort de ſa tante. Electre, qui voit ce honteux ménagement, s'écrie :

Ὦ φύσις, ἐν ἀνθρώποισιν ὡς μέγ' εἶ κακὸν,
Σωτήριόν τε τοῖς καλῶς κεκφυμένοις.
Εἴδετε παρ' ἄκρας ὡς ἀπέτριξε τρίχας,
Σώζουσα κάλλος, ἐσὶ δ' ἡ παλαι γυνή.

O Nature, que tu ès un grand mal pour les perſonnes mal-nées, & un grand bien pour celles que tu daignes favo-

jours. Car il corrompit ſi bien Timéa, femme du roi Agis qui étoit alors à la guerre, qu'elle devint groſſe, & qu'elle avoit l'effronterie de de pas nier que ce fût de lui. Après qu'elle eut accouché d'un fils, on l'appelloit en public *Léotychidas*, mais dans le particulier on l'appelloit *Alcibiade*, du nom que ſa mere même lui donnoit en parlant à ſes femmes & à ſes amies, ſi violente étoit la paſſion qui la poſſédoit; & lui-même en ſe moquant, il diſoit hautement: *Qu'il n'avoit pas gagné les bonnes graces de la reine pour faire affront au roi ni pour ſatisfaire ſes plaiſirs, vaincu par la volupté, mais afin que les Lacédémoniens euſſent un roi de ſa race.*

Toutes ces choſes étoient fidellement rapportées à Agis, & ce qui le diſpoſa le plus à les croire, ce fut le tems qui étoit parfaitement d'accord avec tous ces bruits. Car il ſupputa qu'il y avoit plus de dix mois qu'un tremblement de terre arrivé la nuit, l'avoit tellement épouvanté, qu'il s'étoit levé d'auprès de la reine & qu'il ne l'avoit pas approchée depuis ce tems-là; & Léotychidas étant né après ce terme, il refuſa de le reconnoître & dit qu'il n'étoit pas ſon fils, ce qui fut cauſe que dans la ſuite Léotychidas fut exclu du thrône.

Après l'entiere défaite des Athéniens en Sicile,

favoriſer! Voyez, voyez cette belle affligée, comme elle coupe le petit bout de ſes cheveux. Son unique ſoin eſt de conſerver ſa beauté. C'eſt la femme de toûjours. Pour dire, *c'eſt toûjours la même coquette.* Le traducteur latin, pour dire cela en paſſant, a malheureuſement traduit ce dernier vers, « pour conſerver ſa beauté, » quoiqu'elle ſoit vieille », *Servans formæ dignitatem, & eſt tamen vetula.* L'application que Plutarque fait de ce proverbe eſt très-juſte.

cile, les peuples des iſles de Chio & de Leſbos & ceux de Cyzique envoyerent des ambaſſadeurs aux Spartiates pour leur faire entendre qu'ils étoient prêts à ſe révolter contre les Athéniens, s'ils vouloient leur prêter main-forte. Les Béotiens s'intéreſſoient pour ceux de Leſbos, & [z] Pharnabaze ſollicitoit pour Cyzique. [a] Mais les Spartiates, à la perſuaſion d'Alcibiade, préférerent ceux de Chio, & leur envoyerent du ſecours avant que de penſer aux autres. Alcibiade s'embarqua auſſi, ſouleva toute l'Ionie, & accompagnant toûjours les généraux de Lacédémone, il fit beaucoup de mal aux Athéniens.

Agis, qui étoit déjà ſon ennemi à cauſe de l'injure qu'il en avoit reçûe, ne pouvoit ſouffrir la gloire qu'il acquéroit. Car rien ne ſe faiſoit que par l'avis d'Alcibiade; & on diſoit communément que c'étoit lui qui faiſoit réuſſir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puiſſans & les plus ambitieux des Spartiates, animés de la même jalouſie & de la même envie, le regardoient de mauvais œil: & enfin ils firent tant par leurs menées qu'ils obligerent les principaux magiſtrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, ſecrettement informé de cet ordre, ne laiſſa pas de bien ſervir les Lacédémoniens en

[z] Pharnabaze, lieutenant du roi de Perſe dans les hautes provinces de l'Aſie.

[a] *Mais les Spartiates, à la perſuaſion d'Alcibiade, préférerent ceux de Chio.*) Non-ſeulement à la perſuaſion d'Alcibiade, mais encore à la preſſante ſollicitation de Tiſapherne, lieutenant du roi de Perſe dans les baſſes provinces de l'Aſie. Thucydide a fort bien démêlé toute cette négociation, & les différens intérêts de ce peuple, au commencement du viij. livre.

[b] *Juſ-*

en toutes rencontres ; mais il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

Pour une plus grande sûreté il ſe jetta entre les bras de Tiſapherne, ſatrape du grand roi, & il ne fut pas long-tems ſans ſe voir au premier degré de crédit & d'autorité à la cour de ce barbare qui, n'étant point homme ſimple, mais plein de fraude & de ruſe & grand ami des fourbes & des méchans, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſa ſoupleſſe, la facilité avec laquelle il prenoit toutes ſortes de mœurs & de caracteres, & ſa grande capacité dans la politique. Auſſi n'y avoit-il point de cœur ſi dur, ni de naturel ſi ſauvage qui ne ſe laiſsât gagner, adoucir & apprivoiſer par les graces de ſa converſation & par les attraits de ſon commerce. Ceux même qui le craignoient le plus & qui lui portoient le plus d'envie, trouvoient des délices & des charmes infinis à le voir & à le fréquenter.

Tiſapherne donc, quoique d'ailleurs très-féroce, & celui de tous les Perſes qui haïſſoit le plus les Grecs, fut ſi fort ſéduit par les complaiſances & par les flatteries d'Alcibiade, qu'il ſe livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté ; [b] juſques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ſes jar-

[b] *Juſques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ſes jardins.*) Ces lieutenans du roi de Perſe, à l'imitation de leur maître, avoient dans leurs provinces de grands jardins ; c'étoit des parcs d'une étendue prodigieuſe, où ils enfermoient toutes ſortes de bêtes pour la chaſſe. Xénophon, dans le jv. liv. de l'hiſtoire grecque, parle des jardins que Pharnabaze avoit à Daſcyle.

jardins, tant par l'abondance de ſes eaux & par la fraîcheur des prairies & des bocages; que par la beauté ſurprenante des retraites & des ſolitudes que l'art & la nature embelliſſoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence royale. Et tout le monde continua d'appeller ce jardin *Alcibiade*, comme le ſatrape l'avoit nommé.

Alcibiade donc, qui ne trouvoit plus de ſûreté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toûjours le reſſentiment d'Agis, ne ceſſoit de les décrier & de leur nuire auprès de Tiſapherne, pour l'empêcher de les ſecourir de toutes ſes forces, & de ruiner entiérement les Athéniens; il lui repréſentoit qu'il ne devoit donner aux Spartiates que de légers ſecours qui ne décidaſſent rien, afin de ruiner inſenſiblement & de conſumer peu-à-peu les deux partis, lui promettant qu'après les avoir fatigués & affoiblis les uns par les autres, il les réduiroit à la néceſſité de ſe ſoûmettre au grand roi.

Tiſapherne n'eut pas de peine à ſuivre ſes conſeils, & l'on voyoit bien qu'il ne perdoit aucune occaſion de lui donner des marques de ſon amitié & de ſon eſtime; ce qui le rendit également conſidérable aux deux partis, & obligea les Athéniens, qui ſe trouvoient fort mal d'avoir attiré ſa haine, à ſe repentir de la condamnation qu'ils avoient décernée contre lui. Alcibiade auſſi de ſon côté, très-fâché de voir les Athéniens en ſi mauvais termes, commença à craindre que la ville d'Athenes venant à être entiérement ruinée, [c] il ne tombât entre les

[c] *Il ne tombât entre les mains des Spartiates.*) Car ſi Athenes eût été ruinée, les Spartiates auroient été les maîtres de toute la Grece, & auroient preſſé Tiſapherne

les mains des Spartiates qui le haïſſoient mortellement.

Les plus grandes affaires des Athéniens étoient alors à Samos où ils avoient toutes leurs forces ; de-là avec leur flotte ils remettoient ſous leur obéiſſance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & ſe trouvoient encore en état de faire tête ſur mer à leurs ennemis ; mais ils craignoient Tiſapherne & les cent cinquante vaiſſeaux de Phénicie qu'il attendoit inceſſamment, après quoi ils voyoient bien qu'il n'y avoit plus de ſalut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui ſe paſſoit chez eux, envoya ſecrettement à Samos vers les principaux des Athéniens leur donner quelque eſpérance qu'il leur procureroit l'amitié de Tiſapherne, non pas pour faire plaiſir au peuple qui lui étoit toûjours ſuſpect & dont il ſe défioit, mais pour obliger & ſervir les nobles, s'ils avoient aſſez de courage pour entreprendre de réprimer l'inſolence du peuple & de ſe rendre maîtres des affaires pour ſauver par eux-mêmes leur pays.

Tous les principaux de l'armée prêterent volontiers l'oreille à ſes promeſſes ; un ſeul des généraux, nommé Phrynichus, du bourg de Dirades, ſoupçonnant ce qui étoit vrai, qu'Alcibiade ſe ſoucioit auſſi peu de l'oligarchie que de la démocratie ; & qu'en blâmant & en calomniant le peuple, il ne cherchoit qu'à ſe mettre dans les bonnes graces des nobles & à ſe faire rappeller, eut la hardieſſe de s'oppoſer aux réſolutions qu'on vouloit prendre ; mais voyant

pherne de leur livrer Alcibiade ; ce que Tiſapherne n'auroit pû refuſer.

voyant que ſon avis n'avoit pas été ſuivi, & ſentant bien que par cette oppoſition il s'étoit fait un ennemi d'Alcibiade, il envoya donner ſous main avis à Aſtyochus, capitaine général de la flotte ennemie, de faire obſerver & arrêter Alcibiade qui étoit infidele aux deux partis. Il ne ſavoit pas, l'imprudent qu'il étoit, que traître il s'adreſſoit à un autre traître : car Aſtyochus de ſon côté faiſoit la cour à Tiſapherne ; & comme il ſavoit qu'Alcibiade étoit tout-puiſſant auprès de lui, il lui communiqua les avis qu'il avoit reçus de Phrynichus.

Alcibiade, ſans perdre un moment, envoya à Samos dénoncer & accuſer Phrynichus qui, voyant que tout le monde étoit irrité & ſoulevé contre lui & qu'il n'y avoit aucun autre remede à ſes malheurs, tâcha de remédier à ce crime par un plus grand crime. Sur l'heure même il envoya à Aſtyochus lui faire des plaintes de ce qu'il n'avoit pas gardé le ſecret qu'il lui avoit confié, & lui offrir de lui livrer les vaiſſeaux & toute l'armée des Athéniens ; mais cette nouvelle perfidie de Phrynichus devint inutile par la ſeconde perfidie d'Aſtyochus qui avertit encore Alcibiade de l'offre qu'on lui faiſoit. Phrynicus preſſentit heureuſement ce qu'on tramoit contre lui ; & s'attendant de jour à autre à une ſeconde accuſation de la part d'Alcibiade, pour le prévenir, il avertit les Athéniens que les ennemis devoient venir inceſſamment fondre ſur eux, & les exhorta à ſe tenir ſur leurs gardes, à demeurer dans leurs vaiſſeaux & à fortifier leur camp. Les Athéniens avoient à peine profité de cet avis, qu'ils reçurent d'autres lettres d'Alcibiade qui les preſſoit d'avoir l'œil ſur Phrynichus qui s'étoit engagé de livrer leur flotte aux Spartiates,

tiates; mais ils n'ajoûterent point de foi à cette accuſation, dans la penſée qu'Alcibiade, informé du deſſein des ennemis, s'étoit adroitement ſervi de cette conjoncture pour calomnier Phrynichus à cauſe de la haine qu'il lui portoit.

Malgré cette prévention trop favorable, Phrynichus, ayant été bleſſé quelque tems après en pleine aſſemblée d'un coup de poignard [d] par un des gardes d'Hermon, capitaine du guet; & étant mort de ſa bleſſure, la choſe examinée en juſtice, les Athéniens firent le procès au mort, le déclarant coupable de trahiſon, & décernerent des couronnes à Hermon & à ſes complices. Les amis qu'Alcibiade avoit à Samos, ſe trouvant donc les plus forts, envoient Piſander à Athenes pour y changer le gouvernement & pour encourager les nobles à ſe rendre maitres & à abolir entiérement la démocratie, les aſſûrant qu'Alcibiade leur procureroit l'appui & la protection de Tiſapherne pour l'exécution de ce deſſein; car voilà juſtement la couleur & le prétexte dont ſe ſervirent ceux qui établirent l'oligarchie. [e] Dès le moment que ceux qui ſe fai-

[d] *Par un des gardes d'Hermon, capitaine du guet.*) On s'étoit trompé à ce paſſage. Celui qui tua Phrynichus ne s'appelloit pas Hermon, mais c'étoit un des ſoldats d'Hermon, qui étoit alors capitaine du guet à Munichie, un des ports d'Athenes. Si l'on décerna enſuite des couronnes à Hermon, ce fut parce qu'un des complices, qui étoit d'Argos, déclara à la torture, qu'on avoit fait des aſſemblées chez cet Hermon; & l'on crut que ce coup avoit été fait par ſes ordres. Thucyd. liv. viij.

[e] *Dès le moment que ceux qui ſe faiſoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fuſſent, à proprement parler, que quatre cent, eurent réuſſi dans leur entrepriſe.*) La brieveté de Plutarque jette ici une telle obſcurité, qu'il n'y a que ceux qui ſavent tout

faiſoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fuſſent, à proprement parler, que quatre cent, eurent réuſſi dans leur entrepriſe & uſurpé toute l'autorité, ils ne témoignerent plus le même empreſſement pour Alcibiade, & laiſſerent refroidir l'ardeur qu'ils avoient auparavant pour la guerre, tant parce qu'ils ſe défioient du peuple qui étoit encore troublé & effarouché de ce changement, que parce qu'ils s'attendoient que les Lacédémoniens, toûjours diſpoſés à favoriſer l'oligarchie, ne les preſſeroient plus ſi vivement. Cependant le peuple épouvanté demeuroit malgré lui en repos & dans le ſilence. [f] Car il avoit vû égorger à ſes yeux la plûpart de ceux qui

tout ce qui ſe paſſa en cette occaſion, qui puiſſent entendre ce paſſage. Pour réuſſir dans ce renverſement de république, on imagina ce moyen, qui paroiſſoit laiſſer encore une ombre de gouvernement populaire, & qui étoit pourtant une pure oligarchie. On établit cinq préſidens, qui nommerent cent hommes; chacun de ces cent hommes en choiſit trois. Ces quatre cent furent revêtus de la ſouveraine puiſſance; mais pour amuſer le peuple il fut dit, que ces quatre cent appelleroient au conſeil cinq mille citoyens quand ils le jugeroient à propos. Ainſi, comme dit Thucydide, le conſeil & les aſſemblées du peuple continuoient à l'ordinaire; mais rien ne ſe faiſoit pourtant que par l'ordre des quatre cent. Ce fut Piſander qui propoſa le décret; mais celui qui l'imagina ce fut Antiphon, dont Thucydide fait un bel éloge dans ſon dernier livre.

[f] *Car il avoit vû égorger à ſes yeux.*) Tous ceux qui avoient l'audace de s'oppoſer à ce changement, ou même de s'en plaindre, étoient égorgés ſous quelque faux prétexte; & on auroit été mal reçu à demander juſtice des meurtriers. On ſe trouvoit fort heureux même, en ne diſant mot, d'éviter les violences de ces partiſans de l'oligarchie. On peut voir le beau portrait que Thucydide fait de l'état pitoyable où les Athéniens ſe trouverent réduits en cette occaſion.

qui avoient eu l'audace de s'oppoſer ouvertement à la tyrannie des quatre cent.

Les Athéniens, qui étoient à Samos, n'eurent pas plûtôt appris ces nouvelles, que, pleins d'indignation, ils prirent ſur l'heure même le parti d'aller au Pirée, & qu'appellant Alcibiade, après l'avoir élu général, ils lui commanderent de ſe mettre à leur tête & de les mener contre les tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occaſion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui ſe ſeroit vû élevé à une haute dignité par la faveur du peuple; car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout & ne rien refuſer à ceux qui, de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait capitaine général d'une flotte de tant de vaiſſeaux & d'une armée ſi nombreuſe & ſi formidable; mais, en grand capitaine, il ſe crut obligé de s'oppoſer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident & de les empêcher de commettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entiere ruine; & ce fut ce qui ſauva la ville d'Athenes. Car s'ils euſſent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis, ſans coup férir, ſe ſeroient rendu maîtres de l'Ionie, de l'Helleſpont & de toutes les iſles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient conſumé toutes leurs forces les uns contre les autres, [g] ce qu'-

g Ce qu'Alcibiade ſeul empêcha.) Il dit que puiſqu'on l'avoit élu général, c'étoit à lui à regler tout ce qui regardoit la guerre, & il partit en même tems comme pour aller conſulter avec Tiſaphierne, qui étoit à Milet. Mais c'étoit ſeulement pour ſe faire voir à ce ſatrape avec toute la puiſſance dont on l'avoit revêtu, & pour lui faire connoître qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de

qu'Alcibiade ſeul empêcha, ſoit en haranguant l'armée & en lui remontrant le danger d'un ſi prompt départ, ſoit en les conjurant tous les uns après les autres & en retenant les plus ardens; en quoi il fut très-bien ſecondé par Traſybule, du bourg de Stire, qui le ſuivit par-tout [h] & qui étoit plus propre que perſonne à ſe faire entendre de toute l'armée : car c'étoit la voix la plus grande & la plus forte qui fût parmi les Athéniens.

Un autre grand ſervice qu'Alcibiade rendit encore à ſon pays, c'eſt qu'ayant promis de faire en ſorte que les vaiſſeaux de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient du roi de Perſe, ſe joindroient à la flotte Athénienne, ou qu'au moins il empêcheroit qu'ils ne ſe joigniſſent à leurs ennemis, il s'embarqua pour aller

de bien & beaucoup de mal. Et il arriva de-là, dit fort bien Thucydide, que comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tiſapherne, il tint auſſi en reſpect Tiſapherne par les Athéniens. Etant retourné de Milet à Samos, il trouva les Athéniens encore plus ardens pour aller à Athenes; & c'eſt ce qu'il empêcha en faiſant ce que Plutarque rapporte ici. Ce ſeul trait ſuffit pour faire juger de la grande habileté & du grand ſens d'Alcibiade.

[h] *Et qui étoit plus propre que perſonne à ſe faire entendre de toute l'armée; car c'étoit la voix la plus grande.*) Quand Homere loue des généraux d'avoir la voix forte & de pouvoir ſe faire entendre de toute l'armée; ceux qui ne connoiſſent pas l'antiquité, ſe moquent de ces louanges. Voici pourtant un témoignage bien formel de l'utilité que l'on tiroit de ces grandes voix. Un trompette porte juſqu'aux derniers rangs & aux dernieres troupes d'un camp, des ſons qui n'inſtruiſent que de ce qu'on fait; mais une voix forte y porte la raiſon avec la parole, & apprend ce qu'on ne ſait point; & c'eſt quelquefois un avantage qu'on ne ſauroit trop eſtimer.

[i] *Et*

ler à leur rencontre ; [i] & fit tant que Tiſapherne manqua de parole aux Lacédemoniens & ne leur amena point ces vaiſſeaux qui avoient déjà paru à [k] Aſpende. Cependant les Athéniens & les Lacédémoniens accuſerent Alcibiade d'avoir détourné ce ſecours, & encore plus les Lacédémoniens qui lui imputerent d'avoir repréſenté à ce barbare qu'il devoit laiſſer tous les Grecs ſe défaire les uns des autres & tomber ſous leurs propres coups : car il n'étoit pas douteux que ceux pour qui la flotte Phénicienne ſe déclareroit, ne remportaſſent la victoire & ne demeuraſſent les maîtres de la mer.

[l] Quelques tems après, la faction des quatre cent fut entiérement diſſipée, les amis d'Alcibiade ayant embraſſé le parti du peuple avec beaucoup de zele & d'affection. Le peuple voulut donc rappeller Alcibiade & lui ordonna de venir; mais lui jugeant que, s'il retournoit à Athenes les mains vuides & ſans avoir rien fait, il ne devroit ſon rappel qu'à la compaſſion & à la faveur du peuple, il voulut, pour rendre ſon retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel

[i] *Et fit tant que Tiſapherne manqua de parole aux Lacédémoniens.*) On parla diverſement de cette action de Tiſapherne, qui empêcha la flotte de Phénicie, déja arrivée à Aſpende, de continuer ſa route, & on en donnoit diverſes raiſons ; mais Thucydide aſſûre que la plus vrai-ſemblable étoit que Tiſapherne avoit voulu par là faire durer la guerre, & conſumer les Grecs en n'amenant point à l'un des deux partis un ſecours, que la victoire auroit néceſſairement ſuivi.

[k] Aſpende ſur la côte de Pamphylie entre Rhodes & Cypre.

[l] *Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement diſſipée.*) La même année, quelques mois après ſon établiſſement. Ce fut la 2. année de l'olymp. xcij.

[m] *Et*

pel par quelque exploit conſidérable ; c'eſt pourquoi, partant de Samos avec un petit nombre de vaiſſeaux, il croiſoit autour des iſles de Cos & de Gnide, où ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, navigeoit vers l'Helleſpont avec toute ſa flotte, [m] & que les Athéniens le pourſuivoient, il cingla de ce côté-là avec une extrême diligence pour ſecourir les Athéniens; [*] & par un coup de bonne fortune il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux juſtement dans le tems que les deux flottes engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura juſqu'à la nuit, chacune étoit battue d'un côté pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre.

Dès qu'il parut, les deux armées également trompées conçurent des ſentimens de crainte ou d'eſpérance que le ſuccès démentit. Car ſon arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates & abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant ſur ſon bord amiral les enſeignes Athéniennes, fondit ſur les Lacédémoniens qui étoient les plus forts & qui pourſuivoient vivement leur pointe, les mit en fuite, les

[m] *Et que les Athéniens le pourſuivoient.*) Thraſybule étoit parti de Samos avec cinquante-cinq vaiſſeaux pour devancer Mindare & pour gagner l'Helleſpont.

[*] *Et par un coup de bonne fortune il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux.*) Thucydide, qui a décrit ce combat naval d'Abyde à la fin de ſon viij. liv. ne parle point du tout de cette circonſtance de l'arrivée d'Alcibiade. La raiſon de cela eſt, à mon avis, que Thucydide mourut l'été de cette même année, avant qu'on eût eu à Athenes les dernieres relations de tout ce qui s'étoit paſſé. Mais Xénophon, qui commence ſon hiſtoire où Thucydide a fini la ſienne, n'a pas oublié d'en parler; il dit que l'arrivée d'Alcibiade aſſûra la victoire des Athéniens, & acheva de mettre les ennemis en fuite.

Tiſa-

les pouſſa contre la terre, & s'acharnant ſur eux il briſa leurs vaiſſeaux & fit un grand carnage des troupes qui s'étoient jettées dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, ils érigerent un trophée.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſapherne dans ce triomphant appareil. Ayant donc fait proviſion de préſens fort riches pour les lui offrir, tant en ſon nom qu'au nom des Athéniens, [o] il alla le trouver avec un train magnifique & digne du général des Athéniens; mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu: car Tiſapherne, qui ſe voyoit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter & l'envoya priſonnier à Sardis, pour ſe mettre à couvert par cette injuſtice des accuſations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade, ayant recouvré un cheval, échappa à ſes gardes, s'enfuit à Clazomene; & pour ſe venger de Tiſapherne, il ſema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. [p] De Clazomene il ſe rendit à la flotte des Athé-

[o] Tiſapherne étoit alors ſur les côtes de l'Ionie.

[p] *De Clazomene il ſe rendit à la flotte des Athéniens.*) Plutarque abrege trop. Xénophon marque exactement les démarches d'Alcibiade, qui avec cinq vaiſſeaux

Athéniens ; & ſur les nouvelles que Mindare & Pharnabaze s'étoient retirés à Cyzique, il exhorta les ſoldats & leur repréſenta la néceſſité où ils étoient de combattre les ennemis par terre & par mer, & d'aſſiéger même Cyzique, leur faiſant voir que, ſi leur victoire n'étoit entiere & complette, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. En même tems il fit embarquer les troupes ; & dès qu'il fut arrivé à l'iſle de Proconeſe, il ordonna qu'on enfermât au milieu de la flotte les vaiſſeaux légers, & qu'on prît bien garde que les ennemis ne puſſent être avertis de ſes approches. Par bonheur pour lui une groſſe pluie accompagnée de furieux tonnerres, & qui fut ſuivie d'une épaiſſe obſcurité, lui aida ſi bien à cacher ſon entrepriſe, que non-ſeulement les ennemis ne s'apperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne ſentirent pas qu'on avoit levé l'ancre & qu'ils étoient partis.

Quand l'obſcurité fut diſſipée, on apperçut les

ſeaux & un vaiſſeau de charge partit de Chryſomene, alla à Cardia au bout de la Cherſoneſe de Thrace, où étoit la flotte Athénienne. De Cardia il alla par terre à Seſte, où il donna aux vaiſſeaux de ſe rendre. Theramene l'ayant joint avec vingt vaiſſeaux de Macédoine & Thraſybule avec vingt autres de Thaſos, il fit voile & alla à Parium dans la Propontide. Tous ſes vaiſſeaux, au nombre de quatre-vingt ſix, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconeſe, petite iſle vis-à-vis de Cyzique. Il apprit-là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze, qui y avoit ſon armée de terre. Il ſe repoſa tout le jour à Proconeſe ; le lendemain il harangua ſes ſoldats & leur repréſenta la néceſſité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de ſe rendre maîtres de Cyzique, &c.

les vaiſſeaux du Péloponeſe qui, ayant pris un peu de large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaiſſeaux qui le ſuivoient, ne gagnaſſent la rade, ordonna aux capitaines de demeurer en derriere & de ne le ſuivre que de loin; & prenant ſeulement quarante vaiſſeaux, il va ſe préſenter aux ennemis & leur offrir la bataille. Les ennemis, trompés par ce ſtratagême & mépriſant ſon petit nombre, viennent à lui & engagent le combat; mais voyant arriver les autres vaiſſeaux Athéniens, ils perdent courage & prennent la fuite. Alcibiade ſe détache alors avec vingt des meilleurs vaiſſeaux, s'approche du rivage, met pied à terre, pourſuit chaudement les fuyards & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'oppoſent inutilement à ſes efforts; il tue le premier qui combattoit avec une valeur ſurprenante & met l'autre en fuite.

Les Athéniens, demeurés maîtres du champ de bataille, des morts, des armes & des dépouilles, & généralement de tous les vaiſſeaux; & ayant pris Cyzique, abandonnée par Pharnabaze, & privée du ſecours des troupes du Péloponeſe, qui avoient preſque toutes péri dans le combat, s'aſſûrerent non-ſeulement la domination de l'Helleſpont, mais chaſſerent encore de toute cette mer les Spartiates. On ſurprit auſſi des lettres par leſquelles, avec une préciſion fort laconique, ces derniers donnoient avis aux éphores du grand échec qu'ils avoient reçû; elles étoient écrites en ces termes: *La fleur de votre armée a péri; Mindare eſt mort; le reſte des troupes meurt de faim, & nous ne ſavons que faire ni que devenir.*

Cette

Cette victoire éleva si fort le courage des soldats d'Alcibiade, & les remplit de tant d'orgueil, que prétendant n'avoir jamais été vaincus & se disant invincibles, ils dédaignoient de se mêler avec les autres soldats qui avoient été battus : [q] car l'armée de Thrasyllus venoit d'être mal menée sous les murs d'Epheſe : & en mémoire de cette défaite les [r] Ephésiens avoient érigé un trophée de bronze à la honte des Athéniens. Et c'est ce que les soldats d'Alcibiade ne manquoient pas de reprocher aux soldats de Thrasyllus, se vantant eux-mêmes, exaltant la valeur de leur général, & ne voulant ni camper avec eux, ni les souffrir dans les lieux d'exercice. Mais un jour que Pharnabaze, avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie, tomba sur eux comme ils fourrageoient les terres d'Abyde, Alcibiade, arrivé à leur secours avec Thrasyllus, pousſa & chaſſa jusqu'à la nuit les troupes de Pharnabaze ; alors les deux armées, qui

q Car l'armée de Thrasyllus venoit d'être fort mal menée sous les murs d'Epheſe.) Thrasyllus fut défait à Epheſe un an après la victoire d'Alcibiade à Cyzique; & ce que Plutarque rapporte ici arriva à Lampsaque où les deux armées allerent camper après s'être jointes à Seſte.

r Les Ephéſiens avoient érigé un trophée de bronze à la honte des Athéniens.) Plutarque dit ici que ce trophée de bronze étoit érigé à la honte des Athéniens, parce qu'auparavant on n'érigeoit que des trophées de bois ; afin que ces trophées venant à être bien-tôt consumés par le tems, ces monumens de discorde fuſſent plûtôt abolis & soustraits aux yeux & à la mémoire des hommes. Les Ephésiens donc, pour rendre immortelle la honte des Athéniens, érigerent des trophées de bronze ; & ce fut cette nouveauté humiliante que les soldats d'Alcibiade reprochoient à ceux de Thrasyllus. On peut voir Diodore, livre xiij.

s De-

qui juſques-là campoient ſéparément, ſe rejoignirent ; & les ſoldats, ſe faiſant réciproquement mille careſſes & donnant toutes les marques d'une allégreſſe générale, s'en retournerent enſemble au camp.

Le lendemain, Alcibiade, après avoir dreſſé un trophée, pilla tout le pays de Pharnabaze, ſans que perſonne osât lui réſiſter, & emmena beaucoup de prêtres & de prêtreſſes, qu'il renvoya quelque tems après ſans rançon. [s] De-là il alla aſſiéger Chalcedoine qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçû garniſon de Lacédémone, & [t] Hippocrate pour gouverneur. La ville inveſtie, il apprit que les Chalcedoniens avoient retiré & mis en sûreté les biens de la campagne entre les mains des Bithyniens, leurs amis & leurs voiſins. Il quitte donc l'armée, va paroître ſur les frontieres avec quelques troupes, & envoie un héraut ſe plaindre des Bithyniens qui, redoutant ſa colere, lui remettent tout entre les mains, & font amitié & alliance avec lui ; il s'en retourne au camp [u] & enferme la ville d'une muraille qui alloit d'une mer à l'autre. Pharnabaze arrive avec une groſſe armée pour faire lever le ſiége, & Hippocrate de ſon côté ſort contre les Athéniens avec toutes ſes forces. Alcibiade met ſes troupes en bataille pour faire tête en même tems à ces deux ennemis ; & après un long combat, [x] il

[s] *De-là il alla aſſiéger Chalcédoine.*) ville à la droite du Boſphore en entrant de la Propontide dans le Pont-Euxin.

[t] Fils de Mindare.

[u] *Et enferme la ville d'une muraille.*) C'étoit un retranchement de bois, qui alloit de la Propontide au Pont-Euxin.

[x] Il

* il oblige Pharnabaze à prendre honteuſement la fuite & tue Hippocrate & grand nombre de ſes meilleurs ſoldats. De là il monte ſur mer & va dans l'Helleſpont & dans la Cherſonneſe pour faire payer les contributions & ramaſſer de l'argent.

Dans ce voyage il prit la ville de Selymbria, où il expoſa ſa vie fort mal-à-propos ; car ceux qui vouloient lui livrer la place, avoient promis d'élever pour ſignal à minuit un flambeau allumé. Mais, ſur ce qu'un des complices de la conjuration changea tout-d'un-coup, ils furent obligés de prévenir l'heure marquée, de peur d'être découverts. Le flambeau étant donc levé avant que l'armée fût aſſemblée, Alcibiade, qui ne vouloit pas manquer cette occaſion, prit environ trente ſoldats avec lui, donna ordre que les autres ſuiviſſent le plus promptement qu'ils pourroient, & courut de toute ſa force vers les murailles. La porte ouverte & quelque vingt ſoldats armés à la légere l'ayant joint, il s'avança fiérement ; mais il entendit bientôt les Selymbriens armés qui venoient à ſa rencontre. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune eſpérance de pouvoir échapper s'il faiſoit ferme ; & conſidérant auſſi d'un autre côté que juſqu'à ce jour-là il s'étoit maintenu invincible dans tous les combats où il avoit commandé, & qu'on ne lui avoit jamais vû prendre la fuite, frappé de ce point d'honneur, il s'opiniâtra plus qu'il ne devoit ; & tout-d'un-coup il s'aviſa de ce ſtratagême

* *Il obligea Pharnabaze à prendre honteuſement la fuite.*) Car Pharnabaze ne put ſe joindre à Hippocrate, n'ayant pû forcer les retranchemens, & ſe retira à Héraclée.

, *Il*

gème : [y] il commanda aux trompettes de ſonner le ſilence ; & après que le bruit fut appaiſé, il ordonna à un de ſes gens de crier à haute voix : *Que les Sélymbriens ne priſſent pas les armes contre les Athéniens.*

Ce cri rallentit l'ardeur des uns qui s'imaginerent que toute l'armée des ennemis étoit dans leur ville ; & relevant l'eſpérance des autres, les diſpoſa à écouter des propoſitions d'accommodement. Pendant qu'on parlemente, l'armée Athénienne arrive, & Alcibiade jugea bien, comme cela étoit vrai, que les habitans n'avoient que des penſées de paix ; mais il craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces qui le ſuivoient en grand nombre, & qui, n'ayant pris les armes que pour l'amour de lui, combattoient avec beaucoup d'affection pour ſon ſervice. C'eſt pourquoi il les fit tous ſortir de la ville ; & traitant favorablement les Sélymbriens, il ſe contenta de quelques ſommes d'argent, & les obligea de recevoir garniſon Athénienne, après quoi il ſe retira.

Pendant cette expédition d'Alcibiade, les autres généraux Athéniens qui continuoient le ſiége de Chalcédoine, firent un traité avec Pharnabaze, dont voici les conditions : *Que Pharnabaze leur compteroit une certaine* [z] *ſomme ; que les Chalcédoniens rentreroient dans l'obéiſſance & dans la dépendance des Athéniens, & leur payeroient tribut ; & que les Athéniens ne commettroient aucun*

[y] *Il commanda aux trompettes de ſonner le ſilence.*) J'ai hazardé cette expreſſion, qui eſt nouvelle dans notre langue, mais qui exprime parfaitement ce que Plutarque dit.

[z] La ſomme de vingt talens, ſoixante mille livres.

[a] Xéno-

aucun acte d'hoſtilité ſur les terres de Pharnabaze, qui s'engageoit de faire conduire en toute ſûreté leurs ambaſſadeurs au grand roi.

Alcibiade arriva au camp ſur ces entrefaites: Pharnabaze voulut qu'il jurât comme les autres; mais Alcibiade répondit qu'il ne jureroit qu'après lui. Quand les ſermens furent prêtés de part & d'autre, Alcibiade alla contre Byzance qui s'étoit auſſi révoltée, & l'environna d'une bonne muraille. Anaxilaus, Lycurgue [a] & quelques autres traiterent ſecrettement avec lui, & promirent de lui livrer la place, à condition qu'il la ſauveroit du pillage. Sur cette parole il fit courir le bruit que des affaires nouvellement ſurvenues le rappelloient en Ionie, & en plein jour il fit voile avec tous ſes vaiſſeaux; mais étant retourné la nuit ſuivante, il deſcendit avec ſes meilleures troupes; & s'approchant des murailles, il ſe tint là ſans faire le moindre bruit, pendant que ſes vaiſſeaux entrant dans le port & forçant les gardes avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Byzantins par cette attaque inopinée, & donnoient le tems à ceux qui étoient d'intelligence avec les Athéniens, de le recevoir dans la ville ſans aucune crainte, à cauſe que tout le monde couroit en foule au ſecours du port.

L'affaire ne ſe paſſa pourtant pas ſans combat du côté d'Alcibiade; car les troupes du Péloponeſe, les Béotiens & les Mégariens qui étoient dans Byzance, ayant repouſſé ceux qui étoient deſcendus des vaiſſeaux, & les ayant obligés d'y remonter, revinrent contre les Athéniens qui

[a] Xénophon en nomme encore trois, Cydon, Ariſton, & Anaxicrate.

qui étoient dans la ville, & les chargerent avec beaucoup de vigueur : le choc fut long & rude ; mais enfin la victoire ſe déclara pour Alcibiade & pour Théramene qui commandoient chacun un corps ſéparé. Tous ceux qui échapperent à l'épée furent faits priſonniers au nombre de trois cent. Après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort ni chaſſé ; car ceux, qui avoient livré la ville, ne l'avoient fait qu'à cette condition qu'on ne leur feroit tort en aucune maniere & qu'on leur conſerveroit tous leurs biens.

Auſſi, quelque tems après, Anaxilaus, accuſé à Lacédémone pour cette trahiſon & obligé de défendre ſa vie, ſe juſtifia avec beaucoup d'éclat, [b] & ne déshonora pas la beauté de ſon action par une apologie honteuſe. Il dit : *Qu'étant Byzantin, & non pas Lacédémonien, & voyant périr, non pas Lacédémone, mais Byzance qui étoit ſi bien inveſtie que rien n'y pouvoit entrer, & où le peu de bled qui y reſtoit étoit conſumé par les troupes du Péloponeſe & de la Béotie, pendant que les Byzantins mouroient de faim avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la ville aux ennemis, mais au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit ſauvée des miſeres & des calamités qu'elle traîne après elle ; & qu'en cela il avoit ſuivi les maximes des plus gens de bien de Lacédémone, qui ne trouvoient qu'une ſeule choſe véritablement belle & juſte, c'eſt de faire du bien à ſon pays.* Les Lacédémoniens confondus par cette réponſe, & tout honteux, le renvoyerent abſous lui & ſes complices. Alci-

[b] *Et ne deshonora pas la beauté de ſon action par une apologie honteuſe.*) C'eſt-à-dire qu'il ne chercha pas à excuſer ſon action, & n'eut pas recours à la clémence de ſes Juges.

Alcibiade, qui ſouhaitoit déjà avec une paſſion démeſurée de revoir ſa patrie, ou plutôt de ſe faire voir à ſes citoyens, après tant de victoires qu'il avoit remportées ſur leurs ennemis, [c] reprit le chemin d'Athenes. Tous ſes vaiſſeaux étoient bordés de boucliers & de toutes ſortes de dépouilles en forme de trophées, & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris : il étaloit encore les enſeignes [d] & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés & qui étoient en plus grand nombre ; car les uns & les autres faiſoient environ deux cent vaiſſeaux. Ce qu'ajoûte Duris de Samos, qui ſe vante de deſcendre d'Alcibiade, que Chryſogonus, qui avoit remporté le prix des jeux Pythiques, régloit au ſon de la flûte le mouvement & la cadence des rameurs ; que Callipide, excellent acteur pour le tragique, vêtu d'une veſte magnifique, couvert d'un manteau royal & paré de tous ſes autres ornemens

[c] *Reprit le chemin d'Athenes.*) Il alla d'abord à Samos, & ayant pris-là vingt vaiſſeaux, il côtoya la Carie, & entra dans le golfe Céramique. De-là, après avoir ramaſſé environ cent talens, cent mille écus, il retourna à Samos. De Samos il alla à Paros avec vingt vaiſſeaux où il avoit embarqué tous ſes effets. De Paros il navigea dans le golfe laconique pour entrer dans le port de Gythium où on lui avoit dit que les Lacédémoniens équipoient trente vaiſſeaux, & pour attendre des nouvelles de la diſpoſition où les Atheniens étoient pour lui. Là il apprit que les Athéniens l'avoient nommé général, conjointement avec Thraſybule & Conon, & reçut des lettres de ſes amis qui le preſſoient de revenir. Il mit donc à la voile. Xénophon, liv. j.

[d] *Et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés.*) C'étoient des ornemens qu'on mettoit à la proue & à la pouppe des vaiſſeaux, & que l'on ôtoit quand on vouloit.

[c] *Son*

mens de théâtre, faiſoit l'office de comite & donnoit les ordres ; & que le vaiſſeau amiral entra dans le port avec une voile de pourpre, comme ſi c'eût été une compagnie de débauchés qui, à l'iſſue d'un grand feſtin, fuſſent allés en maſque ; cela dis-je, ne ſe trouve écrit ni dans Théopompe, ni dans Ephorus, ni dans Xénophon. Il n'y a pas même d'apparence qu'Alcibiade, revenant d'exil & après tant de calamités ſouffertes, eût voulu inſulter ainſi aux Athéniens.

Au contraire, on trouve qu'il ne s'approcha du port qu'en tremblant & ſaiſi de crainte, & qu'il n'oſa débarquer qu'après que, monté ſur le tillac, il eût vû [e] ſon oncle Euryptoleme & grand nombre de ſes parens & de ſes amis, qui étoient venus ſur le rivage pour le recevoir, & qui le preſſoient de deſcendre.

Dès qu'il fut deſcendu, tout le peuple, qui étoit ſorti en foule, ne daignoit pas ſeulement regarder les autres généraux ; & tous s'empreſſant autour de lui le careſſoient, le béniſſoient & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher le regardoient de loin ; les vieillards le montroient à leurs enfans ; & cette allégreſſe publique étoit mêlée de regrets & de larmes qu'arrachoit le ſouvenir de leurs maux paſſés, qu'ils ne manquoient pas de comparer avec

[e] *Son oncle Euryptoleme.*) Je me ſuis accommodé ici à la généalogie la plus reçûe, ſelon laquelle Euryptoleme eſt fils de Mégaclès, & frere de Dinomache mere d'Alcibiade. Xénophon fait pourtant cet Euryptoleme fils de Piſianax. Mais ce Piſianax m'eſt entierement inconnu. Plutarque a parlé encore de cet Euryptoleme dans la vie de Périclès.

avec leur félicité préſente. *Jamais ils n'auroient manqué*, diſoient-ils, *la conquête de la Sicile ; jamais toutes les autres eſpérances, qu'ils avoient conçûes, n'auroient été vaines, s'ils avoient remis toutes leurs affaires & toutes leurs forces entre les mains d'Alcibiade ſeul ; puiſque préſentement ayant pris la protection & la défenſe d'une ville qui non-ſeulement avoit preſque perdu la domination de la mer, mais qui étoit à peine demeurée maîtreſſe de ſes fauxbourgs & qui ſe voyoit encore déchirée par une horrible guerre civile, il l'avoit pourtant relevée & tirée de ſes ruines ; & non content de l'avoir remiſe en poſſeſſion de l'empire de la mer, il l'avoit auſſi rendu victorieuſe par-tout ſur la terre ferme.*

Le decret, auquel le peuple donna les mains pour ſon rappel, avoit été dreſſé par [f] Critias, fils de Callæſchrus, comme il le témoigne lui-même dans ſes élégies, où il dit à Alcibiade, pour le faire ſouvenir du grand ſervice qu'il lui avoit rendu : *L'avis qui a produit votre retour, c'eſt moi qui l'ai propoſé le premier ; c'eſt moi qui, en écrivant le decret, vous ai ramené dans votre patrie ; c'eſt, pour ainſi dire, ma langue qui a ſcellé votre rappel.*

Ce

[f] *Critias, fils de Callæſchrus.* C'étoit l'oncle de la mere de Platon, & le même qui fut un des trente tyrans. Il avoit fait un traité de la république de Lacédémone, & des élégies. Athenée rapporte un aſſez long fragment d'une de ſes élégies, qui ſuffit pour faire voir qu'il avoit beaucoup de talent pour cette compoſition. Il appelloit, dans cette élégie, la tempérance, *la voiſine de la piété.*

Καὶ τὴν ἐυσεβίης γείτονα σωφροσύνην.

C'eſt le même Critias que Platon introduit dans ſes dialogues.

Ce favorable accueil, qu'on venoit de faire à Alcibiade, n'empêcha pas le peuple de s'assembler pour l'entendre dans ses justifications. Il comparut donc ; & après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta entiérement sur sa mauvaise fortune & sur quelque démon envieux de sa prospérité, il les entretint des desseins de leurs ennemis & les exhorta à ne concevoir que de grandes espérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernerent des couronnes d'or, le nommerent général sur terre & sur mer, sans donner des bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens & ordonnerent aux eumolpides & aux hérauts de l'absoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple. Tous les eumolpides & les hérauts, étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entr'eux, nommé Théodore, eut le courage de dire : [g] *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.*

Au milieu de cette gloire & de cette grande prospérité d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laissoit pas d'être troublée quand

[g] *Mais moi je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.*) Ce prêtre vouloit dire que les malédictions étant conditionnelles, elles ne pouvoient tomber sur la tête des innocens, & qu'ainsi on ne pouvoit ni les revoquer ni les détourner de la tête des coupables. Ce mot étoit bien hardi dans une conjoncture si délicate, & lorsque le peuple témoignoit pour Alcibiade tant d'empressement, mais il étoit digne d'un citoyen plein de vertu & de courage ; ce qui le rend d'autant plus remarquable, c'est que Théodore étoit eumolpide, & dans toute l'histoire on voit que les sentimens nobles & vertueux sont rares chez les eumolpides.

quand on conſidéroit le tems de ſon retour; car il étoit arrivé juſtement le jour [h] qu'on célébroit la fête appellée *Plunteria*, c'eſt-à-dire, où l'on faiſoit la cérémonie de la purification de la déeſſe. Dans ce jour-là, [i] qui eſt le vingt-cinq du mois de Juin, [k] les prêtres, appellés *praxiergides*, célebrent des myſteres qu'ils tiennent fort ſecrets, [l] ôtent à la déeſſe tous ſes ornemens & couvrent ſa ſtatue. C'eſt pourquoi de tous les jours malheureux, c'eſt celui où les Athéniens obſervent le plus de ne rien entreprendre de

[h] *Que l'on célébroit la fête, appellée Plunteria.*) C'étoit une fête que les Athéniens célébroient tous les ans en l'honneur de Minerve, adorée ſous le nom d'*Agraule*. Ce qui a donné lieu à l'erreur d'Heſychius & d'autres, qui ont cru qu'elle étoit célébrée en l'honneur d'Agraule, fille de Cécrops, comme Meurſius l'a remarqué. A cette fête on dépouilloit la ſtatue de la déeſſe & on la lavoit, ce qui lui donna le nom de *Plunteria*; & ce jour étoit regardé comme un des jours les plus malheureux. On environnoit auſſi les temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermés, comme cela ſe pratiquoit dans tous les jours funeſtes; & on portoit en proceſſion des figues ſeches, parce que c'étoit le premier fruit qu'ils avoient mangé après le gland.

[i] *Qui eſt le 25. du mois de Juin.*) Ce 25. du mois Thargélion répondoit, ſelon l'exacte ſupputation des chronologiſtes, au ſecond jour de notre mois de Juillet, & c'eſt ce qui fait entendre ce que Xénophon a écrit, qu'Alcibiade partit d'Athenes trois mois après qu'il y fut arrivé. Car quelle apparence qu'il fût parti en Décembre? Ceci arriva la premiere année de l'olympiade xciij.

[k] *Les prêtres appellés praxiergides.*) Ce mot *praxiergides* ſignifie à la lettre *opera facientes*, ce qui vaut autant que *célébrant les myſteres*; car πράττειν ſignifie *faire*, *célébrer*, & ἔργα, par excellence, *les myſteres*.

[l] *Ozent à la déeſſe tous ſes ornemens, & couvrent ſa ſtatue.*) Ils dépouilloient Minerve de ſes habits & de ſes ornemens pour les laver; & cependant pour ne pas expoſer ſa ſtatue nue, on la couvroit.

[m] *Par*

de conſidérable. Il ſembloit donc que la déeſſe ne recevoit pas Alciblade agréablement & avec un viſage ſerein, puiſqu'elle ſe couvroit & ſe cachoit, comme pour le repouſſer & pour l'éloigner d'elle.

Toutes choſes lui ayant pourtant réuſſi ſelon ſes deſirs, & les cent vaiſſeaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa ſon départ [m] par une louable ambition de célébrer les grands myſteres. Car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décelée & occupé tous les chemins qui menent d'Athenes à Eleuſine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute ſa pompe, on avoit été obligé de conduire la proceſſion par mer. Ainſi il avoit fallu néceſſairement omettre les ſacrifices, les danſes & pluſieurs autres particulieres dévotions [n] qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé *ſacré*, lorſqu'on portoit à Eleuſine la ſtatue de Bacchus.

[o] Alcibiade trouva donc que ce ſeroit une très-

[m] *Par une louable ambition de célébrer les grands myſteres.*) Les myſteres de Cerès & de Proſerpine. Cette fête duroit neuf jours, & le ſixieme on portoit en proceſſion à Eleuſine la ſtatue de Bacchus, que l'on regardoit comme fils de Cerès & de Jupiter.

[n] *Qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé ſacré.*) Le chemin par où cette proceſſion alloit d'Athenes à Eleuſine, étoit appellé *ſacré*. Polémon avoit fait un traité de ce chemin, βιβλίον περὶ τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ.

[o] *Alcibiade trouva donc que ce ſeroit une très-belle action.*) Il le fit plûtôt pour achever de diſſiper, par cet acte de dévotion, les ſoupçons d'impiété qu'il avoit excités par la mutilation des ſtatues, & par la profanation des myſteres, car le peuple ſe payoit de cet extérieur, ainſi que les prêtres.

très-belle action qui lui attireroit les bénédictions des dieux & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout ſon luſtre & toute ſa ſolemnité en conduiſant la proceſſion par terre & en la faiſant eſcorter par ſes troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car, ou Agis la laiſſeroit paſſer tranquillement malgré les nombreuſes troupes qu'il avoit à Décelée, ce qui diminueroit conſidérablement la réputation de ce roi & terniroit ſa gloire; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer & de s'oppoſer à ſa marche, alors il auroit la ſatisfaction de livrer un ſaint combat & un combat agréable aux dieux, pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs myſteres, ſous les yeux de ſa patrie & de ſes propres citoyens qui ſeroient les témoins de ſon courage.

Cette réſolution priſe, il avertit les eumolpides & les hérauts de ſe préparer, envoya des ſentinelles ſur les hauteurs, détacha quelques coureurs dès la pointe du jour; & prenant les prêtres, les initiés & les confreres avec ceux qui les initient, & les couvrant de ſon armée, il conduiſit toute cette pompe avec un ordre merveilleux & dans un très-grand ſilence. Jamais ſpectacle plus auguſte ni plus digne de la majeſté des dieux, que cette proceſſion guerriere & cette expédition ſainte, où ceux, qui ne portoient point d'envie à la vertu d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne faiſoit pas moins les fonctions de grand-prêtre que celle de général. Aucun des ennemis n'oſa paroître, & Alcibiade ramena la ſacrée troupe dans Athenes avec une entiere ſûreté; ce qui lui éleva encore plus le courage, & augmenta ſi

fort

fort la fierté & l'audace de ſon armée, qu'elle ſe regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna ſi fort l'affection des pauvres & de tout le bas peuple, qu'ils ſouhaitoient avec une paſſion démeſurée de l'avoir pour roi. Pluſieurs s'en expliquoient hautement; & il y en eut qui, s'adreſſant à lui-même, l'exhorterent à ſe mettre au-deſſus de l'envie, à ne s'embarraſſer ni des loix, ni des decrets, ni des ſuffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'état par leur babil; & à ſe rendre entiérement maître des affaires pour gouverner à ſa fantaiſie, ſans craindre les délateurs. Pour lui, on ne ſauroit dire quelle étoit ſa penſée ſur la tyrannie, ni quel étoit ſon deſſein; mais les plus puiſſans, craignant un embraſement dont ils voyoient déjà des étincelles, le preſſerent de partir ſans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour collegues les généraux [p] qui lui furent les plus agréables.

Il mit donc à la voile avec cent vaiſſeaux & alla deſcendre à l'iſle d'Andros pour la punir de ſa rébellion. Là il battit dans un grand combat les troupes du pays & celles de Lacédémone; mais il ne prit pas leur ville, & ce fut enſuite le premier chef de l'accuſation que ſes ennemis intenterent contre lui. Car, s'il y a jamais eu d'homme que ſa propre gloire ait ruiné & détruit, c'eſt Alcibiade. La grande réputation, non-ſeulement de courage & de hardieſſe, mais auſſi de capacité & de prudence qu'il avoit acquiſe par tant de grands ſuccès, le rendoit ſuſpect

[p] Ils lui donnerent Ariſtocrate & Adimante, qui ne devoient même commander que ſur terre.

partant lui avoit ordonné de ne point combattre, quand même les ennemis viendroient l'insulter; mais Antiochus fut si insolent & si téméraire, que, mépriſant les ordres de ſon général, il remplit ſon vaiſſeau de troupes, & prenant avec lui un autre vaiſſeau, il cingla vers Epheſe; & paſſant & repaſſant [t] devant les proues des vaiſſeaux ennemis, il vomiſſoit toutes ſortes d'injures & d'outrages contre ceux qui les montoient. Lyſandre ſe détacha d'abord avec quelques navires pour le pourſuivre; mais voyant que les Athéniens venoient à ſon ſecours avec tous leurs vaiſſeaux, il mena contr'eux toute ſa flotte, les défit, tua Antiochus, prit beaucoup de navires, fit grand nombre de priſonniers & dreſſa un trophée. Sur cette fâcheuſe nouvelle, Alcibiade, de retour à Samos, voulut avoir ſa revanche, & alla préſenter la bataille à Lyſandre qui, content de ſa victoire, ne daigna pas ſortir contre lui.

En même tems Thraſybule, fils de Thraſon, le plus dangereux ennemi qu'Alcibiade eût dans ſon armée, partit du camp & alla l'accuſer à Athenes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au peuple en pleine aſſemblée : *Qu'Alcibiade avoit entiérement ruiné les affaires & perdu les vaiſſeaux des Athéniens, en abuſant de ſa puiſſance; & parce qu'entiérement livré à des hommes qui, par leurs débauches,*

combattre.) Il y avoit bien d'autres généraux ſur la flotte, mais ils ne devoient commander que ſur terre. Ainſi Antiochus ſe trouvoit le maître malheureuſement.

[t] *Devant les proues des vaiſſeaux.*) Il dit *les proues*, parce que les vaiſſeaux dans le port ont la proue tournée du côté de la mer pour la partance.

bauches, par leurs yvrogneries & par leurs [u] *plaiſanteries de matelot, étoient parvenus à avoir tout crédit auprès de lui, il leur abandonnoit toute ſon autorité pour aller s'enrichir à ſon aiſe dans les provinces, où plongé dans la crapule il commettoit mille inſolences & déshonoroit Athenes, en s'abandonnant à toutes ſortes d'infames plaiſirs avec les courtiſanes d'Ionie & d'Abyde; & cela pendant qu'il laiſſoit ſa flotte en préſence de celle des ennemis.*

On lui fit auſſi un crime des forts qu'il avoit fait bâtir en Thrace près de la ville de Bizante, pour ſe préparer un aſyle & une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans ſon pays. Les Athéniens ajoûterent foi à ces calomnies & nommerent d'autres généraux, * faiſant éclater la colere où ils étoient contre lui, & leur mauvaiſe volonté.

Alcibiade, informé de ce qui s'étoit paſſé à Athenes, quitta abſolument le camp; & ayant aſſemblé quelques troupes étrangeres, il alla faire la guerre à ſes dépens dans les parties de la Thrace, qui ne reconnoiſſoient point de roi, où il amaſſa de grandes ſommes de tout le butin qu'il fit, & mit à couvert des courſes & & des hoſtilités des barbares les Grecs qui habitoient ces cantons.

[y] Quelques tems après, les généraux Tydée, Mé-

[u] Il déſigne Antiochus.

* Ils nommerent dix généraux. *Xénophon*, liv. j.

[y] *Quelque tems après les généraux Tydée, Ménandre & Adimantus.*) Plutarque paſſe ici trois ans preſque entiers, & tout ce que firent les dix généraux qui ſuccéderent à Alcibiade. Car il paſſe la vingt-cinquieme année de la guerre du Peloponeſe, la vingt-ſix où les Athéniens gagnerent la bataille des Arginuſes, & la vingt-ſept preſque entiere, à la fin de laquelle les Athéniens allerent à Ægos Potamos, où ils

Ménandre & Adimantus, qui étoient à [z] Ægos Potamos avec toute la flotte Athénienne, avoient pris la coûtume d'aller tous les matins à la pointe du jour insulter la flotte de Lysandre qui étoit à Lampsaque, & le provoquer au combat, après quoi ils s'en retournoient & passoient le reste du jour sans précaution & en désordre, comme méprisant un ennemi qui n'osoit sortir du port. * Alcibiade, qui étoit près de-là, ne négligea pas une occasion si favorable de servir son pays; & montant à cheval, il alla trouver les généraux, & leur remontra qu'ils se tenoient sur une côte fort incommode où ils n'avoient ni ports ni villes voisines; qu'ils étoient obligés de faire venir leurs provisions de Seste qui étoit fort loin, & qu'ils avoient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignassent & se débandassent chacun de leur côté, lorsqu'ils voyoient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie accoûtumée à exécuter avec une entiere obéissance les ordres du général. Il leur conseilla de changer de poste & de gagner Seste; mais les généraux ne prirent point en bonne part ses avis & refuserent d'y entendre: Tydée même, plus emporté que les autres, le traitant avec plus de hauteur & plus d'insolence, lui commanda de se retirer, que ce n'étoit pas à lui à donner les ordres. Alcibiade s'en retourna

ils reçurent l'échec dont il parle ici. J'ai cru nécessaire d'avertir de ce vuide, afin que ceux qui voudroient se faire un plan d'histoire sur ces vies n'y fussent pas trompés.

[z] *Ægos Potamos.*) C'est-à-dire, *la riviere de la Chevre*, sur la côte de l'Hellespont, vis-à-vis de Lampsaque.

* Alcibiade étoit si près, qu'il les voyoit de ses murailles. Xénophon.

na donc, non ſans quelque ſoupçon que les Athéniens étoient trahis.

Comme il s'en retournoit & qu'il s'entretenoit avec quelques-uns de ſes amis qui le reconduiſoient hors du camp, il leur dit : *Que, ſi on ne l'avoit pas ſi mal reçû, il forceroit en peu de jours les Lacédémoniens, ou de combattre ou d'abandonner leur flotte.* Les uns prirent ce mot pour une fanfaronnade & pour un trait de vanité, & les autres ne trouvoient pas la choſe hors de toute vraiſemblance ;* car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces, bons hommes de cheval & bons archers, à faire une deſcente & à aller par terre attaquer les Lacédémoniens, ce qui auroit mis leur camp en grand déſordre. Quoi qu'il en ſoit, l'événement juſtifia bientôt qu'il avoit parfaitement bien connu la faute que faiſoient les Athéniens ; car Lyſandre étant tombé ſur eux, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, [a] il n'y eut que huit vaiſſeaux qui ſe ſauverent avec Conon ; tous les autres, au nombre de près de deux cent voiles, furent pris & emmenés avec trois mille priſonniers qui furent égorgés quand la flotte victorieuſe fut de retour à Lampſaque.

[b] Peu de tems après, Lyſandre ſe rendit maître

* *Car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces.*) C'eſt le ſens de Plutarque. Les interpretes n'avoient pas entendu le mot ἐκβαίνειν. D'Ægos Potamos il ne pouvoit aller par terre attaquer les Lacédémoniens à Lampſaque, puiſqu'il falloit traverſer l'Helleſpont, mais il pouvoit aller faire une deſcente, & c'eſt ce que Plutarque a dit.

[a] *Il n'y eut que huit vaiſſeaux qui ſe ſauverent.*) Et un neuvieme appellé le vaiſſeau *Paralus*, qui alla porter à Athenes la nouvelle de cette défaite. Conon ſe retira à Cypre.

[b] *Peu de tems après.*) L'an-

tte d'Athenes, brûla leurs vaiſſeaux, & abattit les longues murailles qui joignoient la ville au port du Pirée.

Alcibiade, allarmé de ces grands ſuccès des Lacédémoniens, & craignant de tomber en leur puiſſance, parce qu'ils étoient maîtres de la terre & de la mer, partit pour Bithynie, menant & tranſportant avec lui des richeſſes immenſes, quoiqu'il en laiſsât dans ſes fortereſſes beaucoup plus qu'il n'en tranſportoit. A ſon arrivée en Bithynie, les Thraces lui enleverent la meilleure partie de ſes richeſſes; ce qui lui fit prendre la réſolution de ſe retirer à la cour d'Artaxerxe, [c] dans l'eſpérance que, dès que ce roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à ſon ſervice, qu'il avoit trouvé Thémiſtocle. Outre qu'il avoit un prétexte plus juſte & plus légitime de ſe jetter entre ſes bras; car il n'alloit pas, comme Thémiſtocle, ſolliciter le roi & implorer ſa protection contre ſes citoyens, mais au contraire lui demander ſon ſecours contre les ennemis de ſa patrie. Ne doutant donc point que Pharnabaze ne le fît conduire ſûrement à la porte du grand roi, il alla le trouver en Phrygie, où il lui fit la cour pendant quelque tems, & reçut de lui toutes ſortes d'honneurs & de marques d'eſtime. Les

L'année ſuivante; c'eſt-à-dire la derniere année de l'olympiade xciij. qui fut la derniere de la guerre du Péloponeſe.

[c] *Dans l'eſpérance que dès que ce roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à ſon ſervice, qu'il avoit trouvé Thémiſtocle.*) Plutarque ſuit toûjours l'opinion de Thucydide, qui écrit que Thémiſtocle arriva à la cour du grand roi, lorſque Xerxès venoit de mourir, & que ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le throne: ce fut auprès d'Artaxerxe que ſe refugierent Thémiſtocle & Alcibiade.

Les Athéniens étoient dans la derniere déſolation de voir leur puiſſance entiérement abattue, mais après, qu'avec l'empire de la Grece, ils eurent perdu encore la liberté, Lyſandre les ayant mis ſous la domination de trente tyrans, les ſages réflexions, qu'ils n'avoient pas faites pendant qu'elles pouvoient encore les ſauver, leur vinrent dans l'eſprit lorſqu'elles leur étoient entiérement inutiles; car ils ne ceſſoient de déplorer & de compter l'une après l'autre toutes les fauſſes démarches qu'ils avoient faites & toutes les grandes fautes où ils étoient tombés.

Celle, qui leur parut la plus grande ſans comparaiſon, fut leur emportement contre Alcibia- qu'ils avoient chaſſé ſans qu'il eût aucun tort; car pour punir l'imprudence d'un pilote qui n'avoit perdu que quelques vaiſſeaux, ils en avoient commis eux-mêmes une bien plus grande de ſe priver du plus ſage & du plus grand de leurs généraux.

Cependant, au milieu de ces grandes ténebres, ils ne laiſſoient pas de conſerver quelque foible rayon d'eſpérance qui leur laiſſoit entrevoir que leurs affaires n'étoient pas entiérement ſans reſſource pendant qu'Alcibiade vivoit. Car ſi dans ſon premier exil il n'avoit pas eu la patience de vivre en repos loin du bruit des armes, à plus forte raiſon, diſoient-ils, s'il le peut, ne ſouffrira-t-il point préſentement l'orgueil & l'inſolence de Lacédémone & les cruautés & les injuſtices des trente tyrans. Et ce n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon que le peuple ſe mettoit ces imaginations dans la tête, puiſque même les trente tyrans crurent que, pour leur ſûreté, ils devoient s'informer avec grand ſoin des démarches d'Alcibiade, & avoir

une-

une très-grande attention sur tout ce qu'il faisoit & sur toutes les mesures qu'il pouvoit prendre.

Enfin Critias remontra à Lysandre que la ruine de la Démocratie à Athenes assûroit véritablement l'empire de la Grece à Lacédémone, mais que cependant, quelque accoûtumés que les Athéniens pussent jamais être à l'oligarchie, Alcibiade, tant qu'il vivroit, ne les laisseroit point en repos jusqu'à ce qu'ils eussent secoué le joug de cette dure servitude.

Lysandre ne se laissa point persuader à ce discours, jusqu'à ce qu'il eut reçû une lettre des éphores qui lui ordonnoient de se défaire d'Alcibiade à quelque prix que ce fût, soit qu'ils redoutassent son activité & son grand courage qui le poussoit aux plus hardies entreprises, soit qu'ils voulussent faire plaisir au roi Agis. Il envoya donc cet ordre à Pharnabaze & lui commanda de l'exécuter. Pharnabaze donna cette commission à son frere Magée & à son oncle Susamithres.

Alcibiade étoit alors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec sa concubine appellée Timandre. Une nuit il fit ce songe; il lui sembla que, vêtu des habits de sa maîtresse, il étoit couché dans son sein, & que sa maîtresse lui peignoit & lui fardoit le visage comme à une femme; d'autres disent qu'il vit en songe que Magée lui coupa la tête, & qu'on brûla son corps; mais tous conviennent qu'il fit ce songe peu de tems avant sa mort.

Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas le courage d'entrer où il étoit, se contenterent d'environner la maison & d'y mettre le feu. Alcibiade, se sentant pris, ramasse tout ce qu'il peut de hardes, de tapisseries & de couvertu-

res, & les preſſant enſemble, il les jetta au milieu du feu, & ſon manteau entortillé autour de ſon bras gauche, & l'épée à la main il ſe lance au-travers des flammes & en ſort ſans aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jettées, n'étant pas encore achevées de conſumer. Sa vûe étonna & écarta les barbares ; pas un n'oſa l'attendre & en venir aux mains avec lui ; mais tous, en fuyant & en reculant, l'accablerent de dards & de fléches ; il tomba mort ſur la place : & les barbares s'étant retirés, Timandre alla ramaſſer ſon corps, & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, [d] elle lui fit des funérailles auſſi magnifiques que l'état de ſa fortune préſente le permettoit.

On prétend que Laïs, cette célebre courtiſane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre, mais qu'elle avoit été faite eſclave dans Hyccara, petite ville maritime de la Sicile. Quelques auteurs, qui conviennent de tout ce que je viens de rapporter d'Alcibiade, nient ſeulement que, ni Pharnabaze, ni Lyſandre, ni les éphores aient été les auteurs de ſa mort. Ils écrivent qu'Alcibiade avoit corrompu une jeune femme des plus nobles maiſons du pays ; qu'il l'avoit toûjours avec lui, & que les freres de cette femme, ne pouvant ſupporter cet affront, mirent le feu la nuit à ſa maiſon, & le tuerent après qu'il eut paſſé au-travers des flammes, comme nous l'avons dit.

[d] *Elle lui fit des funérailles auſſi magnifiques que l'état de ſa fortune*, &c.) Elle l'enterra dans le bourg appellé Méliſſa. Athenée écrit qu'en paſſant par-là il avoit vu le tombeau d'Alcibiade, ſur lequel l'empereur Adrien fit mettre la ſtatue du mort d'un marbre de Paros, & ordonna qu'on y immolât un taureau toutes les années.

Fin de la vie d'Alcibiade.

CORIOLAN.

LA maiſon des Marciens à Rome a produit beaucoup de grands perſonnages de famille Patricienne, parmi leſquels on compte [a] Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui régna après Tullus Hoſtilius. Publius Marcius & Quintus Marcius, qui ont conduit à Rome la plus abondante & la plus belle de toutes les eaux, étoient de cette illuſtre famille; comme auſſi Cenſorinus que le peuple Romain élut deux fois cenſeur, & ſur la requiſition duquel il fit enſuite cette loi: *Que la charge de cenſeur ne pourroit plus être donnée deux fois à une même perſonne.*

Caïus Marcius, dont j'écris la vie, ayant perſon pere dans ſon bas âge, fut élevé ſous la conduite de ſa mere, & fit voir par ſon exemple [b] que l'état d'orphelin eſt véritablement accom-

[a] *Ancus Marcius, petit-fils de Numa.*) Par Pomponia, fille de Numa, qui fut mariée à Marcius, comme Plutarque le rapporte dans la vie de Numa.

[b] *Que l'état d'orphelin eſt véritablement accompagné de pluſieurs maux.*) Plutarque a ici en vue un paſſage d'Homere du vingt-deuxieme livre de l'Iliade, où Andromaque, qui vient d'apprendre la mort d'Hector, fait ſes triſtes regrets, & déplore ſur-tout les malheurs de ſon fils Aſtyanax, qui ſe préſentent à elle, & dont elle fait un détail. *Quand même il échapperoit à cette cruelle guerre, la vie ne ſera plus pour lui qu'un enchaînement de peines & de chagrins; des étrangers s'empareront de ſon bien, car le même jour qui fait un enfant orphelin, lui ôte tous ſes amis, & le livre à tous les malheurs enſemble,*

Ἦμαρ δ' ἰφθιμοὺς πατρὸς φίλιχα παῖδα τίθησι.

compagné de pluſieurs maux ; mais que, pour devenir grand homme, & pour s'élever au-deſſus des autres par ſa vertu, il n'eſt nullement un obſtacle, & que c'eſt à tort que les ames baſſes l'accuſent, comme ſi, par le peu de ſoin qu'on a eu d'eux, il étoit cauſe de leur lâcheté & de leur baſſeſſe.

Mais, d'un autre côté auſſi, ce même Marcius ſert de preuve à l'importante vérité qu'enſeignent ceux qui prétendent qu'une nature forte & généreuſe, ſi elle vient à manquer d'éducation, produit beaucoup de mauvaiſes choſes avec les bonnes, comme une terre vigoureuſe & fertile qui n'eſt pas bien cultivée dans la ſaiſon. Car ſa force, ſa conſtance & ſa fermeté à ne démordre jamais de ce qu'il avoit réſolu, produiſirent certainement cette ardeur, cette vigueur & cette impétuoſité qui lui firent exécuter de ſi grandes choſes ; mais elles nourrirent auſſi en lui une colere implacable & une opiniâtreté invincible qui ne cédoit jamais, & le rendirent ſi difficile & ſi mal propre à vivre & à converſer avec les hommes, que ceux mêmes qui admiroient l'impaſſibilité avec laquelle il réſiſtoit aux voluptés, aux travaux & aux richeſſes, & qui donnoient à ces vertus leur véritable nom, en les appellant tempérance, juſtice & force, ne pouvoient le ſouffrir dans le commerce de la vie & l'évitoient comme un homme incommode, ſauvage & impérieux ; tant il eſt vrai que le plus grand fruit que les hommes puiſſent tirer de la douce familiarité des muſes, c'eſt de dompter, d'adoucir & de polir par les lettres & par l'éducation leur naturel dur & farouche ; en permettant que la raiſon y produiſe la médiocrité, toûjours ſi précieuſe,

&

& qu'elle en banniſſe tout ce qui eſt outré & exceſſif.

[c] Dans ces tems-là le courage, qui éclate dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force & valeur, étoit la partie de la vertu la plus généralement eſtimée à Rome ; & ce qui le prouve, c'eſt qu'on donnoit à cette eſpece particuliere le nom qui embraſſe tout le genre, & [d] qu'on appelloit la vaillance du nom de *vertu*. Marcius, qui avoit encore plus d'inclination & plus de penchant pour la guerre que tous les Romains de ſon tems, jugeant avec raiſon que les armes étrangeres & artificielles ne ſont pas d'un grand uſage pour ceux qui n'ont pas eu ſoin d'exercer & de préparer celles qui leur ſont propres & naturelles, puiſqu'elles ſont nées avec eux ; il forma & dreſſa ſi bien ſon corps à toutes ſortes d'exercices & de combats de Lice, qu'il couroit avec une extrême vîteſſe, luttoit avec une vigueur & une force qu'on ne pouvoit ſoûtenir ; & quand il en venoit aux priſes dans les véritables combats, il étoit toûjours invincible. Ses camarades, qui dans les exercices publics lui diſputoient le prix du courage & de

[c] *Dans ces tems-là le courage qui éclate dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force & valeur, étoit la partie de la vertu.*) Plutarque parle ici comme certains philoſophes, qui diviſoient la vertu & la partageoient en pluſieurs parties diſſemblables, quoique, ſelon le ſentiment des philoſophes les plus ſages, elle ne ſoit point diviſible, & que chacune de ſes parties ſoit la vertu entiere & parfaite. Cette matiere a été traitée au long dans les argumens que j'ai mis à la tête de deux dialogues de Platon, du Lachès & du Protagoras.

[d] *Qu'on appelloit la vaillance du nom de vertu.*) Cela n'étoit pas particulier aux Romains, puiſque parmi les Grecs, ἀρετὴ, qui ſignifie *vertu*, a auſſi été pris pour *vaillance*.

de la vertu, ne manquoient jamais d'imputer leur défaite à ſa force inſurmontable qui ne ſuccomboit ſous aucun travail.

[e] Il fit ſa premiere campagne encore fort jeune, lorſque Tarquin le Superbe, chaſſé du thrône, réduit à l'extrémité après pluſieurs batailles perdues, & jouant, pour ainſi dire, de ſon reſte, revenoit à la tête de pluſieurs peuples du Latium & de toute l'Italie, qui faiſoient un dernier effort pour le rétablir dans Rome, moins dans le deſſein de le ſervir, que dans la vûe de s'oppoſer à l'accroiſſement des Romains, qui les rempliſſoient de crainte & d'envie. [f] Dans la bataille qui fut diſputée avec beaucoup d'opiniâtreté, [g] & où la Fortune changea ſouvent de parti, Marcius combattant avec une valeur étonnante ſous les yeux [h] du dictateur, vit un Romain porté par terre, il courut à ſon ſecours, le couvrit de ſa perſonne, arrêta l'ennemi qui alloit l'achever, & le tua ſur la place. Aprés la victoire, le général le couronna des premiers d'une [i] couronne de chêne; car c'eſt la coûtume des Romains d'honorer de cette couronne celui qui a ſauvé à la guerre un citoyen, [k] ſoit qu'on ait-

[e] *Il fit ſa premiere campagne encore fort jeune.*) C'étoit la premiere année de l'olympiade lxxj. l'an de Rome 258. 493. ans avant l'an 1. de l'ere chrétienne.

[f] *Dans la bataille qui fut diſputée avec beaucoup d'opiniâtreté.*) Il parle de la bataille qui fut donnée près du lac Régillus. Tite-Live, ij. & Denys d'Halicarn. vj.

[g] *Et où la fortune changea ſouvent de parti.*) Denys d'Halicarnaſſe, qui a admirablement décrit ce combat, dit, ἐγίνοντο δὲ ποικίλαι καὶ ἀγχίστροφοι περὶ αὐτῶν αἱ τῆς ἀγῶνος τύχαι. *La fortune de ce combat fut très-diverſe, & changea ſouvent de parti.*

[h] A. Poſthumius.

[i] C'eſt la couronne qu'ils appelloient *civique.*

[k] *Soit qu'on ait voulu par-là faire honneur au chêne.*)

ait voulu par-là faire honneur au chêne à cauſe des Arcadiens qui ont été appellés *mangeurs de gland* par l'oracle [l] d'Apollon, ſoit parce que le chêne étant un arbre fort commun, les généraux d'armée trouvent par-tout de quoi récompenſer la valeur; ſoit enfin qu'on ait trouvé qu'il n'y avoit pas de couronne plus convenable à celui qui avoit ſauvé la vie à un citoyen, qu'une couronne de chêne qui eſt conſacré à Jupiter, patron & conſervateur des villes. D'ailleurs le chêne eſt le plus fertile de tous les arbres ſauvages, & parmi les arbres francs il n'y en a point de ſi fort & de ſi robuſte. Les premiers hommes en tiroient leur pain & leur boiſſon, c'eſt-à-dire, le gland & le miel, & il leur fourniſſoit auſſi pour viande la plûpart des bêtes & des oiſeaux, en leur donnant le gui-de-chêne dont on fait la glû ſi utile pour la chaſſe. [m] On dit que les deux ju-

ne.) Plutarque s'amuſe à rechercher ici les raiſons qui ont fait choiſir le chêne pour couronner ceux qui avoient ſauvé la vie à un citoyen, & il en rapporte quatre. La troiſieme me paroît la plus vrai-ſemblable; & c'eſt celle que Pline ſemble adopter. On pourroit dire auſſi que comme le chêne eſt l'arbre qui vit le plus longtems, on voulut marquer par le choix de cette couronne, que la gloire d'avoir ſauvé un citoyen, étoit plus durable que celle qui venoit de toute autre action. Cette couronne procuroit de grands priviléges; celui qui en étoit honoré avoit droit de la porter toûjours; quand il entroit aux jeux publics, le ſénat ſe levoit pour lui faire honneur; il avoit ſa place près des ſénateurs, & ſon pere & ſon ayeul paternel jouiſſoient de toutes ſortes d'immunités comme lui-même. Voilà une politique bien ſage & bien utile à l'état.

[l] Cet oracle eſt rapporté par Hérodote, liv. 1.

[m] *On dit que les deux jumeaux Caſtor & Pollux ſe trouverent à cette bataille.*) Denys d'Halicarnaſſe débite cette fable avec beaucoup de ſimplicité; & il étoit auſſi per-

jumeaux Caſtor & Pollux ſe trouverent à cette bataille, & que d'abord après le combat on les vit à Rome au milieu de la place ſur leurs chevaux tout en ſueur, annoncer cette victoire dans le même endroit où ils ont encore aujourd'hui un temple près de la [n] fontaine. C'eſt pourquoi ce jour ſi glorieux par ce grand ſuccès, [o] & qui eſt le quinze de Juillet qu'ils appellent les ides, fut conſacré à ces deux freres.

Il ſemble que la réputation & les honneurs, [p] dont les jeunes gens médiocrement ambitieux ſe voient trop tôt en poſſeſſion, & avant qu'ils ſoient parvenus à un âge mûr & raiſonnable, éteignent leur ſoif & rempliſſent leur avidité trop facile à aſſouvir. Il n'en eſt pas de même des ames fortes & élevées, les honneurs qu'elles

perſuadé de ce miracle, que s'il l'avoit vû de ſes propres yeux. Tite-Live, quoique d'ailleurs aſſez crédule, n'en a pas dit un mot; il s'eſt contenté d'écrire que dans le combat le dictateur Poſthumius voua un temple à Caſtor & à Pollux.

[n] Cette fontaine étoit près du temple de Veſta, & elle leur étoit conſacrée.

[o] *Et qui eſt le quinze de Juillet, qu'ils appellent les ides.*) Ce quinze de Juillet tomboit alors, par le déſordre du calendrier, au 24. de notre mois d'Octobre.

[p] *Dont les jeunes gens, médiocrement ambitieux, ſe voyent trop tôt en poſſeſſion.*) Ces effets différens, que les honneurs avancés & précoces produiſent dans les ames baſſes, qui n'ont qu'une médiocre ambition, & dans les ames élevées qui aſpirent à une véritable gloire, ſont parfaitement bien remarqués. Tous les ſiecles en fourniſſent des exemples. Ils éteignent l'ambition dans les unes, & l'enflamment dans les autres. Il n'en eſt pas de même des charges, des dignités, des récompenſes lucratives; les premieres & les plus promptes irritent la ſoif des premiers qui voudroient les accumuler ſans les devoir à leurs ſervices, au lieu que les autres, contens de les mériter, n'en font pas grand compte.

les poſſedent ne font qu'aiguiſer & exciter davantage leur faim ; & ranimées par la réputation dont elles jouiſſent, elles ſont pouſſées, comme par un vent impétueux, vers tout ce qui eſt grand & beau : car ne ſe regardant pas comme ayant déjà reçû la récompenſe, mais comme donnant ſeulement des gages de ce qu'on doit attendre d'eux, ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire, & de ne pas la ſurpaſſer par des exploits encore plus grands & plus glorieux.

Marcius, animé de ces ſentimens, ſe propoſa lui-même à lui-même pour rival, & tâchant de ſe rendre toûjours par de nouveaux exploits comme un nouvel homme, il ajoûta ſans relâche grandes actions à grandes actions, entaſſa dépouilles ſur dépouilles, & fit naître entre les premiers & les derniers généraux, ſous leſquels il ſervit, une eſpece de jalouſie & d'émulation à qui l'honoreroit davantage & à qui rendroit de plus grands témoignages de ſa valeur : car les Romains ayant eu dans ces tems-là pluſieurs guerres à ſoûtenir, & ayant donné un nombre infini de batailles, il n'y en eut pas une où Marcius ne remportât des couronnes & des prix d'honneur. Les autres ſe propoſoient la gloire pour fin de leur vertu, & pour lui il ſe propoſoit pour fin de ſa gloire la ſatisfaction de ſa mere qu'il aimoit fort tendrement. Car qu'elle entendit les louanges qu'on lui donnoit, qu'elle vît & touchât les couronnes qu'il avoit gagnées, & qu'elle l'embraſsât en verſant des larmes de joie ; c'étoit en cela qu'il faiſoit conſiſter le comble de ſa gloire & ſa ſouveraine félicité. On dit qu'Epaminondas fit paroître la même paſſion ; car il compta pour le plus grand de ſes bonheurs celui

d'avoir eu ſon pere & ſa mere pour témoins de la victoire qu'il avoit remportée à la journée de [q] Leuctres; mais pour lui il eut la joie de les voir ſurvivre l'un & l'autre à ce grand exploit, & ſe réjouir & le féliciter de ſa gloire; au lieu que Marcius, orphelin, ſe croyant obligé de payer, comme par ſurcroît, à ſa mere, tous les plaiſirs qu'il devoit à ſon pere, s'il eût vécu, n'étoit jamais content, quelques honneurs qu'il rendît à Volumnia, & quelques plaiſirs qu'il lui fît. Elle le pria & le preſſa de ſe marier; il ſe maria, & même après avoir eu des enfans de ſon mariage, il demeura toûjours avec elle dans la même maiſon.

Comme il avoit déjà acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans la ville par ſa vertu, le ſénat, qui avoit pris la protection des nobles, étoit en guerre & en diſſenſion avec le peuple qui ſe trouvoit fort maltraité par les uſuriers; car ceux qui avoient peu de bien, le voyoient ſaiſir & vendre à l'encan; & ceux qui n'avoient rien, étoient emmenés eux-mêmes priſonniers, quoiqu'ils montraſſent les cicatrices des bleſſures qu'ils avoient reçûes en combattant vaillamment pour la patrie dans toutes les guerres où ils s'étoient trouvés, & en dernier lieu dans celle qu'on avoit eue contre les Sabins, à laquelle ils s'étoient engagés ſous la promeſſe que les riches leur avoient faite de les traiter avec plus de douceur, & ſous l'autorité même du ſénat qui avoit voulu que le dictateur [r] Manius Valérius fût le garant de cette promeſſe; mais voyant qu'après

[q] Où il défit les Lacédémoniens, & tua leur roi Cléombrotus.

[r] Valerius Publicola, la derniere année de l'olympiade, lxxj.

qu'après avoir bien payé de leur perſonne à cette bataille & avoir vaincu les ennemis, ils n'en étoient pas plus ſoulagés, que les uſuriers les traitoient avec plus de rigueur, & que le ſénat, faiſant ſemblant de ne ſe pas ſouvenir de ſes promeſſes, les laiſſoit traîner en priſon par leurs créanciers qui les retenoient pour gages de leurs dettes, alors ils remplirent la ville de trouble & de ſédition.

Les ennemis, avertis de ce déſordre, ſe jetterent ſur les terres de Rome & y porterent le fer & le feu. Les conſuls eurent beau faire appeller à ſon de trompe ceux qui étoient en âge de porter les armes, afin qu'ils vinſſent s'enrôler, perſonne n'obéit à cette ſemonce. Là les magiſtrats furent encore partagés; les uns étoient d'avis qu'il falloit céder en quelque façon aux pauvres & relâcher un peu de la rigueur du droit: les autres ſoûtenoient tout le contraire, du nombre de ces derniers étoit Marcius; non qu'il eſtimât que l'argent fût ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans cette affaire, mais c'eſt qu'il regardoit cette audace & cette inſolence du peuple comme un eſſai qu'il faiſoit de ſes forces pour renverſer enfin les loix; c'eſt pourquoi il leur diſoit que *s'ils étoient ſages, ils arrêteroient au plûtôt cette fureur effrénée, & étoufferoient de bonne heure une étincelle qui alloit cauſer un furieux embraſement.*

Le ſénat s'aſſembla pluſieurs fois en très-peu de tems ſans pouvoir rien conclure; les pauvres s'attroupent tout-d'un-coup, s'exhortent les uns les autres, quittent la ville & ſe retirent ſur le mont ſacré qui eſt ſur le bord de la riviere d'Anio, ſans faire aucune autre ſédition ou violence, que d'aller criant par toutes les rues: *Qu'il*

y avoit déjà long-tems que les riches les avoient chaſſés de leurs maiſons ; que par toute l'Italie ils trouveroient l'air, l'eau & la ſépulture, & qu'ils n'en avoient pas davantage à Rome, à moins qu'on ne leur comptât pour un avantage les bleſſures qu'ils recevoient, & la mort à laquelle ils s'expoſoient en combattant tous les jours pour les riches.

Le ſénat, craignant les ſujets de cette émotion, leur députa dix vieux ſénateurs les plus doux & les plus populaires. [s] Celui qui porta la parole fut Ménénius Agrippa qui, après avoir bien conjuré le peuple & lui avoir parlé avec beaucoup de liberté pour le ſénat, finit ſon diſcours par cette image célebre dont il fit une eſpece d'apologue ; car il dit : *Qu'un jour tous les membres du corps humain ſe mutinerent contre le ventre, ſe plaignant de ce que ſeul, aſſis au milieu d'eux, il demeuroit là oiſif ſans rien contribuer de ſa part au ſervice pendant qu'ils avoient toute la fatigue & toute la peine de fournir à ſes appétits. Mais le ventre ne fit que rire de leur ſottiſe, de ne pas ſavoir qu'il reçoit ſeul toute la nourriture, & qu'après l'avoir bien préparée, il la renvoie & la diſtribue aux autres parties qui mourroient de faim ſans lui.* Et pour leur en faire l'application, Ménénius ajouta : *Romains, il en eſt de même du ſénat par rapport à vous ; c'eſt lui qui prépare, qui digere toutes les délibérations & toutes les affaires qui regardent l'œconomie*

[s] *Celui qui porta la parole fut Ménénius Agrippa.*) Ménénius ne porta pas la parole ; il ne parla qu'après que deux des députés, M. Valerius & T. Largius, eurent parlé, & que les chefs de la ſédition, Brutus & Sicinnius, leur eurent répondu. Mais comme ce fut le diſcours de Ménénius qui fit tout l'effet, & qui appaiſa la ſédition, Plutarque lui en fait tout l'honneur, en diſant, *qu'il porta la parole.*

[t] *Junius*

nomie publique, & qui entretient tout le corps de l'état, en vous envoyant & vous diſtribuant ce qui vous eſt utile & néceſſaire.

Ce diſcours les ramena, après qu'ils eurent demandé & obtenu du ſénat qu'on éliroit de leur corps cinq hommes qui auroient pouvoir & autorité de protéger & de défendre les oppreſſés, & qu'on appelleroit *tribuns du peuple.* Les premiers qu'on élut furent les chefs mêmes de la révolte, [t] Junius Brutus & Sicinnius Bellutus. L'union étant rétablie dans la ville par ce moyen, le peuple s'offrit d'abord à reprendre les armes & à ſuivre les conſuls à la guerre, avec toutes les marques d'une franche & bonne volonté.

Marcius, qui n'étoit pas content de ce que le peuple empiétoit ainſi ſur les nobles, & qui voyoit la plûpart des patriciens dans les mêmes ſentimens, [u] ne laiſſa pas de les exhorter à témoigner

[t] *Junius Brutus.*) C'étoit un homme très-turbulent & très-ſéditieux; il avoit de l'eſprit & s'exprimoit facilement. Son véritable nom étoit *Lucius Junius*, & comme celui qui avoit chaſſé les Tarquins s'appelloit L. Junius Brutus, ce mutin, pour rendre ſon nom entierement conforme à celui de ce libérateur de la patrie, ajoûta *Brutus* à ſon ancien nom; ce qui lui attira d'abord beaucoup de plaiſanteries & de brocards.

[u] *Ne laiſſa pas de les exhorter à témoigner autant de zele & d'ardeur.*) Cette circonſtance ne s'accorde pas trop bien avec la grande jeuneſſe de Coriolan; car il n'y avoit alors que trois ans qu'il avoit fait ſa premiere campagne. Quelle apparence donc qu'un homme de cet âge exhortât les Patriciens? Ni Denys d'Halicarnaſſe, ni Tite-Live ne font aucune mention de lui dans tout le tems de la ſédition du peuple; & quand il eſt queſtion du ſiége de Corioles, Tite-Live dit, *erat tum in Caſtris inter primores juvenum C. Marcius adoleſcens & conſilio & manu promptus.* La ſeule choſe qui puiſſe autoriſer

moigner autant de zele & d'ardeur que le peuple pour la défenſe de la patrie, & à faire voir qu'ils étoient moins au-deſſus de lui par leurs richeſſes & par leur puiſſance, que par leur vertu.

En ce tems-là, la ville la plus conſidérable, & comme la capitale des Volſques, avec leſquels on avoit la guerre, c'étoit Corioles. Le conſul Cominius ayant aſſiégé cette place, toute la nation des Volſques allarmée s'aſſemble & ſe met en marche pour la ſecourir & pour combattre les Romains ſous ſes murailles, en les attaquant & en les enveloppant des deux côtés. Le conſul Cominius partage ſes troupes; avec la moitié il va s'oppoſer au ſecours, & laiſſe l'autre moitié dans le camp continuer le ſiége ſous le lieutenant Titus Lartius, un des meilleurs & des plus braves officiers qui fuſſent dans l'armée. Ceux de Corioles, mépriſant le petit nombre qui étoit reſté contr'eux, font une ſortie; & fondant de tous côtés avec fureur ſur les Romains, les renverſent d'abord & les pouſſent juſques dans leurs retranchemens. Là Marcius accourt avec une petite troupe, tue tous ceux qui oſent lui faire tête, arrête les autres & rappelle les Romains à haute voix. Car il étoit tel, que le vieux Caton demandoit un homme de guerre, non-ſeulement dangereux pour les coups de main, mais d'un regard ſi affreux & d'un ton de voix ſi épouvantable, que les ennemis ne pouvoient les ſoûtenir. La plûpart des

riſer Plutarque, c'eſt que Coriolan pouvoit être parmi les jeunes gens qui s'étoient d'abord oppoſés au ſénat, & qui changerent enſuite d'avis, comme Denys d'Halicarnaſſe le rapporte, liv. vj.

des Romains s'étant ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. Marcius, qui n'étoit pas encore satisfait de cet avantage, les poursuit & les mene battant jusqu'à leurs portes. Là voyant qu'une grêle de traits, qu'on tiroit de dessus les murailles, empêchoit les Romains de pousser leur pointe, & qu'il n'y en avoit pas un qui osât seulement concevoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'ennemis, il les arrête, les exhorte & les encourage par son exemple, leur criant: *Que la Fortune ouvroit bien plus la porte à ceux qui poursuivoient qu'à ceux qui étoient poursuivis.* Malgré ces exhortations, peu de gens s'empressent à le suivre; mais lui se lançant au-travers des ennemis & s'ouvrant un chemin, il entre parmi la foule, sans que personne ose s'opposer à ses efforts ni tourner seulement la tête.

Qnand il fut dans la ville, voyant qu'il n'y avoit que fort peu de ses gens qui fussent entrés avec lui pour le seconder, & qu'ils étoient mêlés & confondus avec les ennemis, là ramassant toutes ses forces, il fit des exploits incroyables avec une ardeur, une agilité & une grandeur de courage qu'on ne sauroit assez louer, renversa tout ce qu'il trouva sur son passage, poussa les uns jusqu'aux extrémités de la ville, força les autres à mettre bas les armes, & donna par-là le tems à Lartius d'entrer avec tous les Romains.

La ville prise de cette maniere, la plûpart des troupes courent au pillage. Marcius irrité va par-tout criant: *Que c'étoit une chose bien honteuse & bien indigne que, pendant que le consul, avec les Romains qui l'avoient suivi, étoit peut-être encore engagé au combat, ils ne songeassent qu'à amas-*

ſer du butin ; ou plûtôt que, ſous prétexte d'amaſſer du butin, ils ne cherchaſſent qu'à ſe mettre à couvert du danger, ſaiſis de frayeur entre les bras de la victoire même.

Peu de ſoldats écouterent ſes remontrances ; * c'eſt pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement à lui, il prit la route que l'autre armée avoit tenue, tantôt preſſant ſes gens de hâter leur marche, tantôt les conjurant de ne pas laiſſer rallentir leur ardeur, & tantôt levant les mains au ciel & priant les dieux qu'il ne trouvât pas le combat fini, & qu'il pût arriver aſſez à tems pour partager avec ſes citoyens le péril de cette journée.

C'étoit la coûtume des Romains, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers & à ceindre leurs robes, de faire leur teſtament ſans rien écrire, en nommant ſeulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. Marcius en arrivant trouva les ſoldats de Cominius dans cette occupation, les deux armées étant en préſence. D'abord ſa vûe étonna & effraya les premiers qui l'apperçurent, tant à cauſe du ſang & de la pouſſiere dont il étoit couvert, que du petit nombre qui l'avoit ſuivi ; mais après qu'il ſe fut approché du conſul, & qu'en lui tendant la main avec toutes les marques d'une véritable joie, il lui eût appris qu'il étoit maître de Corioles, & que Cominius le recevant à bras ouverts, l'eût embraſſé, alors

* *C'eſt pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement.*) Tite-Live ne fait aucune mention de cette ſeconde action de Coriolan, qui eſt encore plus glorieuſe que la premiere, & j'en ſuis ſurpris ; mais Denys d'Halicarnaſſe la conte tout du long.

alors tous ceux qui entendirent cette bonne nouvelle, & ceux qui en jugerent par les signes, sentant redoubler leur courage, crierent qu'on les menât au combat ; mais avant le signal, Marcius demanda à Cominius quel étoit l'ordre de bataille des ennemis, & où ils avoient rangé leurs meilleures troupes. Cominius lui répondit qu'il croyoit que leur corps de bataille étoit composé des bandes Antiates qui étoient les troupes les plus braves & les plus aguerries de toute leur armée : *Faites-moi donc la grace*, reprit Marcius, *de m'opposer à ces troupes-là.* Le consul lui accorda sa demande, après avoir admiré & loué son courage & sa bonne volonté.

Comme on se fut ébranlé pour donner, Marcius devance sa troupe & charge avec tant de furie le milieu de la bataille des Volsques, qu'il l'enfonce du premier choc ; mais les troupes des deux côtés s'étant tournées contre lui, & l'ayant enveloppé, il alloit être accablé sous le nombre, lorsque le consul, qui s'apperçut du danger où il étoit, envoya ses meilleures cohortes pour le dégager ; la mêlée fut cruelle & sanglante autour de Marcius. Dans un moment on vit la terre couverte de morts, jusqu'à ce qu'enfin ces cohortes pressent si vivement les ennemis, qu'elles les rompent & les mettent en fuite. En les poursuivant, elles conjuroient Marcius qui étoit couvert de blessures & accablé de lassitude, de se retirer au camp ; mais il leur dit, *que ce n'étoit point aux vainqueurs à être las*, & se montra des plus ardens à la poursuite. Toute l'armée des Volsques fut défaite ; il y eut beaucoup de morts & grand nombre de prisonniers.

Le lendemain, Marcius s'étant rendu auprès

du conſul, toutes les troupes aſſemblées, le conſul monta ſur un tribunal ; & après avoir rendu aux dieux les graces qui leur étoient dûes pour une ſi grande victoire, il s'adreſſe à Marcius, fait ſon éloge où il éleve merveilleuſement les grandes actions qu'il lui avoit vu faire dans le combat, & celles qu'il avoit appriſes par le rapport de Lartius ; & lui donnant enſuite les prémices de tout le butin, il lui ordonne de choiſir ſur tous les biens, ſur les chevaux & ſur les priſonniers, & de prendre la dixme de tout avant que l'on fit le partage aux troupes, & par-deſſus, pour marquer qu'il avoit remporté le prix de la valeur, il lui donne pour lui le plus beau cheval de bataille magnifiquement harnaché.

Toute l'armée applaudit à ces libéralités ; mais Marcius s'avançant dit : *Qu'il recevoit avec joie le cheval dont il l'honoroit, & que les louanges de ſon général lui étoient extrêmement agréables, mais qu'il refuſoit tous les autres préſens qu'il regardoit plûtôt comme une paye que comme une marque d'honneur, & qu'il étoit content de partager également avec toute l'armée. Je vous demande pourtant,* ajoûta-t-il, *une grace par-deſſus les autres, & je vous conjure de ne pas me la refuſer. J'ai parmi les Volſques un ami qui eſt auſſi mon hôte, homme de bien & d'honneur ; il eſt du nombre des priſonniers ; & au lieu qu'auparavant il étoit heureux & riche, il ſe trouve préſentement dans une dure ſervitude entre les mains de ſes ennemis. De tous les maux qui l'accablent, ſouffrez que je le ſoulage d'un ſeul, & que je l'empêche d'être vendu comme eſclave.*

Ces paroles de Marcius furent ſuivies des acclamations de toutes les troupes, & il y en eut bien plus qui admirerent la force qui le faiſoit triompher des richeſſes, que la valeur avec la-

que le

quelle il domptoit ſes ennemis. Ceux même en qui les honneurs exceſſifs, qu'on lui rendoit, avoient excité quelque jalouſie, avouerent qu'il étoit d'autant plus digne de ces grands préſens, qu'il les refuſoit avec plus de modeſtie, & préférerent, ſans comparaiſon, la vertu qui lui faiſoit refuſer de ſi grands biens, à celle qui l'en avoit rendu digne; car de ſe bien ſervir des richeſſes, cela eſt beaucoup plus beau que de ſe bien ſervir des armes; & de ne pas les déſirer, cela eſt encore infiniment plus beau & plus héroïque que de s'en bien ſervir.

Quand le bruit & les cris des troupes furent appaiſés, Cominius, prenant la parole, leur dit: *Mes compagnons, vous ne ſauriez pas contraindre Marcius à recevoir ces préſens qu'il ne veut point & qu'il s'opiniâtre à refuſer. Donnons-lui donc la ſeule récompenſe qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de rejetter, & hâtons-nous d'ordonner que déſormais il ſera appellé Coriolan, y à moins que la grande & belle action qu'il vient de faire, ne nous ait prévenus & ne lui ait déjà donné ce nom.* z Depuis ce jour-là il eut ce troiſieme nom de *Coriolan*, d'où il eſt manifeſte que le nom propre étoit Caïus; que le ſecond, c'eſt-à-dire, Marcius, étoit le nom de

y A moins que la grande & belle action qu'il vient de faire ne lui ait déja donné ce nom.) Car ce ſont les actions qui donnent les noms, & non pas le conſentement & la flatterie des peuples.

z Depuis ce jour-là il eut ce troiſieme nom de Coriolan,) Plutarque continue pourtant toûjours dans la ſuite de l'appeller *Marcius*; & c'eſt ce que j'ai pris la liberté de changer dans la traduction. J'ai mis preſque toûjours Coriolan au lieu de Marcius; car il m'a paru étrange qu'on vît au titre *la Vie de Coriolan*, & que Coriolan ne fût pas nommé.

de la maiſon ou de la famille ; & que le troiſieme étoit ordinairement une épithete empruntée de quelque action, ou de la fortune, ou de la figure, ou de la vertu, tout de même que les Grecs donnoient des ſurnoms tirés des actions, comme *Soter*, *ſauveur*, & *Callinicus*, *victorieux* : de la figure, comme *Phyſcon*, *ventru*, & *Grypus*, *nez aquilin* : de la vertu, comme *Evergete*, *bienfaicteur*, & *Philadelphe*, *aimant ſes freres* : & de la fortune, comme *Eudaimon*, *heureux*, ſurnom qu'on donna au ſecond prince de la famille des * Battes. Il y a eu même des rois qui ont porté des ſurnoms qui n'étoient que des brocards, comme Antigonus qui fut appellé *Doſon*, parce qu'il promettoit toûjours & ne donnoit jamais ; & Ptolemée qui fut appellé *Lamyre*, c'eſt-à-dire, *bouffon*. Cette derniere ſorte de ſurnoms moqueurs a été le plus en uſage parmi les Romains ; juſques-là qu'ils appellerent *Diademate*, c'eſt-à-dire, ceint d'un diadême, un des Métellus, parce qu'ayant eu long-tems une plaie au front, il avoit toûjours paru en public la tête bandée. Ils en nommerent un autre de la même famille *Celer*, *prompt*, parce que fort peu de jours après la mort de ſon pere, il honora ſes obſeques d'un combat de gladiateurs, de maniere que tout le monde fut ſurpris de ſa diligence & de la promptitude de cet appareil. Encore aujourd'hui ils donnent des ſurnoms empruntés de quelques accidens de la naiſſance ; car ils appellent *Proclus* celui qui naît pendant que ſon pere eſt éloigné, & *Poſthumus* celui qui vient au monde après la mort de ſon pere ; & s'il naît deux jumeaux, & que l'un ſoit vivant

&

* Fondateurs de Cyrene.

* Car,

& l'autre mort, on appelle le premier *Vopiſcus*. Ils tirent auſſi des ſurnoms des défauts du corps, non-ſeulement des défauts légers, mais des défauts les plus conſidérables ; car ils n'appellent pas ſeulement un homme *Sylla*, *couperoſé*, *boutonné*, & *Niger*, *noir*, mais auſſi *Cæcus*, *aveugle*, & *Claudius*, *boiteux* ; accoûtumant ſagement les hommes à ne pas rougir de la perte de la vûe & de tous les autres malheurs qui arrivent au corps, & à ne pas les prendre pour des injures, mais plûtôt à y répondre comme à leurs noms propres. Mais peut-être que cette recherche convient mieux à d'autres traités.

La guerre finie, les ſuborneurs du peuple ralumerent la ſédition, ſans avoir aucun nouveau ſujet de plainte : mais ils prirent, pour prétexte de s'élever contre les patriciens, les maux qui n'étoient que la ſuite de leurs premieres diſſenſions & de leurs premiers déſordres ; [b] car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laiſſées en friche, [c] & les guerres avoient empê-

[b] *Car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laiſſées en friche.*) Denys d'Halicarnaſſe remarque que le peuple s'étoit retiré ſur le Mont-ſacré d'abord après l'équinoxe d'automne, un peu avant le tems des ſemences. Les laboureurs & les fermiers ſuivirent ; les uns le parti des riches, & les autres celui des pauvres, de ſorte que la campagne demeura deſerte ; & quand tout fut appaiſé, ce qui n'arriva que vers le ſolſtice d'hyver, on ne put réparer le tems perdu ; car outre qu'on n'avoit pas fait proviſion de bled pour ſemer, les chevaux de labour étoient morts, & les eſclaves en fuite.

[c] *Et les guerres avoient empêché qu'on ne fît venir du bled d'ailleurs.*) On envoya chez les Voliques, à Cumes & en Sicile. Mas les Voliques reçurent mal les envoyés, Ariſtodeme retint le bled qu'on avoit acheté à Cumes, & ceux qui allerent en Sicile eſſuyerent beaucoup

empêché que l'on ne fît venir du bled d'ailleurs ; de ſorte que la cherté étoit fort grande. Les chefs du peuple voyant donc qu'il n'y avoit point de bled dans les marchés, & que, quand même il y en auroit, le peuple n'avoit point d'argent pour en acheter, ils commencerent à ſemer de faux bruits & à répandre des calomnies contre les riches, comme s'ils leur avoient ſuſcité la famine pour ſatisfaire leur ancienne inimitié.

Sur ces entrefaites arrivérent des ambaſſadeurs du peuple de Velitres qui donnoient entiérement leur ville aux Romains, & qui les ſupplioient d'y envoyer une colonie, parce qu'une maladie contagieuſe y avoit cauſé une ſi grande mortalité & fait un ſi grand ravage, qu'il y reſtoit à peine la dixieme partie de ſes habitans. Les plus ſages jugerent que cette preſſante néceſſité de Velitres étoit arrivée fort-à-propos pour Rome, qui, à cauſe de la grande diſette, avoit un extrême beſoin d'être ſoulagée & déchargée d'une partie de ſes citoyens ; par ce moyen ils eſpéroient de diſſiper la ſédition, en purgeant la ville de tout ce qu'il y avoit de plus turbulent & de plus ſéditieux, comme d'autant de mauvaiſes humeurs qui cauſoient la maladie. Les [d] conſuls, ayant fait les rôles de ceux qui devoient compoſer la colonie, leur ordonnerent de partir, & enrôlerent les autres pour la guerre contre les Volſques, eſpérant, non-ſeulement que par-là ils leur ôteroient le loiſir de continuer ces guerres civiles, mais encore que les pauvres & les riches, le peuple & les patriciens, ſe

coup de tempêtes, & ne purent amener de fort long-tems des convois.

[d] Les conſuls Géganius & Minucius, la ſeconde année de l'olymp. lxxij.

[e] En

ſe trouvant tous ensemble ſous les armes dans un même camp, & exposés aux mêmes périls, ſe reconcilieroient d'eux-mêmes & vivroient plus paiſiblement qu'il n'avoient fait.

Mais Sicinnius & Brutus, qui excitoient le peuple par leurs harangues, s'oppoſerent à l'un & à l'autre de ces deſſeins, en criant que les conſuls couvroient la plus inhumaine de toutes les cruautés ſous le doux nom de colonie, & précipitoient les pauvres dans le dernier de tous les malheurs, en les envoyant dans une ville infectée & toute pleine de corps morts qui n'étoient point enterrés, * & en les expoſant à la fureur d'un démon étranger & barbare; & qu'enſuite, comme s'ils n'étoient pas contens de faire périr une partie des citoyens par la faim, & d'en donner une autre partie en proie à la peſte, ils excitoient encore volontairement une horrible guerre, afin qu'aucun fléau ne manquât à la ville, parce qu'elle s'étoit laſſée de ſe voir aſſervie aux riches.

Le peuple, abreuvé de ces diſcours, ne répondoit point à l'ordre des conſuls qui faiſoient l'enrôlement; & étoit entiérement dégoûté de la nouvelle Colonie. Le ſénat ne ſachant que faire dans cette conjoncture, Coriolan, qui étoit déjà fier de ſa réputation, qui avoit l'eſprit

* *Et en les expoſant à la fureur d'un démon étranger & barbare.*) C'eſt-à-dire à la peſte que les païens regardoient comme un dieu exterminateur. Dans le premier intermede de l'Œdipe de Sophocle, le chœur prie Minerve *d'éloigner ce dieu exterminateur, qui ſans bouclier & ſans épée remplit Thebes de monceaux de morts*, & il l'appelle *Mars*, à cauſe de ſes ravages. Ici ces tribuns l'appellent un *démon étranger*, parce que la peſte eſt très-oppoſée à la nature qu'elle détruit.

prit fort élevé & qui ſe voyoit reſpecté & honoré des principaux de Rome, parut pour s'oppoſer à ces orateurs mutins & ſéditieux.

On fit donc partir la colonie, [f] en établiſſant de groſſes peines contre ceux qui déſobéiroient au ſort qui les avoient nommés. Mais la levée des gens de guerre ne pouvant être faite en aucune maniere, le peuple refuſant de prêter ſerment, [g] Coriolan aſſembla ſes clients & quelques volontaires à qui il perſuada de le ſuivre, & alla fourrager les terres d'Antium, où ayant trouvé quantité de bled, de bétail & d'eſclaves, il ne ſe réſerva rien pour lui & ramena à Rome ſes troupes chargées de butin, & qui ſuffiſoient à peine à conduire leur proie. Les autres voyant revenir leurs camarades ſi riches, commencerent à ſe repentir; & pleins d'envie ils regardoient Coriolan de mauvais œil, & ne pouvoient ſouffrir ſa gloire & ſa puiſſance dont l'augmentation leur paroiſſoit comme la diminution & l'entier anéantiſſement de la leur.

[h] Peu de tems après, Coriolan demanda le conſulat; la plûpart ſe laiſſoient déjà fléchir à ſes prieres; & le peuple avoit quelque ſorte de honte

f En établiſſant de groſſes peines contre eux.) Car par un décret du ſénat on choiſit au ſort ceux qui devoient compoſer la colonie, & on établit de groſſes peines contre ceux qui refuſeroient d'obéir.

g Coriolan aſſembla ſes clients & quelques volontaires.) Quelques patriciens s'offrirent volontairement pour aller à cette guerre. Ces patriciens furent ſuivis de leurs clients, auxquels ſe joignirent quelques-uns du peuple, & Coriolan avec ſes clients & ſes amis ſe mit à leur tête, Denys d'Halicarnaſſe, livre vij.

h Peu de tems après.) L'année ſuivante, qui étoit la troiſieme de l'olymp. lxxij. 488. ans avant l'ere chrétienne.

honte de refuſer un homme qui étoit au-deſſus des autres par ſa naiſſance & par ſa vertu, & de le déshonorer ſi publiquement, ſur tout après tous les grands ſervices qu'ils en avoient reçûs ; car c'étoit la coûtume que ceux qui briguoient les charges allaſſent ſur la place faire la cour aux citoyens, & leur demander leur protection & leur faveur, en ſe préſentant à eux en robe ſans tunique ; ſoit que cet habit fort humble leur parût conforme à l'état de ſuppliant, ou que ceux, qui avoient été bleſſés à la guerre, cherchaſſent à faire paroître les cicatrices de leurs bleſſures, comme les marques ſenſibles de leurs ſervices & de leur valeur. Car ce n'étoit point par aucune crainte ni par aucun ſoupçon qu'on eût que le peuple pourroit ſe laiſſer gagner & corrompre par argent, qu'on voulut que les candidats paruſſent devant les citoyens, & qu'ils fiſſent leurs ſollicitations ſans ceinture ; ce ne fut que long-tems après & fort tard que ces ventes & ces achats s'introduiſirent, & que l'argent fut compté parmi les ſuffrages dans les élections des magiſtrats. De-là cette corruption ſe gliſſa dans tous les tribunaux & dans les armées, & précipita la ville dans le gouvernement monarchique, en rendant les armes même eſclaves des richeſſes. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que quelqu'un a dit : *Que le premier qui ruina la république fut celui qui le premier donna des feſtins au peuple & leur fit des diſtributions de deniers.* Mais ce mal n'éclata pas tout-d'un-coup à Rome, & il ne s'y gliſſa que ſecrettement & peu-à-peu. Car nous ne ſavons pas qui fut le premier qui y corrompit par argent le peuple ou les juges ; nous ſavons ſeulement qu'à Athenes celui, qui

donna

donna l'exemple de cette corruption [i] & qui employa le premier l'argent pour gagner ſes juges, ce fut Anytus fils d'Anthémion, accuſé d'avoir livré le fort de Pyle aux ennemis ſur la fin de la guerre de Péloponeſe ; & dans ce tems-là encore l'âge d'or avoit ſon thrône dans la place publique de Rome, où il régnoit dans toute ſa pureté.

Coriolan donc montrant pluſieurs bleſſures qu'il avoit reçûes dans pluſieurs batailles où il s'étoit trouvé [k] pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer, & où il avoit toûjours remporté la victoire, le peuple, touché de reſpect pour une vertu ſi éclatante, avoit honte de le refuſer ; & ils s'étoient donné parole les uns aux autres qu'ils l'éliroient conſul. Le jour de l'élection venu, Coriolan, avec un ſuperbe appareil, ſe rendit à la place, conduit par tout le ſénat, & environné de tous les patriciens qui n'avoient jamais fait paroître tant d'empreſſement & de zele. [l] Cet éclat & cette grande

[i] Il en eſt parlé dans la vie d'Alcibiade.

[k] *Pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer.*) Je ne ſai pas quels auteurs Plutarque ſuit ici ; mais ſelon Denys d'Halicarnaſſe, le plus exact de tous les hiſtoriens ſur tout ce qui regarde les années, il n'y a que ſix ans entre la premiere campagne de Coriolan & la demande qu'il fait du conſulat ; car il commença à porter les armes l'an de Rome 258. & il brigua cette charge l'an 263.

[l] *Cet éclat & cette grande faveur changerent tout-d'un-coup l'eſprit du peuple.*) Exemple bien remarquable de l'effet que produit ſur l'eſprit du peuple le trop grand éclat, & une faveur trop marquée pour un homme qui veut s'élever, & qui s'eſt rendu même le plus conſidérable par ſes ſervices. L'Hiſtoire fournit beaucoup d'exemples de cette vérité.

[m] On

grande faveur changerent tout-d'un-coup l'eſprit du peuple & le firent paſſer de la bienveillance à la haine & à l'envie. A ces deux paſſions ſe joignit encore la crainte que, s'ils mettoient la ſouveraine puiſſance entre les mains d'un homme ſi porté pour la nobleſſe, & qui avoit tant de crédit & d'autorité parmi les patriciens, il n'aſſujettît entiérement le peuple & ne lui ôtât toute ſa liberté : pouſſés par ces conſidérations, ils refuſerent Coriolan.

Dès qu'on eut nommé d'autres [m] conſuls, le ſénat en fut fort indigné, ſe croyant plus outragé que Coriolan même. Et pour lui il ne ſupporta nullement cet affront avec modération ni avec douceur, accoûtumé qu'il étoit à s'abandonner à cette partie de l'ame où réſident la colere & l'opiniâtreté, & qu'il regardoit comme la ſource de la magnanimité & du courage : car il n'avoit point en lui cet heureux tempéramment de gravité, de douceur & de patience, qui fait la plus grande partie des vertus politiques, & qui eſt le fruit de l'éducation & de la raiſon ; & il ignoroit qu'un homme, qui veut ſe mêler du gouvernement & converſer avec les hommes, doit éviter ſur toutes choſes l'opiniâtreté qui, comme dit Platon, eſt toûjours la compagne de la ſolitude, & être particuliérement dévoué à la patience, quoiqu'elle paroiſſe ſi ridicule & ſi mépriſable à ceux qui n'en jugent pas ſainement.

Coriolan étant donc homme ſans déguiſement, entier & inflexible, qui croyoit que tout ſurmonter, c'étoit abſolument le partage de la fermeté & de la force ; & qui ne voyoit pas que

[m] On nomma M. Minutius & A. Sempronius.

que c'eſt le plus ſouvent celui de la foibleſſe & de la molleſſe, qui, de la partie malade de l'ame, font ſortir la colere, comme une enflure, *qu'elles ne ſauroient diſſiper*, ſe retira chez lui tout troublé & plein de reſſentiment contre le peuple. Tout ce qu'il y avoit de jeunes patriciens les plus fiers de leur nobleſſe & les plus hardis qui l'avoient toûjours parfaitement honoré & qui s'étoient entiérement attachés à lui, redoublerent, par malheur en cette rencontre, les témoignages de leur dévouement & de leur affection, & enflammerent encore plus ſa colere par la part qu'ils prirent à ſon reſſentiment & à ſa douleur. Car c'étoit leur capitaine & leur maitre qui, avec beaucoup de ſimplicité, les dreſſoit au métier de la guerre dans les armées ; & qui, en allumant entr'eux une ambition de vertu ſans envie, leur enſeignoit quelle étoit la gloire qu'ils devoient tirer de leurs belles actions.

Sur ces entrefaites, il arriva à Rome une grande quantité de bled, partie acheté en Italie & en Sicile, & partie envoyé en don par Gelon, tyran de Syracuſe. La plûpart commencerent alors à concevoir de grandes eſpérances que la ville alloit être ſoulagée de ſa diſette & délivrée de ſes diſſenſions. Et le ſénat s'étant aſſemblé le jour même, le peuple environna le palais, attendant l'effet des réſolutions qui y ſeroient priſes, & eſpérant que le bled qu'on avoit acheté ſeroit vendu à un prix raiſonnable, & que celui que Gelon avoit donné ſeroit diſtribué gratuitement ; car il y eut des ſénateurs qui propoſerent cet avis ; mais Coriolan s'éleva & s'emporta avec beaucoup de violence contre ces partiſans de la populace, les appellant *ſéditieux & traîtres à la nobleſſe* ; & leur reprochant

qu'ils

qu'ils nourriſſoient contre eux-mêmes les malheureuſes ſemences d'audace & d'inſolence qu'on avoit jettées parmi le peuple, & qu'on auroit dû étouffer dans leur naiſſance, en ne ſouffrant pas que le peuple ſe remparât & ſe munît d'une puiſſance auſſi conſidérable que celle du tribunat; que ce peuple étoit déjà très-redoutable, en ce qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit; qu'on ne pouvoit le forcer à aucune choſe malgré lui; qu'il n'obéiſſoit pas même aux conſuls, & que vivant dans l'anarchie, & dans une parfaite indépendance, il ne ſe ſoûmettoit qu'à ſes chefs qu'il appelloit ſes magiſtrats. Ceux, qui conſeillent de faire des largeſſes & des diſtributions de bled, comme on l'a fait dans les états de la Grece où le peuple eſt le plus abſolu, ne font que fomenter la déſobéiſſance qui ſera enfin ſuivie de l'entiere ruine de la république. Car ces mutins ne diront pas qu'ils reçoivent ce bled comme la récompenſe des ſervices qu'ils ont rendus à la guerre où ils ont tant de fois refuſé d'aller, ni comme le prix des attroupemens ſéditieux qu'ils ont faits ſur le Mont Sacré, & par leſquels ils ont trahi & abandonné leur patrie, ni comme le ſalaire des calomnies qu'ils ont reçûes & approuvées contre le ſénat; mais prétendant que nous cédons à leur audace par timidité & que nous leur donnons ce bled pour les flatter & pour les appaiſer, ils ne mettront ni bornes à leur licence, ni fin à leurs ſéditions. C'eſt pourquoi ce ſeroit une inſigne folie; & ſi nous ſommes ſages, nous leur arracherons cette puiſſance tribunitienne qui eſt l'entiere deſtruction du conſulat & la diviſion de la ville qui n'eſt plus une comme elle étoit, mais déchirée & partagée en deux factions qui nous empêcheront toûjours de nous réunir, & entretiendront à jamais nos maux, nos troubles & notre diſcorde.

* Par

[n] Par ces paroles & autres ſemblables il entraîna tous ces jeunes gens & preſque tous les riches, & leur communiqua la même fureur dont il étoit animé ; de maniere qu'ils crioient tous que Rome n'avoit que lui ſeul qui fût invincible & véritablement ennemi de la flatterie ; mais quelques-uns des plus âgés s'oppoſoient à lui, prévoyant bien ce qui arriveroit. En effet, il n'en arriva rien de bon ; car les tribuns, qui étoient là [o] préſens à cette délibération du ſénat, voyant que l'avis de Coriolan prévaloit, ſortirent & coururent vers le peuple avec de grands cris, lui ordonnant de ſe joindre à eux & de leur prêter main-forte. Le peuple, s'étant donc attroupé avec beaucoup de tumulte & de bruit, fut informé de l'avis qu'avoit propoſé Coriolan ; & il s'en fallut peu que, tranſporté de colere, il ne forçât les portes & n'entrât dans le ſénat ; mais les tribuns, ſe contentant de rejetter toute la charge ſur Coriolan, envoyerent le demander, afin qu'il vînt ſe juſtifier & ſe défendre ; & voyant qu'on avoit maltraité & repouſſé avec violence leurs licteurs, [p] ils allerent en perſonne, accompagnés des édiles, pour l'emmener par force, & le ſaiſirent au corps. Les patriciens,

[n] *Par ces paroles & autres ſemblables.*) Plutarque a oublié ce qu'il y avoit de plus fort & de plus terrible pour le peuple dans l'accuſation de Coriolan, qui conclud que pour dompter les mutins, il falloit leur vendre le bled auſſi cher qu'il eût jamais été dans la plus grande famine.

[o] Ils avoient été appellés par les conſuls, car ils n'avoient pas le droit d'y aſſiſter.

[p] Ils n'entrerent pas dans le ſénat. Coriolan étoit ſorti, & ſe tenoit devant la porte du conſeil.

[q] *Les*

ciens, accourus à ſon ſecours, repouſſerent les tribuns & frapperent même les édiles; la nuit vint mettre fin à ce déſordre & les ſéparer.

Le lendemain dès le point du jour, les conſuls, voyant que le peuple fort irrité couroit de toutes parts à la place, craignirent pour la ville; & ayant aſſemblé le ſénat à la hâte, ils lui ordonnerent de délibérer comment, par de douces paroles & par de favorables decrets, ils pourroient appaiſer le peuple; & repréſenterent que : *S'ils étoient ſages, ce n'étoit pas la ſaiſon d'entrer en diſpute ſur les honneurs ni de combattre pour les dignités; & que c'étoit un tems très-dangereux & le moment d'une criſe déciſive qui demandoit néceſſairement une politique accommodante & pleine de douceur & d'humanité.* Le plus grand nombre des ſénateurs s'étant rendu à cet avis, [q] les conſuls ſortirent & parlerent au peuple dans les termes les plus flatteurs & les plus inſinuans dont ils purent s'aviſer, & calmerent ſa fureur en effaçant doucement de ſon eſprit les calomnies dont il étoit prévenu contre le ſénat, en mêlant ſagement à leurs diſcours les avis & les remontrances, & en l'aſſûrant qu'ils ne feroient point en différend ſur le prix du bled.

Comme la plus grande partie du peuple étoit déjà adoucie, & qu'il paroiſſoit par ſon ſilence & par ſa modération qu'elle cédoit & ſe rendoit aux promeſſes des conſuls, [r] les tribuns ſe

[q] *Les conſuls ſortirent, & parlerent au peuple.*) Le conſul Minucius, comme le plus âgé, porta la parole. Denys d'Halicarnaſſe rapporte ſon diſcours, dont Plutarque n'a pris que la ſubſtance.

[r] *Les tribuns ſe leverent; & dirent.*) Ce fut le tribun C. Sicinnius Bellutus, qui, pour empêcher l'accord, s'aviſa

ſe leverent & dirent que, puiſque le ſénat ſe mettoit à la raiſon, le peuple imiteroit auſſi leur modération dans tout ce qui ſeroit juſte. Mais en même tems ils ordonnerent que Coriolan vînt répondre ſur tous ces chefs : *S'il n'étoit pas vrai que, pour bouleverſer tout le gouvernement & pour ruiner le peuple, il avoit excité le ſénat ; s'il n'avoit pas été rébelle à leur ordre, quand ils lui avoient commandé de venir ſe juſtifier ; & enfin ſi, en maltraitant & frappant les édiles en pleine aſſemblée, il n'avoit pas allumé, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, une guerre civile, & pouſſé les citoyens à prendre les armes pour s'entretuer.* Le but de cette demande étoit, ou de l'humilier en le forçant à rabaiſſer ſa fierté & à flatter le peuple ; ou, s'il ſuivoit ſon naturel hautain & ſuperbe, de rendre implacable la colere dont le peuple étoit animé contre lui ; & ils eſpéroient bien plus de réuſſir dans ce dernier deſſein, jugeant parfaitement de ce naturel intraitable que rien ne ſoûmettoit.

Coriolan s'étant donc préſenté, comme pour ſe juſtifier, le peuple lui donna audience avec un ſilence profond ; mais, au lieu de commencer par des paroles humbles & ſuppliantes qu'on attendoit, il parla d'abord, non-ſeulement avec une liberté odieuſe & en des termes plus ſéants dans la bouche d'un accuſateur, que dans celle d'un accuſé, mais avec un ton de voix & un air de viſage où il paroiſſoit une audace qui approchoit extrêmement du mépris & de la ſécurité. Le peuple irrité témoigna qu'il ſupportoit fort impatiemment une ſi grande inſolence ; & Sicinnius, le plus emporté des tribuns, ayant parlé quelque

viſa de cette ruſe, & apoſtropha lui-même Coriolan.

Ce

quelque tems à ſes collegues, s'avança au milieu de l'aſſemblée, & dit à haute voix *que les tribuns condamnoient Coriolan à la mort.* En même tems il ordonna aux édiles de le mener au haut de la roche Tarpeïenne pour le précipiter. Les édiles voulurent approcher pour le prendre au corps ; la plus grande partie du peuple trouva cette action horrible & atroce, & tous les patriciens, tranſportés hors d'eux-mêmes & ſaiſis de douleur, coururent à ſon aide avec de grands cris ; les uns repouſſoient à coups de mains ceux qui vouloient le prendre & le mettoient au milieu d'eux, & les autres tendant les mains prioient le peuple ; mais les paroles & les prieres étoient inutiles dans un ſi grand déſordre & dans une ſi affreuſe confuſion, juſqu'à ce que les amis & les parens des tribuns, voyant qu'il étoit impoſſible d'emmener & de punir Coriolan ſans verſer le ſang d'un grand nombre de patriciens, leur [s] perſuaderent de retrancher de leur ſentence ce qu'il y avoit de plus étrange & de plus cruel, en ne l'enlevant point de force & en ne le laiſſant pas mourir ſans qu'il eût été jugé dans les formes, & de laiſſer au peuple le pouvoir de lui faire ſon procès.

Sur cela Sicinnius, un peu remis, demanda aux patriciens : *A quoi penſez-vous, & que voulez-vous faire, d'enlever ainſi Coriolan au peuple qui veut le punir?* Les patriciens répondirent à leur tour aux tribuns : *Mais à quoi penſez-vous vous-mêmes & que prétendez-vous faire, de prononcer ainſi, ſans aucune forme de juſtice, une ſentence ſi cruelle & ſi injuſte contre le plus vertueux des Romains?*

Qu'à

[s] Ce fut L. Junius Brutus qui donna ce conſeil à Sicinnius.

Qu'à cela ne tienne, répliqua Sicinnius, *ne tirez pas de-là un prétexte de querelle & de ſédition, le peuple vous accorde ce que vous demandez, qui eſt que cet homme ſoit jugé dans les formes ; & toi, Coriolan, nous te citons à comparoître le troiſieme jour de marché, afin que ſi tu es innocent tu te faſſes abſoudre par le peuple qui te jugera.* Cet expédient plut alors aux patriciens qui ſe retirerent très-contens d'emmener Coriolan.

Cependant, dans le tems qui s'écoula juſqu'à ce troiſieme jour de marché, qu'on tient à Rome tous les neuf jours, & que les Romains appellent par cette raiſon *Nundines*, [r] la guerre, qui ſurvint contre les Antiates, leur donna quelque eſpérance d'éloigner le jugement ; car il y avoit de l'apparence qu'elle dureroit ſi long-tems, qu'enfin le peuple ſeroit plus traitable, ſa colere étant, ou ralentie ou calmée pendant cette longue expédition qui leur auroit fait oublier leurs querelles particulieres. Mais les Antiates ayant fait leur paix plûtôt qu'on avoit penſé ; & les troupes étant de retour à Rome, les patriciens, qui recommencerent à craindre, firent pluſieurs aſſemblées pour chercher les moyens de ne pas livrer Coriolan, & auſſi de ne pas donner aux tribuns un prétexte de ſoulever encore le peuple & de renouveller la ſédition. Là, Appius Clau-

[r] *La guerre qui ſurvint contre les Antiates.*) Tout-d'un-coup on apprit à Rome que les Antiates avoient pris les vaiſſeaux des ambaſſadeurs de Gélon, qui s'en retournoient en Sicile, les avoient confiſqués, & avoient mis les ambaſſadeurs mêmes en priſon. Sur cela les Romains arment pour délivrer leurs amis & leurs alliés ; mais les Antiates, voyant qu'on alloit à eux, demanderent pardon de cette injuſtice, mirent les ambaſſadeurs en liberté, & leur rendirent tous leurs effets.

Claudius, qui étoit un des plus grands ennemis des Plébeïens, [u] proteſta : *Que le ſénat ſe détruiſoit lui-même & ruinoit entiérement la république, s'il abandonnoit au peuple le pouvoir de juger les nobles à la pluralité des voix.*

Les plus anciens & les plus populaires des ſénateurs n'étoient pas de ſon ſentiment & ſoûtenoient que le peuple ne ſeroit pas plutôt pourvu de ce privilége, que, bien loin de ſe montrer fâcheux & ſévere, il ſeroit très-doux & très-humain : [x] *Car*, diſoient-ils, *le peuple ne mépriſe pas le ſénat, au contraire il s'en croit mépriſé ; & ce pouvoir de juger ſera pour lui un honneur qui effacera & guérira le ſoupçon de ce prétendu mépris ; de maniere que, dès le moment qu'il ſe verra en état de donner ſes ſuffrages, il renoncera à tout ſon reſſentiment.*

Coriolan, voyant donc que le ſénat ne ſavoit à quoi ſe réſoudre, combattu d'un côté par la bienveillance qu'il lui portoit, & de l'autre par la crainte qu'il avoit du peuple, [y] demanda aux tribuns *quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuſer, & pour lequel ils le menoient devant le peuple ?* Les tribuns lui ayant répondu *que c'étoit pour crime de tyrannie, & qu'ils le convaincroient d'avoir vou-*

[u] Il fait ſur cela un fort beau diſcours, dans Denys d'Halicarnaſſe, liv. vij.

[x] C'eſt la ſubſtance du diſcours que fit Manius Valerius.

[y] *Demanda aux tribuns quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuſer.*) Il croyoit que les tribuns ne l'accuſe oient que de ce qu'il avoit dit dans le ſénat, & il vouloit les fixer à cette accuſation, qui déplaiſoit au ſénat. Les tribuns qui connurent ſon deſſein, dirent qu'ils l'accuſeroient d'avoir voulu ſe rendre le maître ; & cela à deux fins : la premiere pour s'arroger le droit d'intenter telle accuſation qu'il leur plairoit, & la ſeconde pour animer le ſénat même contre Coriolan.

voulu, par toutes ſortes de voies, ſe rendre maître des Romains, [z] il ſe leva & dit, *qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple, & qu'il n'y avoit point de jugement qu'il refusât, ni de peine à laquelle il ne ſe ſoûmit, ſi on pouvoit le convaincre; mais au moins,* ajoûta-t-il, *ne prenez pas le change & ne trompez pas le ſénat.* Les tribuns le promirent, & le pouvoir de juger leur fut accordé à ces conditions.

Le peuple étant aſſemblé, la premiere choſe que firent les tribuns, ce fut d'extorquer par force [a] qu'on donneroit les ſuffrages par tribus & non pas par centuries, & cela afin que les ſuffrages des pauvres & de la populace la plus ſéditieuſe, & qui n'avoit aucun égard pour la juſtice & pour l'honnêteté, l'emportaſſent ſur ceux des nobles & des gens de guerre. Enſuite laiſſant là le crime de tyrannie qu'ils ne pouvoient

[z] *Il ſe leva, & dit qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple.*) Car il connut d'abord l'abſurdité de cette accuſation, qui étoit inſoutenable, parce que, comme il le dit lui-même dans Denys d'Halicarnaſſe, il eſt inouï qu'un homme, pour ſe faire tyran, conſpire avec la nobleſſe contre le peuple. Il fait toûjours le contraire, il conſpire d'abord avec le peuple, pour ruiner la nobleſſe. D'ailleurs il avoit paru toute ſa vie ſi éloigné de cette ambition, qu'il ne doutoit pas que ſa juſtification ne fût très-facile.

[a] *Qu'on donneroit les ſuffrages par tribus, & non pas par centuries.*) Car les nobles & les riches étoient les plus puiſſans dans les centuries, ce qui auroit été favorable à Coriolan, qui de cent quatre-vingt-trois centuries, étoit aſſûré d'en avoir au moins pour lui quatre-vingt-dix-huit, c'eſt-à-dire toute la premiere claſſe, compoſée des chevaliers & des plus riches de la bourgeoiſie; au lieu que la populace étoit la plus forte dans les tribus; ce qui aſſûroit aux tribuns du peuple le ſuccès de leur injuſtice. Sur cette maniere de donner les ſuffrages, on peut voir Denys d'Halicarnaſſe, livre vij.

[b] *Ils*

voient prouver, ils mirent en avant tout ce que Coriolan avoit dit dans le ſénat, pour empêcher qu'on ne diminuât le prix du bled & pour abolir les tribuns du peuple; & non contens de cela, [b] ils lui imputerent un nouveau crime de n'avoir pas remis au tréſor public le butin qu'il avoit fait dans les terres des Antiates, [c] mais de l'avoir partagé à ſes ſoldats.

Cette derniere objection troubla Coriolan qui ne s'y attendoit point, & qui, pour ſe défendre, [d] ne pouvoit trouver ſur le champ des raiſons aſſez perſuaſives & aſſez touchantes. Et comme il ſe fût mis à louer ceux qui l'avoient ſuivi

[b] *Ils lui imputerent un nouveau crime.*) Ce fut Décius, qui, voyant les tribus touchées du diſcours de Coriolan & prêtes à l'abſoudre, lui imputa ce nouveau crime.

[c] *Mais de l'avoir partagé à ſes ſoldats.*) Ce n'étoit pas ce partage qui faiſoit ſon crime, mais c'eſt qu'ils vouloient qu'on inferât de-là, qu'il avoit voulu gagner la faveur de ſes troupes, pour aſſujettir ſa patrie, & s'en rendre le tyran; & c'eſt ce que Plutarque devoit ajoûter après Denys d'Halicarnaſſe.

[d] *Ne pouvoit trouver ſur le champ des raiſons aſſez perſuaſives & aſſez touchantes.*) Je m'en étonne, car il n'avoit qu'à dire la vérité; que les ennemis des Romains, profitant de leur diſſenſion, faiſoient des courſes juſqu'aux portes de Rome; que le peuple ne voulant pas prendre les armes pour les repouſſer, & les Patriciens n'étant pas aſſez forts tout ſeuls pour l'entreprendre, il avoit aſſemblé ſes amis & quelques volontaires, avec leſquels il s'étoit expoſé à ce péril; qu'il avoit garanti leurs terres, & ramené leurs troupes victorieuſes & chargées de butin; & que ſi au lieu de remettre ce butin entre les mains des tréſoriers, il l'avoit diſtribué à ſes troupes, ce n'étoit nullement pour ſe ménager leur faveur, mais ſeulement pour réveiller la jalouſie & l'émulation du peuple, & pour le porter à préférer à des diſſenſions domeſtiques, l'utilité qui ſe trouve toûjours à ſervir ſon pays.

ſuivi à cette expédition, il fut interrompu avec grand bruit par ceux qui n'y avoient pas été & qui étoient en plus grand nombre. Enfin les tribus ayant donné leurs ſuffrages, [e] de vingt-une il y en eut douze qui le condamnerent, & la peine fut un banniſſement perpétuel.

La ſentence ayant été prononcée, le peuple en eut plus de joie & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit dejà gagnées ; mais le ſénat en fut ſi affligé & ſi confus, qu'il oſoit à peine lever les yeux, très-fâché & très-repentant de n'avoir pas pouſſé les choſes à la derniere extrémité, plûtôt que de ſouffrir cette inſolence du peuple, & que de lui laiſſer uſurper un pouvoir ſi abſolu. Alors les différens habits & les autres marques extérieures de triſteſſe & de joie étoient peu néceſſaires pour juger des différentes paſſions, dont les uns & les autres étoient animés ; car il étoit aiſé de voir que ceux qui ſe réjouiſſoient étoient du parti de la populace, & que ceux qui s'affligeoient étoient du côté des patriciens.

Il n'y eut que Coriolan que ce coup ne pût ni humilier ni étonner ; il demeura toûjours ferme & aſſûré dans ſa contenance, dans ſa démarche & dans tout ſon air ; & au milieu de ce grand nombre d'hommes qui étoient extrêmement touchés de ſon infortune, il fut le ſeul qui parut ne point compatir à leur douleur. Cette inſenſibilité

[e] *De vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent.*) Sigonius a mal inferé de ce paſſage, qu'il n'y avoit en ce tems-là à Rome que vingt & une tribu. Il y en avoit trente cinq ; mais les tribuns, pour s'aſſûrer le ſuccès de leur entrepriſe, en avoient éloigné quatorze, & n'en avoient appellé au ſuffrage que vingt & une.

lité n'étoit point un effet de ſa raiſon ou de ſa douceur ; elle venoit encore moins de la modération avec laquelle il ſupportoit cet accident ; mais c'eſt qu'il étoit entiérement poſſédé par l'indignation & par la colere ; [f] & cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point, vient toûjours d'un fonds de triſteſſe ; car, dès que la triſteſſe, ſubtiliſée & comme enflammée, s'eſt convertie en fureur, elle chaſſe l'abbattement & la foibleſſe. Voilà pourquoi tout homme en colere paroît vaillant, comme un fébricitant paroît en feu, l'ame étant alors, pour ainſi dire, dans l'effervescence, dans le mouvement & dans la tenſion. Auſſi les effets firent-ils bien voir que Coriolan, malgré cette apparente tranquillité, étoit dans cette paſſion violente ; car, s'en étant retourné chez lui, il embraſſa ſa mere & ſa femme qui déploroient leur malheur avec de grands cris & avec des torrens de larmes ; [g] & après leur avoir dit adieu & les avoir exhortées à ſupporter patiemment

f Et cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point.) Cette réflexion eſt très-véritable, & digne d'un grand philoſophe. Dans ces occaſions le peuple prend toûjours cette inſenſibilité, pour une marque de douceur & de modération ; mais il ſe trompe, comme Plutarque le remarque fort bien ; elle vient d'un fonds de triſteſſe, qui rempliſſant l'ame, en chaſſe la foibleſſe & l'abattement, & la fait paroître tranquille dans le tems de ſa plus grande fureur, & lorſqu'elle eſt toute occupée de ſon reſſentiment.

g Et après leur avoir dit adieu, & les avoir exhortés à ſupporter patiemment leur affliction.) Denys d'Halicarnaſſe ajoûte, *& après leur avoir recommandé ſes deux petits enfans, dont l'aîné avoit dix ans, & l'autre étoit encore à la mamelle.* Je m'étonne que Plutarque ait oublié cette circonſtance qui augmente la compaſſion.

h Nous

ment leur affliction, il ſortit incontinent & s'en alla à une des portes de la ville, accompagné de tous les patriciens.

Là, ſans rien demander à aucun d'eux & ſans vouloir en rien recevoir, il les quitta, n'ayant avec lui que trois ou quatre de ſes cliens, & paſſa quelques jours à des terres qu'il avoit auprès de Rome, combattu de mille différentes penſées que la colere lui ſuggéroit, & qui ne tendoient à rien de bon ni d'utile, mais qui alloient toutes à ſe venger des Romains. Enfin il réſolut de leur ſuſciter quelque grande guerre avec leurs voiſins; & il trouva à propos de tenter les Volſques les premiers & de les ſolliciter à prendre les armes, ſachant qu'ils étoient puiſſans en troupes & en argent; & ſe doutant bien que les échecs qu'ils avoient reçûs dans la derniere guerre, [h] n'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalouſie & augmenté leur animoſité.

Il y avoit dans ce tems-là dans la ville d'Antium un homme appellé Tullus [i] Amphidius, qui, par ſes richeſſes, par ſon courage & par la nobleſſe de ſa maiſon, étoit comme le roi des Volſques. Coriolan ſavoit fort bien que de tous les Romains il étoit celui que Tullus haïſſoit le plus; car s'étant ſouvent rencontrés dans les com-

[h] *N'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalouſie & augmenté leur animoſité.*) C'eſt une maxime de politique très-ſûre, & dont l'expérience a ſouvent confirmé la vérité. Les défaites des peuples puiſſans ne ſont d'ordinaire qu'augmenter leur jalouſie & leur animoſité; & pour les faire éclater, ils n'attendent qu'une occaſion favorable.

[i] Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe l'appellent *Tullus Attius*.

combats, ils s'étoient menacés, défiés & bravés avec beaucoup de fierté, comme cela arrive ordinairement à de jeunes guerriers jaloux d'honneur, & qui ſont piqués d'une émulation de gloire; & à la haine publique qui les animoit l'un contre l'autre, ils avoient ajoûté une haine particuliere qui les rendoit doublement ennemis. D'un autre côté, il connoiſſoit auſſi ſon courage hautain & invincible; & il n'ignoroit pas qu'il ſouhaitoit plus que tous les Volſques une occaſion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avoient faits à ſa nation.

Sur cela il hazarda une choſe qui prouve bien la vérité de ce que dit un ancien poëte : [k] *Il eſt difficile de réſiſter à la colere, on achete même aux dépens de ſa vie ce qu'elle veut;* car ayant pris des habits les plus capables de l'empêcher d'être reconnu, *il entra*, comme Ulyſſe, [l] *dans la ville des ennemis.* C'étoit ſur le ſoir; il trouva beaucoup de gens dans les rues, & perſonne ne le reconnut. Il alla tout droit à la maiſon de Tullus, entra ſans être vû [m] & alla s'aſſeoir près du foyer dans un grand ſilence; & s'étant couvert la tête, il demeura là ſans remuer & ſans dire une ſeule parole. Les gens de la maiſon en furent fort étonnés, ils n'oſerent pourtant le faire lever; car

[k] *Il eſt difficile de réſiſter à la colere; on achete même aux dépens de ſa vie.*) Je ne ſai de quel poëte ſont ces vers. Il repréſente la colere comme une maîtreſſe ſi peu accoûtumée aux refus, que pour la contenter, il faut lui acheter même aux dépens de ſa vie, tout ce qu'elle veut. Cette idée eſt belle.

[l] Comme Ulyſſe déguiſé entra dans Troie. Hom. Odyſſ. liv. iv.

[m] *Et alla s'aſſeoir près du foyer.*) C'étoit l'aſyle que choiſiſſoient toûjours les ſupplians, parce que le foyer étoit ſacré. J'ai parlé ailleurs de cette coûtume.

car & ſon habit & ſon ſilence lui donnoient une ſorte de majeſté qui le rendoit reſpectable, mais ils allerent annoncer cette ſurprenante aventure à Tullus qui ſoupoit.

Tullus ſe leva d'abord de table, alla vers lui & lui demanda qui il étoit & en quoi il avoit beſoin de ſon ſervice. Alors Coriolan découvrit ſa tête; & après avoir été quelque tems ſans parler, il lui dit: *Si tu ne me reconnois pas encore, ou que tu aies de la peine à en croire tes yeux, c'eſt une néceſſité que je me décele moi-même; je ſuis Marcius qui ai fait tant de mal aux Volſques. Le ſurnom de Coriolan que je porte ne me permet pas de le nier; la ſeule récompenſe qui me reſte de mes travaux & des dangers auxquels j'ai expoſé ma vie, c'eſt ce ſurnom, monument éternel de la haine que je vous ai portée, c'eſt le ſeul prix que l'on n'a pû m'enlever; tous les autres m'ont été ravis, d'un côté par l'envie & par l'inſolence du peuple, & de l'autre par la molleſſe & par la lâcheté des nobles & des magiſtrats. J'ai été banni, & je ſuis venu m'humilier à ton foyer & me rendre ton ſuppliant, non pas pour être en ſûreté ni pour ſauver ma vie, car ſerois-je venu chez toi ſi j'avois craint la mort? mais pour me venger des Romains; & c'eſt déjà m'en venger que de te rendre maître de ma perſonne. Si tu as donc le courage d'attaquer tes ennemis, ſers-toi de mes calamités préſentes, & fais tourner à l'avantage commun des Volſques mes malheurs particuliers. Je combattrai encore plus heureuſement pour vous, que je n'ai combattu contre vous;* [n] *car ceux qui ſavent le ſecret de*

[n] *Car ceux qui ſavent le ſecret de l'ennemi.*) C'eſt-à-dire ceux qui ſavent le fort & le foible; & c'eſt ainſi que s'explique Denys d'Halicarnaſſe. Par exemple, Coriolan ſavoit que Rome étoit alors diviſée, qu'elle man-

de l'ennemi, ſont plus en état de bien ſervir que ceux qui l'ignorent. Que ſi tu n'oſes penſer à la guerre, il ne nous eſt expédient, ni à moi de vivre ni à toi de ſauver un homme qui a toûjours été ton ennemi & qui t'eſt préſentement inutile.

Tullus, ravi d'entendre ce diſcours, & lui tendant la main : *Leve-toi*, lui dit-il, *Marcius, & prends courage; tu nous fais un préſent ineſtimable en te donnant à nous, & tu dois t'attendre que les Volſques t'en témoigneront leur reconnoiſſance*; & ſur l'heure même il le fit mettre avec lui à table, lui fit la meilleure chere dont il put s'aviſer; & le lendemain & les jours ſuivans ils conſulterent entr'eux ſur les moyens de faire la guerre.

Cependant Rome étoit extrêmement troublée par l'animoſité que les patriciens conſervoient contre le peuple, & qui étoit beaucoup augmentée depuis la condamnation de Coriolan. De tous côtés les devins, les prêtres & les particuliers mêmes [a] annonçoient des prodiges très-dignes de conſidération. En voici un qu'on rapporte ſur tous les autres. Il y avoit dans la ville un

manquoit de chefs expérimentés, & que l'occaſion de l'attaquer étoit alors très-favorable. Il ſavoit tout ce qu'il falloit faire, pour profiter de ſes diſſenſions; enfin, il ſavoit par quels moyens ils s'étoient agrandis, les uſurpations qu'ils avoient faites, & ce qu'on pouvoit leur redemander avec quelque ſorte de prétexte; & c'eſt ce qui lui ſervit beaucoup dans la ſuite.

[a] *Annonçoient des prodiges très-dignes de conſidération.*) Qu'on avoit vû des figures & des ſpectres terribles, qu'on avoit entendu des voix, qu'il étoit né divers monſtres, & qu'en divers endroits pluſieurs femmes inſpirées avoient prédit de grands malheurs qui menaçoient la ville, *&c.* Ces prodiges arriverent l'année qui ſuivit l'exil de Coriolan, ſous le conſulat de Q. Subpicius Camérinus & de Sp. Largius Flavus, la troiſieme année de l'olympiade lxxij.

un citoyen, appellé Titus [p] Latinus, qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, paiſible, fort éloigné de la ſuperſtition, & encore plus exemt de toute ſorte de vanité & de menſonge. Cet homme ſongea une nuit que Jupiter lui apparut & lui ordonna d'aller dire au ſénat : *Qu'aux jeux qu'ils venoient de célébrer à ſon honneur, ils avoient fait précéder la pompe ſacrée par un méchant [q] coryphée qui lui avoit extrêmement déplu.* D'abord il ne fit pas grand compte de cette viſion ; mais après l'avoir négligée une ſeconde & une troiſieme fois, il perdit un fils unique, fort bien fait, & devint impotent de tous ſes membres. Il ſe fit porter au ſénat ſur un petit lit & déclara tout ce qui lui étoit arrivé ; & l'on aſsûre qu'il n'eut pas plûtôt achevé ſa déclaration, qu'il ſentit tout ſon corps reprendre ſes forces, & que s'étant levé il marcha ſeul & s'en retourna de ſon pied dans ſa maiſon.

Les ſénateurs, étonnés de ce prodige, firent une ample perquiſition du fait dont le dieu ſe plaignoit, & qui ſe trouva tel. Un homme avoit livré entre les mains de ſes eſclaves un de leurs camarades, avec ordre de le mener au-travers de la place en le fuſtigeant, & de le faire mourir enſuite. Pendant qu'ils exécutoient cet ordre avec la derniere cruauté, & que ce malheu-

[p] *Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, paiſible.*) Denys d'Halicarnaſſe en fait un portrait plus ſimple ; il dit que c'étoit un bon vieillard, aſſez riche & accoûtumé à paſſer la plus grande partie de ſa vie à la campagne, & à travailler de ſes propres mains. Tite-Live l'appelle Titus Atinius ; & c'eſt peut être une faute, car Denys d'Halicarnaſſe l'appelle comme Plutarque, Titus Latinus.

[q] C'eſt celui qui mene la danſe.

[r] *La*

heureux, forcé par la douleur, ſe demenoit de tous côtés & faiſoit toutes ſortes de mouvemens horribles, [r] la pompe des jeux vint à paſſer par hazard & à ſuivre cet appareil infame. La plûpart de ceux qui ſuivoient la proceſſion, trouverent ce ſpectacle hideux & funeſte & en furent ſcandaliſés; mais perſonne ne quitta ſon rang pour courir ſus à ces bourreaux, on ſe contenta de charger d'injures & de malédictions le maître qui faiſoit punir ſi cruellement ſon eſclave; car alors on traitoit les eſclaves avec beaucoup de douceur, les maîtres les regardant comme leurs compagnons plûtôt que comme leurs eſclaves, parce qu'ils travailloient avec eux; c'eſt pourquoi ils leur témoignoient beaucoup de bonté & leur permettoient une ſorte de liberté & de familiarité qui adouciſſoit leur ſervitude. Le plus grand châtiment qu'on fit à un eſclave qui avoit fait quelque faute, [s] c'étoit de lui faire porter un bois fourchu dont on ſe ſert pour appuyer le timon d'un chariot, & de le promener ainſi dans tout le voiſinage : celui qui avoit été puni de cette maniere, & que ſes camarades & ſes voiſins avoient vû en cet état, étoit décrié & regardé comme un fripon auquel on ne devoit pas ſe fier, & on l'appelloit *furcifer*, porte-four-

[r] *La pompe des jeux vint à paſſer par hazard.*) Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire que ce maître cruel & impie avoit ordonné à ſes gens de mener ce malheureux eſclave devant la proceſſion, afin que l'ignominie fût plus grande; & cela fonde davantage la plainte de Jupiter.

[s] *C'étoit de lui faire porter un bois fourchu.*) On lui attachoit cette fourche ſur la poitrine; on lui étendoit les bras, qu'on attachoit aux deux fourchons, & on les promenoit en cet état dans les principaux carrefours & dans les places publiques.

fourche ; car ce que les Grecs appellent une étaie, les Romains l'appellent une fourche.

Latinus ayant donc rapporté au ſénat le ſonge qu'il avoit fait, & le ſénat ne ſachant ce que ce pouvoit être que ce coryphée des jeux & ce méchant meneur de danſe qui avoit tant déplu à Jupiter, la nouveauté du ſupplice fit reſſouvenir quelques-uns de ce malheureux eſclave qui avoit été fuſtigé le long de la place & enſuite puni de mort. Tous les prêtres convinrent que ce ne pouvoit être aucune choſe. Sur cela le maître de l'eſclave fut condamné à une groſſe amende ; " & l'on recommença les jeux à nouveaux

" *Et l'on recommença les jeux à nouveaux frais.*) C'étoient les jeux romains, les grands jeux, appellés auſſi les *Circenſes*, les jeux du Cirque. Le lecteur ne ſera pas fâché d'en voir ici la cérémonie. Ces jeux avoient été voués par le dictateur A. Poſtumius, dans la bataille du lac Régille contre les Latins. Les principaux magiſtrats partoient du Capitole, & alloient en proceſſion par le marché romain au grand Cirque ; ils étoient précédés par toute la jeuneſſe, les fils des chevaliers à cheval, & les autres à pied, tous marchant par ordre. Ils étoient ſuivis par ceux qui montoient les chars à quatre chevaux & à deux chevaux, & par ceux que les Grecs appelloient *Celetes*, c'eſt-à-dire qui montoient des chevaux de ſelle. Après ce gros, marchoient les athletes nuds juſqu'à la ceinture ; après les athletes venoient les danſeurs diviſés en trois chœurs ; le premier, des hommes faits, le ſecond, des jeunes gens, & le troiſieme, des enfans. Ils étoient ſuivis des joueurs de flûte, & autres muſiciens & joueurs d'inſtrumens ; l'habit de ces danſeurs étoit une tunique de pourpre, ſur laquelle ils avoient un ceinturon de fer, d'où pendoit leur épée, & ils portoient un petit javelot, & les hommes étoient armés d'un caſque orné d'un pennache. Chaque chœur étoit précédé par un homme, qui menoit & regloit la danſe toute guerriere. Après ces danſeurs & ces muſiciens, marchoient des chœurs de ſatyres, qui dan-

veaux frais, * avec plus de magnificence & beaucoup plus de dévotion. y En quoi on peut voir que Numa, qui a instítué si sagement toutes les cérémonies qui regardent les sacrifices, n'a jamais

danſoient une danſe approchante de celle que les Grecs appelloient *Sicinne* ; ceux qui repréſentoient les Silenes étoient vêtus de tuniques de peaux, & portoient des chapeaux de fleurs, & ceux qui repréſentoient les véritables ſatyres, étoient vêtus de peaux de bouc, & portoient de grandes crêtes de crin ſur la tête. Cette troupe de ſatyres ſe mocquoit des mouvemens des danſeurs, en les contrefaiſant en ridicule ; cette bande étoit ſuivie d'une foule d'autres joueurs de flûte & joueurs d'inſtrumens. Après cela marchoient ceux qui portoient les coffres d'encens, qui étoient les uns d'or, & les autres d'argent ; & toute cette marche étoit fermée par ceux qui portoient les lits, les châſſes & les ſtatues des dieux. La proceſſion finie, les conſuls & les prêtres offroient les ſacrifices, & immoloient les victimes ; après les ſacrifices, on ouvroit la lice pour les courſes des chars, & pour les combats des athletes ; au milieu de ces combats on couronnoit ſes bienfaicteurs, & on étaloit les dépouilles que l'on avoit priſes à la guerre. On voit par cette deſcription, que toutes ces cérémonies étoient empruntées des Grecs. Auſſi Denys d'Halicarnaſſe s'en ſert, comme d'une preuve invincible, pour établir que les Romains ſont deſcendus des Grecs, & non pas des Barbares.

* *Avec plus de magnificence.*) Denys d'Halicarnaſſe aſſûre qu'on y dépenſa le double, & que l'ordinaire montoit à cinq cent mines, c'eſt-à-dire à vingt-cinq mille livres de notre monnoie. Ces jeux coûterent donc cinquante mille livres en cette occaſion.

y *En quoi on peut voir que Numa, qui a inſtitué ſi ſagement toutes les cérémonies, qui regardent les ſacrifices, n'a jamais fait d'ordonnance plus importante.*) Plutarque rappelle ici cette ordonnance de Numa, pour faire voir que ce qui venoit d'arriver ne procédoit que de ce que cette ordonnance avoit été négligée, car ſi elle eût été en vigueur, & qu'on l'eût obſervée, on n'auroit pas ſouffert que cet eſclave fuſtigé eût précédé la proceſſion, on l'auroit délivré des mains de ſes bourreaux, afin que rien d'étranger n'eût troublé la fête.

mais fait d'ordonnance plus importante ni plus néceſſaire pour la religion, que celle par laquelle il veut que, lorſque les magiſtrats ou les prêtres font quelque choſe qui regarde le culte divin, un héraut s'avance & crie à haute voix, *hoc age*, c'eſt à-dire, *fais ce que tu fais*. Par ce cri, Numa leur commande d'être attentifs à la cérémonie, ſans que rien d'étranger vienne les diſtraire ou partager leur application, ſachant fort bien que la plûpart des choſes que les hommes font, particuliérement dans ce qui regarde le culte des dieux, ne s'achevent que par une ſorte de violence & de contrainte, & que tout enfin ſe relâche ſi on ne le ſoûtient par la néceſſité.

Mais ce n'eſt pas ſeulement pour des occaſions auſſi conſidérables que les Romains avoient accoûtumé de recommencer les ſacrifices, les proceſſions & les jeux, ils les recommençoient pour la moindre choſe ; qu'un des chevaux, qui portoient [x] les lits ſacrés qu'ils appellent *tenſes*, vînt

[x] *Les lits ſacrés qu'ils appellent tenſes.*) Les tenſes étoient comme nos châſſes, & elles étoient d'argent & quelquefois d'yvoire, & faites en forme de char couvert. On y portoit les ſtatues des dieux, & toutes leurs reliques qu'ils appelloient *exuvias*, *dépouilles*. Ces tenſes étoient ſi grandes, qu'on y mettoit ſouvent des perſonnes, & mal en prit dans la ſuite à Varron, qui célebrant ces jeux, mit dans la tenſe de Jupiter un fort beau jeune garçon, pour tenir *ſes dépouilles*. Junon, qui craignit que Jupiter ne fît de ce beau garçon un ſecond Ganymede, fut ſi irritée contre Varron, qu'elle le punit, en lui faiſant perdre la bataille de Cannes ; & c'eſt de quoi Lactance ſe moque avec raiſon dans le livre ij. de l'origine de l'erreur. « Dans les grands pé-» rils qui menacent les hom-» mes, *dit-il*, ces dieux qui » ne peuvent rien, font ſem-» blant d'être irrités ſur le » pré-

vînt à broncher ; que le cocher prît les rênes de la main gauche ; tout auſſi-tôt on ordonnoit de recommencer la proceſſion. Il eſt arrivé même dans les derniers tems qu'on a recommencé trente fois le même ſacrifice, parce qu'à toutes les fois il avoit paru y avoir quelque ſorte d'empêchement ou de défectuoſité, tant les Romains ont toûjours eu de dévotion & de zele.

Cependant à Antium, Coriolan & Tullus parloient tous deux en ſecret aux principaux de la ville, & les exhortoient à prendre les armes, pendant que les Romains étoient diviſés ; [a] mais comme

» prétexte le plus inepte & » le plus frivole ». *Sicut Juno Varroni quod formoſum puerum in tenſa Jovis ad exuvias tenendas collocarat, & ob hanc cauſam Romanum nomen apud Cannas penè deletum eſt.* « Comme Junon fut irritée con- » tre Varron, de ce qu'il » avoit mis un beau jeune » garçon dans la tenſe de » Jupiter, pour tenir ſes dé- » pouilles ; & à cauſe de » cela, le nom Romain » penſa être entierement a- » boli à la bataille de Can- » nes ». J'ai rapporté ce paſſage entier, pour l'arracher à la fauſſe critique de quelques ſavans, qui n'ont rien oublié pour le corrompre.

[a] *Mais comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre ſans aucun ſujet une trêve.*) Les Volſques n'étoient pas ſi ſcrupuleux ; & Tullus, ſans différer, vouloit marcher à Rome avec toutes ſes forces ; mais Coriolan lui repréſenta qu'il falloit avoir auparavant un ſujet pieux & juſte de faire la guerre ; que les dieux étoient préſens à toutes les actions des hommes, & plus particulierement aux actions de la guerre, qui ſont plus importantes que toutes les autres. *Vous avez*, ajoûta-t-il, *une trêve de deux ans avec les Romains, ſi vous la violez le premier, n'eſpérez pas d'avoir les dieux favorables. Il faut donc attendre qu'ils la violent.* Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cet homme, ſi religieux, trouve enſuite des expédiens pour faire tomber les Romains dans le piége, & pour les obliger à rompre la trêve les premiers. C'eſt aſſez l'ordinaire de

comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre ſans aucun ſujet une treve qu'ils avoient faite pour deux ans, les Romains leur en donnerent eux-mêmes un prétexte plauſible, en faiſant publier, ſur un léger ſoupçon & ſur une accuſation très-fauſſe, le propre jour des jeux, que tous les Volſques euſſent à ſortir de Rome avant le ſoleil couché. [b] Il y a des auteurs qui prétendent que ce fut une ruſe de Coriolan même qui envoya à Rome aux conſuls un homme apoſté pour leur donner ce faux avis, que les Volſques avoient complotté de les attaquer pendant les jeux & de mettre le feu à la ville.

La publication de cet ordre irrita extrêmement les Volſques; & Tullus, groſſiſſant cet affront & les aigriſſant encore davantage, [c] leur perſuada d'envoyer ſommer les Romains de leur rendre toutes les terres & toutes les villes qu'ils leur avoient priſes pendant la guerre.

Le ſénat, ayant entendu leurs ambaſſadeurs, en

de la ſuperſtition, en éludant les ordres de ſes dieux, elle croit ſe ſouſtraire à leurs menaces.

[b] *Il y a des auteurs qui prétendent.*) De ce nombre ſont Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live; le premier l'écrit formellement, & l'autre l'inſinue de même; mais Plutarque n'a pas voulu ſuivre une tradition qui deshonoroit ſon héros, il s'eſt contenté d'en avertir.

[c] *Leur perſuada d'envoyer ſommer les Romains de leur rendre toutes les terres.*) Ce ne fut pas Tullus qui donna ce conſeil, ce fut Coriolan qui le donna, quand on l'eût introduit dans le conſeil des Volſques. Il y avoit un grand venin caché ſous cette demande; car ou les Romains refuſeroient, & par-là ils attireroient la guerre, ou ils rendroient toutes ces terres, & alors tous leurs voiſins, les Æques, les peuples d'Albe, ceux d'Etrurie & pluſieurs autres, leur envoyeroient faire les mêmes propoſitions, ce qui mettroit les Romains à deux doigts de leur ruine.

[d] On

en fut indigné, & fit réponſe : *Que, ſi les Volſques prenoient les premiers les armes, les Romains les poſeroient les derniers.* Cette réponſe ouïe, Tullus convoqua une aſſemblée générale de la nation des Volſques, où il fit conclure la guerre & leur conſeilla de faire entrer Coriolan, d'oublier le paſſé, & d'avoir en lui une entiere confiance ; leur promettant qu'étant leur ami & leur allié, il leur feroit plus de bien qu'il ne leur avoit de mal pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Coriolan ayant donc été appellé & ayant parlé au peuple, [d] on trouva qu'il étoit auſſi éloquent que grand capitaine, & que ſon courage étoit guidé par beaucoup de prudence & de capacice, & ſur l'heure même il fut élu général avec Tullus. Craignant donc que le tems, qu'on emploieroit à faire cet armement, ne fût trop long & ne lui fît perdre une occaſion très-favorable, il laiſſa aux magiſtrats & aux principaux le ſoin d'aſſembler les troupes & de faire tous les autres préparatifs ; & prenant avec lui les plus déterminés & les plus prompts à le ſuivre, il partit ſans faire de revûe, & tomba ſur les terres des Romains tout-d'un-coup & avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un ſi grand butin, que ſes troupes en étoient fatiguées & ne pouvoient ſuffire, non-ſeulement à l'emmener & à le porter, mais à le conſumer dans le camp, quelque dégât qu'elles en fiſſent. Le moindre avantage que Coriolan prétendoit tirer de

[d] *On trouva qu'il étoit auſſi éloquent, que grand capitaine.*) Il fit dans le conſeil un long diſcours, que Denys d'Halicarnaſſe rapporte dans ſon viij. livre, & qui juſtifie l'éloge que Plutarque lui donne ici.

de cette courſe précipitée c'étoit de piller & de ruiner le pays ; il avoit un but plus important & plus conſidérable, qui étoit de rendre les patriciens plus ſuſpects au peuple ; car pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il avoit grand ſoin d'épargner les terres des nobles, & ne ſouffroit pas qu'on fît le moindre tort ni qu'on en enlevât la moindre choſe ; ce qui envenima encore plus les eſprits & augmenta la diſſenſion & le déſordre ; les patriciens accuſant le peuple d'avoir chaſſé très-injuſtement le plus vaillant homme qu'ils euſſent ; & le peuple reprochant aux patriciens que, par un mouvement de haine & de vengeance, ils avoient eux-mêmes appellé Coriolan, afin que, pendant que leurs maiſons & leurs champs ſeroient pillés & ſaccagés, ils euſſent le plaiſir d'être ſpectateurs tranquilles, dans la confiance & dans l'aſſûrance où ils étoient qu'ils avoient au-dehors la guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.

Après cette expéditon qui ſervit infiniment à augmenter le courage des Volſques & à leur faire mépriſer leurs ennemis, Coriolan ramena ſa troupe ſans avoir perdu un ſeul homme ; mais après que toutes les forces des Volſques, qui accoururent tous d'un grand courage, furent aſſemblées, on les trouva ſi nombreuſes, qu'on jugea à propos d'en laiſſer une partie dans le pays pour la ſûreté des villes, & de mener l'autre partie contre les Romains. Coriolan donna à Tullus le choix de l'armée qu'il voudroit commander ; mais Tullus répondit que Coriolan ne lui étoit inférieur ni en courage ni en expérience, & qu'il avoit ſur lui l'avantage d'avoir été plus heureux dans tous les combats ;

[e] c'eſt pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne ; & que pour lui il demeureroit afin de garder le pays & de lui envoyer les convois & tout ce qui étoit néceſſaire à ſes troupes.

Coriolan, rendu encore plus puiſſant par ce partage, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie des Romains, qui, s'étant rendue à diſcrétion, [f] fut garantie du pillage. De-là il alla ravager les terres des Latins, dans l'eſpérance que les Romains viendroient lui livrer bataille pour défendre leurs alliés qui avoient pluſieurs fois imploré leur aide ; mais comme le peuple étoit mal intentionné [g] & que les conſuls n'avoient plus guere de tems à être en charge, ils ne voulurent rien hazarder, & renvoyerent les ambaſſadeurs des Latins ſans leur accorder aucun ſecours. Coriolan, déchu de cette eſpérance, tourna ſes armes contre les villes du Latium, prit d'aſſaut Tolerium, Labicum, Pedum & Boles qui oſerent lui faire réſiſtance. Les hommes furent vendus & les biens pillés ; mais il prit un très-grand ſoin de celles qui lui ouvrirent

[e] *C'eſt pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne.*) Outre les raiſons qui obligerent Tullus à donner à Coriolan le commandement de l'armée, qui alloit en campagne, il y en a une autre de pure politique. Il n'y auroit pas eû de ſageſſe à Tullus de laiſſer Coriolan à la tête d'une armée dans ſon pays, pendant que lui il auroit marché contre Rome. Les Romains & Coriolan d'intelligence, auroient pû lui faire un mauvais parti.

[f] *Fut garantie du pillage.*) Coriolan lui ordonna ſeulement de fournir les habits pour ſes ſoldats, des vivres pour un mois, & quelque ſomme d'argent.

[g] *Et que les conſuls.*) Julius Julus & Pinarius Rufus, la premiere année de l'olymp. lxxiij. l'an de Rome 265.

ouvrirent les portes ; & afin qu'elles ne ſouffriſſent aucun dommage, même à ſon inſû, il campoit le plus loin qu'il lui étoit poſſible ; & en paſſant ſur leurs terres, il ne ſouffroit pas qu'on prît rien de ce qui étoit à eux. [k] Il alla mettre le ſiége devant Bouilles qui n'étoit environ qu'à douze milles de Rome, & qui ſe défendit plus vigoureuſement que les autres, & où beaucoup de Volſques furent tués ; mais enfin il la prit, paſſa au fil de l'épée preſque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes & y fit un très-grand butin.

Sur le bruit de ces grands avantages, les Volſques, qui étoient reſtés dans leur pays pour la ſûreté des villes, ne pouvoient ſe contenir ; ils alloient par troupes dans le camp de Marcius, diſant hautement qu'ils ne connoiſſoient que lui de général, & qu'il étoit leur ſeul capitaine ; auſſi ſon nom étoit très-grand dans toute l'Italie, & l'on parloit avec admiration de cette grande valeur qui, par le changement d'un ſeul homme, avoit produit dans les affaires des changemens ſi ſurprenans & ſi merveilleux.

Le déſordre augmentoit cependant à Rome ; on n'oſoit prendre les armes pour en venir à un combat, & l'on paſſoit les jours entiers à ſe quereller & à ſemer des propos ſéditieux les uns contre les autres ; mais Lavinium, [i] où étoient

[k] *Il alla mettre le ſiége devant Bouilles.*) C'étoit une des principales villes du Latium, à 11. ou 12. milles de Rome.

[i] *Où étoient les dieux de leurs peres.*) Les dieux Pénates qu'Enée avoit dépoſés. C'eſt pourquoi les Romains y alloient faire des ſacrifices pour le ſalut de la patrie. Il en a été parlé dans les Remarques ſur la Vie de Romulus.

[k] *Soit*

étoient les dieux de leurs peres & d'où ils tiroient leur origine, parce que c'étoit la premiere ville qu'Enée eût bâtie dans le Latium, étant assiégée, cette nouvelle, qui fut d'abord publique, produisit tout-d'un-coup un changement merveilleux dans l'esprit du peuple, & tourna d'une maniere étrange & bizarre celui des patriciens; car le peuple vouloit casser & abolir la condamnation de Coriolan & le rappeller dans Rome; & le sénat, s'étant assemblé pour délibérer sur cette proposition, la rejetta & s'y opposa de toutes ses forces; [k] soit que, par un esprit d'opiniâtreté, il prît toûjours le parti de s'opposer à tout ce que le peuple désiroit le plus; soit qu'il ne voulût pas que Coriolan dût son rappel à la faveur du peuple, soit enfin que sa haine commençât à s'étendre sur Coriolan, parce que, quoiqu'il n'eût pas un égal sujet de se plaindre des deux partis, il les maltraitoit également, & qu'il s'étoit entiérement déclaré l'ennemi de sa patrie, dans laquelle il savoit bien que la plus grande & la meilleure partie compatissoit à ses malheurs & étoit enveloppée dans la même injustice qu'on lui avoit faite.

Cette résolution du sénat ayant été déclarée, le

[k] *Soit que par un esprit d'opiniâtreté.*) Denys d'Halicarnasse avoue qu'il est très-difficile de deviner ce qui rendoit le sénat si contraire au rappel de Coriolan, & il donne sur cela trois conjectures; la premiere, que par ce refus, le sénat vouloit éprouver si le peuple étoit ferme dans cette résolution: la seconde, qu'en s'y opposant, il vouloit lui en augmenter l'envie: & la troisieme, qu'il vouloit par-là effacer de l'esprit du peuple le soupçon qu'il avoit eû, que les Patriciens avoient excité Coriolan à prendre les armes contre Rome.

le peuple ſe trouva dans l'impuiſſance de faire paſſer la loi par ſes ſuffrages, car il falloit un decret du ſénat. Coriolan, qui en eut d'abord la nouvelle, en fut encore plus irrité, [l] de maniere qu'il quitta le ſiége de Lavinium; & tranſporté de fureur, il marcha vers Rome avec ſes meilleures troupes & alla camper près des foſſés Cluiliens à [m] quarante ſtades de la ville, où ſon approche jetta une ſi grande épouvante & un tel effroi, qu'elle appaiſa d'abord la ſédition. Il n'y eut pas un magiſtrat, pas un ſénateur qui osât contredire le peuple ſur le rappel de Coriolan; mais tous, voyant les rues pleines de femmes qui couroient çà & là tout éperdues, les temples remplis de vieillards qui, dans une profonde humiliation & verſant des torrens de larmes, adreſſoient leurs prieres aux dieux, & en général tous les eſprits dénués de force & de courage, & incapables de trouver leur ſalut dans leurs conſeils, ils reconnurent que le peuple avoit eu raiſon de vouloir rappeller Coriolan, & que le ſénat avoit très-mal fait de commencer à entrer en colere & à avoir du reſſentiment dans un tems où le ſeul bon parti étoit d'y renoncer, s'il en avoit été rempli.

Ils réſolurent donc tous d'envoyer une ambaſſade à Coriolan [n] pour lui offrir ſon rappel & pour le ſupplier de terminer cette guerre. Les ambaſſa-

[l] *De maniere qu'il quitta le ſiége de Lavinium.*) Il ne leva pas le ſiége. Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'il laiſſa des troupes, pour continuer le blocus.

[m] A cinq milles.

[n] *Pour lui offrir ſon rappel.*) Les ambaſſadeurs le lui offrirent, en lui diſant que le ſénat inclinoit à le rappeller; mais qu'il n'étoit pas de la majeſté de Rome, d'en faire le décret, pendant qu'il étoit en armes ſur leurs terres.

[o] *Les*

ambaſſadeurs, qui furent pris dans le ſénat & qui étoient tous ou parens ou amis de Coriolan, s'attendoient à recevoir au moins de lui un favorable & gracieux accueil à leur arrivée ; mais ils furent fort trompés. Car ayant été conduits au travers de l'armée en bataille, ils trouverent Coriolan aſſis au conſeil au milieu d'un grand nombre des principaux officiers, & qui, avec un trouble & une émotion qui paroiſſoient dans ſes yeux, & d'un ton plein d'une ſévérité terrible, leur ordonna d'expoſer le ſujet de leur ambaſſade en préſence de tous les Volſques dont il étoit environné ; • les ambaſſadeurs s'expliquerent dans les termes les plus modeſtes, les plus doux & les plus convenables à l'état de leur fortune.

Leur diſcours fini, Coriolan leur répondit, pour ce qui le regardoit, avec beaucoup d'aigreur & avec un emportement proportionné à l'injure qu'il avoit reçûe ; & pour ce qui regardoit les Volſques, comme leur général, il demanda : *Que les Romains leur rendiſſent toutes les villes & toutes les terres qu'ils avoient priſes dans les guerres précédentes ; & que par une loi ils accordaſſent aux Volſques le même droit de bourgeoiſie qu'ils avoient accordé aux Latins ; que ce n'étoit qu'à ces conditions juſtes & raiſonnables qu'ils pouvoient obtenir la paix.* Il leur donna trente jours pour délibérer ſur ſes demandes ; & après qu'ils ſe furent

• *Les ambaſſadeurs s'expliquerent.*) Minucius, celui qui dans ſon conſulat avoit le plus ſoûtenu le parti de Coriolan, porta la parole. On peut lire ſon diſcours dans Denys d'Halicarnaſſe, livre viij. il eſt fort beau, & Plutarque auroit dû peut-être en rapporter la ſubſtance.

rent retirés, il décampa & mena ſon armée hors du territoire de Rome.

Ce fut là le premier prétexte de calomnie que ſaiſirent ceux des Volſques qui depuis long-tems ne pouvoient ſupporter ſa puiſſance, & qui ne voyoient qu'avec un œil d'envie ſes ſurprenantes proſpérités : Tullus même étoit de ce nombre. Ce n'eſt pas qu'il eût reçû aucune injure particuliere de Coriolan, mais il étoit pouſſé par une paſſion qui n'eſt que trop naturelle à l'homme ; car il avoit un ſecret dépit de voir ſa réputation obſcurcie par la gloire de ſon collegue, & de ſe ſentir mépriſé par les Volſques qui faiſoient leur dieu de Coriolan, & qui prétendoient que les autres ſe contentaſſent de la part qu'il vouloit leur faire de ſon autorité & de ſa puiſſance. De-là commencerent à éclore toutes les accuſations qu'on ſema ſous main contre lui. La plûpart des officiers, s'attroupant & ſe liguant enſemble, ſe communiquoient leur mécontentement & appelloient cette retraite de l'armée une véritable trahiſon, qui ne conſiſtoit point à avoir livré des villes ou des armées, mais à avoir livré le tems duquel dépendent ordinairement le ſalut & la perte des villes & des armées ; car il avoit donné exprès aux ennemis un délai de trente jours, ſachant bien que leurs affaires étoient ſi déplorées qu'il ne falloit pas moins que ce tems-là pour les remettre ou pour y produire un grand changement.

Cependant Coriolan ne paſſa pas les trente jours ſans rien faire ; [p] il ravagea les terres des alliés

[p] *Il ravagea les terres des alliés, & prit ſept grandes villes très-peuplées.*) Il fit cela à deux fins. La premiere, pour mettre ces alliés hors d'état de donner du ſe-

alliés & prit ſept grandes villes très-peuplées. Les Romains n'oſerent jamais paroître pour les ſecourir ; leurs eſprits étoient abattus & remplis de crainte, & ils n'avoient non plus de force pour la guerre, que des corps paralytiques ou aſſoupis.

Le terme étant expiré, & Coriolan étant revenu avec ſes troupes, ils lui envoyerent une ſeconde ambaſſade pour le ſupplier encore de modérer ſon reſſentiment, de retirer ſon armée & de propoſer & faire enſuite ce qui lui paroîtroit le plus avantageux pour les deux partis ; lui déclarant que les Romains ne relâcheroient jamais rien par crainte ; mais que, s'il vouloit faire quelque avantage aux Volſques, ils y donneroient les mains après qu'ils auroient poſé les armes. Sur cela Coriolan dit : *Qu'il ne leur répondoit point comme général des Volſques ; mais que, comme citoyen Romain qu'il étoit encore, il les exhortoit à rabaiſſer un peu de leur orgueuil & à revenir le trouver dans trois jours avec la ratification du traité dont il leur avoit expliqué les conditions toutes juſtes & raiſonnables : que, s'ils en ordonnoient autrement, il n'y avoit plus de sûreté pour eux à revenir dans le camp, chargés de paroles vaines.*

Le ſénat, informé de cette réponſe par le retour des ambaſſadeurs, comme ſi la ville eût été battue d'une horrible tempête qui allât la ſubmerger, jetta, comme on dit, l'ancre ſacrée ; car

ſecours aux Romains ; & la ſeconde, pour ſe mettre à couvert des ſoupçons, dont Plutarque parle, & qu'il avoit prévûs. En effet, le terme d'un mois étoit un peu bien long ; & Coriolan donnoit par-là un prétexte très-plauſible aux Volſques de l'accuſer de favoriſer les Romains à leur préjudice.

car il ordonna que tous les prêtres des dieux, les ſacrificateurs, les ſacriſtains & les augures, dont la divination par le vol des oiſeaux eſt pratiquée de toute ancienneté à Rome, iroient vers Coriolan avec les habits & les ornemens dont ils avoient accoûtumé d'être revêtus dans leurs cérémonies; & qu'ils le conjureroient de poſer premiérement les armes & de régler enſuite avec ſes citoyens les articles de la paix des Volſques.

Coriolan les reçut dans le camp, mais il n'accorda rien à leurs prieres; & ne les traita pas plus favorablement; car il leur déclara *qu'on n'avoit qu'à accepter ſes premieres propoſitions ou qu'à ſe préparer à la guerre.*

Les prêtres étant de retour à Rome, les Romains réſolurent de ſe tenir clos & couverts dans la ville, de défendre les murailles & de repouſſer les ennemis, mettant toute leur eſpérance dans le tems & dans les accidens inopinés de la fortune, puiſque d'eux-mêmes ils ne pouvoient trouver aucun remede à leurs maux, & que la ville étoit pleine de frayeur & de trouble, & n'avoit que de fâcheux preſſentimens.

Mais ſur ces entrefaites, il arriva une choſe très-ſemblable à ce qu'Homere dit fort ſouvent, & que le peuple refuſe de croire; car lorſque, ſur des événemens extraordinaires & qu'on n'auroit pas attendus, ce poëte dit: *La déeſſe Minerve lui envoya cette inſpiration.* Et dans un autre endroit: *Quelqu'un des immortels les détourna de cette réſolution, en mettant dans l'eſprit du peuple, &c.* Et ailleurs: *Soit qu'il ſe doutât de quelque choſe, ou que Dieu le lui eût inſpiré.* Le peuple ignorant & groſſier mépriſe ce poëte & s'en moque,

comme

comme ſi, par des miracles impoſſibles & par des fables incroyables, il détruiſoit la liberté du franc-arbitre, & c'eſt ce qu'Homere ne fait point; au contraire, les choſes vraiſemblables & ordinaires qui ſe font par le ſecours de la raiſon, il les fait abſolument dépendre de notre volonté & de notre choix; car il dit très-ſouvent: *Mais moi, après avoir délibéré dans mon cœur.* Et ailleurs: *Il parle ainſi, & Achille ſaiſi de douleur balança dans ſon eſprit, &c.* Et en un autre endroit: *Elle ne perſuada point le prudent Bellerophon qui n'avoit que des penſées ſages.* Mais dans les actions extraordinaires & périlleuſes qui demandent une eſpece d'inſpiration, d'enthouſiaſme & de fureur, *il fait intervenir un Dieu qui, bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite, & qui ne nous inſpire pas la volonté, mais échauffe l'imagination & donne des idées qui nous déterminent. Par ces idées il ne rend pas notre action involontaire en nous forçant, au contraire, il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naiſſance à la volonté à laquelle il ne fait qu'ajoûter la confiance & l'eſpérance. En effet, il faut entiérement ou éloigner les dieux de toute cauſe mouvante & de tout principe de nos opérations, ou avouer qu'ils n'ont aucun autre moyen de ſecourir les hommes & de coopérer avec eux: car ils ne pouſſent pas eux-mêmes & ne remuent pas notre corps; ils ne font agir ni nos pieds ni nos mains, mais par de certains principes & par de certaines idées qu'ils réveillent en nous, ils excitent la vertu active de notre ame

* *Il fait intervenir un Dieu, qui bien loin de détruire notre libre-arbitre, l'excite.*) Tout ce que Plutarque dit ici eſt remarquable.

ame & pouſſent notre volonté, ou la retiennent & la détournent.

Alors donc à Rome les femmes étoient répandues dans tous les temples, & les plus conſidérables faiſoient leurs prieres au pied de l'autel de Jupiter dans le temple du capitole. Parmi ces dernieres étoit Valerie, ſœur du grand Publicola, qui avoit rendu tant & de ſi grands ſervices aux Romains en paix & en guerre. Pour lui il étoit mort quelque tems auparavant, comme nous l'avons dit dans ſa vie; mais ſa ſœur Valerie étoit généralement honorée & eſtimée dans la ville comme une dame qui relevoit encore le luſtre de ſa naiſſance par l'éclat de ſa vertu. Valerie, pouſſée d'un mouvement ſemblable à celui dont je viens de parler, & voyant tout-d'un-coup, non ſans une inſpiration divine, ce qui étoit le meilleur & le plus expédient, ſe leva; & faiſant lever toutes les autres femmes, elle ſortit du temple; & avec cette nombreuſe ſuite, [q] elle alla tout droit à la maiſon de Volumnie, mere de Coriolan, qu'elle trouva aſſiſe avec ſa belle-fille, & tenant ſur ſes genoux ſes deux petits-fils. Quand les femmes qui la ſuivoient furent rangées tout autour d'elles, *Volumnie & toi Virgilie*, leur dit-elle, *vous voyez des femmes qui viennent vers*

[q] *Elle alla tout droit à la maiſon de Volumnie, mere de Coriolan.*) Plutarque appelle la mere de Coriolan Volumnie & ſa femme Virgilie. Cependant Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live appellent ſa mere *Véturie*, & ſa femme *Volumnie*; mais il y a un manuſcrit où on lit *Véturia*, au lieu de *Volumnia*, & où le commencement du diſcours de Valerie eſt corrigé de cette maniere ὦ βέτυρία καὶ σὺ βέλυμνία. *Véturie & vous Volumnie*, &c. & dans la ſuite de même.

vers d'autres femmes, non point par ordre du ſénat ni des magiſtrats, mais, comme je penſe, par l'inſpiration d'un Dieu qui, exauçant nos prieres & touché de compaſſion, nous a excitées à venir ici implorer votre ſecours & vous demander une grace qui, en nous ſauvant & en ſauvant Rome, vous produira à vous en particulier une gloire beaucoup plus grande que celle qu'acquirent les filles des Sabins, lorſqu'au milieu d'une ſanglante bataille elles firent naître la paix & l'union entre leurs peres & leurs maris. Venez avec nous vers Coriolan, avec toutes les marques de ſupplians, le conjurer de déſarmer ſa colere, & rendre à votre patrie ce témoignage plein de juſtice & de vérité, que, malgré les maux qu'il lui a faits, elle n'a rien ordonné ni entrepris contre vous par un mouvement de vengeance, & qu'elle vous rend à lui, quand même elle n'en devroit obtenir aucune condition raiſonnable.

Valerie ayant achevé ſon diſcours, toutes les autres femmes ſe mirent à faire de grands cris, & Volumnie répondit : *Outre les miſéres générales auxquelles nous participons, nous avons encore des maux particuliers & domeſtiques, puiſque nous avons vû périr à nos yeux la gloire & la vertu de Coriolan, & que nous le voyons préſentement environné des armes de nos ennemis, non pas comme leur priſonnier, mais comme leur maître. Avec cela le plus grand & le plus ſenſible de nos malheurs, c'eſt que notre patrie ſe trouve réduite à cette extrémité que nous ſoyons ſa derniere reſſource. Car je ne ſais s'il fera aucun compte de nous, puiſqu'il n'en fait aucun de ſa patrie qu'il avoit toûjours préférée à ſa mere, à ſa femme & à ſes enfans. Cependant ſervez-vous de nous comme il vous plaira, & menez-nous vers Coriolan ; ſi nous ne pouvons rien obtenir de lui, nous pouvons*

expirer à ſes pieds en le ſuppliant pour Rome. [r] En même tems elle prit ſes petits-fils ; & faiſant lever Virgilie, elle ſe mit à leur tête & prit le chemin du camp.

Ce ſpectacle inſpira aux ennemis même un reſpect mêlé de compaſſion, & les tint dans le ſilence. Coriolan, environné des principaux officiers de l'armée & de toutes [s] les marques de ſa dignité, étoit aſſis ſur ſon tribunal. Voyant donc approcher ces femmes, il en fut d'abord ſurpris ; & ayant reconnu ſa mere qui [t] marchoit la premiere, il fit tous ſes efforts pour demeurer inflexible & intraitable ; mais trahi & vaincu par ſon cœur, il n'oſa l'attendre ſur ſon ſiége ; & deſcendant avec précipitation, [u] il alla à grands pas au-devant d'elle, & ſe jettant à ſon cou, il la tint fort long-tems embraſſée ; il embraſſa enſuite ſa femme & ſes enfans, & n'épargna

[r] *En même tems, elle prit ſes petits-fils, & faiſant lever Virgilie, elle ſe mit à leur tête.*) Cela n'alla pas ſi vîte ; on communiqua ce deſſein aux conſuls ; les conſuls aſſemblerent le ſénat, pour délibérer ſi on donneroit à ces femmes la permiſſion de ſortir ; l'affaire fut débattue juſqu'au ſoir, & les avis furent d'abord aſſez partagés ; pluſieurs ſénateurs repréſentant le danger qu'il y avoit à permettre que leurs femmes & leurs enfans allaſſent dans le camp ennemi, où on les retiendroit peut-être ; mais enfin le plus grand nombre l'emporta, ſur ce qu'on dit que Coriolan étoit incapable de commettre la moindre impiété contre des femmes, qui alloient le trouver ſous la protection des dieux. On fit le décret, & elles partirent le lendemain à la pointe du jour ſur des chariots que les conſuls fournirent.

[s] Des faiſceaux, des haches, *&c.*

[t] Car ces femmes étoient deſcendues de leurs charriots à la porte du camp.

[u] Il fit baiſſer devant elle ſes faiſceaux & ſes haches.

[x] Il

pargna ni ſes larmes ni ſes careſſes, ſe laiſſant entrainer aux ſentimens de la nature, comme à un torrent qu'il ne pouvoit ſurmonter.

Quand il fut raſſaſié en quelque ſorte, & qu'il s'apperçut que ſa mere vouloit parler, il fit approcher les Volſques * & donna audience à Volumnie qui parla en ces termes : *y A cette langueur qui paroît ſur notre viſage, & à ces lugubres & méchans habits que nous portons, tu vois aſſez, mon fils, ſans que nous te le diſions, dans quelle affreuſe déſolation ton exil nous a jettés. Penſe préſentement qu'il faut que nous ſoyons les plus malheureuſes de toutes les femmes, puiſque ce que nous avions de plus doux & de plus agréable à voir, la Fortune nous l'a rendu le plus affreux & le plus terrible, en nous préſentant à moi mon fils, & à elle ſon mari, à la tête d'une armée d'ennemis, aſſiégeant ſa propre patrie ; & que ce qui eſt pour les autres une reſſource & une conſolation dans toutes leurs digraces, d'avoir recours aux dieux & de leur adreſſer leurs prieres, devient pour nous un nouveau danger, puiſque nous ne pouvons demander en même tems aux dieux ta conſervation & la victoire pour Rome ; mais il faut que nos prieres renferment les plus horribles malédictions que*

* Il ordonna qu'on ôtât ſon ſiége de deſſus ſon tribunal & qu'on le mît à terre.

y *A cette langueur qui paroît ſur notre viſage.*) Denys d'Halicarnaſſe, Tite-Live & Plutarque ont fait parler cette mere en cette occaſion. Ce n'eſt pas un plaiſir médiocre de voir les différentes vûes qu'ils ont eûes ; & rien n'eſt peut-être plus capable d'élever l'eſprit & de nourrir l'éloquence, que de comparer des diſcours, que trois des plus grands hommes de l'antiquité ont faits ſur le même ſujet. Celui de Denys d'Halicarnaſſe me paroît plus ſimple & plus moral ; celui de Tite Live plus fort & plus violent, & celui de Plutarque plus ingénieux, plus éloquent, & plus pathétique.

que nos ennemis mêmes pourroient prononcer contre nous. Car c'eſt une néceſſité que ta femme & tes enfans ſoient privés de toi ou de leur patrie. Je ne te parle point de moi ; je n'attendrai pas que la Fortune ennemie décide de cette guerre. Si je ne puis te perſuader de faire ſuccéder l'union & la paix à ces déſordres, & de devenir plûtôt le bienfaiteur des deux partis, que le fléau de l'un ou de l'autre, penſe, mon fils, & prépare-toi de n'approcher des murs de Rome qu'en paſſant ſur le corps mourant de celle qui t'a enfanté. Car me conſerverai-je pour voir le jour que mon fils triomphera de Rome, ou que Rome triomphera de mon fils ? Si je te conjurois de ſauver ta patrie en perdant les Volſques, le parti ſeroit difficile à prendre pour toi ; car, s'il n'eſt pas honnête de ruiner ſes citoyens, il ne l'eſt pas non plus de trahir ſes amis ; mais que te demandons-nous, mon fils, que la délivrance de nos maux ? Délivrance auſſi heureuſe pour les uns que pour les autres, & beaucoup plus glorieuſe pour les Volſques que pour les Romains, en ce qu'il paroîtra que la victoire les a mis en état de nous accorder les plus grands de tous les biens, l'amitié & la paix dont ils jouiront eux-mêmes. Si nous obtenons ces biens, tu en ſeras le principal, ou plûtôt le ſeul auteur ; & ſi nous ne les obtenons pas, tu auras à ſoûtenir les reproches des Romains & des Volſques. Car cette guerre, dont l'iſſue eſt incertaine, a cela de certain, que vainqueur, tu ſeras exterminateur de ta patrie, & vaincu, tu paſſeras pour avoir précipité, par les mouvemens d'une colere implacable, tes amis & tes bienfaiteurs dans les calamités les plus horribles.

Coriolan écoutoit ce diſcours ſans répondre une ſeule parole ; & quand elle eut ceſſé de parler, il demeura long-tems dans un profond ſilence. Ce que voyant Volumine : *Pourquoi*

te

te taire, mon fils, continua-t-elle ; *eſt-ce qu'il eſt beau d'accorder tout à ſon reſſentiment, & qu'il eſt honteux d'accorder quelque choſe à une mere qui ne te fait que de ces ſortes de prieres ? Ou eſt-ce qu'il eſt d'un grand homme de ſe ſouvenir des maux qu'on lui a faits, & qu'il n'eſt ni d'un homme de bien, ni d'un grand homme d'honorer ou de reconnoître les grands biens qu'il a reçus de ſon pere & de ſa mere ? Cependant perſonne au monde n'eſt ſi obligé que toi à la reconnoiſſance, puiſque tu pourſuis ſi atrocement l'ingratitude ; mais bien plus, tu t'es déjà aſſez vengé de ta patrie, & tu n'as encore rien fait pour ta mere. Il étoit pourtant de la piété & de la juſtice que, même ſans aucune néceſſité, j'obtinſſe de toi par mes prieres des choſes ſi raiſonnables & ſi équitables. Si je ne puis te fléchir, [z] à quoi bon ménagerois je encore la derniere eſpérance ?*

En finiſſant ces mots, elle ſe jette à ſes pieds avec ſa femme & ſes enfans. Coriolan ſe mit à crier : *Que faites-vous, ma mere ?* Et la relevant & lui ſerrant la main : *Vous avez vaincu*, lui dit-il, *& votre victoire eſt auſſi heureuſe pour votre patrie, que funeſte pour moi. Je m'en vais, vaincu par vous ſeule.* Après leur avoir parlé quelque tems en particulier, il les renvoya à Rome à leur priere, & le lendemain au point du jour il décampa & emmena les Volſques, qui n'avoient pas tous les mêmes ſentimens ſur ce qui venoit de ſe paſſer ; car les uns le blâmoient lui & ſon action : les autres, qui

[z] *A quoi bon ménagerois-je encore la derniere eſpérance ?*) C'eſt-à-dire, à quoi bon chercherois-je encore à conſerver ma vie ? Car c'eſt ce que Plutarque appelle la derniere eſpérance, parce que c'eſt en effet celle qui nous quitte la derniere, & qui ſurvit à toutes les autres.

qui étoient bien aiſes de la paix, ne blâmoient ni l'un ni l'autre ; & il y en avoit qui, quoique bien fâchés de voir la guerre ſi heureuſement terminée, diſoient hautement que Marcius n'avoit pas fait l'action d'un méchant homme, & qu'il étoit pardonnable, ſi fléchi par des objets ſi touchans, il avoit cédé à une néceſſité ſi puiſſante. Mais ils le ſuivirent tous, moins par obéiſſance que par reſpect.

Les Romains n'avoient point tant fait paroître pendant la guerre dans quelle épouvante & dans quel danger ils étoient, qu'ils le firent après la guerre finie : car ceux qui étoient ſur les murailles n'eurent pas plûtôt vû partir les Volſques, que tous les temples furent ouverts & remplis d'hommes qui, couronnés de chapeaux de fleurs, immoloient des victimes, comme pour remercier les dieux de quelque grande victoire. Cette joie publique parut encore davantage dans les grandes careſſes [a] & dans les grands honneurs que le ſénat & le peuple firent à l'envi à ces femmes, en publiant par-tout qu'elles étoient ſeules la cauſe de leur ſalut. Le ſénat ordonna aux conſuls de leur accorder tout ce qu'elles demanderoient, & tout ce qui pourroit ou honorer ou récompenſer un ſi grand ſervice. Mais elles ne demanderent ſinon [b] qu'on bâtît un temple à la Fortune des femmes, dont elles

[a] *Et dans les grands honneurs.*) Pour conſerver à jamais la mémoire de cet important ſervice, on ordonna que l'on graveroit l'éloge de ces femmes ſur un monument public.

[b] *Qu'on bâtit un temple à la fortune des femmes.*) Il fut bâti dans le même lieu où Coriolan avoit été fléchi par ſa mere. C'étoit dans la voie latine à quatre milles de Rome.

[c] *Elle*

elles offrirent elles mêmes de faire les frais, à la charge que la ville fourniroit les victimes & feroit la dépenſe des cérémonies & de tout le ſervice, avec une magnificence digne de la divinité.

Le ſénat loua extrêmement cette noble émulation, & ordonna que le temple & la ſtatue ſeroient faits des deniers publics; mais cela n'empécha pas que les femmes ne portaſſent l'argent qu'elles avoient offert pour l'édifice, & elles en firent faire une ſeconde ſtatue. Les Romains diſent que, lorſque cette ſeconde ſtatue fut placée dans le temple, [c] elle prononça ces paroles : *Femmes, vous m'avez conſacrée par une dévotion agréable à Dieu.* Ils content même qu'elle les prononça pour la ſeconde fois, voulant nous faire recevoir des choſes qui ſont très-difficiles à croire, & qui reſſemblent fort à celles qui ne furent jamais; [d] car que des ſtatues aient ſué, pleuré & rendu quelques gouttes ſanglantes, cela n'eſt pas impoſſible. En effet, la pierre & le

[c] *Elle prononça ces paroles.*) Denys d'Halicarnaſſe l'aſſûre ainſi après l'avoir lû dans les livres des pontifes; & il eſt ſi perſuadé de ce miracle, qu'il le rapporte pour confirmer les gens de bien, & pour convertir les libertins. Plutarque n'eſt pas ſi crédule, il rapporte ce que les Romains diſoient, mais il fait voir le ridicule de ce conte.

[d] *Car que des ſtatues ayent ſué, pleuré, & rendu quelques gouttes ſanglantes, cela n'eſt pas impoſſible.*) Combien de fois des peuples entiers ont été dans des frayeurs mortelles pour avoir vu les ſtatues de leurs dieux jetter une petite moiteur, & verſer ou des gouttes de ſang, ou quelques larmes? Cependant il n'y a rien de plus naturel, & il n'y a-là aucun miracle, comme Plûtarque l'explique fort bien. Il en eſt de même des pluies de ſang, & d'une infinité d'autres phénomenes, qui étonnent les peuples ignorans & ſuperſtitieux.

le bois contractent ſouvent une certaine moiſiſſure qui engendre l'humidité ; & non ſeulement ils pouſſent en dehors quelque couleur & quelque ſorte de teinture de leur propre fonds, mais ils prennent encore la couleur de l'air qui les environne ; [e] & rien n'empêche que la divinité ne ſe ſerve de ces ſignes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver. Il eſt auſſi très-poſſible que les ſtatues rendent un ſon ſemblable à un gémiſſement & à un ſoupir, par quelque rupture ou ſéparation violente de quelques parties, qui ſe fait en dedans. Mais que d'un corps inanimé il en ſorte une voix ſi articulée, ſi claire, ſi entiere & ſi intelligible, c'eſt ce qui eſt hors de toute poſſibilité ; car ni l'ame, ni Dieu même, ne ſauroient former une voix articulée ni prononcer un diſcours ſuivi ſans un corps organiſé & pourvû de toutes les parties néceſſaires à la parole. Ainſi quand l'hiſtoire nous veut forcer à croire ce qu'elle nous dit, & qu'elle nous accable de témoins très-graves & très-dignes de foi, il faut croire que cette voix eſt un mouvement fort différent de celui qui agit ſur les organes des ſens, un mouvement qui s'engendre dans la faculté imaginative de l'ame, & qui forme l'opinion, comme il arrive très-ſouvent qu'en dormant nous croyons voir & entendre, quoique nous ne voyions ni n'entendions. Il eſt vrai que ceux, qui ſont ſaiſis & poſſédés d'une violente paſſion & d'un ardent amour pour la divinité, & qui ne peuvent ni rejetter ni révoquer en doute aucun

[e] *Et rien n'empêche que la Divinité ne ſe ſerve de ces ſignes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver.*) Mais qui expliquera ces ſignes, & où ſont les regles de cette divination ?

[f] *Ré-*

aucun de ces prétendus miracles, fondent leur foi ſur la merveilleuſe puiſſance de Dieu qui eſt, ſans comparaiſon, au deſſus de la nôtre, & qui nous paſſe infiniment; car Dieu ne reſſemble point du tout à l'homme, ni dans ſon eſſence, ni dans ſes opérations, ni dans ſa maniere d'agir, ni dans ſes forces; & s'il fait des choſes qui nous ſoient impoſſibles, & qu'il trouve des expédiens & des moyens qui ſurpaſſent notre intelligence, cela n'eſt pas hors de toute apparence de raiſon; au contraire, étant diſſemblable à nous en toutes manieres, il eſt encore plus différent & plus éloigné de nous par ſes opérations; mais, comme dit Héraclite : *La plûpart des œuvres de Dieu nous échappent & demeurent inconnues par notre peu de foi.*

Coriolan étant retourné à Antium avec l'armée, Tullus, qui le haïſſoit & qui ne pouvoit le ſouffrir à cauſe de la crainte qu'il avoit de ſon autorité, réſolut de le perdre, de peur que, s'il le laiſſoit échapper, il ne trouvât plus une occaſion ſi favorable. Ayant donc apoſté beaucoup de gens contre lui, il lui fit commandement de de dépoſer ſa charge, & de rendre compte aux Volſques de ſon adminiſtration. Coriolan, qui voyoit le danger qu'il y avoit pour lui à devenir homme privé, pendant que Tullus demeureroit capitaine général & auroit tout crédit parmi les Volſques, [f] répondit qu'ayant pris ſa charge par l'ordre des Volſques, il la quitteroit auſſi par

f Répondit, qu'ayant pris ſa charge par l'ordre des Volſques.) Tullus vouloit que Coriolan ſe démît de ſa charge, & qu'enſuite il rendît compte de ſon adminiſtration Mais Coriolan vouloit rendre compte de ſon adminiſtration avant que de ſe démettre de ſa charge.

par leur ordre quand ils le lui ſignifieroient ; mais que, ſans attendre cela, il étoit prêt ſur l'heure même de rendre compte de ſa conduite à ceux des Antiates qui voudroient l'entendre.

L'aſſemblée étant donc formée, les orateurs, qui étoient préparés, ſe leverent & irriterent le peuple. Quand ils eurent tout dit, Coriolan ſe leva. Le grand reſpect qu'on avoit pour lui calma le bruit ; le ſilence du peuple lui fit connoître qu'il pouvoit parler ſans rien craindre. Les plus gens de bien, ravis de la paix qui avoit été conclue, témoignerent aſſez par leur contenance qu'ils l'écouteroient favorablement & ne lui feroient aucune injuſtice. Tullus craignit donc qu'il ne ſe juſtifiât : car, outre qu'il étoit homme très-éloquent, ſes premiers exploits avoient excité plus de reconnoiſſance que ſa derniere action n'avoit attiré de blâme ; ou plûtôt le crime dont il étoit accuſé étoit un témoignage authentique de la grandeur de l'obligation qu'on lui avoit. Car jamais les Volſques ne ſe ſeroient plaints de n'avoir pas pris Rome, s'ils ne s'étoient vûs ſur le point de s'en rendre les maîtres par la ſeule valeur de Coriolan. C'eſt pourquoi Tullus vit bien qu'il ne falloit plus différer ni s'amuſer à gagner le peuple ; & les plus audacieux des conjurés s'étant mis à crier qu'il ne falloit ni écouter, ni ſouffrir qu'un traître dominât les Volſques, & refuſât de ſe démettre de ſa charge, ils ſe jetterent en foule ſur lui & le [g] tuerent, ſans que perſonne ſe mît en devoir de le ſecourir. Il parut pourtant bien par la ſuite que la plus grande partie de la nation n'avoit pas conſenti à ce meurtre ; car dès que la nouvelle en fut

[g] Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'ils le lapiderent.

fut répandue, de toutes les villes il accourut des gens pour honorer ſes funérailles; [h] & après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies dûes à ſa dignité, ils ornerent ſon tombeau de quantité d'armes & de dépouilles, comme le tombeau d'un vaillant homme & d'un grand général.

[i] Les Romains, ayant appris ſa mort, ne firent rien qui tendît à honorer ſa mémoire, ni qui marquât non plus qu'ils conſervoient encore quel-

[h] *Et après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies.*) Ils l'habillerent de ſes habits de général; mirent ſon corps ſur un lit magnifique, qui fut porté ſur les épaules de jeunes officiers les plus connus par leurs grandes actions; on fit marcher devant lui les dépouilles qu'il avoit priſes aux ennemis, les couronnes qu'il avoit gagnées, & les plans des villes qu'il avoit priſes; on le mit en cet état ſur le bucher, & on égorgea pluſieurs victimes. Après que le bucher fut conſumé, on ramaſſa ſes cendres, on les enterra dans le même lieu, & on lui éleva un tombeau magnifique. Au reſte, Coriolan fut tué la ſeconde année de l'olympiade lxxiij. l'an de Rome 266, huit ans après ſa premiere campagne. Il mourut donc à la fleur de ſon âge, s'il eſt vrai qu'il ait fait cette premiere campagne fort jeune, comme Plutarque l'a remarqué. Cela peut ſouffrir des contradictions aſſez bien fondées; & c'eſt ce qui me fait ſoupçonner que Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live n'ont pas eu des mémoires fort exacts ſur le tems de la naiſſance de Coriolan & ſur les premieres actions de ſa vie. Et ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que Fabius, beaucoup plus ancien que ces hiſtoriens, avoit écrit, comme le rapporte Tite-Live, qu'à la fin de ſon âge il avoit accoûtumé de dire, *que l'exil étoit toûjours fâcheux, mais encore beaucoup plus fâcheux pour un vieillard que pour un autre homme.*

[i] *Les Romains ayant appris ſa mort, ne firent rien qui tendît à honorer ſa mémoire.*) Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'ils regarderent cette mort comme une calamité publique, & qu'ils le pleurerent & en public & en particulier.

quelque reſſentiment contre lui. Ils accorderent ſeulement, aux inſtantes prieres des dames, la permiſſion d'en porter le deuil pendant dix mois, comme d'un pere, d'un fils & d'un frere ; car c'étoit le deuil le plus long que Numa eût inſtitué, comme nous l'avons marqué dans ſa vie ; mais les affaires des Volſques furent bientôt réduites en tel état, qu'ils ſe virent forcés de regretter Coriolan. Car premiérement étant entrés en différend avec les Æques, leurs amis & leurs alliés, ſur ce qu'ils prétendoient chacun donner à l'armée un général de leur nation, ils en vinrent aux mains, & il y eut beaucoup de gens tués ou bleſſés de part & d'autre. Et enſuite ayant été vaincus par les Romains dans une bataille où Tullus fut tué avec toute la fleur de leur armée, ils s'eſtimerent encore trop heureux d'accepter les conditions honteuſes que leur accorda le vainqueur, & de faire, comme peuples aſſujettis, tout ce qu'il plut à ce vainqueur de leur preſcrire.

Fin de la vie de Coriolan.

COMPARAISON

D'ALCIBIADE ET DE CORIOLAN.

TOUTES les actions que nous avons pû trouver de ces deux grands hommes, & que nous avons jugé dignes de mémoire, étant déduites, il eſt aiſé de voir d'abord [a] que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté ; car l'un & l'autre ont également donné des marques de leur audace & de leur force ; & quand ils ont commandé en chef, ils ont également fait preuve de leur grande prudence & de leur capacité dans l'art militaire, à moins qu'on ne prétende faire paſſer Alcibiade pour un plus grand général, parce que toute ſa vie il a gagné de grandes batailles ſur mer & ſur terre ; mais ils ont cela de commun tous deux, que, pendant qu'ils ont commandé les troupes de leur pays & qu'ils ont combattu en perſonne, les affaires de leur patrie ont toûjours proſpéré, & qu'elles ſont allées en décadence dès qu'ils ont changé de parti.

Pour ce qui eſt de leur maniere de gouverner, il eſt certain que les ſages ont toûjours abhorré celle d'Alcibiade, comme trop licentieuſe, trop tachée de diſſolution & de flatterie, &

[a] *Que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté.*) Pour juger parfaitement de deux généraux, il ſemble qu'il faudroit comparer auſſi les ennemis contre leſquels ils les ont faites ; & le tems où ils les ont faites ; car cela y met ſouvent une différence infinie.

[b] *Quoi-*

& trop populaire ; & que les Romains ont extrêmement haï celle de Coriolan, comme trop auſtere, trop ſuberbe & tenant trop du gouvernement des nobles. Ainſi de ce côté-là, ni l'un ni l'autre ne méritent d'être loués, [b] quoique les gouverneurs gracieux & populaires ſoient beaucoup moins à blâmer que ceux qui maltraitent & foulent aux pieds le peuple, pour ne pas paroître le ménager & le flatter : car, s'il eſt honteux de le flatter pour acquérir de l'autorité & de la puiſſance, il ne l'eſt pas moins de s'en rendre le maître & de l'opprimer par la crainte & par la terreur ; & outre qu'il y a de la honte, il y a encore de l'injuſtice.

On ne peut pas douter que Coriolan ne fût plein de franchiſe & de ſimplicité ; & il eſt évident qu'Alcibiade avoit une politique pleine de ruſe & de fourberie. On lui reproche particuliérement le méchant tour & la ſupercherie qu'il fit aux ambaſſadeurs de Lacédémone, lorſqu'il les trompa pour rompre la paix, comme le rapporte Thucydide. Cependant cette ruſe de politique, quoiqu'elle replongeât Athenes dans une horrible guerre, rendit ferme & plus redoutable l'alliance des Mantinéens & des Grecs, qui fut ménagée par la ſeule dextérité d'Alcibiade. [c] Mais ne fut-ce pas un trait de fourberie dans Co-

[b] *Quoique les gouverneurs gracieux & populaires.*) Plutarque après avoir condamné les deux excès, préfere pourtant la complaiſance à la ſévérité ; & il en a porté le même jugement dans la comparaiſon de Théſée & de Romulus, où il dit que de ces deux défauts, celui de la rigueur ſemble venir de fierté & d'amour propre, & celui de la complaiſance paroît l'effet de la douceur & de l'humanité.

[c] *Mais ne fût-ce pas un trait de fourberie dans Coriolan ?*) Cette ſupercherie de

Coriolan, lorſqu'il commit les Romains avec les Volſques, en rendant ces derniers ſuſpects par une noire calomnie, pendant la fête des jeux publics où ils étoient allés, comme l'écrit Denys d'Halicarnaſſe? Et il y a cela encore que la cauſe rendit cette action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade ; [d] car il n'y fut pas porté, comme lui par un mouvement d'ambition & par la chaleur d'une diſſenſion en matiere de gouvernement & de politique; mais pour obéir à ſa colere qui, comme dit fort bien Dion, *ne paye jamais les ſervices qu'on lui rend*; il ruina pluſieurs contrées de l'Italie, & ſacrifia au reſſentiment qu'il avoit contre ſa patrie, pluſieurs grandes villes qui ne lui avoient fait aucun tort.

Il eſt vrai qu'Alcibiade cauſa auſſi de grands malheurs à ſes citoyens par un tranſport de colere; mais il revint dès qu'il reconnut leur repentir : & ayant été chaſſé pour la ſeconde fois, il ne put ſouffrir les fautes que faiſoient les généraux qu'on avoit mis à ſa place, & ne négligea

de Coriolan eſt bien plus odieuſe & plus criminelle que celle d'Alcibiade ; car Alcibiade trompoit les ennemis d'Athenes en faveur d'Athenes ſa patrie, au lieu que Coriolan trompoit Rome ſa patrie en faveur des Volſques les plus dangereux ennemis de Rome.

[d] *Car il n'y fut pas porté, comme lui, par un mouvement d'ambition.*) Plutarque trouve l'action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade, parce que la faute d'Alcibiade fut l'effet de l'ambition, & celle de Coriolan l'effet de la ſeule colere. Or l'ambition peut être plus excuſable, en ce qu'elle propoſe des récompenſes, les dignités, les honneurs, au lieu que la colere ne promet qu'horreurs & que miſeres, ſuites ordinaires de la vengeance.

gea pas de les avertir de leur imprudence & du danger qu'ils couroient ; mais il fit ce qu'Ariſtide avoit déjà fait pour Thémiſtocle, & qui eſt de toutes ſes actions celle qu'on vante encore le plus ; car il alla trouver les généraux qui n'étoient nullement ſes amis, leur remontra en quoi ils manquoient, & leur enſeigna ce qu'ils devoient faire. Au lieu que Coriolan, premiérement, fit du mal à toute une ville qui ne l'avoit pas toute offenſée, puiſque la meilleure & la plus ſaine partie ſe trouvoit enveloppée dans la même injuſtice qu'on lui avoit faite, & prenoit part à ſa douleur : & enſuite ne ſe laiſſant point adoucir & fléchir à pluſieurs ambaſſades réitérées, qu'on lui envoya pour effacer & pour guérir une ſeule injure, il fit voir que c'étoit bien plus pour ruiner & perdre ſon pays, que pour le recouvrer & s'y faire rappeller, qu'il avoit excité une ſi horrible guerre, ſans vouloir jamais écouter aucune propoſition d'accommodement.

On pourra dire qu'il y avoit entr'eux cette différence, qu'Alcibiade ne retourna vers les Athéniens qu'après que les Spartiates, par haine & par défiance, lui eurent dreſſé des embûches, & que Coriolan n'eut aucun ſujet honnête & légitime de quitter les Volſques qui l'avoient toûjours fort bien traité ; car ils l'avoient élu leur général ; & avec cette pleine autorité il poſſédoit encore leur confiance. En cela bien différent d'Alcibiade dont les Spartiates abuſoient plûtôt qu'ils n'en uſoient, & qui, après avoir été errant ſur le pavé de leur ville, & ballotté dans le camp, ſe vit enfin réduit à ſe jetter entre les bras de Tiſſapherne, à moins qu'on ne veuille dire que, dans l'eſpérance d'être

tre rappellé, il fit la cour à ce Satrape pour empêcher que la ville d'Athenes ne fût entiérement détruite.

Pour ce qui eſt des biens & des richeſſes, Alcibiade recevoit des préſens & prenoit à toutes mains ſans aucun reſpect pour l'honnêteté; & s'il les prenoit mal, il les dépenſoit encore plus mal pour ſon luxe & pour ſes débauches. Au lieu que Coriolan ne put être obligé par ſes généraux à recevoir même les préſens qu'ils lui offroient avec toutes les marques d'honneur & de diſtinction. [e] Et c'eſt pourquoi dans les différends qui s'éleverent ſur le ſujet de l'abolition des dettes, il fut encore plus inſupportable au peuple qui s'imagina qu'il agiſſoit bien moins pour ſervir la république, que pour les inſulter avec inſolence & avec mépris.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Antipater, dans une lettre qu'il écrivit ſur la mort d'Ariſtote, dit : *Qu'outre les merveilleux talens dont ce grand homme étoit orné, il avoit encore celui de s'inſinuer dans les bonnes graces des hommes.* Les grandes actions & les vertus de Coriolan, pour n'être pas accompagnées de ce talent, furent odieuſes à ceux même à qui il faiſoit le plus de bien, qui ne pouvoient ſouffrir ſon orgueil & ſon invincible opiniâtreté toûjours inſéparable de la ſolitude; au lieu qu'Alcibiade ſachant ſi bien prendre tous ceux avec leſquels il avoit à converſer & à vivre, il ne faut pas s'étonner ſi, lorſ-

[e] *Et c'eſt pourquoi dans les différends qui s'éleverent ſur le ſujet de l'abolition des dettes.*) De l'abolition des dettes qu'on fut obligé d'accorder au peuple pour appaiſer la ſédition. C'eſt ce que Plutarque n'a peut-être pas aſſez expliqué dans la vie de Coriolan.

lorſqu'il faiſoit bien, ſa gloire étoit d'abord floriſſante, & s'il étoit aimé & honoré, puiſque même les fautes & les excès qu'il commettoit étoient le plus ſouvent fort agréables & paſſoient pour des gentilleſſes & pour des marques d'un bon naturel.

De-là vient que, quoiqu'il eût fait de grands maux à ſa patrie, il fut pourtant élu pluſieurs fois capitaine général avec une autorité abſolue; & que Coriolan, briguant le conſulat dans les formes après de grands exploits & des victoires ſignalées, eut la honte d'être refuſé. [f] Ainſi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ſes citoyens, n'en put être haï: l'autre, après tous les grands ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie & avec toute l'admiration qu'il donnoit pour ſa vertu, n'en put être aimé.

Auſſi faut-il dire que, pendant que Coriolan commanda les armées, il ne fit rien de conſidérable pour Rome, mais fit beaucoup contre elle pour ſes ennemis; & qu'Alcibiade, & ſoldat & capitaine, ſervit très-utilement les Athéniens: que préſent il étoit toûjours ſupérieur à ſes ennemis, & que la calomnie ne pouvoit réuſſir contre

[f] *Ainſi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ſes citoyens, n'en put être haï.*) On ne ſauroit expoſer dans un plus beau jour la différence infinie que mettent dans les hommes la complaiſance & la dureté. L'homme complaiſant & affable ſe fait aimer même en faiſant du mal; & l'homme rude & dur ſe fait haïr même en faiſant du bien: cela eſt certain, mille expériences le confirment; & il n'eſt pas mal-aiſé d'en découvrir la raiſon, c'eſt que l'amour & la haine changent également les objets. L'amour que produiſent la complaiſance & l'affabilité, change le mal en bien; & la haine produite par la dureté & par la fierté, change le bien en mal.

[g] Comme

contre lui qu'en ſon abſence ; au lieu que Coriolan fut condamné en face par les Romains, & enſuite tué par les Volſques, véritablement contre toute ſorte de droit divin & humain ; mais il ne laiſſa pas de donner quelque ſorte de prétexte & de couleur à ce meurtre, en ce qu'ayant refuſé publiquement la paix aux ambaſſadeurs, il l'accorda en particulier à des femmes ; & par-là, ſans couper cours à la haine & laiſſant la guerre en ſon entier, il avoit malheureuſement perdu un tems qui auroit pû être fort utile aux Volſques : car il ne devoit ſe retirer que de l'avis & du conſentement de l'armée qui s'étoit abandonnée à ſa conduite, s'il avoit fait quelque cas de la juſtice & de ſon devoir.

Que ſi, ne tenant aucun compte des Volſques, il n'avoit cherché qu'à aſſouvir ſa colere en excitant cette guerre, & qu'étant ſatisfait il eût jugé à propos de la finir, ce n'étoit pas en faveur de ſa mere qu'il devoit épargner ſa patrie, mais [g] en faveur de ſa patrie il devoit auſſi épargner ſa mere ; car ſa mere & ſa femme faiſoient partie de ſon pays & de la ville qu'il tenoit aſſiégée. Or, d'être demeuré inflexible & d'avoir inhumainement rejetté les ſupplications publiques, les prieres des prêtres & les ſoûmiſſions & les ſupplications des ſacrificateurs, & de s'être relâché enſuite à la priere de ſa mere pour la gratifier de ſa retraite, c'étoit moins honorer ſa mere, que déshonorer ſon pays qu'il ne ſauvoit que par pitié & par grace pour l'amour d'une ſeule femme, comme ſi ſon pays n'eût pas mérité qu'il l'eût ſauvé pour l'amour de lui-même.

Auſſi

[g] Comme la patrie étant préférable à pere & mere.

[h] *Mais*

Auſſi fut-ce une grace fort odieuſe & fort dure, & dont aucun des deux partis ne lui ſut gré. Car il nē fit ſa retraite, ni à la priere de ceux à qui il faiſoit la guerre, ni du conſentement de ceux en faveur de qui il la faiſoit. Et la cauſe de tout cela, ce fut l'auſtérité de ſes mœurs, ſon arrogance & ſon opiniâtreté qui ſeule eſt toûjours fort odieuſe au peuple, mais qui, étant accompagnée de l'ambition, devient entiérement féroce & intraitable; car ceux qui ont ces vices ne ménagent nullement le peuple, comme s'ils ne ſe ſoucioient ni de dignités ni d'honneurs; & quand ils viennent à être refuſés, ils ne peuvent s'en conſoler; & en conſervent un reſſentiment implacable. Or, de ne vouloir pas faire la cour au peuple; ni rechercher ſes bonnes graces par des flatteries, c'eſt ce qu'avoient fait Métellus, Ariſtide, Epaminondas; [h] mais auſſi ils mépriſoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter; & toutes les fois qu'ils étoient bannis, qu'ils avoient eſſuyé des refus, ou qu'ils étoient condamnés à des amendes, ils ne s'emportoient point contre l'ingratitude de leurs citoyens, mais

[h] *Mais auſſi ils mépriſoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter.*) Cela eſt ſuivi, mépriſer le peuple & ne pas ſe ſoucier de ce qui dépend de lui; mais rechercher les faveurs du peuple, & mépriſer & maltraiter le peuple, cela eſt auſſi monſtrueux que de vouloir boire des eaux ſaines, après avoir empoiſonné la ſource. Il faut ménager & flatter le peuple, pour avoir part à ſes faveurs. Epictete a fort bien dit: *Tu es injuſte & inſatiable, ſi ne donnant point les choſes avec leſquelles on achete les prééminences, les dignités, &c. tu veux les avoir pour rien.* Max. xxxjv. du j. manuel, très-digne d'être lue.

mais ils retournoient à eux dès que ces ingrats reconnoiſſoient leur faute, & leur pardonnoient à la premiere ſupplication. [i] Tout homme qui ne veut pas flatter le peuple, ne doit point chercher à s'en venger; car cette furieuſe colere ne peut venir que de la violence du déſir. Et pour Alcibiade, il avouoit franchement qu'il aimoit les honneurs, & qu'il étoit très-fâché quand on les lui refuſoit; c'eſt pourquoi il tâchoit de gagner tout le monde par ſon affabilité & par ſa complaiſance.

C'étoit tout le contraire de Coriolan; ſon orgueil & ſa vanité l'empêchoient de faire la cour au peuple qui ſeul pouvoit le combler d'honneurs; & quand il ſe voyoit refuſé, ſon ambition le portoit à la colere & à la triſteſſe. Et voilà la ſeule choſe que l'on puiſſe reprendre en lui; tout le reſte eſt éclatant & ſans tache; & pour ce qui eſt de la tempérance & du mépris des richeſſes, il peut être comparé à tous les Grecs qui ont été les plus gens de bien, & qui ont eu les mains les plus nettes; non pas à Alcibiade qui en cela étoit le plus inſolent de tous les hommes, & qui avoit foulé aux pieds toute ſorte d'honnêteté & de bienſéance.

[i] *Tout homme qui ne veut pas flatter le peuple, ne doit point chercher à s'en venger.*) C'eſt une démonſtration. Les honneurs & les dignités ne ſont pas le prix du mérite, mais de la flatterie, de l'attachement & de l'aſſiduité. Celui à qui je ne fais pas la cour ne me doit rien, encore moins celui que je maltraite & que je mépriſe; ne me devant rien, il ne m'offenſe point par ſon refus. La vengeance préſuppoſe l'offenſe, & par conſéquent, *&c.* Mais de vouloir regler le tête des ambitieux, & les faire agir par des principes qui ſoient bien d'accord, c'eſt vouloir allier la raiſon avec la folie.

Fin de la compar. d'Alcibiade & de Coriolan.

TABLE DES MATIERES

DU TOME TROISIEME.

A

Abeille, laisse son aiguillon dans la plaie qu'elle fait, *Page* 80

Adimantus, un des généraux des Athéniens, 247

Admiration n'est pas toûjours suivie du desir, 3

Agariste, niece de Clisthene, mere de Périclès, 7

Songe qu'elle eut, 7

Agatharchus, peintre célebre, se glorifioit de sa promptitude, & ce que Zeuxis lui répondit, 30

Peint la maison d'Alcibiade, 198

Age d'or, jusqu'à quand régna à Rome, 280

Agraule, son bois sacré, & le serment qu'on y prêtoit, 195

Agyrtius, maître de Palestre, 170

Alcibiade, la noblesse de son extraction, 165

Sa généalogie, 165. 166

Ses tuteurs, Périclès & Ariphron, 165

Avantages qu'il tira de l'amour de Socrate, 166

Sa nourrice, son gouverneur, 166

Sa beauté se conserva dans tous les âges, 167

Parloit gras, l'agrément que cela lui donnoit, 167

Ses mœurs, ses inclinations & ses passions les plus fortes, 168

Mots de lui dans son enfance, 168

Il dédaigne d'apprendre à jouer de la flûte, & pourquoi, 169

S'enfuit de la maison de son pere, & se retire chez un de ses amans, 170

Environné d'une foule d'amans, 171

Il préfere Socrate à tous les autres, 172

Insulte qu'il fit à Anytus, fils d'Anthémion, 173

Service qu'il rend à un étranger, 174. 175

Effets que les discours de Socrate faisoient sur lui, 175

Son intempérance, ses débauches, 176

Ses flatteurs nourriſſoient ſa vanité, & augmentoient ſon ambition, 176
Rendu fort petit & fort humble par Socrate, 176
Ce qu'il fit à un grammairien qui n'avoit aucun livre d'Homere, & à un autre qui ſe vantoit de le corriger, 177
Mot qu'il dit ſur Périclès, occupé à rendre ſes comptes, 177
Il ſe trouva à la bataille de Potidée, y fit des merveilles, fut bleſſé & défendu & ſauvé par Socrate, 178
Couvre & défend Socrate à la bataille de Délium, 178
Il donne un ſoufflet à Hipponicus, pere de Callias, 179
Va lui faire ſatisfaction chez lui, 179
Il épouſe ſa fille Hipparete, 179
Après qu'elle l'eut quitté, il l'enleve comme elle alloit préſenter à l'archonte ſes lettres de divorce, 180
Fait couper la queue à un beau chien qu'il avoit, & ce qu'il dit ſur cela à ſes amis, 180
Occaſion qui le fit entrer dans les affaires publiques, 181
Il nourriſſoit des cailles, 181
Il aimoit mieux devoir ſon autorité à ſon éloquence, qu'à ſes exploits & à ſon courage, 182
Son éloquence, quelle, 182
Nourriſſoit quantité de chevaux, & avoit pluſieurs chars pour les jeux, 183
Les prix qu'il remporta, 183
Honneur que les villes lui faiſoient, 184
Le méchant tour qu'il joua à un de ſes amis pour ſatisfaire ſon ambition, 185
Reproche qu'on lui faiſoit, 186
Se ligue avec Nicias & fait tomber le ban de l'oſtraciſme ſur Hyperbolus, 187
Jaloux de Nicias, 188
Uni aux Lacédémoniens par le droit d'hoſpitalité, & le ſervice qu'il leur avoit rendu, 188
Moyen dont il ſe ſervit pour rompre la paix, 189
Oblige les Argiens à rompre avec les Lacédémoniens, 189
Ses accuſations contre Nicias, 190
Tours qu'il joue aux ambaſſadeurs de Lacédémone, & le diſcours qu'il leur fait, 191
Jugement remarquable de Plutarque ſur ce procédé, 193
Conſeil qu'il donne à ceux d'Argos, & ſes vues politiques en cela, 194. 195
Donne le même conſeil à ceux de Patres, & la réponſe qu'il fit à un railleur, 194
Travaille à aggrandir les Athéniens par mer & par terre, 195
Ses vices, la vie deſordonnée qu'il menoit, ſa molleſſe, 196

Son bouclier d'or avec un amour armé d'un foudre, 197
L'inclination que le peuple avoit pour lui malgré ſes défauts, 198
Il retient en priſon le peintre Agatharchus, 198
Donne un ſoufflet à Taureas, & pourquoi, 199
Fut la principale cauſe du meurtre des Méliens, 199
Il prend une captive pour maîtreſſe, & fait élever un enfant qu'il en avoit, 199
Perſuade aux Athéniens d'aller attaquer la Sicile, 202. 203
Comment il regardoit cette conquête, 203
Accuſé d'avoir mutilé les ſtatues de Mercure & contrefait les myſteres, 207
Appuyé par les matelots & par ſes troupes, il ſe préſente pour ſe juſtifier, 208
Ruſe que ſes ennemis imaginent pour ne faire que différer ſon jugement, 208
Il connoît le venin caché ſous ce délai, & veut l'empêcher, 208. 209
Le peuple refuſe de l'écouter, & l'oblige à partir, 209
Il part avec cent quarante vaiſſeaux, tient un conſeil de guerre à Rhege, ſon avis, 209
Arrive en Sicile, il prend Catane, & eſt rappellé par les Athéniens pour être jugé, 209. 210
Ses dénonciateurs ne fournissent aucune preuve claire, & l'un d'eux eſt convaincu de faux, 210, 211
Les Athéniens lui envoyent le vaiſſeau ſacré, 213
Son départ fait perdre aux Athéniens la Sicile, 214
Mauvaiſe action qu'il fit, 214
Il ſe dérobe à ceux qui l'emmenoient, & le mot qu'il dit ſur cela, 214
Sentence de mort rendue contre lui, 214. 215
Il ſe retire à Sparte, & ſe met ſous la protection, 216
Il encourage les Spartiates à ſecourir la Sicile à y envoyer Gylippe, à déclarer la guerre aux Athéniens, & à fortifier Décelée, 216
Il charme les Spartiates par ſes manieres, 217
Secret dont il ſe ſervoit pour gagner les hommes, 217
Imitoit facilement toute ſorte de mœurs, véritable Caméléon, 217
Il corrompt Timéa, femme du roi Agis, & en a un fils; ce qu'il diſoit ſur cela, 219
Il fait révolter toute l'Ionie, 220
Jalouſie des Spartiates contre lui, 220
Ils envoyent ordre en Ionie qu'on le faſſe mourir, 220
Il ſe jette entre les bras de Tiſapherne, & le crédit qu'il a auprès de lui, 221
Les graces de ſa converſation,

tion, 221
Il deſſert les Spartiates auprès de Tiſapherne pour ſervir les Athéniens, 222
Il cherche à gagner les nobles d'Athenes pour ſe faire rappeller, 223
Avertit les Athéniens de la trahiſon de Phrynichus, 224
Ils refuſent de le croire, 225
Rappellé & nommé général par les Athéniens qui étoient à Samos, 227
Il s'oppoſe à la fureur aveugle des Athéniens, & ſauve Athenes par ſa prudence, 227
Autre grand ſervice qu'il rend à ſon pays, 228
Accuſé par les Athéniens & par les Lacédémoniens, 229
Rappellé par le peuple, il veut mériter ce rappel par quelque exploit éclatant, & ce qu'il fit, 229
Il procure la victoire aux Athéniens au combat naval de Gnide, 230
Il eſt arrêté par Tiſapherne, & envoyé priſonnier à Sardis, 231
Il ſe ſauve de ſa priſon, 231
Il s'embarque pour aller combattre Mindare & Pharnabaze à Cyzique, 232
Sa prudente conduite, 232
Il gagne une grande bataille, prend Cyzique, & aſſure aux Athéniens l'empire de la mer, 233
La fierté que cette victoire inſpire à ſes ſoldats, 234
Ses ſoldats refuſent de camper avec ceux de Thraſyllus, & pourquoi, 234
Leur réunion, 235
Il arrive avec Thraſyllus au ſecours des Athéniens attaqués par Pharnabaze, & les rend victorieux, il en dreſſe un trophée, 234. 235
Il ravage le pays de Pharnabaze, & aſſiege Chalcédoine, 235
Gagne un autre bataille contre Pharnabaze, & tue Hippocrate, 236
Sa courſe dans l'Helleſpont & dans la Cherſoneſe, & la priſe de Selymbria, 236
Sa grande témérité, & ſtratagême qui le ſauva, 236. 237
Il oblige les Sélymbriens à recevoir garniſon Athénienne, 237
Il aſſiege Byzance, 238
S'en rend maître par intelligence, & la ruſe dont il ſe ſervit pour cela, 238
Il eut-là un grand combat à ſoûtenir, & remporta la victoire, 238. 239
Il retourne à Athenes dans un appareil très-pompeux, 240
Sa crainte quand il approche du port, 241
Empreſſement que les Athéniens lui témoignoient, & ce qu'ils diſoient de lui, 241. 242
Son adreſſe dans le diſcours qu'il fit au peuple pour ſe juſtifier,

juſtifier, 243
Les Athéniens lui décernent des couronnes d'or, & le nomment général, 243
Abſous des malédictions prononcées contre lui, 243
Le jour de ſon arrivée à Athenes, pourquoi reveille la ſuperſtition des Athéniens, 244
Il differe ſon départ pour célébrer les grands myſteres, 245
Péril qu'il y avoit à conduire la proceſſion à Eleuſine par terre, 245
Comment il s'y prit pour la conduire avec ſuccès, 246
Il eſt preſſé par le bas peuple de ſe faire roi, 247
Les nobles allarmés le preſſent de partir, & il part avec cent vaiſſeaux, 247
Il gagne un grand combat dans l'iſle d'Andros, & ne prend pas la ville, 247
Il eſt détruit par ſa propre gloire, 247
Grande idée que les Athéniens avoient de lui, 247. 248
La ſource du dernier crime qu'on lui imputa, 248
Il part pour aller dans la Carie ramaſſer de l'argent & laiſſe ſa flotte à Antiochus, 248
Accuſé devant les Athéniens par Thraſybule, 249
On lui fait encore un crime des forts qu'il avoit bâtis prés de Byzance, 250
Informé de la colere des Athéniens, il quitte le camp & va faire à ſes dépens la guerre en Thrace, où il amaſſe de grandes richeſſes, 250
Remontrances très-ſages qu'il fait aux généraux Athéniens qui étoient à Ægos Potamos, & le conſeil très-prudent qu'il leur donne, 251
Ces généraux rejettent ſes avis, & lui ordonnent de ſe retirer, 251
Ce qu'il dit en s'en retournant, 252
Ses remontrances juſtifiées par l'évenement, 252
Il ſe retire en Bithynie, les Thraces lui enlevent la meilleure partie de ſes richeſſes, 253
Il prend le parti de ſe retirer à la cour d'Artaxerxe, 253
En quoi ſon prétexte plus juſte que celui de Thémiſtocle, 253
Il va trouver Pharnabaze en Phrygie pour être conduit à la porte du grand roi, 253
Repentir des Athéniens à ſon ſujet, 254
Les trente tyrans s'informent avec ſoin de ſes démarches, 254
Les Ephores envoyent ordre à Lyſandre de le tuer, 255
Celui-ci l'envoye à Pharnabaze, qui en charge ſon frere & ſon oncle, 255
La vie voluptueuſe qu'il menoit dans un bourg de la Phrygie,

Phrygie, 255
Songe qu'il fit, 255
Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'eurent pas le courage d'entrer dans la maiſon, & y mirent le feu, 255
Sa prudence & ſon courage pour ſe tirer de ce péril, 255
Il eſt accablé de fleches, & tombe mort, 256
Funérailles que lui fait ſa maîtreſſe, 256
Différentes traditions ſur la cauſe de ſa mort, 256
Avantages d'Alcibiade ſur Coriolan, 329 & *ſuiv.*
Sa politique pleine de ruſe & de fourberie, 330
Ambition, plonge ſouvent les hommes dans la débauche autant que la corruption du cœur, 176
Anaxagore appellé l'intelligence, & pourquoi, 10
Il découvre le véritable principe de l'arrangement du monde, 11
Il mépriſoit tout ce qui tenoit à la terre, 40
Vivoit dans une grande pauvreté, ce qu'il dit à Périclès, 41
Anaxilaüs, commandant de Byzance, traite ſecrettement avec Alcibiade, 238
Accuſé de trahiſon, comment ſe juſtifia, 239
Andocidès, orateur, empriſonné comme complice d'Alcibiade, & ce qui le rendit ſuſpect, 211
Conſeil que lui donna Timée, 212
Androclès, orateur, produit des témoins contre Alcibiade, & leur dépoſition, 207
Annibal eſt le ſeul qui juge bien de l'habileté de Fabius, 107
Sa mépriſe, 109
Fait mettre en croix les guides qui l'avoient égaré, 110
Stratagême dont il uſa contre Fabius, 111
Son habileté, & comment il oblige Fabius à ſe retirer, 112
Il épargne les terres de Fabius, & pourquoi, 113
Ruſe dont il ſe ſervit contre Minucius, 120
Mot de lui ſur Fabius, 122
Plaiſante réponſe qu'il fit à Giſcon, 129
Sa ruſe pour gagner l'avantage du poſte, & ſon ordre de bataille à la journée de Cannes, 129
Ordonnance de ſon armée, 130
Mot qu'il dit en voyant la cavalerie des Romains mettre pied à terre, 131
Grande faute qu'il fit, 132
Ce que Barca lui dit ſur cela, 133
L'avantage qu'il tira de ſa victoire à la bataille de Cannes, 133
Eſſaye en vain d'attirer Fabius dans ſes pieges, 137. 138
Mot qu'il dit ſur Fabius, 146
Anthémocritus, héraut des Athéniens envoyé à Lacédémone,

cédémone, meurt dans ce voyage, 66
Antiochus, patron de navire, 180
Aide à ratrapper la caille d'Alcibiade, 181
Alcibiade lui laisse le commandement de la flotte, 248
Son insolence & sa témérité, 248
Est battu & tué par Lysandre, 248
Antiphon avoit fait un livre d'invectives contre Alcibiade, 170
Antisthene, bon mot de lui, 3
Appius Claudius, discours qu'il fait au sénat, 289
Arcadiens, pourquoi appellés mangeurs de gland, 261
Archimede, enseigne la méthode de peser l'or employé dans une statue avec d'autres métaux sans les séparer, *note*, 70
Aréopage, pour monter à l'aréopage, il falloit avoir passé par les autres charges, 22
Argent, tout l'argent de la Grece déposé à Délos, 27
Argent, quand employé à Rome pour gagner les suffrages, 279
Quand à Athenes, 280
Argiens, char qu'Alcibiade acheta d'eux, 185
Aristodicus de Tanagre, assassine Ephialte, 25
Aristophon, peintre, tableau qu'il fit de la courtisane Néméa & d'Alcibiade, 208
Aristote, son merveilleux talent de s'insinuer dans les bonnes graces des hommes, 333
Armes, ce qui arrive quand elles sont esclaves des richesses, 279
Armure complette, prix d'honneur, 178
Artemon, ingénieur de Périclès, pourquoi appellé *Périphorete*, 59
Artemon, homme voluptueux, son histoire, 59
Aspasie gouvernoit les principaux d'Athenes, 51
Le métier peu honnête qu'elle faisoit, 52
Sa grande habileté dans la rhétorique, 53
Appellée la nouvelle Omphale, Déjanire & Junon par les poëtes comiques, 54
Accusée d'impiété & de prostituer des femmes à Périclès, 71
Sauvée par les larmes de Périclès, 72
Astyochus, capitaine général de la flotte des Perses, 224
Ses trahisons, 224
Athéniens, leur magnanimité & leur amour pour la gloire, 36
Leur orgueil, leur fierté & leurs grands desseins, 48
Interdisent aux Mégariens l'entrée de leurs foires & de leurs ports, 64
Etablissent la peine de mort contre ceux de Mégare qui mettroient

mettroient le pied dans Athenes, 67
—Toutes leurs forces à Samos, 223

B

Baſſins d'airain, de quel uſage parmi les Grecs & parmi les Romains, *note*, 14. 15
Bâtards, quels parmi les Athéniens, 83
Bâtard de Périclès écrit dans le regiſtre des citoyens, 84
Condamné à mort, & pourquoi, 84
Bélier qui n'avoit qu'une corne, prodige, comment expliqué, 13. 14
Biens, rendent invulnérable aux traits de la philoſophie, 171
Billets pris ſur l'autel pour donner les ſuffrages, 72
Bœufs, l'uſage qu'en fit Annibal pour ſurprendre Fabius, 118
Bouclier ſuant du ſang, 94

C

Caille, coûtume des Athéniens de nourrir des cailles, *note*, 181
Caïus Flaminius, conſul, avoit défait les Gaulois, les fautes qu'il fit à cette bataille, 97
Se moquoit des ſignes & des auſpices, *note*, 97
Son imprudence & ſa préſomption, 98
Il donne bataille à Annibal près du lac de Thraſymene, & y eſt tué, 99
Son corps ne peut être trouvé, 99
Callicrate & *Ictinus*, grands architectes, firent le Parthenone, 31
Callicratide, architecte, entreprit la longue muraille d'Athenes, 32
Callippide, excellent acteur pour le tragique, 240
Caméléon, la ſeule couleur qu'il ne peut prendre, 217
Candidats en robe ſans tunique & ſans ceinture, 279
Capitaine Bruttien amoureux d'une fille de Tarente, ſon hiſtoire, 141 & *ſ.*
Cartel de Fabius avec Annibal pour le rachat des priſonniers, 113
Caſtor & *Pollux* ſe trouverent à la bataille du lac Régillus, 262
Cenſeur, le même homme ne pouvoit être deux fois cenſeur, 257
Cenſorinus, de la maiſon des Marciens, 257
Céſar, mot de lui, 1
Charmes donnés comme remedes, 85
Chemins, la connoiſſance des chemins très-néceſſaire à un général, 110
Chemin ſacré, chemin d'Athenes à Eleuſine, 245
Chêne, ſon utilité, 261
Chien d'Alcibiade, ce qu'il lui avoit coûté, 180
Chryſogonus, excellent joueur

joueur de flûte, 240
Cimon, ſa charité pour les pauvres, 21
Malgré ſon ban, il ſe préſente pour combattre contre les Macédoniens, 22
Ses fils, pourquoi regardés comme bâtards, 64
Cléandridas, pere de Gylippe, condamné à mort par contumace, & pourquoi, 50
Cléanthe, mot de lui ſur Socrate & ſur Alcibiade, 176
Clinias, pere d'Alcibiade, ſe diſtingua à la bataille d'Artemiſe, & fut tué à celle de Coronée, 165
Cliſthene, fils d'Alcmæon, chaſſa les Piſiſtratides, & établit la démocratie à Athenes, 7
Colere, maîtreſſe impérieuſe & ingrate, 295
Colere, pour un refus, ne peut venir que de la violence du deſir, 336
Colonies, leur utilité, 27
Cominius, conſul, aſſiege Corioles, 268
Diſcours qu'il fait à ſes troupes, 272
Contr'amour formé dans le cœur d'Alcibiade, & comment, 173
Corcyre, iſle très-puiſſante ſur mer, 63
Corinthiens, envoyent porter leurs plaintes à Lacédémone contre les Athéniens, 64
Coriolan (*Caïus Marcius*) perdit ſon pere fort jeune, & fut élevé par ſa mere, 257
Difficile & mal-propre au commerce des hommes, 258
Son inclination pour la guerre, 259
Ses qualités corporelles, 259
Sa premiere campagne, 260
Sauve la vie à un citoyen dans une bataille, 260
Il ſe trouva à toutes les batailles, & y remporta des couronnes, 263
L'amour qu'il avoit pour ſa mere, 263
Beau ſentiment de Marcius, 263
Il ſe marie à la priere de ſa mere, 264
Très oppoſé au peuple, 285
Grande action qu'il fit au ſiege de Corioles, 268
Beau mot de lui, 269
Diſcours qu'il fait aux ſoldats pour les empêcher de courir au pillage, 269
Il marche au ſecours de Cominius, 270
La demande qu'il lui fait, 271
Il enfonce le corps de bataille des Volſques, 271
Beau mot de lui, 271
Cominius fait ſon éloge, & veut le combler de préſens qu'il refuſe, 272
Il n'accepte qu'un cheval, & la ſeule grace qu'il demande, 272
On lui donne le ſurnom de Coriolan, 273
Il fait partir ſa colonie pour Vélitres, malgré les efforts des tribuns, 278
Moyen dont il ſe ſert pour porter

porter les mutins à s'enrôler, 278
Il demande le conſulat, & eſt refuſé, la cauſe de ce refus, 278. 281
Son emportement pour ce refus, 281
L'affection que les patriciens lui témoignent, 282
Diſcours très-fort qu'il fait contre le peuple, 283
Son effet, 284
Le peuple demande qu'il vienne ſe juſtifier, 286
Sa fierté dans ſes réponſes, 286
Il eſt condamné à la mort, & les édiles veulent le prendre, les patriciens accourent à ſon ſecours, 287
Ce qu'il demande aux tribuns, 289
Ruſe des tribuns pour le faire condamner, 290
Nouvelle objection qu'on lui fait & qui l'embarraſſe, 291
Condamné par les tribuns à un banniſſement perpétuel, 292
Sa fermeté & ſon inſenſibilité, 292
Leur cauſe, 293
Il ſort de Rome, 294
Il va ſoulever les Volſques contre les Romains, 294
Comment il va ſe rendre ſuppliant de Tullus, 295
Le diſcours qu'il lui fait, 296
Expédient qu'il trouve pour faire tomber les Romains dans le piege, 303. 304
Demande qu'il fait faire aux Romains par les Volſques, & la réponſe des Romains, 304. 305
Elu général des Volſques, 305
Sa conduite pour rendre les nobles ſuſpects au peuple, 306
Il partage les troupes avec Tullus, 306
Prend pluſieurs villes du Latium, 307
Il va aſſiéger Lavinium, ce que cette nouvelle produiſit dans Rome, 309
Le peuple veut le rappeller, & le ſénat s'y oppoſe, 309
Il marche contre Rome, l'effroi des Romains, 310
Ambaſſadeurs que les Romains lui envoyent pour lui offrir ſon rappel, 310
La maniere dont il les reçoit, & la réponſe qu'il leur fait, 311
Il leur donne trente jours de treve, & s'éloigne de Rome, 311. 312
Cette treve traitée de trahiſon par les Volſques, 312
Ce qu'il fit pendant cette treve, 313
Les Romains lui envoyent une ſeconde ambaſſade, ſa réponſe, 313
Troiſieme ambaſſade qui ne réuſſit pas mieux que les autres, 313
Quatrieme ambaſſade, ſa mere, ſa femme, & la maniere dont il les reçoit, 316. 318
Diſcours de Volumnie à ſon fils, 319. 320
Il ſe laiſſe fléchir & emme-

ne les Volſques, 321
Joie des Romains ſur ſa retraite, 322
Tullus réſolu de le perdre, lui fait commandement de ſe démettre de ſa charge, ſa réponſe, 325
Les Volſques ſe jettent ſur lui & le tuent, 326
Ses funérailles très-honorables, 327
Les Romains accordent aux femmes la permiſſion d'en porter le deuil dix mois, 328
Les Volſques forcés de le regretter, 328
Coriolan & Alcibiade, en quoi égaux, 329 & ſ.
Sa politique mêlée de franchiſe & de fourberie, 330
Avantages de Coriolan ſur Alcibiade, 329 & ſ.
Sa retraite blâmée, 335
Corcelus, architecte, commença la chapelle des myſteres, 31
Coryphée, celui qui mene la danſe, 298
Couronne civique, pourquoi de chêne, 261
Crainte, quand on craint pour ſa patrie, on craint ſans honte, 109
Il faut craindre avant le danger, & dans le danger être aſſûré & tranquille, 134
Craſſus, collegue de Scipion dans le conſulat, & ſouverain pontife, 152. 153
Cratinus, ſe moque de la muraille de Périclès & de ſon odéon, 32
Critias, fils de Callæſchrus, dreſſa le rappel d'Alcibiade, 242
Ce qu'il repréſenta à Lyſandre pour lui rendre Alcibiade ſuſpect, 255
Critolaüs, ce qu'il diſoit du vaiſſeau de Salamine, 17
Cyrus, fils de Darius & frere d'Artaxerxe, donne le nom d'Aſpaſie à ſa concubine Milto, 54
Fourniſſoit à Lyſandre l'argent pour la ſolde de ſes matelots, 248

D

Damon, grand muſicien & philoſophe, 9
Banni du ban de l'oſtraciſme, 9
Démocrate, amant d'Alcibiade, 171
Démocratie, abolie à Argos, & rétablie bientôt après, 194
La ruine de la démocratie à Athenes aſſuroit à Lacédémone l'empire de la Grece, 255
Démoſtrate dreſſe le decret pour l'expédition contre la Sicile, 205
Deviſes que les anciens portoient ſur leurs boucliers, 197
Dévotion véritable toûjours accompagnée d'eſpétance & de confiance, 13
Diademate, ſurnom de Métellus, 274
Dictateur, combattoit toûjours à pied, & pourquoi, 101
Son grand pouvoir 116

Deux dictateurs à la fois, 117
Dieu ne favorise ni l'imprudence ni la lâcheté, 106
Dieux, auteurs des biens, & ne peuvent être auteurs des maux, 87
Dignité se conserve difficilement dans la familiarité, 17
Diocléides, dénonciateur contre Alcibiade, 210
Diogene, mot de lui, 118
Diomede, le tour qu'Alcibiade lui joua, 185
Diopithès, son decret contre Anaxagore & Périclès, 71
Douceur, plus propre que la rigueur à ramener les hommes, 139
La douceur & la complaisance préférables à la dureté & à la sévérité, 330
Dracontidès, son decret contre Périclès, 71
Duris, de Samos, historien, son caractere, 60. 61

E

Eclipse pendant l'embarquement de Periclès, 79
Edifices publics, leur utilité, 28. 29
L'unique moyen de mettre le peuple à la paie du trésor, 29
Diligence incroyable avec laquelle les édifices publics de Périclès avoient été portés à leur perfection, 30
Education, plus nécessaire aux naturels forts & vigoureux, qu'aux autres, & pourquoi, 258
Eloquence, instrument propre à mener les hommes, 91
Epinice, sœur de Cimon, 24
Son emportement contre Périclès, & ce que Périclès lui répondit, 62
Epaminondas, ce qu'il regarda comme le plus grand de ses bonheurs, 263
Ephialte ruina la puissance de l'aréopage, 22
S'étoit rendu redoutable à la noblesse, & fut assassiné, 25
Epics sanglans, 94
Epoptes, inspecteurs, le dernier degré d'initiation aux mysteres, *note*, 215
Esclaves regardés par leurs maîtres comme compagnons, 299
Espérances, la derniere espérance, quelle, 321
Evangelus, domestique de Périclès très-habile, qui gouvernoit sa maison, 40
Eumolpides, intendans des saints mysteres, 215
Euripide, ode de ce poëte à la louange d'Alcibiade, 183
Expérience, défaut d'expérience donne l'audace & la timidité, & comment, 162
Exploit, quel est le plus glorieux exploit d'un roi & d'un gouverneur d'état, 86

F

Fabiens, descendus d'Hercule, 89
L'origine de ce nom, 90
Fabius Butéo, élu second dictateur, sa modestie, 117
Fabius Pictor, parent de Fabius, envoyé à l'oracle de Delphes, 135
Fabius Maximus, la noblesse de son extraction, 89. 90
Arriere petit-fils de Fabius Rullus, 90
Surnommé *Verrucosus* & *Ovicula*, 90. 91
Faux jugement que l'on portoit de ses grandes qualités dans son enfance, 91
Il forme son corps aux combats, 91
Son éloquence, quelle, 92
Il fait l'oraison funebre de son fils dans son premier consulat, 92
Sa prudence & le sage conseil qu'il donnoit aux Romains, 98
Nommé dictateur, 100
Nomme M. Minucius général de la cavalerie, 101
Demande la permission d'être à cheval à l'armée, 101
Comment soûtient la majesté de sa charge, 102
Sa piété, 103
Il voue le printems sacré & les grands jeux, 104
Il porte le peuple à mettre sa confiance en Dieu, 106
Sa sage conduite contre Annibal, 107
Il est décrié dans son armée, & n'en est point ému, 107
Appellé par moquerie le pédagogue d'Annibal, 108
Ses amis le pressent de combattre, la sage réponse qu'il leur fait, 109
Met l'armée d'Annibal en desordre, 110
Surpris par Annibal, & encore plus mépriſé par ses troupes, 112
Son traité avec Annibal pour la rançon des prisonniers, blâmé par le sénat, 113
Il envoye son fils Quintus Fabius à Rome vendre ses terres, & rachete les prisonniers de son argent, 114
Rappellé à Rome, il laisse son armée à Minucius, les ordres qu'il lui donne, 115
Ce qu'il dit en apprenant le succès de Minucius, 115
Il ne daigne pas se justifier des accusations de Métilius, & presse son départ pour aller châtier Minucius, 116
Les Romains lui égalent Minucius en le nommant second dictateur, chose jusqu'alors inouie, 117
Insensible à cette injure, 118
Sa prudence quand il fut arrivé au camp, 119
Sage remontrance qu'il fait à Minucius, 119

Il va au ſecours de Minucius battu, & ce qu'il dit à ſes ſoldats, 122
Il ſauve Minucius, 122
Se démet de la dictature, 124
Sage avis qu'il donne à Paul Emile, nommé conſul avec Varron, 127
Juſtice que les Romains lui rendent après la défaite de Cannes, 134
Sa prudence regardée comme un aſile auſſi sûr que celui d'un autel, 134
Sa fermeté dans cette calamité publique, 134
Sa ſage conduite, 134. 135
Elu général avec Marcellus, 136
Perſiſte dans ſa premiere réſolution, 137
Appellé le bouclier des Romains, 137
Penſa être ſurpris par une ruſe d'Annibal, 138
Comment il ramena par ſa douceur un brave ſoldat qui étoit prêt à ſe rendre à Annibal, 139
Son adreſſe pour empêcher un ſoldat de s'écarter la nuit du camp, 140
Comment il reprit Tarente, 141. 144
Stratagême dont il ſe ſert pour obliger Annibal à s'éloigner de Tarente, 142
Reprend Tarente, & ſe laiſſe emporter à la vaine gloire, 143
Mot de Fabius à ſon tréſorier ſur les ſtatues des dieux de Tarente, 145
Il en remporte le coloſſe d'Hercule, le conſacre dans le capitole, & met auprès ſa propre ſtatue de bronze, 145
Moins fin connoiſſeur en antiques que Marcellus, 145. 146
Son ſecond triomphe, 146
Mot de lui ſur la priſe de Tarente, 147
Son fils eſt fait conſul, grande action de ce fils pour ſoûtenir la majeſté du conſulat, & ce que Fabius lui dit ſur cela, 140
Il s'oppoſe à Scipion qui veut tranſporter la guerre en Afrique, 151
Comment cette oppoſition eſt expliquée par le peuple, & le jugement de Plutarque ſur cela, 152
Il empêche qu'on ne lui aſſigne les fonds néceſſaires pour la guerre, 152
Il empêche les volontaires de ſuivre Scipion, & ce qu'il diſoit ſur cela, 153
Il demande qu'on lui envoye un ſucceſſeur en Afrique, ſa raiſon, 155
Terreur dont il veut remplir l'eſprit des Romains, lors même qu'Annibal quitte l'Italie, 156
Il meurt avant qu'on sût à Rome la défaite d'Annibal par Scipion, 156
Les Romains fourniſſent chacun pour ſes funérailles, 157
Avantages de Fabius ſur Périclès, 158 & ſ.

Il ne fut inférieur à Périclès dans la politique, que par le défaut d'autorité, 163
Fabius Rullus, ſurnommé Maximus, 90
Sa conſtance à la mort de ſon fils, 150
Il fit ſon oraiſon funebre, & la donna au public, 150
Faction de quatre cent à Athenes, 226
Diſſipée, 229
Famille, ce mot en notre langue embraſſe le *gens* & le *familia* des Romains, *note*, 89
Fautes, il faut tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir, 123
Femme qui quittoit ſon mari à Athenes, étoit obligée d'aller préſenter elle-même ſes lettres de divorce à l'archonte, & pourquoi, 180
Fêtes de Cerès, il n'étoit pas permis aux perſonnes en deuil de la célébrer, 135
D'Adonis arrivées pendant qu'on s'embarquoit pour la Sicile, 205
Fierté peu convenable dans un état populaire, 10
Flûte fort eſtimée des Athéniens, 3
Pourquoi mépriſée enſuite, 169. 170
Fodiens, les premiers Fabiens, pourquoi ainſi nommés, 90
Fortune, rien n'eſt plus à craindre que la bonne fortune d'un général imprudent & téméraire, 115
Il eſt dangereux de confier des grandes choſes à la fortune d'un ſeul homme, 155
Furcifer, eſclave fripon, pourquoi ainſi nommé, 299

G

Gelon envoye aux Romains une grande quantité de bled en préſent, 282
Général doit avoir les yeux & les mains pures, 20
—doit ſavoir non-ſeulement uſer du préſent, mais prévoir l'avenir, 162
Fautes égales dans un général, 162
Giſcon, Carthaginois, de pareille dignité qu'Annibal, 128
Mot qu'Annibal lui dit, 129
Gloire, mépris de la gloire eſt une impudence & une folie, 187
Erreur de beaucoup de gens ſur cela, 187
Graces que les hommes reçoivent du ciel, ne ſuffiſent pas toûjours pour faire juger d'eux, 9
Grece, la magnificence de ſes temples & de ſes édifices publics, 27
Guerre ſacrée, quelle, 48
Guerre du Péloponeſe, ſa cauſe difficile à connoître, 68
Expliquée, *note*, 68
Gylippe banni de Sparte, & pourquoi, 50

H

Hauteur vient ſouvent plus de foibleſſe que de force, 281. 282
Héraclite, mot de lui ſur le peu de foi des hommes, 325
Hercule devenu amoureux d'une nymphe en Italie, en eut le premier Fabius, 89
Hermon, capitaine du guet, 225
Hipparete, fille d'Hipponicus, femme d'Alcibiade, quitte ſa maiſon à cauſe de ſes débauches, 180
Hippobates, chez les Chalcidiens, 51
Hippocrate, gouverneur de Chalcédoine, 235
Hiſticïens, cruauté qu'ils avoient exercée contre un vaiſſeau Athénien, 51
Hiſtoire, ce qui l'empêche de parvenir à la découverte de la vérité, 35
Homere expliqué & juſtifié, 543
La deſcription ridicule qu'il fait du ciel, 87. 88
Homme (l') ſage en quoi place ſon ambition, 4
Homme de bien ne peut être moqué ni injurié, 118
Grands hommes veulent toûjours ſe ſurpaſſer eux-mêmes, 262
Homme (l'), la perte d'un grand homme d'état combien grande, 88
Honneurs avancés, le différent effet qu'ils produiſent dans les ames élevées & dans les ames baſſes, 262. 263
Honneurs, il faut y renoncer, ou faire la cour à ceux de qui ils dépendent, 334
Hyperbolus, ſon caractere, 184

I

Jardins, des lieutenans du roi de Perſe dans les provinces, 221
Jaſer & *parler*, leur différence, 186
Ictinus, grand architecte, 31
Idomenée, diſciple d'Epicure, ſa calomnie contre Périclès réfutée par Plutarque, 24. 25
Jeux Romains, leur deſcription, *note*, 300
Ignorance des autres ne peut être un malheur pour nous, 117
Inſenſibilité vient ſouvent d'un fond de triſteſſe, 293
Ion, poëte tragique, jugement que Plutarque fait de lui, 12. 13
Jours blancs, quels, & d'où ainſi nommés, 59
Iſander, fils d'Epilycus, avoit donné ſa fille au fils de Périclès, 80
Junius Brutus, un des premiers tribuns du peuple, quel perſonnage, 267
Jupiter ſe plaint d'une profanation commiſe par les Romains, 298

L

Lacédémoniens, s'oppoſent aux vues de Périclès, & pourquoi, 43
Moyens qu'ils prennent pour faire chaſſer Périclès, 73
Cela a un ſuccès tout contraire à leur eſpérance, 73
Ils entrent dans l'Attique avec une groſſe armée, conduite par Archidamus, 73
Rendent aux Athéniens le fort de Panacte démolli, 189
Envoyent des ambaſſadeurs à Athenes, 190
Ennemis de la démocratie, 194
Une de leurs maximes très-remarquable, 239
Lacraditas, accuſateur de Périclès, 80
Laïs, courtiſane, fille de Timandre, 256
Lamachus, nommé un des généraux contre la Sicile, ſon caractere, 204
Sa pauvreté l'aviliſſoit, 213
Plus grand homme de guerre que Nicias, 213
Lampon, devin très-habile, 13
Lamyre, ſurnom d'un Ptolomée, 274
Léotychidas, fils d'Agis & de Timéa, paſſoit pour fils d'Alcibiade, 219
Lettres des Spartiates qui donnent avis aux éphores de leur défaite à Cyzique, 234
Levée exceſſive des troupes regardée comme dangereuſe pour les états, 126
Loi de Périclès contre les bâtards, 83
Lycurgue, officier de Bizance, traite ſecrettement avec Alcibiade, 238
Lyre, inſtrument noble, & pourquoi, 169
Lyſandre défait la flotte Athénienne à Ægos Potamos, 252
La grandeur de cette perte, 252
Se rend maître d'Athenes, brûle ſes vaiſſeaux, & raſe les murailles qui joignoient la ville au Pirée, 253
La met ſous la domination des trente tyrans, 254
Lyſiclès, marchand de bétail, ſa grande fortune, & par qui, 53

M

Magée, frere de Pharnabaze, 255
Malheur, inſtruit plus en un jour que les proſpérités en pluſieurs années, 123
C'eſt dans les grands malheurs que l'on connoît la ſageſſe des bons capitaines, 134
Maniere de gouverner, quelle eſt la plus louable, 330
Manius Valérius, ce qu'il dit au ſénat, 289
Manlius Torquatus fait tranch-

cher la tête à ſon fils, & pourquoi, 117
Manteau traînant, marque d'un efféminé, 168
Marcellus, ſa valeur vive & brillante, 136
Marciens, les grands perſonnages que leur maiſon a portés, 257
Marcus Livius qui avoit défendu cinq ans la citadelle de Tarente contre Annibal, eſt jaloux de Fabius, ce qu'il dit en plein ſénat, 147
Médiocrité toûjours précieuſe, 258
Mégariens, decret des Athéniens contre eux, 67
Soupçonnés d'avoir contribué à la mort d'Anthémocritus, 67
Ils s'en défendent, 68
Méliſſus bat la flotte des Athéniens, 57
Et Périclès même, 57
Ménandre, un des généraux des Athéniens, 251
Ménenius Agrippa, l'apologue dont il ſe ſervit auprès du peuple, 266
Ménippus, amis de Périclès, 34
Ménon, éleve de Phidias, ſe déclare ſon accuſateur, 69
Mercure, ſes ſtatues mutilées en une nuit à Athenes, 206
La terreur de ce préſage, 207
Meſure (la) de bled, de quel poids, 83
Métagenes, architecte, qui continua l'ouvrage de Coræbus, 31
Métilius, tribun du peuple, parent de Minucius, 113
Son diſcours contre Fabius, 116
Méton, aſtrologue, oppoſé à l'expédition de la Sicile, 203
Mindare, amiral de Sparte, 230
Minerve-ſalutaire, ſa ſtatue faite par l'ordre de Périclès, & pourquoi, 33. 34
Minucius, général de cavalerie, ſa préſomption & ſon imprudence, 108
Railleries qu'il faiſoit de Fabius, 109
Laiſſé général de l'armée, oublie les ordres de Fabius, attaqua le camp d'Annibal avec ſuccès, 115
Le peuple ordonne qu'il partagera le commandement de l'armée avec Fabius, 117
Se moque des remontrances de Fabius, 120
Il donne dans les pieges d'Annibal, & eſt battu, 121
Sage diſcours qu'il fait à ſon armée, 123
Beau diſcours qu'il fait à Fabius, 124
Mneſiclès, architecte, acheva en cinq ans le portail & le veſtibule de la citadelle d'Athenes, 33
Accident merveilleux qui ariva pendant qu'on y travailloit, 33
Monnoie, évaluation de la monnoie Romaine & de la monnoie Grecque, 104. 105

Muſes

Muſes, étoient toûjours des divertiſſemens que Périclès donnoit au peuple, 26
Le plus grand fruit que l'on puiſſe tirer de leur commerce, 258
Myſteres, il y avoit les grands & les petits myſteres, comment on y étoit admis, *note*, 215
Myſtes, initiés aux myſteres de Cerès, 207. 215.

N

Nature humaine, il eſt au-deſſus d'elle de ne point commettre de fautes dans les grands emplois, 123
Néceſſité, combien utile dans ce qui regarde la religion, 302
Nicias, fils de Nicératus, grand orateur & grand capitaine, 186
Plus aimé des Lacédémoniens qu'Alcibiade, 150
Fait tous ſes efforts pour détourner le peuple de l'expédition contre la Sicile, 204
Nommé malgré lui un des généraux, 204
Nombre ternaire, ſa vertu, 105
Noms, noms propres, noms de famille, & ſurnoms, quels, 274
Nundines, jours de marché à Rome, 288

O

Odéon, théatre de muſique à Athenes, bâti ſur le modele du pavillon de Xerxès, 32
Oligarchie établie à Athenes, 225
Opiniatreté à éviter ſur tout pour un homme d'état, 281
Jointe à l'ambition, devient féroce & intraitable, 336
Oraiſons funebres, étoient faites par les plus proches parens du mort, 150
Ordonnance de Numa très-importante, 301. 302
Orphelin, les maux qui accompagnent cet état, ſi ce n'eſt pas un obſtacle à la vertu, 257. 258
Oſtraciſme, ban de l'oſtraciſme, ce que c'étoit, 187
Contre qui employé, 187
Ouvrages, la facilité & la promptitude ne leur donnent pas une grace durable & ſolide, 30
La véritable marque des beaux ouvrages, 31

P

Parthenone, temple de Pallas, 31
Paſſions, les cordes de l'ame, 36
Patience à ſupporter les injuſtices de ſes citoyens, ſouvent utile à la patrie, 6

La vertu la plus néceſſaire dans le commerce des hommes, 281
Faux jugement qu'on en fait, 287
Patrie, ſi elle eſt plus digne de reſpect que pere & mere, 355
Paul Emile, Lucius Paulus Emilius nommé conſul avec Varron, ſa réponſe à Fabius, 127
Jetté à terre par ſon cheval, le funeſte effet de cette chûte, 131
Couvert de bleſſures, s'aſſied ſur une pierre, refuſe un cheval que Cornélius Lentulus lui offroit, & ſe jette dans la mêlée, où il ſe fait tuer, 131
Ce qu'il dit à Lentulus, 132
Périclès, ſon origine, 6
Sa tête trop longue & mal proportionnée, & les railleries que cela lui attiroit, 7
Il apprit la muſique & la politique de Damon & de Pythocléides, 9
Diſciple de Zenon d'Elée, 9
Et d'Anaxagore, 10
Enrichi de la connoiſſance des choſes céleſtes par ce commerce, 11
Son éloquence, quelle, 11
Sa conſtance, ſa fermeté, ſa modeſtie. 11
Sa patience, ſa modération, 11
Accuſé de vanité & d'orgueil, & par qui, 12
Il apprit d'Anaxagore de fouler aux pieds la ſuperſtition, 13
Prodige arrivé dans ſa maiſon, comment expliqué, 13. 14
Il craignoit le peuple, 15
Il reſſembloit à Piſiſtrate, 15
En quel tems il commença à s'attacher au peuple, & pourquoi, 15
Il cherche à ſe fortifier contre Cimon, 16
Il change toutes ſes manieres, & ſe communique rarement, 16
Comparé au vaiſſeau de Salamine, 17
Pourquoi ſurnommé Olympien, 18
La grande idée que l'on avoit de ſon éloquence, 19
Sa timidité quand il devoit parler devant le peuple, & la priere qu'il faiſoit alors, 19
Ses bons mots, 19. 20
Il fait l'oraiſon funebre de ceux qui avoient été tués à Samos, 20
Paſſage de cette oraiſon, 20
Le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquiſes, & qui leur fit des diſtributions de deniers, 20
Il en eſt blâmé, 20
Pourquoi il eut recours au partage des terres, & à cette diſtribution, 21
Il s'attache à ruiner l'aréopage, & pourquoi, 21
Il fait bannir Cimon, 22
Combat en deſeſpéré à la journée de Tanagre, & pourquoi, 23

Il rappelle Cimon, & pourquoi, 23
Traité qu'il fait avec Cimon avant que de le rappeller, 24
Mot qu'il dit à Elpinice, sœur de Cimon, 24
La noblesse, après la mort de Cimon, lui oppose Thucydide, beau-frere du défunt, & pourquoi, 25
Sa politique pour gagner le peuple, 26
Il envoye tous les ans à la guerre soixante vaisseaux, & établit plusieurs colonies, 26. 27
Sa magnificence pour les édifices publics, & les plaintes que ses ennemis faisoient sur cela, 27
Il fait venir de Délos tout l'argent comptant qui y étoit en dépôt, 27
Ce qu'il répondoit sur cela à ses ennemis, 28. 29
Il ordonne, par un decret, qu'on célébrât des jeux de musique à la fête des Panathénées, & il est juge & distributeur des prix, 32
Accusé de débauche, 34
—d'un crime abominable par Stésimbrotus, 35
Comment il fit revenir le peuple qui lui reprochoit d'avoir dissipé les finances en édifices publics, 35. 36
Il fait bannir Thucydide, & se rend entierement maître des affaires, 36
Sa grande puissance, 36. 38
Il change de manieres, & change l'état en oligarchie, ou plûtôt en royauté, 36
Ses compagnons appellés les nouveaux Pisistratides par les Comiques, 38
Pour le rendre odieux, on veut le faire jurer qu'il renonce à la tyrannie, 38
Il rend perpétuel & sans bornes, en sa personne, un pouvoir qui auparavant étoit annuel & borné, 39
Son œconomie & son application à faire valoir son bien, ce qui déplaisoit à ses enfans & aux femmes de sa maison, 39. 40
Court au secours d'Anaxagore, qui avoit résolu de se laisser mourir, 41
Fait un decret bien avantageux pour Athenes, 42
Ambassadeurs qu'il envoye par toute la Grece, 42. 43
Marque de son esprit élevé & de sa grandeur d'ame, 43
Sa prudence à la guerre, 43
Jugement qu'il faisoit des généraux téméraires, 43
Ce qu'il dit à Tolmidas, fils de Tolmeus, 44
Son expédition la plus louée, & ce qu'il y fit, 44. 45
Course qu'il fit autour du Péloponese, qui lui attira l'admiration des étrangers, 45
Défait en bataille les Sicyoniens, 46
Decret qu'il fait en faveur de

de Sinope, 46
Sa grande ſageſſe à reprimer la trop grande ambition des Athéniens, 47
Rétablit les Phociens dans l'intendance du temple de Delphes, 48
Il marche en Eubée qui s'étoit révoltée, 49
Il gagne, à force d'argent, Cléandridas, conſeiller de Pliſtonax, 49
Article, dans ſes comptes, pour choſe néceſſaire lui eſt alloué, 50
Il envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, pour gagner les principaux, 50
Il remet l'Eubée dans l'obéiſſance, 51
Il chaſſe les Hiſtiéens de leur païs, & pourquoi, 51
Il fait entreprendre la guerre contre les Samiens, & pourquoi, 51
Il quitte ſa femme dont il avoit deux garçons, & épouſe Aſpaſie dont il avoit eu un fils naturel, 54
Il va contre Samos avec une flotte de quarante vaiſſeaux, y abolit l'oligarchie, & y met garniſon, 55
Il va contre Samos qui s'étoit revoltée, 56
Gagne un combat naval, & ſe rend maître du port, 57
Grande faute qu'il fit, 57
Défait en bataille rangée Méliſſus, 58
Partage ſa flotte en huit eſcadres, 59
Il ſe ſert pour la premiere fois de machines de guerre à ce ſiege, 59
Il ſe rend maître de Samos, & raſe ſes murailles, 60
Inhumanité que Duris lui reprochoit, 60
Juſtifié par Plutarque, 61
De retour à Athenes, il fit des obſeques magnifiques à ceux qui avoient été tués à cette guerre, & prononça leur oraiſon funebre, 61
Honneur que cela lui attira de la part des femmes, 62
Plaiſante réponſe qu'il fit à Elpinice, 62
Comment il relevoit cette priſe de Samos, 62
Il conſeille aux Athéniens d'envoyer du ſecours à Corcyre, & ſes vues, 62
Il envoye Lacédémonius, fils de Cimon, contre les Corinthiens avec dix vaiſſeaux, motif indigne qui lui eſt imputé, 63. 64
Il s'opiniatre à ne pas revoquer le decret qu'il avoit fait contre Mégare, 66
Regardé comme l'auteur de la guerre du Péloponeſe, 67. 68
Soupçonné avec Aſpaſie de la mort du héraut Anthémocritus, 67
Ses vues quand il refuſa de révoquer le decret contre Mégare, 68. 69
Il a ordre de remettre ſes comptes aux prytanes, & & eſt accuſé de rapine & de concuſſion, 71

Il ſauve Aſpaſie par ſes larmes, 72
Il fait ſauver Anaxagore, 72
Pourquoi il alluma la guerre du Péloponeſe, 72. 73
Du côté de ſa mere, il étoit de la race des excommuniés pour l'affaire de Cylon, 73
Grand trait de ſa prudence, 74. 75
Ce qu'il dit aux Athéniens qui vouloient le forcer à donner bataille aux Lacédémoniens, devant les murs d'Athenes, 74
Comparé à un bon pilote dans une tempête, 74
Appellé roi des ſatyres, & pourquoi, 75
Aſſiegé dans Athenes, il envoye au Péloponeſe une flotte de cent vaiſſeaux, 76
Son adreſſe pour adoucir & pour amuſer le peuple pendant une longue guerre, 76
Accuſé d'être la cauſe de la peſte qui s'éleva dans Athenes, 77
Révolte des Athéniens contre lui, 78
Son habileté pour remédier à tous ces malheurs, 78
Comment il raſſure ſon pilote, effrayé d'une éclipſe de ſoleil, 79
Il aſſiege Epidaure, eſt attaqué d'une maladie qui ſe répand ſur ſes troupes, & eſt obligé de lever le ſiege, 79
Il eſt dépoſé & condamné à une amende, 80
Ses maux domeſtiques, 80. 82
Décrié par ſon fils, 81
Sa fermeté dans ſes malheurs, 81
N'eſt ébranlé que par la mort de ſon dernier fils, 82
Rappellé au gouvernement par le peuple, & elu général, 82
Il fait caſſer la loi qu'il avoit donnée contre les bâtards, 83
Il tombe malade de la peſte, 84
Remedes que les femmes lui faiſoient, & comment il s'en moquoit, 85
Ce qu'il dit étant à l'agonie, 86
Surnom d'Olympien qui lui fut donné, comment juſtifié par Plutarque, 86
Juſtice que les Athéniens lui rendirent après ſa mort, 87
Avantages de Périclès ſur Fabius, 158 & *ſ.*
Son deſintéreſſement, 164
La magnificence de ſes édifices, 164
Peſte qui s'éleve dans Athenes, 77
Peſte appellée un démon étranger & barbare, 277
Peuple, tout ce qui le rend ſomptueux & qui lui fait haïr le travail, eſt très-mauvais, 20
Il eſt impoſſible qu'un peuple puiſſant ne ſoit agité de beaucoup de paſſions vicieuſes, 36
Peuple (le) Romain ſe retire

au mont sacré, 489
Phæax, fils d'Erasistrate, orateur, 186
Son caractere, 186
Pharnabaze, lieutenant du roi de Perse dans les hautes provinces de l'Asie, 220
Phidias, intendant des bâtimens de Périclès, 31
Fait la statue de Minerve qui étoit dans la citadelle, sa description, 33. 34
Reproche qu'on lui faisoit, 34
Haï à cause de l'amitié que Périclès avoit pour lui, 69
Accusé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la statue de Minerve, 69
La maniere dont il avoit employé cet or, 70
On lui fait un crime de s'être représenté, dans la bataille des Amazones, gravé sur le bouclier de la déesse, 70
Traîné en prison, où il meurt, 71
Sa statue de Jupiter combien estimée, 5
Philippe, pere d'Alexandre, mot qu'il dit à son fils, 4
Phrynichus, poëte comique, favorable à Alcibiade, 210
Phrynichus, un des généraux Athéniens, s'oppose aux vues d'Alcibiade, 223
Sa trahison, 224
Tué en pleine assemblée par un des gardes d'Hermon, 225
Les Athéniens font le procès à son cadavre, 225
Physique mise à la teinture de la Rhétorique, 18
Pisander envoyé à Athenes pour y changer le gouvernement, 225
Comment il y procéda, 225
Pissouthnes, fils d'Hystaspe, favorise les Samiens, 56
Plaisanterie d'un général, redonne du courage à ses troupes, 129
Plisthonax entre à main armée dans l'Attique, 49
Condamné à une amende, 50
Plunteria, quelle fête à Athenes, 244
Plutarque, son erreur sur les sorts de Préneste, 95
Pluie de pierres embrasées, 94
Poëtes comiques & satyriques ne doivent pas être crus, & pourquoi, 34
Politique comparé à un medecin, 37
Différence entre le politique & le philosophe, 40
Polyarces, un des ambassadeurs de Lacédémone à Athenes, bon mot qu'il dit à Périclès, 66
Polyclete, peintre, combien estimé, & le prix de ses tableaux, 3
Polytion, ami d'Alcibiade, 207
Pomponius, préteur, comment annonça aux Romains la perte de la bataille de Thrasymene, 100
Porte-torche, quelle fonction dans les grands mysteres,

teres, 207
Printems sacré, vouer le printems sacré, ce que c'étoit, 103
Prodiges arrivés en Italie quand Annibal y entra, 94
Proverbes à l'occasion d'Alcibiade, 218
Pyrilampes, ami de Périclès, de quoi accusé, 34

R

Remedes physiques, leur composition, leur usage, *note*, 85
Repas, finissoient par les libations, 16
République humiliée & comprée par des grandes calamités, plus facile à gouverner qu'une république enflée de ses prospérités, 159
Rhétorique, la reine des esprits, 37
Richesses, nécessaires au politique & à l'homme d'état, 41
Rival, se proposer soi-même à soi-même pour rival, 83
Roi, ce qu'un roi peut accorder aux muses, 4
Roi d'Egypte envoye à Athenes quarante mille mesures de bled en don, 83
Romains, leur magnanimité après la défaite de Cannes, 135. 136

S

Samiens impriment sur le front des prisonniers Athéniens une chouette, pour se venger de ce que les Athéniens avoient imprimé sur le front des Samiens une Samine, 58
Pourquoi appellés un peuple lettré, 58
Samine, quelle sorte de vaisseau, 58
Scipion l'Afriquain revient d'Espagne à Rome après de grands exploits, est nommé consul, son entreprise très-hardie, 150
Ses exploits en Afrique, 155
Il gagne une grande bataille contre Annibal, 156
Secret de l'ennemi, ceux qui le savent peuvent mieux servir que ceux qui l'ignorent, 296. 297
Sénat, son utilité par rapport au peuple, 266
Serment que l'on faisoit prêter aux généraux Athéniens, 77
Sibylles, leurs livres consultés dans les grandes extrémités, leurs prophéties ne devoient pas être divulguées, 103
Sicinius Bellutus, un des premiers tribuns du peuple, 267
Signes, la connoissance des causes ne détruit pas les effets des signes, 14
Simmias, accusateur de Périclès, 80
Socrate très-opposé à l'expédition contre la Sicile, 203

S'attache à Alcibiade, 171
La grande ſageſſe de l'amour qu'il avoit pour lui, 171
Son commerce regardé comme un ſecours que les dieux envoyoient aux jeunes gens, 172
Sauve Alcibiade à la bataille de Potidée, & lui cede le prix de la valeur, 178
Défendu par Alcibiade à la bataille de Délium, 178
Solde que les Lacédémoniens donnoient à leurs matelots, & celle qu'Alcibiade donnoit aux ſiens, 248
Sophocle, général des Athéniens avec Périclès, 20
Ce que Périclès lui dit, 20
Sorts de Preneſte, ce que c'étoit, & comment ſe pratiquoit cette divination, 95
Appetiſſés, quel ſigne, 96
Il y en avoit ailleurs qu'à Preneſte, 96
Souverain pontife ne pouvoit ſortir de l'Italie, 153
Suffrages donnés par tribus ou par centuries, 290
Superſtition, fille de l'ignorance, 12
Superſtition des Romains, combien grande, 300
Surnoms, d'où tirés, 274
Surnoms moqueurs fort en uſage parmi les Romains, 274
Surnoms tirés des malheurs du corps, ne ſont pas honteux, 275
Suſamithres, oncle de Pharnabaze, 255

T

Tarente priſe par Fabius, abandonnée au pillage, & l'argent qu'on en rapporta au tréſor, 144
Telès, homme de grande réputation pour ſon courage, 75
Tempérament qui contribue le plus aux vertus politiques, 287
Temple à la fortune des femmes, en quelle occaſion bâti, 322. 323
Tems aſſocié avec le travail, ce qu'il fait, 30
Le meilleur conſeiller, 48
Le pouvoir qu'il a à la guerre, 312
Terres ſacrées, quelles, 66
Terres vigoureuſes & fortes portent de méchantes choſes, ſi elles ne ſont cultivées, 258
Teucer, dénonciateur contre Alcibiade, 210
Thargelia, courtiſane, les ſervices qu'elle rendoit au roi de Perſe, 52
Théano, prêtreſſe du temple d'Agraule, mot généreux & peu imité par ſes ſemblables, qu'elle dit, 215
Thébains ne ſavoient pas parler, 170
Théodore, ami d'Alcibiade, 207
Théodore l'Eumolpide, mot hardi de lui ſur Alcibiade, 243
Théramene commandoit un corps

corps ſéparé au ſiege de Byzance, 239
Theſſalus, fils de Cimon, dépoſe contre Alcibiade, 207
Thraſybule, fils de Thraſon, part de l'armée & va accuſer Alcibiade, ce qu'il dit pour irriter les Athéniens, 249
Thraſyllus battu ſous les murs d'Epheſe, 234
Thucydide, fils de Méléſias, mot de lui ſur Périclès, 19
Thucydide, du bourg d'Alopece, moins grand capitaine, mais meilleur politique que Périclès, 25
Sépare les nobles du peuple & rétablit l'équilibre, 26
Timée, priſonnier comme complice d'Alcibiade, ſon caractere & le conſeil qu'il donna à Andocidès, 212
Ses principes, 212
Timéſitéon, tyran de Sinope, inconnu, 47
Timon le Miſanthrope, mot qu'il dit à Alcibiade, 200
Comment pris par les Athéniens, 201
Tiſapherne, ſatrape du grand roi, 221
Son caractere, 221
Se livre entiérement à Alcibiade, 221
Donne ſon nom au plus beau de ſes jardins, 221
Titus Latinus, ſon caractere & le ſonge qu'il eut, 298
Titus Lartius, lieutenant de Cominius, 268
Tolmidas, fils de Tolméus, ſon imprudence, 44
Défait par les Béotiens, 44
Traité fait par les généraux Athéniens avec Pharnabaze au ſiege de Chalcédoine, juré par Alcibiade, 237. 238
Travail pour apprendre des choſes inutiles ou mépriſables, témoin de pareſſe & de lâcheté, 4
Tremblement de terre à la bataille de Thraſymene, qui ne fut point ſenti des combattans, 99
Treve de trente années entre les Athéniens & les Lacédémoniens, 51
Tribunat, la ſeule charge qui ſubſiſte pendant qu'il y a un dictateur, 116
Tribuns du peuple, quand élus, 267
Trophée de bronze regardé comme très honteux pour les vaincus, & pourquoi, 234
Tullus Amphidius, le plus puiſſant des Volſques, 294
Cauſe de la haine qu'il avoit pour Coriolan, 295
Comment il reçoit Coriolan, 297
Jaloux de ſa gloire, 312
Tydée, un des généraux des Athéniens, 251

V

Vaiſſeau de Salamine, ſon uſage, 17
Valérie, ſœur de Publicola, heureuſe inſpiration qu'elle eut, 316
Diſcours qu'elle fait à la mere

mere & à la femme de Coriolan, 316
Valeur designée par le nom de vertu, 259
Varron, consul, sa naissance obscure, & les moyens dont il se servoit pour s'aggrandir, son arrogance, 125
Son armée plus nombreuse qu'aucune que les Romains eussent jamais eue, 126
Va se camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide, près du bourg de Cannes, 128
Est défait entiérement, 130
Honneurs que les Romains lui font à son retour, & les louanges qu'on lui donne, 136
Vertu, actions de la vertu, seuls dignes objets de l'ame, 2
Ce qu'elle a de propre, 6
Différence remarquable entre les biens de la fortune & ceux de la vertu, 6
Ce qui est de plus beau dans la vertu, c'est ce qui est le plus exposé en vûe, 16
Vertu qui fait refuser les richesses, préférable à celle qui les fait mériter, 273
Virgilie, femme de Coriolan, 316
Voix articulée, si elle peut être produite sans un corps organisé, 224
Voix, différente de celle qui agit sur les organes, 224
Volumnie, mere de Coriolan, 316
Réponse qu'elle fait au discours de Valérie, 317
Discours qu'elle fait à Coriolan, 318
Ce que le sénat veut faire pour témoigner sa reconnoissance à Volumnie & à Virgilie, 322
Elles demandent seulement qu'on bâtisse à leurs frais un temple à la Fortune des femmes, 323
Le sénat ordonne que ce temple sera bâti des deniers publics, & les femmes ne laissent pas de donner l'argent qu'elles avoient offert, dont on fait une seconde statue, 323
Usuriers, leurs cruautés, 264
Sédition qu'ils causent dans Rome, 265

X

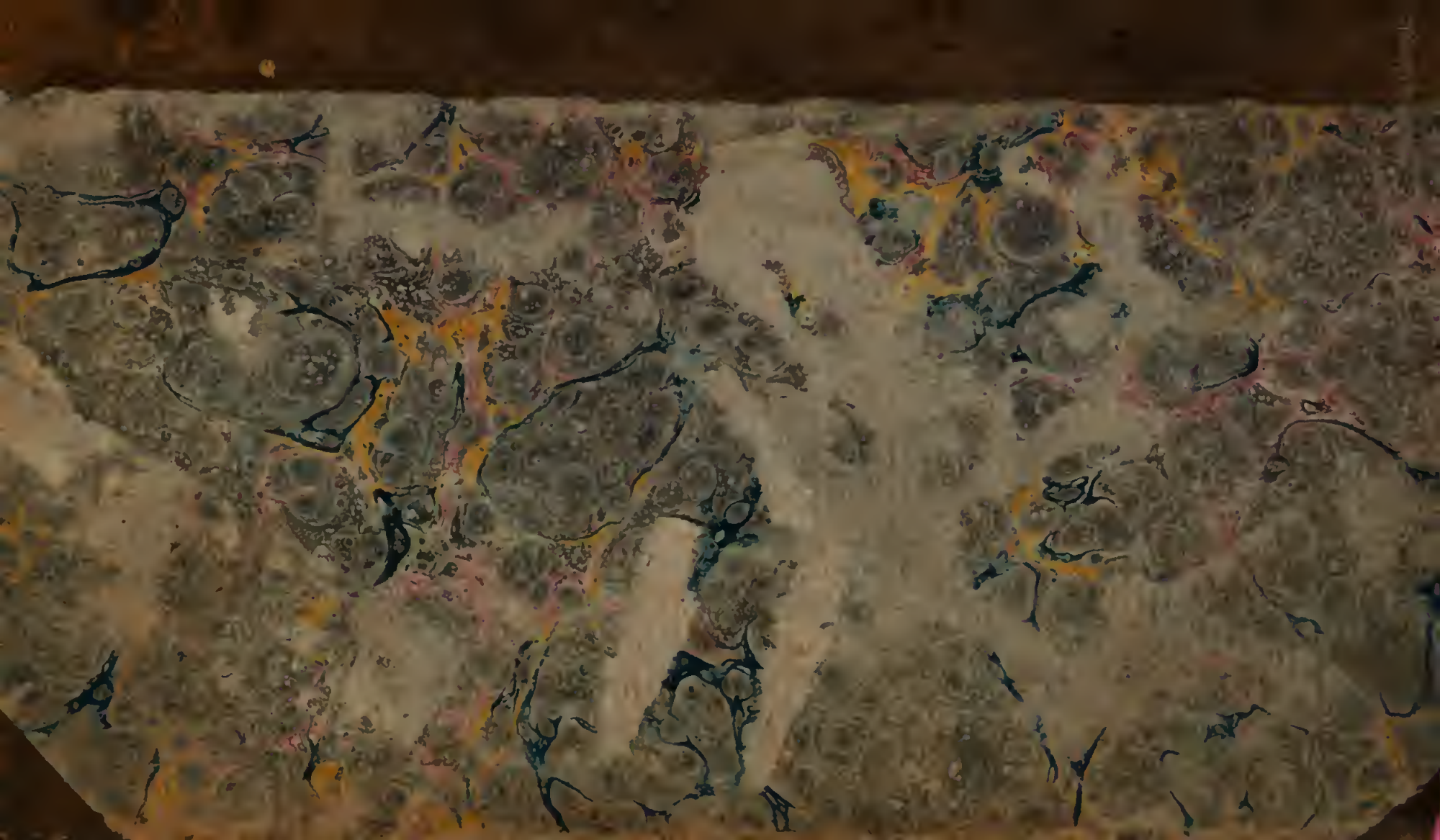
Xanthippe, pere de Périclès, battit à Mycale les lieutenans du roi de Perse, 6
Xanthippe, fils de Périclès, se plaint de son pere, &c. 81
Xénoclès, architecte, acheva la chapelle des mysteres, 31

Z

Zénon d'Elée, disciple de Parménide, 9. 10
Son courage & sa mort, 10

Ce qu'il répondoit à ceux qui accuſoient Périclès d'orgueil & de vanité, 13

Zopyre, eſclave de Thrace gouverneur d'Alcibiade, 161

Fin de la Table des Matieres du troiſieme Volume.

012416